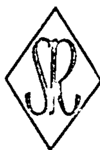
E. LOVINESCU

OPERE

II-907

Nu se folosește

3



SCRIITORI ROMÂNI

Pr 1/84

E. LOVINESCU

I/61

E. LOVINESCU

O P E R E

II

Ediție îngrijită de
MARIA SIMIONESCU
și ALEXANDRU GEORGE
Studiu introductiv
și note de
ALEXANDRU GEORGE

Cota: II-907
BIBLIOTECA
Institutul de Filologie Română
"A. Philippide", Iași
Inv: 18.434

S C R I I T O R I R O M Â N I
E D I T U R A M I N E R V A
București 1983

A monsieur le prince Georges B. Stirbey
au camarade d'enfance de J.-J. Weiss
a l'ami fidèle et devoué qui a su défendre avec sa plume
la mémoire et l'œuvre de Weiss après sa mort

Cette thèse est respectueusement offerte et dédiée
par son dévoué compatriote roumain

EUGÈNE LOVINESCO

PRÉFACE

M. Eugène Lovinesco a consacré à Jean-Jacques Weiss une étude pieuse, attendrie, caressante, mais, du reste, très pénétrante et très sûre, témoignant d'une grande liberté d'esprit, d'une grande connaissance des hoses littéraires et des hommes.

Ce qui semble avoir attiré M. Lovinesco du côté de Jean-Jacques Weiss c'est la curieuse rencontre chez l'illustre critique de sentiments „moyens et bourgeois" et d'un esprit très romanesque et fantaisiste. Jean-Jacques Weiss était un bourgeois du temps de Louis-Philippe, très modéré, très juste milieu, très pondéré, très équilibré, ayant horreur aussi bien de la démagogie que du despotisme; et c'était aussi un rêveur, un sentimental, un „sensible", un homme à romances et enfin un homme d'esprit caustique, qui avait l'âme d'une grisette.

De là, une foule de disparates qui rendent Jean-Jacques Weiss le sujet d'étude le plus difficile du monde. Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* et même une foule de *je ne sais quoi* dans M. Weiss. Ses variations politiques sont légendaires, les sinuosités et méandres de sa vie sont, sinon extraordinaires, du moins déconcertants et bizarres. Professeur, journaliste politique, journaliste littéraire, homme d'administration et presque homme d'État, toujours dans le camp où on ne l'attendait pas et dans la situation sociale où il n'était pas tout à fait naturel qu'il fût; toujours, du reste, quelque poste qu'il occupât, le dépassant par certains côtés et à d'autres égards ne le remplissant pas exactement, ayant toujours du *trop* et *du pas assez*, il fut toujours éblouissant, étincelant, fascinant, décevant et un peu déçu.

Il avait des *parties* extraordinaires, comme on disait au XVII[e] siècle et toujours il n'avait que des parties. Ses contradictions littéraires sont célèbres. Il était classique jusque dans la moelle des os, d'esprit, de tempérament, de style et c'était préférablement au XVIII[e] siècle qu'il allait chercher le classicisme ou qu'il le trouvait volontiers, du reste, cueillant sur les écrivains de ce temps-là des choses exquises. Il avait des caprices brusques de pensée qui étonnaient. Il disait que Scribe était un grand homme de théâtre „mais qu'il avait plus de génie que de talent", et le paradoxe semblait fort. Il s'avisait tout à coup, et sans avertir, de comparer Regnard à la ville d'Alger ou la ville d'Alger à Regnard et la page était merveilleuse; mais elle laissait cependant un doute.

Du reste, de l'esprit et du meilleur et argent comptant et toujours. Il est nommé à un grand poste du Ministère des Affaires étrangères. „Voilà M. Weiss, dit Edmond About, qui entre dans la diplomatie comme un moineau dans une cathédrale". — „J'ai entendu dire, répond Weiss, que M. About avait assez longtemps désiré être cet oiseau-là."

On songeait à lui pour la direction de la Comédie Française. „Oui, on a voulu me donner la Comédie, c'est moi qui n'ai pas voulu la donner".

Reçu assez impoliment par M. Thiers qui lui avait donné rendez-vous à cinq heures du matin, il entendait dire: „M. Thiers se lève à cinq heures pour recevoir". — „C'est une erreur, dit-il, M. Thiers se lève avant de recevoir, mais il ne se lève pas pour recevoir".

C'était un original qui ne s'apercevait pas de ses excentricités parce qu'elles étaient le résultat naturel de ses discordances, mais qui, instinctivement, en profitait bien un peu pour n'être pas comme tout le monde, ce qui sert à attirer l'attention de tout le monde. Et c'était un paradoxal qui ne mesurait pas l'étendue de ses paradoxes, parce qu'ils étaient l'effet naturel de sa complexité d'esprit, mais qui n'était pas fâché de provoquer une admiration où entrait un peu d'étonnement. Du reste, le mélange en lui des idées de bon sens et des idées de fantaisie était de telle sorte qu'il donnait par ses incartades le désir d'entendre une parole de solide raison et qu'il satisfaisait ce désir presque en même temps qu'il l'inspirait.

Son cœur valait mieux que son esprit qui valait beaucoup. Il était bon et tendre et il fondait toute la morale humaine sur la bonté. La vie lui fut rude comme elle l'est toujours aux tendres et aussi à ceux qui ont trop de mobilité d'esprit pour se tracer une voie rectiligne et pour la suivre;

mais c'était de très bons moments, ceux où il jouissait de son esprit, de sa verve et de sa malice et à ce compte toute sa vie fut presque faite de bons moments.

M. Lovinesco a tracé le portrait de cet homme captivant et abondant en surprises intéressantes, avec la diligence et la sympathie d'un explorateur avisé, qui serait amoureux du pays parcouru et qui lui serait reconnaissant d'être tant plein de difficultés...

EMILE FAGUET

Il avait des *parties* extraordinaires, comme on disait au XVII siècle et toujours il n'avait que des parties. Ses contradictions littéraires sont célèbres. Il était classique jusque dans la moelle des os, d'esprit, de tempérament, de style et c'était préférablement au XVII[e] siècle qu'il allait chercher le classicisme ou qu'il le trouvait volontiers, du reste, écrivant sur les écrivains de ce temps-là des choses exquises. Il avait des caprices brusques de pensée qui étonnaient. Il disait que Scribe était un grand homme de théâtre „mais qu'il avait plus de génie que de talent", et le paradoxe semblait fort. Il s'avisait tout à coup, et sans avertir, de comparer Regnard à la ville d'Alger ou la ville d'Alger à Regnard et la page était merveilleuse; mais elle laissait cependant un doute.

Du reste, de l'esprit et du meilleur et argent comptant et toujours. Il est nommé à un grand poste du Ministère des Affaires étrangères: „Voilà M. Weiss, dit Edmond About, qui entre dans la diplomatie comme un moineau dans une cathédrale". — „J'ai entendu dire, répond Weiss, que M. About avait assez longtemps désiré être cet oiseau-là."

On songeait à lui pour la direction de la Comédie Française: „Oui, on a voulu me donner la Comédie; c'est moi qui n'ai pas voulu la donner".

Reçu assez impoliment par M. Thiers qui lui avait donné rendez-vous à cinq heures du matin, il entendait dire: „M. Thiers se lève a cinq heures pour recevoir". — „C'est une erreur, dit-il, M. Thiers se lève avant de recevoir; mais il ne se lève pas pour recevoir".

C'était un original qui ne s'apercevait pas de ses excentricités parce qu'elles étaient le résultat naturel de ses discordances, mais qui, instinctivement, en profitait bien un peu pour n'être pas comme tout le monde, ce qui sert à attirer l'attention de tout le monde. Et c'était un paradoxal qui ne mesurait pas l'étendue de ses paradoxes, parce qu'ils étaient l'effet naturel de sa complexité d'esprit, mais qui n'était pas fâché de provoquer une admiration où entrait un peu d'étonnement. Du reste, le mélange en lui des idées de bon sens et des idées de fantaisie était de telle sorte qu'il donnait par ses incartades le désir d'entendre une parole de solide sagesse et qu'il satisfaisait ce désir presque en même temps qu'il l'inspirait.

Son cœur valait mieux que son esprit qui valait beaucoup. Il était bon et tendre et il fondait toute la morale humaine sur la bonté. La vie lui fut rude comme elle l'est toujours aux tendres et aussi à ceux qui ont trop de mobilité d'esprit pour se tracer une voie rectiligne et pour la suivre;

mais c'était de très bons moments, ceux où il jouissait de son esprit, de sa verve et de sa malice et à ce compte toute sa vie fut presque faite de bons moments.

M. Lovinesco a tracé le portrait de cet homme captivant et abondant en surprises intéressantes, avec la diligence et la sympathie d'un explorateur avisé, qui serait amoureux du pays parcouru et qui lui serait reconnaissant d'être tant plein de difficultés...

EMILE FAGUET

18
m
à
m
Il
v
s
(
]

I

SA VIE

Jean-Jacques Weiss naquit à Bayonne le 19 novembre 1827. Son père était alsacien; sa mère basque. Du croisement de deux races si différentes, sortit cet écrivain qui, à la fantaisie, à l'imagination chaude et paradoxale des méridionaux, devait ajouter le bon sens des gens du Nord. Il ne serait pas raisonnable, certes, de s'aventurer dans de vagues considérations de psychologie ethnique; rien ne serait plus problématique. Mais il n'en est pas moins vrai que la physionomie morale de Weiss s'explique suffisamment par ce mélange de deux caractères opposés, qui se laissent voir assez souvent et tour à tour en lui. Tout ce que nous aurons à dire sur l'œuvre de Weiss repose sur cette double base: bon sens, esprit d'ordre et de hiérarchie, travail consciencieux d'un côté, humeur primesautière, pétulance d'esprit, magination poétique, fantaisie charmante, inclination légère vers le paradoxe, de l'autre — un mélange, en un mot, de solide et de brillant, du Midi et du Nord. Telle est la composition intime de l'écrivain que nous allons étudier.

En recherchant d'ailleurs la trace de la race dans son esprit, nous ne lui aurions pas déplu. Weiss croyait, autant qu'il est raisonnable de la faire, à la psychologie ethnique; il allait même jusqu'à croire à la psychologie des petites races, pour ainsi dire, à l'âme distincte des régions, à l'influence obscure mais profonde du sol, des bois, des collines, du paysage, de la mer ou de la prairie et de l'écharpe bleue du ciel ... „Ainsi force et redondance, écrit-il en parlant des

Bourguignons [1], tel est le trait principal de cette race, qui exclut la finesse d'esprit et la délicatesse de sens autant du moins que, dans la nature multiple et variée de l'homme, les contraires s'excluent. Force et redondance ! De là, on peut tirer deux choses bien contraires : d'une part, la jovialité, même grossière ; d'autre part, les dons sonores et sculpturaux, l'art oratoire, l'éloquence dans toute sa vigoureuse majesté et dans toute sa hauteur, mais aussi, à l'occasion, brutale et dure. On peut tirer de là le Piron de l'ode libertine, et aussi le Piron qui écrira la *Métromanie* ... On peut tirer de là Bossuet tout entier ... on peut tirer de là Crébillon, à la fois cynique et tragique ... et on peut en tirer Rameau ... Rude ... Eugène Guillaume ... Tous, en quelque genre qu'ils se soient employés, ont pour qualité saillante (je dis simplement saillante et je ne dis pas maitresse) l'abondance vigoureuse, et à défaut de largeur d'esprit, l'ampleur du ton et du langage."

Nous entrons donc dans ses vues, en affirmant, à notre tour, que Weiss fut formé du mélange heureux de deux races, et nous l'allons préciser, quand nous aurons à étudier son tour d'esprit.

Mélange de races, mélange aussi de religions : son père étant protestant et sa mère catholique, J.-J. Weiss fut élevé dans le culte calviniste, ce qui ne l'empêchera pas de parler avec chaleur et enthousiasme de Bossuet et de Bourdaloue [2] et de passer sous silence les écrivains protestants ... C'est que, n'étant pas un croyant militant, il ne considérait ces grands orateurs qu'au point de vue de leur talent ; la beauté littéraire le touchait plus que l'orthodoxie des croyances.

Son père était de petite condition, de vie et de goûts bourgeois, quoiqu'il fût chef de musique, dans un régiment d'infanterie étrangère au service de la France. Ce poste n'était pourtant pas exclusivement militaire ; il était d'une nature intermédiaire, tenant du bourgeois et du militaire. A la suite de son père, le petit Weiss — Guguste, comme on l'appelait — mena une vie errante et pittoresque, accompagnant le régiment dans ses pérégrination à travers la France.

[1] *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 301.
[2] *Revue des Cours littéraires*, 15 septembre 1866.

Nous aurons plus tard l'occasion de constater quelle influence heureuse eut, sur l'esprit de Weiss, cette vie vagabonde, faite de plein air et de larges horizons, de marches à travers des pays inconnus au son des trompettes...

Ses premières études, Weiss les fit au hasard des étapes du régiment de son père. Commencées à Marseille, il les poursuivit à Dijon, ville où il devait revenir plus tard et qu'il a décrite ensuite si bien: „Regardez d'abord la ville du dehors, avec ses toits de tuiles bariolées, ses clochers et ses clochetons, sa flèche bizarre, hardie et tortue, sa tour cathédrale surmontée de la famille Jacquemart; on dirait un volumineux et fantastique château de pâtisserie qui émerge sur le vert de la plaine. Entrez ensuite dans la ville, considérez d'architecture des maisons! Celles du peuple s'arrondissent à la base comme s'enfle le ventre d'un de ces gourmands qui servent d'enseigne à un marchand de comestibles; celles où résidaient la noblesse et la magistrature lettrée du XVIII[e] siècle, un Bouhier, un Brosses, un Buffon, élégantes, coquettes et d'ailleurs bien proportionnées en leurs diverses parties, sont coiffées d'un toit immense, presque aussi vaste que le reste de l'édifice; il semble qu'on ait tout voulu mettre en greniers comme pour réserver la place à d'abondantes provisions." [1]

En 1839 il était encore à Dijon, „au pays des accents circonflexes"; nous avons de lui une page, vraiment piquante et fine, qui nous ramène à cette date, alors qu'il prenait des leçons de danse avec le père Mercier, musicien et professeur „de danses classiques". Par son charme, par son ironie, cette page mérite bien d'être citée en entier: „Le père Mercier jouait, lui-même, sur le violon les pas qu'il nous faisait danser. On enfilait la rue Condé, qui est l'artère centrale de Dijon; on tournait à gauche en venant de la place d'Armes dans une petite rue sombre; on traversait une boutique, on descendait trois marches et c'était là. Là, dans une arrière-salle éclairée en plein jour par de fumeux quinquets, trônait le père Mercier, professeur de violon, de danse, de maintien et de saluts à la française, célèbre dans Dijon par lui-même et par son fils, un grand violoniste qui aurait acquis une

[1] *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 299.

gloire européenne s'il avait consenti à échanger le séjour de sa ville natale, qu'il aimait autant qu'elle est aimable, contre le séjour de Paris qu'il n'aimait pas. La figure du père Mercier respirait la sérénité rébarbative d'un digne homme qui a vécu cinquante ans sous l'œil de ses concitoyens, sans qu'aucun d'eux puisse lui reprocher d'avoir manqué une seule fois aux bons principes, ni sur la danse, ni sur le violon, ni autrement. En matière de danse surtout, ses principes étaient terribles. En voilà un qui pouvait se vanter de ne pas concevoir la danse comme un amusement ! J'avais déjà lu dans les livres que cet art est un art amollissant. Les auteurs inconsidérés qui donnaient des définitions pareilles n'avaient jamais pioché les cinq positions, les battements et les pliés sous le père Mercier, au mois de juillet, par trente degrés de chaleur.

Un jour qu'il me tenait dans la cinquième position,— croiser les deux pieds de manière que la pointe de l'un et le talon de l'autre se correspondent — j'osais lui dire que je ne comprenais pas bien les avantages de cette position, peu habituelle dans le monde et pas mal gênante, et je poussai la hardiesse jusqu'à lui demander quand est-ce qu'il m'apprendrait enfin la valse? Si vous aviez vu sa surprise et sa suffocation ! Il posa d'abord ses lunettes, puis son violon ; il me regarda en silence avec sévérité ; quand il jugea que j'étais suffisamment couvert de confusion, il me tint ce discours féroce : « Jeune homme, respectez mon âge. Je n'enseigne pas la bastringue. Votre honoré père peut vous ôter de mon cours quand il lui plaira. Tant que vous y resterez par sa volonté, retenez bien mes deux principes : *Primo*, la grande maxime, en quelque art que ce soit, est de ne jamais adoucir les difficultés de la chose au commençant. *Secondo*, qu'est-ce que M. Maîtrejean vous enseigne au collège royal? Des langues que vous ne parlerez jamais. Eh bien ! donc, ici vous n'apprendrez que des pas qui ne se dansent plus, le menuet, la gavotte, l'anglaise etc. » Et se rengorgeant : « *Je suis professeur de danses mortes !* » Je rattrapai tant bien que mal la cinquième position."

De Dijon il vint enfin à Paris, où, interne à l'institution Brion, il suivit les cours du lycée *Louis-le-Grand*. Il y fit bonne mine, étant un élève consciencieux et plein d'assiduité.

En 1846 Weiss se présentant au concours général, obtint, en effet, le premier prix de dissertation française, c'était le prix d'honneur. Le sujet donné était le suivant: *Lettre de Colbert à Louis XIV pour lui proposer de fonder une Académie des sciences, 1666.* On y découvre déjà les qualités de style par lesquelles Weiss devait briller plus tard: une ampleur peu commune de la phrase, bien bâtie et bien équilibrée, une chaleur qui anime tout, et surtout de la vivacité et de la fougue; il y a pointe aussi un souci de justice qui, malgré le manque de véracité du cas exposé, n'en est pas moins remarquable:

„Trop longtemps, Sire, écrit-il, soit négligence, soit dédain, le peuple a laissé dans l'oubli l'industrie et les sciences; trop longtemps il n'a témoigné qu'ingratitude pour les hommes modestes et dévoués qui, sans espoir de récompense, mais entraînés par l'ardeur de savoir, par le désir d'être utiles, ont consacré leur vie à de sévères et pénibles études. Heureux encore ces humbles bienfaiteurs de l'humanité quand ils n'étaient qu'oubliés! Mais, que de fois, poursuivis par un préjugé barbare, ils ont été contraints de renier leur génie et la vérité qu'ils sentaient en eux? Au moment où vous naissiez, Sire, où toute la France entourait votre berceau de ses chants d'allégresse, méconnu, persécuté, un vieillard expirait au fond des cachots de Bicêtre [1]; il expirait parmi les fous, lui, l'auteur d'une des plus étonnantes découvertes qu'ait pu faire le génie de l'homme; et, sur le bord de la tombe, pour que le fruit de ses travaux ne fût pas tout entier perdu, il était réduit à vendre son invention et sa gloire à un Anglais. Et qu'avait-il découvert? La force de la vapeur d'eau, cette force mystérieuse qui promet un jour de si merveilleuses applications, et qu'aux yeux de l'Europe étonnée, l'Angleterre vient de révéler avec tant de fierté et d'orgueil." [2]

Avec cette lettre il obtint le premier prix des *nouveaux*, tandis que Charles Lenient, de l'institution Joubé, obtenait le prix des *vétérans*. Ce brillant succès ne le fit point changer de sentiments; il garda toujours l'horreur d'une éducation

[1] Il s'agit de Salomon de Caus; la légende de sa mort dans un cabanon à Bicêtre passait en le temps pour une vérité.

[2] Ce fragment et ces détails sont pris dans la brochure de M. J. Durandeau: *J.-J. Weiss, sa vie et ses écrits.*

dont l'unique but était le concours général. Il s'y était soumis de mauvaise grâce, mais ne se laissa pas convaincre par le succès[1]. Quarante ans après il luttait encore contre cette manière de comprendre l'enseignement.

D'après le témoignage de M. Sarcey, il eut un moment l'intention de se présenter à Saint-Cyr. Le fils de l'ancien chef

---

[1] Nous avons trouvé dans les papiers de Weiss cette pièce en vers qu'il fit après le concours général; elle est datée le 22 juillet 1847. Nous la reproduisons pour montrer ses sentiments. Ce sont d'ailleurs les seuls vers qu'on connait de Weiss; ils méritent d'être lus:

Adieux au concours général.

Mur, qui nous vis enfants, déjà tu nous vois hommes,
Six ans sont écoulés depuis que tout joyeux,
Munis d'un vieux Noël, d'un pâté, de trois pommes,
Nous t'apportions nos premiers voeux.

Six ans sont écoulés et mon léger bagage,
N'est guère plus enflé que la première fois;
Pauvre tu me reçus, pauvre tu me renvois.
Adieu quand même et dis-moi bon voyage.

Plus d'une fois je fus échec et mat;
Après plus d'un combat, j'ai dévoré ma bile
Quand je voyais combien le laurier de Virgile,
Aime à se pavaner sur la tête d'un fat.

Et cependant malgré ces souvenirs de rage
Je ne te maudis pas, ô vieux mur décrépit.
Car dans ce coin obscur j'ai connu plus d'un sage
Qui savait, en silence, être un homme d'esprit.

Adieu donc, pour jamais! La lice où tu nous jettes,
Comme toi, ce dit-on, voit triompher l'orgueil;
Mille sots des honneurs y défendent le seuil;
La volonté des sots soit faite!

Mais peut-être là-bas il est, tout comme ici,
Un obscur petit coin que la sagesse habite;
Où la tendre Amitié, sans bruit et sans souci,
Loin du fat au pouvoir peut établir son gîte

O Mur, montre-le moi. J'y veux, j'y veux courir;
Parmi les chants d'amour, j'y veux bercer ma vie;
Mais las! le bel Éden! Je crains qu'à mon envie,
Il ne reste longtemps encore à découvrir.

de musique — qui tenait à présent une auberge près du Panthéon — avait toujours conservé un profond amour pour l'armée et les choses militaires. De ses pérégrinations à travers la France, à la suite du régiment, il avait gardé le prestige de la fière beauté de la vie de caserne, et même je ne sais quelle notion chevaleresque de la patrie. Mais, devenir soldat, c'eût été, certes, gâter sa carrière, car il lui aurait été impossible de concilier son indépendance naturelle d'esprit avec la discipline militaire. Il y renonça donc, quoique la fibre patriotique dût pour toujours vibrer en lui. Toute occasion lui était bonne pour laisser son âme s'enflammer aux exploits guerriers. L'entrée des Français à Milan, vue un jour sur la couverture d'un almanach, lui inspira cette page, qu'il faut citer pour bien connaître l'état de son âme: „Elle est là, écrit-il, devant moi, splendide; et l'humble gravure sur bois me ramène, sans que j'y songe, de huit mois en arrière, vers ce moment unique. Quel moment, en effet, lorsque arrachés à nos Fannys, à nos lionnes pauvres, à nos raffinements grossiers sur l'amour, aux curiosités cyniques, fruits d'une vieillesse blasée, au dévergondage subtil, fruit du byzantinisme, nous nous sommes réveillés, hommes comme autrefois, jeunes encore et brûlant d'enthousiasme pour des idées austères. Le mot de liberté, vibrant tout à coup dans le silence, avait produit ce miracle. Il avait suffi pour dissiper tant de fantômes impurs, comme au chant du coq s'évanouissent les spectres de la nuit. Le sang coulait au pas de charge dans les veines. Les cœurs bataient à l'unisson des tambours; ils volaient sur les pas de ces hommes faits, qui s'en allaient combattre et mourir pour une cause juste. L'ardeur de ceux qui passaient n'avait d'égale que l'impatience de ceux que leur mauvais sort condamnait à se ronger dans le supplice de l'immobilité. Soldats de Giulay, vous deviez être vaincus!"

Après avoir renoncé à la carrière militaire, il entra, le second, à l'École normale, en 1847. Ce qu'était l'Ecole à cette époque — époque illustrée par Taine, Sarcey, Prévost-Paradol, About et d'autres — on l'a trop décrit pour que nous ayons besoin d'insister; il nous suffit de constater qu'elle développait surtout le goût de l'indépendance, qui allait l'éloigner vite de l'Université, comme il avait déjà éloigné Taine et Sarcey, non, toutefois, sans avoir vaillamment lutté contre l'arbitraire administratif de l'Empire.

Quoique possédé de la passion des belles-lettres et lecteur assidu de Voltaire, Weiss se présenta à l'agrégation d'histoire, à la fin de sa troisième année. Le sujet proposé fut „l'histoire de l'Allemagne de 1100—1180". Weiss l'ignorait complètement. Voltaire ne l'y aidant point, il fut refusé sans autre forme. Le ministre le nomma professeur dans un petit collège communal, où Weiss ne se présenta pas. Il se fit mettre en congé et resta à Paris, dans sa famille, vivant des leçons particulières qu'il donnait. Au bout d'un an, il fut reçu à l'agrégation et, envoyé comme professeur d'histoire à La Rochelle, où il eut pour collègues dans le même ressort académique Taine, Assolant et Villetard. Ses aventures à La Rochelle sont connues par le retentissement public qu'elles eurent en ce temps. On était sous le *règne* de Fortoul, qui pour raffermir l'enseignement avait pris nombre de mesures plus vexatoires que salutaires. „Une de ses inventions, écrit Sarcey [1], c'était des cahiers, dits cahiers-journaux, où nous étions forcés d'inscrire chaque jour ce que nous avions fait et dit quart d'heure par quart d'heure, tout le temps de la classe. Il y avait là une sujétion perpétuelle qui pouvait passer, à des yeux prévenus comme l'étaient les nôtres, pour une taquinerie pure. Elle nous était d'autant plus pénible que nous en sentions mieux l'inutilité. Personne ne lisait jamais ce fatras de notes et, si un inspecteur y jetait les yeux, c'était uniquement pour nous accabler de remontrances désagréables."

L'inspecteur d'Académie de La Rochelle s'avisa une fois d'écrire aux professeurs que leurs journaux étaient très mal tenus et qu'ils n'avaient même pas le mérite de la propreté. Les professeurs, Weiss en tête, protestèrent; l'inspecteur fit appel au ministre, qui mit Weiss en disponibilité, malgré l'estime des familles et des autorités même, qu'il avait su gagner à sa cause. Weiss vint de nouveau à Paris, où il retrouva son ami Taine, avec lequel il professa un cours de littérature française dans un pensionnat de demoiselles ...

Du temps qu'il était à La Rochelle, il se préparait pour le doctorat, qu'il aurait voulu soutenir d'abord à Poitiers, chef-lieu de l'Académie. Il nous reste trois lettres du doyen, Th. Derôme, qui attestent cette intention. Les sujets de

[1] Sarcey, *Revue française*, 1er août 1864, p. 523.

thèses que Weiss avait pris étaient: une étude sur *Hermann et Dorothée*, de Goethe, et une dissertation en latin sur la doctrine d'Épictète: *Doctrina Epicteti*. „L'impression produite par votre thèse sur Goethe, lui écrivait le doyen, vous est toute favorable et l'admission à la discussion publique ne souffrira pas la moindre difficulté. Votre Épictète n'a pas été aussi heureux. Il a des qualités qui n'ont pas été méconnues: mais il a paru traité superficiellement." Il abandonna donc son étude sur Épictète et se mit à étudier l'instruction criminelle à Rome du temps du Cicéron *(De inquisitione apud Romanos Ciceronis tempore)*. Dans un article sur les *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves*, d'Ed. Laboulaye, Weiss nous donne ces lignes qui se rapportent à l'époque de son séjour à La Rochelle, quand il préparait ses thèses. „M. Laboulaye a beaucoup d'amis, écrit-il [1], qu'il ne sait pas. Quand j'ai fait sa connaissance, j'étais perdu au fond d'une petite ville de province, bâtie comme un cloître avec des arcades ou porches sous lesquels le tambour-major de la garnison ne pouvait passer qu'en bonnet de police, une ville sombre, déserte, pluvieuse, retranchée derrière un triple rang de marais, la mieux faite qu'il y ait en France pour former des érudits; car, sauf la distraction qu'on peut se donner d'y devenir savant, je défie bien qu'on en découvre une autre. Pour que mon existence ne fût point tout à fait sans but, je m'étais proposé l'utile question de savoir si les triumvirs capitaux, chefs de la police romaine, avaient le droit d'arrêter un citoyen sans l'ordre formel des magistrats supérieurs, et j'étais bien près de me dire, comme ce commentateur de Lucrèce: Quand j'aurai fini mon commentaire, il faudra que je me pende."

Installé à Paris, il finit son travail et se présenta à la Sorbonne en 1856. Son opuscule sur *Hermann et Dorothée* obtint un grand succès. On fut même un peu surpris de voir ce jeune homme entreprendre la conquête d'un si haut grade avec cette minuscule brochure de soixante pages, lorsqu'on était habitué à de gros volumes. Cependant cette étude était si brillante et révélait un moraliste si délicat, un critique si pénétrant et surtout un styliste si vivant et si piquant, que loin d'être refusée, elle fut appréciée unanimement; on

[1] *Revue de l'instruction publique*, le 21 février 1856.

eut la sensation immédiate de quelque chose de nouveau, et on pressentit en Weiss l'homme qui allait tenir la plume d'écrivain avec tant de maîtrise. Tout Weiss est dans cette petite thèse: sa manière de penser, ses goûts littéraires, l'intérêt qu'il porte aux joies et aux douleurs des petites gens, ses théories sur l'art bourgeois, son besoin d'idéal, ses procédés critiques, son style fougueux y éclatent en toute évidence. L'étudier serait surprendre sur le vif la physionomie morale de Weiss, et nous ne manquerons pas de la faire en son temps.

La carrière universitaire s'ouvrit donc à nouveau devant le jeune docteur. Comme il connaissait l'allemand — chose rare alors — il aurait voulu obtenir une chaire de littératures étrangères; mais le ministre lui offrit la chaire de littérature française à l'Université d'Aix-en-Provence, qu'avait occupée avant lui Furtoul et Prévost-Paradol. Il a raconté plaisamment quelque part les démarches qu'il dut faire pour obtenir ce poste et l'indignation générale avec laquelle fut reçue cette nomination par les professeurs de ce temps-là. „Ce ne fut qu'un cri de surprise. Il est agrégé pour les classes d'histoire, disait-on, et on le nomme à une chaire de lettres; ou bien: si maintenant les agrégés d'histoire vont faire de la littérature!"

Le temps qu'il passa à Aix fut pourtant le plus heureux de sa vie; il en conserva toujours un très vif souvenir. Tout y était pour le charmer: la beauté de la région, les souvenirs classiques, le nouveauté du métier. Son amour de l'enseignement s'y donna librement et dignement cours. Maître et étudiant à la fois, il enseignait aux autres ce qu'il avait amoureusement appris la veille. „J'avais lu pour la première fois, écrit-il dans la préface de ses *Essais* [1], la semaine d'avant, les chefs-d'œuvre dont je les entretenais. Oui, à la lettre, je venais de découvrir Dufresny, Dancourt, Marivaux, Destouches, Sedaine, Favart, La Chaussée, Beaumarchais, Molière lui-même, ou plutôt la meilleure moitié de Molière; car j'avais bien cru jusque là que

> ... dans le sac où Scapin s'enveloppe
> On ne reconnaît plus l'auteur du *Misanthrope*.

---

[1] *Essais*, XII, XIII.

Et maintenant je le reconnaissais, j'étais tout feu; je le sentais partout, génial, jaillissant, bondissant, saisissant de pleine serre l'homme, la nature, la vie, nos passions, nos vices comme le vautour sa proie. Si méthodique que fût mon cours, ceux qui voulaient bien venir l'écouter ne pouvaient deviner ni pressentir, la veille, de quoi je leur parlerais le lendemain, si c'était du *Philosophe marié*, ou d'*Annette et Lubin*, ou des *Trois Sultanes*. Cependant, ils se trouvaient être aussi imprégnés que moi de mon sujet. Moi, je savais, du matin seulement, les vers que je leur récitais avec admiration et leur savourais. Ma mémoire avait beau être fraîche et fidèle, quelquefois elle bronchait. Je disais « la moralité » des *Trois Sultanes*, l'eunuque Osmin remercié

...Me voilà cassé!
Ah! qui jamais aurait pu dire...

Et j'hésitais! Et tout à coup un conseiller de soixante-cinq ans, assis au pied de ma chaire, me soufflait le reste:

Que ce petit nez retroussé
Changerait les lois d'un empire?"

Devant cet auditoire choisi, Weiss fit son cours sur la comédie en France. Il ne nous en est resté que quelques débris: une leçon sur Piron et Gresset et une autre sur le rôle social et politique de la comédie en France; leçons très fines, très nourries, riches en remarques nouvelles et en belles saillies d'esprit. Certes, il n'était pas orateur; il n'avait pas cette mobilité, ce feu, cette facilité de développements oratoires qu'avaient eus son prédécesseur, Prévost-Paradol. Nous possédons un portrait de Weiss, au physique et au moral, tracé par son ami Sarcey, à un âge où la personnalité de l'homme prend presque son pli définitif:

„Il y a dans tout l'ensemble de sa personne, écrit Sarcey [1], quelque chose de réfléchi et de fier: le regard, qui est très ferme, pense, observe et s'éclaire parfois d'un sourire de malice. Les lèvres, que surmonte une légère moustache, seul et dernier vestige d'aspirations militaires, sont d'un contour très fin et se lèvent volontiers vers les coins, comme pour lancer une remarque piquante. Sa parole est rare et même

[1] *Revue Française*, du 1er août 1864, p. 526.

un peu difficile; mais pleine de sens toujours, ne sacrifiant jamais rien à la vaine éloquence, cherchant le vrai, le net et le précis plus que le pompeux et le brillant, et tombant parfois sur le trait juste et vif, avec un charmant bonheur d'à-propos. Je ne sais si Weiss serait jamais un orateur capable d'ébranler une grande assemblée, qui veut qu'on la touche par des images éclatantes, par un certain art de faire ronfler les lieux communs. Il serait très goûté d'un petit cercle d'esprits délicats qui préfèrent la vérité nue et l'expression simple au fracas oratoire de la phrase."

Malheureusement il ne devait pas rester longtemps à Aix-en-Provence. En 1858, il fut nommé professeur d'histoire moderne à Dijon, nous ne devons pas oublier qu'il était agrégé d'histoire. A ce changement Weiss perdit beaucoup; l'atmosphère de Dijon n'était pas celle d'Aix; la tradition manquait; au lieu de 200 auditeurs lettrés et pénétrés des classiques, il ne trouva qu'un auditoire de quinze personnes dans les grands jours et de trois ou quatre pour le reste du temps, dont deux négociants, retirés des affaires, et le vaguemestre du régiment qui se piquait de littérature ...

Sur son séjour à Dijon, nous avons des détails assez précis, relatés par M. Durandeau [1], un de ses auditeurs et fidèle admirateur. L'ambiance y était très déprimante. Tout le personnel de la faculté des lettres se composait du doyen Stiévenart et de trois professeurs, Benloew, Tissot et Lodin de Lalaire, assez érudits, mais plongés dans l'ornière de la routine et, partant, peu accessibles à la nouveauté; ils se tenaient tous dans le classique vieillot, desséché et mort ... L'arrivée de Weiss à Dijon aurait pu infuser quelque vie dans cette faculté surannée, mais il n'en fut rien. Dès le début, le jeune professeur fut entouré d'une malveillance générale, contre laquelle il ne put pas lutter longtemps ...

M. J. Durandeau nous a conservé presque intacte sa première leçon à Dijon, qui traite de la chevalerie, et nous a esquissé un petit portrait de Weiss à cette époque, qui ressemble à celui de Sarcey: „Tandis que le professeur prépare

---

[1] *J.-J. Weiss, sa vie et ses écrits*, par J. D., l'un de ses nombreux admirateurs, — apparemment par M. J. Durandeau, l'éditeur de la Bibliothèque bourguignonne où parut cette brochure.

ses notes, écrit-il [1], je remarque son front vaste et bombé, sous lequel la figure ramassée n'offre rien de frappant, sinon les yeux qui sont vifs, spirituels et comme retroussés à la chinoise à leur extrémité. Mais voici qu'il parle, et sa voix a le ton d'un homme de bonne compagnie, qui converse sans trop d'animation. Point de retentissement, point de ces éclats qui enivrent les sots, mais qui résonnent aux oreilles délicates à la manière de la grosse caisse des charlatans, les jours de foire. Ce ton retenu m'agrée, mais je doute que le gros public soit touché, empoigné. Il lui faut du bruit, et même quelques bons coups de plat de main, ou de poing sur la chaire, pour faire impression dans son cerveau. Le nouveau professeur, dédaigneux de ces petits moyens, me paraît engagé dans une voie dangereuse. Ah ! s'il était un vulgaire intempérant de langue, il réussirait à coup sûr !"

A cause de son indépendance de caractère, Weiss ne put rester à Dijon que deux ans. La France était prise à cette époque d'une rage bureaucratique des plus funestes au libre développement des esprits. On était arrivé jusqu'à vouloir imposer aux fonctionnaires une certaine uniformité physique aussi ridicule qu'inutile: les côtelettes étaient réservées aux magistrats, la moustache aux soldats; un professeur n'avait pas le droit d'en porter ... Par un reste de velléités militaires, Weiss avait conservé la sienne, ce qui lui attira des démêlés avec l'autorité supérieure scolaire. Un autre incident survint encore.

Le bagage littéraire de Weiss, jusqu'à ce temps,. était mince ; il se réduisait à des articles sur la littérature allemande donnés à la *Revue contemporaine*, réunis ensuite dans son volume *Gœthe, études sur la littérature allemande* et à quelques articles donnés assez souvent à la *Revue de l'instruction publique*, où avaient aussi débuté Taine, Prévost-Paradol, About et tant d'autres. Comme cette revue passait pour être d'opposition, il signa quelque temps J.-J. Lesage, mais reprit bientôt son vrai nom, par esprit d'indépendance [2] ; c'était arborer le drapeau de la rébellion. On le manda à Paris et on lui offrit de collaborer à la *Revue Européenne*, que le gouvernement venait de fonder. Weiss s'y refusant,

[1] J. Durandeau, *J.-J. Weiss*, p. 32.
[2] Dans l'article du 30 déc. 1858 sur un livre d'E. Montégut.

on lui fit comprendre qu'il pouvait faire son deuil de Paris, où jamais il ne reviendrait. „Vraiment, répondit-il, eh bien! j'y reviendrai et malgré vous." [1] Il donna immédiatement sa démission, quittant pour toujours l'Université, non sans regret, car tout l'appelait au professorat: ses connaissances, son goût pour l'enseignement, son désir de tranquillité et de stabilité, son amour pour les joies paisibles des situations moyennes. A l'instar de Taine et de Sarcey, il avait mis toute sa bonne volonté à s'y maintenir, mais l'oppression de l'Empire était trop forte pour qu'il la pût tolérer indéfiniment. Quand il vit l'impossibilité absolue d'une entente, il préféra se retirer, quoique le cœur gros, et toujours avec un espoir de retour que les circonstances l'empêchèrent de réaliser. Quelques années plus tard, en effet, le ministre de l'Instruction Publique, Victor Duruy, lui offrit la suppléance de Saint-Marc Girardin à la chaire de poésie française à la Sorbonne; il l'accepta joyeusement, mais comme le ministre voyait incompatibilité entre la chaire de la Sorbonne et le *Journal des Débats*, où il collaborait activement, Weiss opta pour les *Débats*. Saint-René Taillandier fut nommé à sa place [2]. Jamais plus l'occasion de revenir dans le sein de l'Université ne se présenta pour lui.

Installé à Paris, il collabora d'abord au *Courrier du Dimanche*, qu'on venait de fonder; son premier article y parut le 25 mars 1860, deux mois après, il entrait aux *Débats*. Taine avait déjà entamé des négociations avec les directeurs de ce journal, pour qu'on donnat à Weiss la place de Rigault, où son talent de critique d'art et de fin moraliste eût brillé, mais le brusque départ de Prévost-Paradol et la chaleureuse recommandation de celui-ci le firent agréer comme rédacteur du bulletin politique des *Débats*. Le 16 mai de la même année parut le premier bulletin signé de Weiss — cela décida de sa carrière. Si le concours de l'Académie de Dijon fut décisif pour la vie de Jean-Jacques Rousseau, comme il l'a dit si pathétiquement dans ses *Confessions*, l'entrée aux *Débats*

---

[1] Sarcey, *Revue Française*, p. 582.

[2] Nous possédons une lettre de Saint-Marc Girardin, datée du 5 novembre 1863, dans laquelle ce dernier lui annonce sa nomination dans les termes suivants: „Mon cher confrère, j'ai vu aujourd'hui le ministre à 5 heures: l'affaire est faite".

fut tout aussi décisive pour cet autre Jean-Jacques ... Le voilà lancé dans les âpres luttes politiques — lui, le doux, le tendre, le romanesque, le paisible Jean-Jacques Weiss ! Tout le portait vers la littérature, où il aurait pu se tailler une réputation de premier ordre — mais son mauvais sort en décida autrement ! Le journalisme l'absorba presque complètement et, au lieu d'écrire sur du marbre, il fut obligé, vingt ans durant, d'écrire sur du sable. Belles pages, vibrantes pages, écrites au jour le jour, sur les mille détails futiles de la politique, vous êtes perdues à tout jamais pour la postérité ! Personne ne vous déterrera sous la poussière qui s'amasse de plus en plus sur vous. Et il faudra une guerre, une révolution et un changement de gouvernement pour que les mécomptes d'une vie militante rendent de nouveau Weiss, après vingt-trois ans passés, aux joies pures de la littérature ...

*

Il n'entre pas dans notre cadre de trop appuyer sur la vie politique de Weiss, ses avatars et ses déboires. Malgré toutes ses qualités de polémiste, malgré ses connaissances d'histoire universelle, il n'était pas né pour la politique, tout comme Prévost-Paradol n'était pas né pour l'enseignement. Il aurait dû rester dans le professorat ; les circonstances le jetèrent malgré lui dans la lutte. Il ne manquait, certes, pas de hardiesse et il lui fut très facile d'acquérir la vivacité de ton, propre au journaliste ; mais, ce qu'il n'obtint jamais ce furent le fanatisme dans ses convictions et l'esprit d'à-propos. Weiss a manqué, à un haut degré, de clairvoyance politique ; si, par exemple, il s'est rallié à l'Empire après l'avoir longtemps combattu, et cela juste au moment de sa chute, alors qu'il devait recueillir la récompense de ses peines et de ses luttes ; c'est que le flair politique lui faisait complètement défaut ...

Nous avons dit qu'il n'était pas fanatique dans ses convictions ; c'est même trop peu dire. Il possédait une certaine indifférence ou scepticisme en matière politique, qui convenait assez mal à une profession réservée aux convaincus, aux passionnées, aux énergumènes...

Si nous considérions le fond de son âme, nous pourrions définir Weiss: un *monarchiste libéral*. Monarchiste il l'était par son goût d'ordre, par son esprit classique, par son amour de la tradition, mais il l'était sans passion. Il a même varié dans ses opinions: de la monarchie constitutionnelle, il a passé à l'Empire, pour se rallier ensuite à la République. „Quand j'étais jeune, peu m'importait si les lampions brûlaient pour la République, l'Empereur ou le Roi. J'adorais toute fête nationale parce que c'était la fête et la foule. Je voulais tout voir.

Les flambeaux, le bûcher et la nuit enflammée,
Les aigles, les faisceaux et le peuple et l'armée".

Ainsi écrivait-il en 1880 [1], à cinquante-trois ans. Mais il était toujours resté jeune: voilà le mot du mystère. Il garda jusqu'à la fin un peu d'indifférence pour la forme du gouvernement. La République, l'Empire, ou la monarchie constitutionnelle n'étaient, au fond, que des mots pour Weiss. Ce qu'il voulait, et a été toujours certain de vouloir, c'était *la liberté*, sans entraves, n'allant pas cependant jusqu'au désordre et à l'anarchie. Il avait été parfaitement convaincu au début qu'il n'y avait que la monarchie légale qui pût garantir cette liberté; mais, quand il vit, en 1869, l'Empire devenir, lui aussi, libéral, il passa à l'Empire, après l'avoir vaillamment combattu plus de dix ans. L'Empire s'écroula et la République lui succéda. Weiss conspira alors contre elle, jusqu'à ce qu'il s'aperçut que la République n'était pas nécessairement l'anarchie et le désordre. Il se rallia alors à elle, non sans être accusé d'inconstance et même d'incohérence. Au fond il était resté le même; fidèle à ses convictions libérales et bourgeoises. Quant à la forme de gouvernement, il n'avait pas d'opinion arrêtée. Cela lui fit tort aux yeux de ses contemporains. „De 1870 à 1875, écrit-il encore dans une lettre adressée au *Figaro* le 30 janvier 1881, de 1870 à 1875 je ne trouvais rien dans les lois générales du pays, ni dans les circonstances historiques où était placée la France, ni dans mon propre passé, qui m'empêchât de concourir pour ma part aux efforts sérieux qui se pouvaient faire du rétablissement d'une monarchie; j'y ai concouru." Et plus

[1] *Notes et Impressions*, p. 60.

loin. „Mais enfin (en 1875), la République est fondée. Elle fonctionne régulièrement. Rien dans mes antécédents ne m'oblige de travailler à la détruire; rien ne me défend de travailler s'il le faut à la consolider; rien non plus ne m'interdit de féliciter ceux qui la gouvernent, quand ils se montrent pénétrés de la maxime salutaire qu'un gouvernement c'est une doctrine appliquée et un centre d'action et que l'un et l'autre doivent s'incarner dans un homme."

L'excuse peut être bonne, mais la foule n'aime pas les indifférents et les sceptiques. Weiss eut donc tort auprès d'elle. Quoique sa conception de République ne fût pas éloignée de la conception monarchique: „un gouvernement qui doit s'incarner dans un homme", quoiqu'il restât toujours fidèle à la liberté dans l'ordre, il avait eu devant la foule le tort de ne pas être un convaincu et, surtout, de manquer de tact et d'à-propos. Il aurait dû flairer les changements politiques qui se préparaient, qui étaient dans l'air. Au contraire, il eut la crânerie ou la malechance de s'opposer à la marche des choses, et ne réussit pas; or, comme on n'aime que ceux qui réussissent, il fut vivement critiqué. Sa carrière fut prématurément brisée; heureusement, la littérature l'attendait depuis longtemps, les bras ouverts ...

*

La place que conquit Weiss aux *Débats* (1860—1867) devint vite importante; son esprit bondissant, primesautier, s'assimila rapidement les difficultés du métier; par la solidité de ses connaissances, il se classa au premier rang parmi les journalistes de l'Empire, les Laboulaye, les Hervé et les About. Nous ne nous proposons pas de suivre Weiss pas à pas dans ses luttes quotidiennes, quoique certaines fussent épiques. Mais si nous voulions dégager quelques idées directrices de ses campagnes, nous devrions commencer par dire qu'il lutta, cette fois sans défaillance, pour *la liberté*. Auprès d'Édouard Laboulaye il fut le champion le plus inlassable de l'*individualisme;* il y avait été préparé par l'esprit qui régnait à l'École normale, à son époque. „L'éducation que nous avons reçue à l'École, dit Sarcey [1], nous avait

[1] Sarcey, *Revue Française*, le 1er août 1864, p. 529.

dressés à *une certaine défiance du pouvoir.* Jamais en aucun lieu du monde on ne méprisa plus profondément la célèbre maxime: *magister dixit.* Chacun ne reconnaissait d'autre maître que soi, ou plutôt que la vérité. Chacun se passionnait pour elle, et l'eût défendue seule contre tout le monde. Nous portions jusqu'à l'excès cette vertu de ne croire qu'à nous-même, et il y avait à l'École autant de théories sur toute chose qu'il y avait d'élèves.

Cette instinctive défiance de l'autorité avait encore été accrue par les épreuves que nous avions subies durant nos années de professorat. En voyant les fautes d'une administration qui nous avait forcés de quitter l'enseignement, nous avions pris en haine cette manie d'administrer, qui est la plaie vive de notre pays."

Animé de ces sentiments, il guerroya contre l'Empire, dans des polémiques restées presque célèbres par leur esprit incisif et mordant. Il lutta contre l'esprit despotique de l'Empire, contre l'autocratie bureaucratique, contre la centralisation administrative; il défendit, en un mot, l'individualisme, l'initiative particulière, le libre arbitre, tout aussi éloquemment que Guéroult soutenait, dans l'*Opinion nationale,* le principe d'autorité de l'école saint-simonienne.

Dans un autre ordre d'idées, sur le terrain de la politique internationale, il combattit avec éclat le principe des nationalités, qui était fort à la mode et qui poussa l'Italie et l'Allemagne à se concentrer en deux États considérables et dangereux pour la sécurité de la France. Il était encore professeur à Dijon, quand il se déclara l'ennemi de ce principe subversif. Une note de M. Durandeau datée de cette époque nous l'apprend. „Un soir, écrit-il [1], sur la fin du dîner, le débat recommença entre Weiss et un ancien commandant. Weiss s'était levé de table fort animé, et était allé s'appuyer contre le manteau de la cheminée. Là, il rétorquait tous les arguments du vieux commandant, et il nous faisait voir quels dangers allaient nous menacer dans un avenir prochain, si nous ne maintenions pas la péninsule italique en petites unités ayant chacune leur centre, leur intérêt et leur vie propres. Il nous montrait avec quel soin nos ancêtres, nos pères même de 93, avaient conservé cette nation en fractions

[1] J. Durandeau, *J.-J. Weiss,* p. 38.

indépendantes, tout en proclamant dans ces pays la liberté et la république. Il nous faisait pressentir qu'une fois les peuples lancés dans la voie des grandes unités, il ne serait plus possible de les arrêter, en sorte que sous peu la vaste Allemagne trouverait, elle aussi, à s'unifier à nos dépens."

Il reconnaissait donc le danger que courrait la France, si on appliquait ce principe; mais il l'attaquait, cependant, s'élevant à un point de vue plus haut. Il le trouvait contraire à l'individualisme, au libre développement de l'homme, au libre arbitre; soutenir ce principe, c'était, selon lui, reconnaître la toute-puissance de la fatalité de la race, ce qu'il ne voulait pas accepter; c'était supprimer toute liberté de s'affranchir du poids du sang et d'adhérer de son gré à n'importe quelle formation sociale. D'après ce principe, lui-même, né d'un père alsacien, n'aurait pas pu être Français — et pourtant il l'était bien.

„L'Alsace, s'écriait-il quelque part, est un poète allemand qui est devenu un soldat français. Nous autres, gens de ce pays-là, nous aimons mieux lire *An die Freude* que les odes de Lebrun le pindarique, et l'auteur de *Werther* sera toujours plus près de notre cœur que celui de *Zadig*. Cela n'empêche pas que ce bout d'étoffe tricolore qui flotte sur la citadelle de Strasbourg n'a pas son égal dans le monde. Nous ne conseillons à personne de passer le Rhin pour essayer de nous persuader le contraire. Chaque bataillon de l'armée libératrice aurait beau être accompagné d'un docteur en philosophie de l'université de Tübingen, qui nous dirait: « Mais songez donc, nobles fils de Siegfried, que le principe des nationalités est contre vous. Mais pensez donc à la saine géographie! Mais que faites-vous des droits historiques!» Comme l'Alsace, par le malheur d'une union de deux siècles avec le peuple léger des Gaulois, est devenue assez peu solide *in principiis;* comme la plupart des Alsaciens, Vlèmes ou non, ne connaissent d'autre géographie que la France, capitale Paris, ni d'autre histoire que celle de Klèber, Alsaciens et Français seraient hommes à mettre au bout de leurs fusils tous ces principes si exclusivement chers à l'*Opinion nationale*, et à faire des droits historiques, de la saine géographie et du principe des nationalités le plus irrespectueux carnage qui se puisse imaginer."

Il eut beau lutter contre ce principe, vers lequel tous les peuples tendaient: quelques années plus tard, l'Italie était devenue un royaume, et l'Allemagne, avec le concours „des docteurs en philosophie de l'université de Tübingen", se proclamait empire, à Versailles ...

*

Pendant toute cette époque, les incursions de Weiss dans le domaine littéraire ne furent malheureusement que très rares ... En 1865, deux anciens normaliens, Émile Deschanel et Eugène Yung, voulurent entreprendre une série de conférences dans la salle qui s'intitulait l'*Athénée* ... On se décida à donner trois soirées par semaine, et on demanda l'autorisation nécessaire au gouvernement. Le gouvernement impérial, méfiant, demanda le nom des conférenciers et les sujets des conférences. On les lui donna. Il accorda alors la permission seulement à Yung, Hément, Le Pommeray, Léon Say, Taine, Weiss, Assolant, Sarcey, Deschanel, et la refusa à Jules Simon, Saint-Marc-Girardin, Laboulaye, Albert de Broglie et Augustin Cochin [1] ...

Dans une de ces conférences, Sarcey parla du rôle un peu dégradant d'amuseur du roi, tenu par Molière. Deschanel vint ensuite et répondit par le panégyrique complet et en bloc du grand poète comique, considéré tant comme écrivain que comme homme privé. Etienne Arago s'empara quelques jours après de la question, la traitant en un feuilleton de l'*Avenir national*, dans le même sens que Deschanel. Weiss, à son tour, jugeant la partie inégale, prit la défense de Sarcey et développa sa thèse en quatre conférences, qui, recueillies par le prince Stirbey, forment aujourd'hui le si intéressant et le si original volume intitulé *Molière*. A cette occasion, fortuite, devons-nous cette étude, qui, quoique incomplète et issue d'un simple paradoxe, d'une simple gageure, ne laisse pas que d'être très lumineuse et très puissante dans ses aperçus. Nous aurons à revenir à elle plus d'une fois dans notre travail. Il est heureux qu'au milieu des futiles luttes journalières, Weiss fit cette belle échappée vers la littérature.

[1] Tous ces détails sont pris dans la préface du Prince George Stirbey au volume de Weiss: *Molière*.

Dès 1866, il avait quitté les *Débats* et en 1867, au mois d'avril, il fonda un quotidien à lui, intitulé le *Journal de Paris*. Son activité devint dévorante, quoiqu'il fût vaillamment aidé par son ami Edouard Hervé. Le journal fit vite fortune et les *Débats* en pâlirent un peu; il était, d'ailleurs, rédigé par de jeunes écrivains en passe de devenir connus ou même célèbres. „Weiss, écrit Sarcey, vint me proposer d'écrire dans son journal; il ne payait pas ses rédacteurs; mais ça nous était bien égal, en ce temps-là. Nous sommes-nous amusés dans ce bureau de rédaction! C'est là que j'ai vu Weiss, sur un bout de table, au milieu de dix personnes qui causaient autour de lui, et prenant lui-même part à la conversation qu'il animait de ses saillies, improviser des chefs-d'œuvre de polémique que tout Paris s'arrachait le lendemain ... Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais un journal si vivant, si spirituel, écrit dans un si excellent français. La plupart des journalistes qui marquent dans le parti républicain ont passé par cette école. Tous ont gardé à Weiss, de qui ils n'ont jamais reçu un sou, le plus reconnaissant souvenir."

Le *Journal de Paris* eut même son heure de célébrité à l'occasion de l'affaire Baudin [1]. Le 2 novembre 1868, quelques citoyens, se souvenant de la tombe de Baudin, voulurent y déposer une couronne; un petit groupe se forma et des cris de „Vive la République!" éclatèrent. L'*Avenir National* ouvrit ses colonnes à une souscription pour élever un monument à Baudin, le *Réveil* et la *Revue politique* s'y rallièrent et le *Siècle*, le *Journal de Paris*, la *Tribune*, le *Temps* les imitèrent. Berryer, Victor Hugo et Jules Favre s'inscrivirent. Le gouvernement se vit dans la nécessité d'ouvrir une instruction contre ces journaux, sous le prétexte de manœuvres séditieuses. Le procès commença le 13 novembre. Les défenseurs des accusés étaient Gambetta, Crémieux, Clément Laurier et Arago. A cette occasion, Gambetta se fit connaître comme un grand tribun; son plaidoyer se transforma vite en un violent réquisitoire contre l'acte du 2 décembre. Les accusés furent pourtant condamnés à des peines variant de 6 mois d'emprisonnement à 150 francs d'amende. Un deux-

---

[1] Les détails sont pris dans: *l'Histoire du second Empire* de Taxile Delord, V, p. 191.

ième procès s'ensuivit contre le *Temps* et le *Journal de Paris*, qui avaient ouvert un peu plus tard leurs colonnes à la souscription. Et comme son avocat Me Andral était retenu loin de Paris, le jour du procès, J.-J. Weiss se défendit seul le 25 novembre. Nous avons en entier ce plaidoyer, qui est un virulent et incisif morceau d'éloquence; la péroraison surtout, avec l'évocation du procès de Cremutius Cordus, le vieux sénateur, poursuivi sous Tibère pour avoir appelé Cassius et Brutus les derniers des Romains, cette péroraison fit sensation. „Le procès qui m'est fait, s'écria-t-il [1], toute proportion gardée encore, entre le suicide glorieux que s'infligea Cremutius Cordus pour échapper aux accusations de Séjan et la peine infiniment plus douce que pourra m'infliger le tribunal *(Rires dans l'auditoire)*, c'est le procès de Cremutius Cordus. Avec une différence, toutefois. C'est que Brutus et Cassius ont frappé et que Baudin a été frappé *(Mouvement dans l'auditoire)*. Il y aura toujours dispute entre les hommes sur la légitimité de l'acte de Brutus et Cassius: on l'a tour à tour absous, glorifié et condamné, et pour moi je pense qu'il doit y avoir condamnation. La dispute n'est pas possible sur l'acte du représentant Baudin qui, le jour où la Constitution de 1848, « confiée à la garde et au patriotisme de tous les Français », fut déchirée par l'un d'eux, se présenta devant les soldats, la Constitution à la main, reçut leurs balles et tomba. *(Nouveau mouvement dans l'auditoire.)*"

Malgré cette superbe défense, le *Journal de Paris* fut condamné à mille francs d'amende par la 6e chambre; et un an après, Weiss, rallié, hélas, à *l'Empire libéral*, entrait dans le cabinet Ollivier en qualité de secrétaire général au ministère des Beaux-Arts, et un peu plus tard, passait au Conseil d'État, en service ordinaire, hors section. Six mois après, l'Empire s'écroulait. „Cet homme de tant d'esprit, s'écrie M. Anatole France [2], n'avait pas le sens l'à-propos." Il honora, pourtant, son bref passage au ministère en faisant décorer, par son initiative, le peintre Gustave Courbet; mais celui-ci refusa la croix, non sans avoir fait un scandale immérité. La débâcle de 1870 le surprit ensuite ...

---

[1] *Le Combat constitutionnel*, p. 42.
[2] *Le Temps* du 24 mai 1891.

*

La République prit le pauvre J-J-Weiss au dépourvu ... Les orléanistes, il les avait quittés; l'Empire, il l'avait trop récemment et mal à propos accepté; la République, il la croyait déjà compromise par la Commune ... Il attendit donc indécis. Nous possédons quelques-unes de ses lettres datées de 1871, où il juge précisément le nouvel état de choses: la République lui paraissait condamnée autant par l'insurrection de la Commune que par l'incapacité inactive de Jules Favre, de Trochu et de leurs collègues de Paris, et „par l'incapacité fébrile et agitée" de Gambetta en province; quant aux princes d'Orléans, ils lui paraissent „une famille de brillants sous-lieutenants, dont le chef, le comte de Paris, est un savant docteur en économie politique, ni plus ni moins que Stuart Mill ... Ils ne sont point la tête d'un grand parti national ... Ils seraient admirables en tant que simples particuliers, et j'admirerais en effet, sans réserve, tant d'abnégation et d'honnêteté, si je croyais que l'honnêteté et le patriotisme d'un petit-fils de Henri IV et de Saint Louis sont tout ce qu'ils doivent être, quand ils sont tout simplement de même degré et de même qualité que le patriotisme et l'honnêteté de M. Martin ou de M. Durand." [1]

Et chose curieuse, il se raccrochait encore, lui, l'ennemi de toujours, à l'espoir d'un nouvel avènement de l'Empire. La faute de la guerre de 1870 ne lui paraissait pas incomber à l'empereur, puisque celui-ci, depuis le 2 janvier, était un souverain constitutionnel; elle retombait selon lui sur les ministres, seuls responsables. Il croyait même que le bourgeoisie et même les paysans étaient restés fidèles à la cause de l'Empire. „Les paysans, écrit-il dans une lettre [2], sont aussi dévoués que jamais à la dynastie impériale. Je le sais par ouï-dire des provinces du Nord et de l'Est; je l'ai pu constater par moi-même dans les provinces du Centre. Cette bonne disposition des paysans est si ferme et si générale qu'elle constitue une très grande force ... Je termine en observant que le dévouement des paysans n'est pas seulement le dévouement à la dynastie impériale. C'est surtout

[1] Lettre adressée au Prince G. S. et datée de juillet 1871.
[2] Lettre datée du 17 juin 1871.

un dévouement profond et presque superstitieux à la personne de Napoléon III. Les chances de restauration de la dynastie impériale restent très sérieuses durant *l'interrègne républicain*, aussi longtemps que Napoleon III vivra ou n'aura pas abdiqué".

Il complota donc contre la République, au profit de l'Empire; mais la République, qu'il avait crue un *interrègne*, s'affermissait, durait sous la présidence de Thiers, avec lequel Weiss avait eu des relations suivies [1]. Ici se passa une chose qui serait presque incroyable si elle n'était pas racontée par Sarcey. Weiss voulait obtenir une ambassade ... en Perse! Écoutons Sarcey:

„M. Thiers, écrit-il, lui avait, non pas positivement promis cette ambassade, mais au moins laissé espérer. Weiss me confiait ses désirs et l'ennui qu'il sentait à se voir lanterner par le président de la République.

— Mais enfin, lui disais-je, le voyant se faire tant de mauvais sang pour une chose qui, à mon avis, n'en valait par la peine, quelle est cette rage d'aller en Perse?

— Écoute, me dit-il, voilà longtemps que je médite d'écrire la vie d'Alexandre. Je tiens à visiter tous les pays qu'il a parcourus et conquis; je ne puis le faire qu'avec un titre officiel qui m'ouvrira toutes les routes; qui mettra entre mes mains ce qui peut rester de documents de ses expéditions. En Perse, il n'y a pas de question politique; il vient peu de Français; j'aurai donc tout mon temps pour mener à bien un grand ouvrage qui vaudra mieux, je l'espère, que l'histoire de Quinte-Curce.

Il avait l'air d'être sincère en parlant ainsi, et c'est dommage que M. Thiers nous ait, par son obstination, privé du chef-d'oeuvre que Weiss, avec ses éminentes qualités d'historien, était très capable d'écrire ... Il en cuisit à M. Thiers, car c'est à partir du jour où il refusa nettement l'ambassade demandée que Weiss mena contre lui cete terrible campagne de presse qui devait aboutir à la chute du président."

Il est possible que Weiss ait eu le mirage de l'Orient; quelques années plus tard il devait parler si éloquemment

[1] Voir les lettres de Thiers à Weiss, publiées dans le volume des *Notes et Impressions*, p. 303 et sq., Thiers n'était pas loin d'inspirer un peu le journal de Weiss: *Le Journal de Paris*.

le ce mirage, le prêtant à Napoléon, qu'il nous semble probable qu'il l'a ressenti lui-même. Mais il est possible aussi que Weiss, se trouvant un peu dépaysé dans la République, ait souhaité une sorte d'exil volontaire et doré. Thiers s'y opposa et à ses dépens. Agissant pour lui comme il l'avait fait pour Victor Duruy, qui lui avait refusé la chaire de poésie française à la Sorbonne, Weiss fondit sur lui et le harcela d'une guerre inlassable, qui ne finit qu'à sa chute.

Plus tard, après le Seize-Mai, il fut nommé de nouveau conseiller d'État, car, malgré les vicissitudes de sa vie, malgré l'indépendance de son caractère, malgré son existence un peu bohême, il ne faut pas oublier que Weiss avait l'esprit bourgeois; il aimait les gens en place, la stabilité, et il aurait toujours vécu heureux dans le professorat si les circonstances n'avaient pas fait dévier sa carrière vers d'autres buts. Rapportons-nous encore, en cette occasion, au témoignage de son ami Sarcey:

„Weiss avait toujours souhaité (lui, qui pourtant avait un des esprits les plus indépendants que j'aie connus) d'être un homme officiel, d'avoir une place, d'exercer une fonction ... J'ai bien souvent causé avec lui de cette passion dont il témoignait pour les postes officiels; je ne lui cachais pas que je la trouvais chez lui la plus étrange du monde. Il convenait de tout cela (savoir, des avantages du journalisme), car il était journaliste dans l'âme, et il prisait ce qu'elle vaut, cette profession dont il a été l'honneur. Mais il avait ses raisons pour la quitter, et je les rapporte telles qu'il me les a données:

La première, celle sur laquelle il a insisté le plus souvent et avec le plus de force, c'est qu'il était fatigué de corps et d'esprit. Il n'y a pas de métier plus fatigant et plus *usant* que celui d'écrire tous les jours ...

Et comme je faisais un geste de dénégation superbe:

— Oh! toi, parbleu! me disait-il, tu as été bâti à chaux et à sable; tu n'es jamais malade; tu as d'inépuisables réserves de santé et de forces. Moi, il faut que je me mette au vert. Le fonctionnarisme a cet avantage, c'est qu'on n'y travaille qu'autant qu'on veut et comme on veut. On n'est pas forcé d'être toujours sur la brèche, de servir tous les jours au public une parcelle de son cerveau. On en prend et l'on en laisse, comme disent les bonnes gens. Je me réfugie dans

une charge officielle, comme autrefois on faisait une retraite à la Trappe; je reviendrai au journalisme quand je sentirai mes forces me revenir."

Il n'y resta, d'ailleurs, pas longtemps. Par le décret daté du 14 juillet 1879, Weiss fut relevé de ses fonctions de conseiller d'État. Le Royer, le garde des Sceaux, justifia devant le Sénat cette révocation par ce fait que durant les années 1878 et 79 Weiss aurait publié, sous un nom d'emprunt, dans le *Paris-Journal*, des articles hostiles soit à la politique des ministres, soit au gouvernement et au régime républicain ... L'accusation était fausse, mais linimitié du ministre l'emporta. Encore depuis 1875 Weiss s'était-il rallié à la République, sinon publiquement au moins tacitement. „On ne trouvera nulle part, depuis 1875, s'écrie-t-il [1], une ligne de moi qui soit une attaque, même indirecte ou sournoise, contre la République. On ne trouvera pas une ligne de moi qui tende au rétablissement d'aucune dynastie."

Quelque dépit qu'il ressentit de cette révocation injuste, il ne se déclara pas l'ennemi du régime républicain; au contraire, dans le *Gaulois*, il reconfirma son adhésion à la République, qu'il reconnaissait comme parfaitement viable et organisée par la promulgation des lois de 1875.

A la formation du grand ministère Gambetta, le 14 novembre 1881, Weiss fut appelé par le gouvernement comme directeur du personnel extérieur et intérieur des affaires étrangères. Ce ne fut qu'un cri de protestation contre la nomination d'un homme de républicanisme douteux et qui n'était pas de la carrière ... Un journaliste diplomate! Jules Simon le lui a assez reproché dans le *Gaulois* et son ancien ami Edmond About dans le *XIXe siècle*; M. Clemenceau donna son fameux cri d'alarme, en s'écriant „Weiss et Miribel". Le ministère Gambetta n'eut qu'une courte existence, et avec sa chute Weiss revint à nouveau à la vie privée, non sans avoir vivement protesté contre l'esprit sectaire et philistin qui avait tué le grand ministère.

„En rentrant au mois de décembre dernier, s'écria-t-il [2], dans le service public, j'eusse été fier d'être un *campé*, car je crois discerner qu'un campé est celui qui est arrivé

---

[1] *Le Combat constitutionnel*, p. 215.
[2] *Le Combat constitutionnel*, p.250.

par le seul effet de sa valeur intrinsèque, sans aucun mélange de mamouchisme. La vérité est que je ne suis qu'un simple *arrivé*. Et moi aussi, j'ai suivi des filières ! Et moi aussi, je suis décoré ou chamarré d'autant de concours et d'examens qu'il en peut exister ! J'ai fait mon temps d'école de gouvernement ; je suis agrégé de l'instruction publique et, je crois aussi, docteur ; j'ai dix-huit ans de service dans l'enseignement public et dans la haute administration ; j'ai été professeur de lycée, professeur de Faculté, directeur des sciences et lettres, secrétaire du ministère, commissaire du gouvernement prés des Assemblées, conseiller d'État en service extraordinaire, conseiller d'État en service ordinaire, tant à la section du contentieux qu'à la section de l'intérieur. Je suis moins fier de tout cela, sachez-le, ô snobs et philistins, que d'une dizaine d'articles que j'ai publiés au *Journal des Débats*, au *Journal de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, voire au *Figaro*, qui a l'heur de tant vous offusquer, ô philistins et snobs, et où j'ai peut-être réussi à mettre le corps et le bouquet. Mais qu'est-ce qu'il vous faut donc à présent, snobs et philistins, si tant de certificats que je viens de vous énumérer, les plus difficiles à conquérir de tout le mandarinat, tant de titres accumulés, qui sont les plus hauts de l'État, ne suffisent plus pour fixer votre estime et pour ravir votre idolâtrie ?

Je vous entends. Vous dites qu'il faut aussi ajouter le mérite. Mais vous n'êtes pas les juges du mérite, ô philistins et snobs ; vous ne l'êtes que des galons."

Réduit de nouveau à son métier de journaliste, il reprit sous le pseudonyme de *Pierre et Jean* sa collaboration à la *Revue bleue*, où il avait été appelé par son ancien camarade Eugène Yung ; ces articles réunis par le prince G. Stirbey forment le volume des *Notes et impressions ;* il est rempli de pages brillantes sur les événements courants : de merveilleux portraits comme ceux de Barbey d'Aurevilly, Rochefort, Adolphe Crémieux, ou du père Didon touchent de près aux solides études sociales, ou aux spirituels commentaires des faits-divers ...

Peu de temps après, sollicité par Jules Bapst, il prit la chronique dramatique du *Journal des Débats ;* il devait finir par où il avait commencé. Les premiers feuilletons du Lundi

commencèrent en 1883 et finirent au mois d'octobre 1885: ils ne durèrent donc que trois années à peine. Mais à notre point de vue purement littéraire, cette courte époque est une des plus intéressantes de la vie de J.-J. Weiss. Elle nous a fourni la matière des quatre volumes recueillis par son ami et exécuteur testamentaire, le prince Stirbey, sous le titre général de „*Trois années de théâtre: 1883—1885*".

Accablé, moins par l'âge que par les rudes labeurs de sa vie mouvementée, par le travail immense accompli pendant vingt-cinq ans de journalisme, fatigué aussi, par les veilles auxquelles l'obligeait sa chronique dramatique, il dut quitter les *Débats*. Il ressentait d'ailleurs les premières atteintes du mal qui allait l'emporter: un jour il était tombé près de la statue de Diderot, terrassé par une attaque d'apoplexie. On le relégua alors à Fontainebleau, comme conservateur de la bibliothèque du palais. Ici, il eut le loisir de recueillir en deux volumes quelques-unes de ses études. Atteint déjà par la paralysie, il succomba peu après dans la nuit du 20 mai 1891. On s'empressa de jeter des fleurs sur la tombe de celui que, vivant, on n'avait pas ménagé. Les journaux n'eurent que des èloges pour cette merveilleuse intelligence éteinte.

II

SON TOUR D'ESPRIT

Pour brillant qu'il fût, le tour d'esprit de J.-J. Weiss était celui d'un bon bourgeois. Malgré la vivacité habituelle de son imagination, le pittoresque de son enfance un peu errante et les tribulations de sa vie mouvementée d'homme politique et de journaliste, son fond de bourgeois paisible, tenace dans ses idées et dans ses sentiments, reste visible à travers toutes les vicissitudes, et en dépit de la hardiesse des paradoxes dont il fit souvent montre.

Jusqu'à la fin de sa vie, Weiss conserva le goût d'une existence souriante, sans grandes passions et sans grands déboires, exempte de plaisirs et de douleurs violentes, une existence douce et tranquille, dans une maison retirée, entourée de lierre et de glycine, au bord d'une rivière limpide et somnolente ... A travers son œuvre on entrevoit souvent ce rêve.

„Je suis un bien grand fou, écrivait-il en 1870 à une dame [1], d'avoir passé ma vie ailleurs que dans quelque maisonnette, semblable à celle où je vis aujourd'hui, seulement moins humide.

De tout côté, je vois les feuilles, j'entends les oiseaux; l'ombre est douce, le soleil éblouissant, la lune adorable et tendre, les bois calmes et remplis de bonheur. Il n'est pas encore trop tard pour m'apercevoir que j'étais né pour être

[1] Lettre inédite, datée du 3 juin 1870, et envoyée d'Enghien, 3, impasse du Chemin-Vert.

le vieillard de Tarente, planter des raves et me nourrir de fraîches laitues et de fraises parfumées cueillies de mes propres mains. Je vis dans la retraite, et j'ai à deux pas, au bord du lac, un salon de conversation où il y a un orchestre qui joue *le Beau Danube bleu*. Si ce n'est pas ici que je dois rencontrer la vie heureuse, ce ne sera nulle part. Pourvu qu'avant six semaines 200 000 Allemands, tentés par l'occasion et le génie de notre gouvernement, ne viennent pas me chasser du nid !"

Nous ne sommes généralement pas ce que nous voudrions être ; les circonstances inclémentes de la vie nous arrachent quelquefois à notre paix et nous jettent dans le tourbillon comme de légers flocons de plume. Nous voguons ainsi contre nos instincts secrets et contre nos plus chers désirs ; pour ne pas être noyés, il nous faut déployer nos bras et lutter. Si paisible qu'on soit, on devient forcément un lutteur.

La tranquillité de la conscience, le contentement de soi-même, tout ce que nous appelons *le bonheur*, ne ressortent pourtant que de la coïncidence parfaite de ce qu'on est et de ce qu'on était destiné à être, par ses dispositions innées. Et comme il arrive très rarement que les circonstances de la vie soient en concordance intime avec nos goûts et nos penchants et qu'elles en aident le libre développement, le bonheur fait souvent défaut aux existences les plus brillantes et les mieux remplies. C'est pour cela qu'en approfondissant la vie d'un homme et en étudiant le cruel contraste entre ce qu'il est et ce qu'il aurait dû être, il nous arrive de nous expliquer tant de douleurs intimes, la fissure délicate, dont parle le poète et qu'il importe de connaître pour la reconstitution de sa physionomie morale.

Quelquefois ce contraste est si grand qu'on a devant soi une vie complètement manquée ; d'autres fois il est moindre. L'homme n'est pas arraché à son sol moral pour être replanté dans une terre et dans un milieu étrangers ; la transition est plus douce.

Si agitée que fût la vie de Weiss, si grandes que fussent les batailles politiques auxquelles il fut mêlé, le divorce entre ses goûts, ses penchants et les vicissitudes de son existence, ne fut pas irrémédiable. Et quoique le bonheur ressorte de l'harmonie du tempérament et des circonstances, on ne saurait affirmer que Weiss fut malheureux ...

Certes, il aurait été plus heureux en la vie paisible de province. Son imagination avait toujours rêvé une petite ville, où il se plaisait à voir plus de bonheur et plus de vertu; où les hommes ne sont pas politiqueurs, où les femmes sont honnêtes; où les maisons sont bien tenues et riantes; où l'on est plus riche parce qu'on se contente de peu, où l'on prend le frais à la lisière d'un bois qui enserre la ville [1]...

Toutes les fois qu'il lui arrive de parler des joies modestes de cette existence paisible, il est ému; on en sent le vif regret dans l'accent de sa phrase. Si sa vie avait été à recommencer, il aurait choisi la carrière de professeur par laquelle il débuta, et pour laquelle il était réellement doué. Amour de la chaire et de la bonne parole à propager, médiocre souci des grandeurs et des convenances mondaines, goût d'une vie tranquille et cachée, mais sûre, tout l'y attirait. Il aurait même désiré rester en province, dans une petite ville quelconque, que son imagination parait de mille beautés.

„Il n'y a point, écrit-il quelque part [2], de petite ville si dénuée, ni si noire, ni si vieille que n'enrichisse et ne décore la nature qui est autour d'elle et à proximité. Ici la mer, et là le fleuve ou la rivière, plus attachante que le fleuve, du moins dans le paysage français qui n'a ni le Danube, ni le Rhin, ni l'Elbe. Ici la montagne et là la hêtrée dans un coin de plaine, les saules le long d'une eau courante. Quelle grande ville pourra mieux occuper les après-midi du jeudi et fournir plus de ces promenades solitaires, à la Rousseau, à la Werther, où le corps se fortifie par une longue marche, où l'esprit se détend par la rêverie, où l'imagination s'enchante de soleil et de verdure!"

Il faut lire les conseils qu'il donne aux jeunes agrégés, pour comprendre combien cette vie de petit professeur de province lui souriait; s'il ne l'a pas pu vivre réellement ou du moins fort peu, il la vivait encore vingt-cinq ans plus tard en esprit; il la caressait d'un amour inassouvi.

Le ton dont il en parle est convaincu et pénétré; on sent que cette existence paisible, avec ses promenades sur le mail

---

[1] A ce propos la préface de ses *Essais sur l'Histoire de la littérature française* est instructive.

[2] *Conseils aux jeunes Professeurs agrégés*, dans la *Revue Bleue* du 25 sept. 1880.

et ses lectures prolongées dans la soirée, interrompues seulement par les notes tremblantes d'un chant lointain, aurait convenu à son cœur calme, ouvert à toutes les joies intimes et honnêtes d'un bourgeois poétique ...

Son goût pour la stabilité et la sûreté de cette vie médiocre y transperce aussi.

„Tel serait mon rêve de jeune agrégé, écrit-il dans le même article.

Ce rêve, il est vrai, suppose deux choses: c'est que le jeune maître a l'amour de son état et qu'il n'existe plus d'administrateur scolaire capable de l'en dégoûter. Il ne suffit pas qu'on se résigne à rester dans son lycée de quatrième classe, ni qu'on pense sagement qu'il y a plus d'honneur à être professeur accompli de rhétorique à Mont-de-Marsan qu'à être médiocre orateur de Faculté et d'Académie; il faut encore que la bureaucratie scolaire et ses agents daignent vous laisser dans le lieu où vous avez résolu de fixer votre vie et votre dévouement.

Je ne sais s'il est toujours de mode de faire voyager les professeurs, bon gré mal gré, d'un bout de la France à l'autre, et de ruiner ainsi l'*esprit sédentaire* dans un corps où il serait si important de l'encourager et même de l'imposer: tout ce que je sais c'est que des maîtres vagabonds sont des maîtres stériles et sans crédit."

Et, en effet, le meilleur temps de sa vie, Weiss l'a passé à *Aix-en-Provence*, où il fut professeur de littérature française à l'Université. Le climat sec et pur de cette aimable ville, des lectures puisées dans nos bons classiques et l'atmosphère cordiale de la salle des conférences ont eu pour lui un charme inoubliable, qu'il a évoqué maintes fois en termes exquis! [1] Presque à la fin de sa vie, il se souvient encore de ce coin délicieux, avec son ciel éternellement bleu, où paraissait conservée la vieille France classique par l'amour des belles-lettres, par la douceur des mœurs, par le plaisir de la conversation parfumée de fleurs, cueillies dans le champ des Grecs et des Latins ...

Et il n'avait pas seulement les goûts d'un bourgeois infiniment éclairé et spirituel, il en avait aussi les sentiments

---

[1] La préface de la seconde édition de ses *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, datée du 15 sept. 1900.

et la conformation morale, La douceur de son tempérament le portait plus aux tendresses qu'aux passions violentes et l'équilibre de son intelligence le retenait dans les idées moyennes. Quoiqu'il ne se soit jamais marié, il eut toujours un penchant pour la vie d'intérieur et pour les vertus solides qui en découlent; il prisait au plus haut degré la poésie du foyer avec son charme austère et devint le chantre ému de l'honnêteté et de la moralité.

Dans le tourbillon de la société moderne, dans cette poursuite du bonheur facile, dans cette vie dépourvue de tout frein qui ne faisait que s'accentuer alors, Weiss resta le petit professeur de La Rochelle, candide et fidèle à ses principes de morale bourgeoise. Il traversa l'Empire, sa fièvre d'argent, sans que son sens moral s'émoussât et nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir sur sa droiture d'âme, qui transperce dans beaucoup de ses appreciations littéraires. De souche bourgeoise, il est resté attaché à ses origines avec la pleine conscience que, dans cette classe sociale, se gardent surtout les bonnes mœurs, assises et vitalité d'une nation. Son âme fut toujours ouverte à ses joies et à ses devoirs et il sentait qu'une des conditions essentielles du progrès de l'humanité c'est le respect de certaines choses qui ne vieillissent jamais. On a beau vouloir arriver à de nouvelles formes de civilisation plus parfaites et plus dégagées de préjugés, l'humanité traînera toujours après elle quelques idées élèmentaires qui sont le ressort et en quelque sorte le principe de son existence même. Les révolutions ont des bornes et c'est surtout dans l'ordre moral qu'elles sont plus limitées et plus lentes à s'accomplir. On pourrait plus aisément renverser des empires ou établir de nouvelles formes de gouvernement, que changer tant soit peu les sentiments ou les devoirs qui sont le ciment de l'organisation de la société humaine. Par l'intuition de cette vérité, on comprendra l'attachement éclairé et conscient de Weiss à la classe qui en est la plus fidèle gardienne. Il en admirait les qualités sans en admettre pourtant les défauts; il comprenait, par exemple, très bien l'importance de l'argent dans la vie moderne en tant qu'il donne la possibilité d'une existence aisée et heureuse, mais il ne l'exagérait pas; il lui préféra toujours la probité et le mérite. Weiss était un bourgeois, pétri de bon sens et de fortes vertus moyennes, mais qui

manquait heureusement de l'esprit du siècle. *Sa Majesté l'argent*, comme il l'appelait, ne lui en imposait pas; il en craignait la tyrannie cruelle. La passion de s'enrichir, s'emparant d'une société, engendre des mœurs licencieuses et une cruauté qui touchaient profondément son âme honnête où était toujours restée la petite fleur de l'idéalisme et du désintéressement. Nul homme ne fut plus dégagé des contingences matérielles de la vie que lui. Mêlé de bonne heure à la tourmente du journalisme, où se rencontrent tant de possibilités d'enrichissement facile et illicite, il resta le même: c'est-à-dire pauvre et sans le regret de l'être. Son sens moral ne faillit jamais et son imagination se plaisait souvent à évoquer les temps heureux où le flanc de l'humanité n'était pas encore fatigué par l'éperon des besoins et des appétits exagérés, où la vie n'était pas une âpre lutte et où les rois épousaient volontiers des bergères ...

Weiss n'était donc pas un matérialiste; il était épris d'idéal et de poésie. Ce qu'il cherchait dans la vie et dans l'art, c'étaient les joies pures de l'esprit; il aimait le commerce des livres, où il trouvait, parmi des réalités peu poétiques, des échappées vers l'idéal et vers une humanité meilleure. Son âme était candide et généreuse; elle était sensible à tout ce qui embellit l'existence et lui donne une haute signification morale. Il ne recherchait pas les jouissances grossières et immédiates; l'éternité — qui est le point de départ de tout jugement moral — a toujours projeté un reflet sur ses actes et sur ses appréciations littéraires.

Doté de cette âme solide de bourgeois, vertueuse et généreuse, Weiss avait de plus une vive imagination. Cette qualité était peut-être celle qui lui donnait le plus de relief et de couleur. Son imagination était vraiment charmante et entourait d'un rayon d'allégresse tout ce qu'elle touchait. Weiss eut le sens du pittoresque à un haut degré; son'enfance errante, dont nous avons déjà parlé, à la suite du régiment de son père, aiguisa son œil et ouvrit son âme à toutes les beautés de la nature ... En 1889, ayant soixante-deux ans sonnés, il laissa tomber de sa plume ces pages aimables et souriantes sur sa jeunese vagabonde qu'on ne pourrait pas ne pas citer [1]:

---

[1] Préface du volume: *Le Théâtre et les Moeurs*, p. XXII sqq.

„J'ai été tout bonnement élevé comme un roi, sous les enseignes du roi. Je portais son uniforme, j'étais nourri de son pain noir, j'ai grandi dans ses casernes et ses baraquements. Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et que tes tabernacles étaient beaux, ô Israël! Presque toujours le pittoresque puissant du site y saisissait ou y charmait la route. Je n'ai jamais oublié, j'ai toujours devant l'esprit ma petite chambre du grand quartier à Givet, entre le roc abrupt de Charlemont et la Meuse au flot âpre; le fort Saint-Jean où le mugissement de la vague berçait mes nuits, Vincennes de qui le donjon, aux rayons d'une pleine lune de juin, me versait la mélancolie des siècles. Un beau jour, le sapeur de planton chez le colonel arrivait à la caserne avec un pli cacheté pour l'adjudant major de service: « Faisons les sacs, disait-il, nous partons dans dix jours ». Chaque année me découvrait un nouveau coin de la France, et me livrait une nouvelle impression de ce pays multiple, bien plus divers en son unité artificielle que l'Allemagne aux trente-six États. Nous étions dans les monts du Jura; en route pour la Durance et la fontaine de Vaucluse! La soif de voir et de regarder était chez moi inextinguible. A trois heures et demie du matin, le tambour, par les rues, battait la marche du régiment; la colonne de marche se formait sur la place principale du lieu; je prenais rang à l'arrière-garde; quand les jambes me manquaient, ce qui n'était pas fréquent, je me hissais parmi les bagages, sur la charrette louée jusqu'à l'étape prochaine par le bataillon; et devant moi défilait la France, monts et vallons, fleuves et ruisseaux, sombres châteaux crénelés des temps lointains et riantes villas bâties de la veille. Ici le sang avait coulé; la ville républicaine, tumultueuse, immense, en proie au chômage et à la faim, s'était soulevée contre les riches et leur roi; on l'avait assiégée et prise; et en traversant pour y rentrer le long pont sur le fleuve vertigineux qui semblait rouler la colère et la haine, on ressentait je ne sais quel vague frisson de mystère et de terreur. Là, au village, où l'on devait faire grand'halte, on arrivait parmi les pampres, la vendange et les chants; les petits propriétaires et les vignerons avaient prévu trop de vin pour pas assez de tonneliers ou de tonneaux; les futailles en perce bordaient le chemin; pour un sou par tête, le sou du roi, on puisait à volonté dans ces fûts impatients d'être

vidés; la Fraternité, fille de la Joie et de l'Abondance, régnait pour une heure sur un point imperceptible du globe, entre de braves gens qui ne s'étaient jamais vus et ne se reverraient plus jamais. Ou bien, après une longue route poudreuse, à travers les plants d'oliviers, on apercevait tout à coup, au bas de la côte, la mer bleue léchée d'un soleil ardent; ou plutôt c'est moi qui la découvrais splendide et inconnue, et je criais: *La mer, la mer !* avec le même débordement de joie toute neuve qu'un mousse de *la Pinta* avait dû jadis crier: *Terre, terre !* en voyant surgir du sein de l'Océan les verdures diaprées de San-Salvador. Et pendant que la troupe faisait pause, je distinguais vaguement un grand port dont la place était indiquée par un fourmillement de pointes de mâts innombrables; et les anciens contaient autour de moi que nous allions rencontrer là des gens de toute race, débarquant chaque jour de tous les points du globe, des Turcs polygames, des Nègres, des Phanariotes, des Italiens, des Papalins, des Bédouins prisonniers de guerre, des matelots ponantais, des capitaines de navire anglais qui avaient fait plusieurs fois le tour du monde; et puis, des congrégations de toutes les couleurs, des pénitents bleus, blancs, noirs et roux, portant en procession, sur leurs épaules, la statue en or massif de Notre-Dame.

Quelle ouverture sur l'Univers ! C'est ainsi que le spectacle infiniment varié de la vie toujours changeante et toujours la même, formait mon ignorance. Et cela ne valait-il pas bien l'école primaire gratuite et obligatoire ! Je me défiais de l'école (je m'en défie toujours). Elle dessèche et elle épuise le sol cérébral par ne point vouloir le laisser jamais en friche."

Son âme garda l'empreinte de ses premières années; comme Victor Hugo, Weiss fit le tour de la France, à un âge où les sensations sont fortes, où le cœur est frais et où les souvenirs gagnent plus intimement l'esprit. La notion de la patrie, qui est généralement pour les enfants un peu vague, fut pour lui une réalité visible et charmante. Elle émanait des rivières limpides, des collines riantes vues dans la hâte de la marche du régiment, des routes poudreuses, des villes et du ciel de France, qui se montre partout clément et bienveillant ... Par cette vie errante, il eut ainsi une admirable leçon de choses; au lieu de pâles abstrac-

tions, il se nourrit de bonne heure de fortes sensations, qui restèrent ineffaçables en lui. Son patriotisme fut d'autant plus profond qu'il n'était pas le fruit d'un raisonnement, comme pour la plupart de nous, mais qu'il lui fut acquis par l'intuition des choses, et par l'émerveillement ressenti devant un spectacle aussi changeant que beau. Cet amour entrant dans la première formation de sa personnalité morale, devenait une sorte de religion dont il avait vu et pratiqué le culte chaque jour au régiment, à un âge où les choses frappent davantage l'esprit. Le drapeau, les tambours, les clairons, la caserne étaient autant de symboles vivants de la patrie, tout comme l'église, l'autel et les dépouilles des saints le sont de la religion. L'impression qu'il reçut du contact journalier de ces images de la patrie dût être semblable à l'impression ressentie par les enfants de chœur, qui vivent à l'ombre de l'église parmi les objets sacrés du culte ...

Tout ce qui touche à l'armée, aux exercices militaires et même à la parade, l'intéresse et l'émeut; son imagination s'échauffe et son souvenir retourne aux beaux jours de son enfance...

„Je regardais haletant, écrit-il après avoir vu une *Kaiser parade* à Nieder-Eschbach[1]. Tout à coup une poussée de mémoire et un éveil d'imagination remirent devant mes yeux un de nos régiments africains du temps de Louis-Philippe; tambours battant, il venait reprendre possession de la rue parisienne quelques jours avant l'explosion des journées de juin 1848. Ma vision distincte me rendait jusqu'au numéro du régiment, le 2e de ligne, colonel Buttafoco. Tenue de route, la gamelle collée au sac, les deux pans de la capote relevés, la guêtre blanche, le drapeau dans l'étui, la casquette rouge d'Afrique brillant au soleil; c'était une moindre gravité militaire, c'était plus lâché et plus troupier que le corps d'armée hessois que je voyais en ce moment des yeux du corps défilant devant l'empereur allemand. Ce n'était pas moins martial, ce n'était pas à un moindre degré de force consciente d'elle-même, s'avançant paisible, et devant soi, faisant marcher la terreur."

---

[1] Avant-propos du livre, *Au pays du Rhin*, p. IX.

Il ne pouvait pas voir un régiment traverser la ville, il ne pouvait pas entendre une musique militaire sans se sentir profondément remué; son âme d'ancien enfant de troupe tressaillait. Il nous a laissé, à ce propos, des pages vraiment exquises, empreintes d'une touchante sensibilité, s'éveillant à la vue d'un drapeau ou au son d'un clairon.

„Par toute la ville, écrit-il la veille d'un premier janvier [1], les tambours faisaient retentir leurs bans avec un fracas à vous assourdir.

Ils roulaient, puissants et sonores, sur les douleurs de l'année qui finissait; et gaîment, de rue en rue, aux portes des principaux personnages la musique du régiment chantait l'année nouvelle. Vous l'entendiez près de vous; vous l'entendiez encore au loin. Jamais musique ne vous a remué le cœur comme celle-là, pas même à vingt ans, dans les salons étincelants de bougies, de fleurs, de diamants et de femmes, le maladif instrument des fêtes mondaines, dont les sons se mêlent aux parfums pour imprégner tout l'être et enflammer l'âme alanguie d'une soif immense de bonheur. C'était bien autre chose, en vérité, que l'Opéra! Les trilles de la petite flûte vous arrivaient, rasant la surface de la neige, comme les roulades d'une alouette fantastique qui saluait des aurores d'une allégresse endiablée. Ils tourbillonnaient dans la furie des valses militaires revêtus d'uniformes éclatants, parés de riches dorures, les trois cent soixante-cinq jours dont vous caressiez le premier!"

Sentiments dignes du fils d'un chef de musique militaire! Mais en cela encore, il reste le petit bourgeois, qui sort de sa boutique pour regarder le régiment passer, plein d'une noble fierté patriotique et de je ne sais quelle tendresse enthousiaste pour ces symboles de la guerre ...

Cette intuition prématurée des choses donna aussi un certain cachet à son tour d'esprit. Son imagination devint plastique et pittoresque; elle ne se plaisait ni dans l'abstraction ni dans la spéculation. Par son enfance errante, Weiss eut de bonne heure ce contact direct avec la nature qui donne tant de fraîcheur et d'imprévu à l'esprit. La vie claustrale qu'on mène dans les collèges et, ensuite, dans les bureaux des périodiques de Paris, le genre d'études sévères

---

[1] *Chansons d'enfance*, dans le *Journal de Paris* du 1er janvier 1868.

u'impose le métier de critique ou de journaliste, tout est ıit pour éloigner de la nature; on vit dans une atmosphère e serre chaude qui engendre une certaine sécheresse; le tyle sent le renfermé et le manque d'air pur; l'esprit n'a ıas d'échappées vers les beautés de la nature, qui pourraient 'animer et le parer.

La fable antique d'Antée, comme toutes les fables grecques, st un symbole plein de sagesse. Pour acquérir de nouvelles orces, il faut revenir à la nature, la sentir de près, communier ıvec son âme et se pénétrer de sa splendeur. L'esprit de 'écrivain prend des ailes avec le papillon, brille avec les leurs, chante avec l'oiseau et murmure avec le ruisseau; son âme s'harmonise aux couleurs et aux sons variés, qu'elle éparpille avec tant de largesse. L'imagination fait une continuelle incursion du monde mort de l'abstraction, au champ vivant de la réalité changeante; le style se pare de cet éblouissement des choses ...

Tel fut le cas de Weiss; son enfance le mit tout d'un coup devant les routes sans fin, les coteaux verts et les bois sonores; il se pénétra de bonne heure de la poésie des montagnes et de la campagne. Viennent après les années d'étude et de claustration, son esprit en est déjà imprégné; son cœur est déjà pénétré d'un charme inoubliable; son âme résonnera toujours devant le spectacle du monde.

Cette influence de la nature sur l'esprit de Weiss fut des plus heureuses. Tout ce qu'il écrit la trahit; ses articles critiques ou politiques sont émaillés de charmantes pages, que ne pouvait écrire qu'un homme qui a reçu la forte éducation de l'espace libre et qui recommandait plus tard, aux jeunes gens, les promenades solitaires et poétiques à travers la campagne, à la Rousseau et à la Werther ... Rien de ce qu'il touche n'est aride; un rayon de soleil s'y glisse et brille. Les dissertations les plus abstraites se rapprochent de nous, prenant la forme des objets connus et habituels; tout devient limpide et plastique. Le besoin d'animer les choses, de tout concrétiser, de tout baigner dans un vif sentiment de la nature, est un des traits de l'esprit de Weiss et non des moins caractéristiques ...

Nous avons vu que, quoique foncièrement petit bourgeois par ses goûts et par ses sentiments, Weiss n'était pas épris du côté matériel de la vie. Il ne se sentait aucun penchant

d'une couturière avec un prince; mais il ne voyait dans ces noces qu'une bluette poétique à laquelle il attachait, il est vrai, une plus grande importance qu'elle n'en comportait, sans toutefois l'exagérer démesurément. Il y a des choses qu'il il faut admirer comme de belles apparitions; si on en approchait, elles se dissiperaient. Weiss était pénétré d'un sentiment de légitime circonspection envers ces charmantes inventions; il n'aurait cependant pas voulu les voir érigées en thèmes à déclamations sociales, pleins d'antithèse et de tirades à grande portée ... L'histoire du laquais devenu l'amant d'une reine ne pouvait donc que lui déplaire: elle est trop grandiloquente en visant au grandiose, et manque de cette légèreté de touche, de cette poésie voilée de conte bleu, qui seules pourraient donner du charme à de telles féeries ...

Il faut pourtant ajouter à ce tableau moral de Weiss encore un trait, pour qu'il soit complet, ou presque ...

Nous avons insisté jusqu'à présent sur le côté *„petit bourgeois"* et *„grisette"* de son esprit. Nous l'avons vu d'opinions et de sentiments moyens, désireux de liberté, mais d'une liberté qui s'appuie sur l'ordre et sur la hierarchie, tenace et conservateur, défenseur convaincu de la famille et des fortes vertus qu'elle couve, doué d'un bon sens remarquable ...

„Le bon sens, dit-il quelque part, c'est la petite fleur bleue de la bruyère, elle croit au champ, où on la foule aux pieds; les bonnes gens de province la mettent à leur boutonnière, le soir quand ils reviennent de goûter le frais dans les prairies d'alentour, et cela les expose à la risée des élégants qui ont vu la capitale. Mais faites attention qu'il se fabrique dans le monde bien des bouquets où l'on associe avec fracas la tulipe de Hollande aux cactus des tropiques, et où manque la petite fleur bleue."

Ce bon sens, certes, a été une des qualités de Weiss; mis au service d'une conception sérieuse de la vie et d'un esprit d'observation remarquable, il devait lui inspirer de pénétrantes analyses de la société et des mœurs, considérées à travers la littérature du temps, qu'il étudiait particulièrement. Weiss devint ainsi un moraliste. Dans tout ce qu'il écrira, articles politiques ou critique littéraire, sa tendance naturelle pour la morale se fera jour ...

Mais à côté de ce moraliste, sinon trop austère, au moins assez sérieux, à côté de ce bourgeois, hanté quelquefois il est vrai de velléités de grisette, mais en somme rangé, judicieux et plein de bon sens, il y avait encore l'homme qui trahissait brusquement son origine méridionale, de par sa mère. Ce Weiss, que nous rencontrerons souvent dans notre étude, était doué d'une imagination brillante, même trop brillante, et d'un vif goût du paradoxe. Il avait trop de tempérament, ou de „génie", s'il faut comprendre par génie d'après la juste remarque de M. Jules Lemaître, une vivacité inaccoutumée d'esprit, une humeur capricieuse, très apparente, comme nous l'allons voir, et une imagination qui jaillit en fusées ...

Mais nous verrons que cette tournure d'esprit qui à première vue nous paraît si déconcertante et si éloignée du bon sens habituel de Weiss, de „cette fleur bleue de la bruyère", n'est, en somme, qu'une conséquence assez logique de sa phyionomie morale, telle que nous l'avons décrite dans les pages précédentes. Les préférences littéraires qui nous étonneront quelquefois de la part d'un homme si avisé et si bon juge, en général, devaient pourtant être, hélas! ce qu'elles sont si nous nous rapportons à son tour d'esprit, à ses origines, à son éducation première. On a les idées de son tempérament, et la culture ne les change que très peu. Son œuvre littéraire devait donc nécessairement se ressentir de son tempérament.

Il ne nous reste à présent qu'à étudier l'œuvre de ce petit bourgeois d'Alsace, pétri de bon sens et d'idéal, de cette grisette sentimentale et romanesque et de ce méridional amoureux, par moments, de paradoxe. Nous verrons à quelles appréciations logiques le mena cet ensemble de qualités, un peu contradictoires; nous verrons que ce qui nous paraît bizarre et détonnant dans ses jugements de critique littéraire, n'est que chose assez explicable et même assez prévue, découlant normalement de son tour d'esprit. Et comme tout ce dont on connaît la raison suffisante et les motifs d'ordre psychologique trouve, devant nos yeux idulgents, presque une excuse d'être, on pardonnera, je l'espère,

aux rares écarts de Weiss, à ses défaillances de jugement critique et on lui saura plutôt gré d'avoir conservé, malgré une forte éducation classique, cette spontanéité d'esprit, cette vivacité d'humeur, cette originalité de pensée et d'expression qui lui ont permis d'être à la fois si solide et si brillant et de mêler gracieusement le paradoxe au bon sens le plus pur ...

III

SES IDÉES GÉNÉRALES SUR LA LITTÉRATURE ET LA CRITIQUE

Weiss n'était pas un homme à idées générales; il ne fut pas comme son ami Taine un constructeur de systèmes et de théories par la condensation patiente de petits faits; lui, dans sa fougue, il se contenta de ces petits faits.

Nous avons d'ailleurs vu que son activité littéraire ne fut que très intermittente; ayant la vocation du professorat et admirablement doué pour la fine jouissance de l'art, avec des sens aiguisés et un jugement sûr et sain, Weiss aurait pu devenir un critique de l'envergure de Sainte-Beuve, moins psychologue peut-être et moins subtil dans ses analyses, mais avec plus de souci et d'intelligence de la beauté morale, avec plus de verve, sinon avec plus d'esprit. Les circonstances ne se prêtèrent malheureusement pas à ce développement qui aurait été à souhaiter. Tout d'abord, il est vrai, la vie de professeur, soit à La Rochelle, soit à Aix-en-Provence ou à Dijon, lui donna des loisirs, qu'il employa intelligemment, en écrivant. Cinq années, de 1855—1860, furent l'époque la plus heureuse de sa vie d'écrivain; la mémoire encore pleine de ses lectures, aimant d'un amour égal Lessing et Boileau, Goethe et Molière, il s'essaya dans la critique avec bonheur. Soit à la *Revue de l'instruction publique,* soit à la *Revue contemporaine,* il multiplia ses articles sur la littérature allemande ou française, mais si beaux et si abondants qu'il aient été, ils n'avaient et ne pouvaient pas avoir cet air de „définitif" que seuls l'âge et une étude systématique donnent...

En 1860 Weiss devint le successeur de Prévost-Paradol au „Bulletin politique" des *Débats ;* le journalisme l'accapara donc à trente-trois ans, au moment même où la pensée, s'affermissant, n'est plus l'esclave des sensations et des choses, mais leur maîtresse. Pendant plus de vingt ans, il fut presque perdu pour la littérature ; son labeur immense s'émietta au jour le jour dans des questions d'actualité, dans une lutte sans repos contre l'Empire, auquel il finit cependant par se rallier, sans aucun esprit d'à propos, d'après la juste remarque de M. Anatole France. Nous connaissons assez les avatars politiques de Weiss pour ne pas insister, mais nous devons regretter qu'un sort malin nous ait privés des fruits naturels d'une intelligence si belle et d'un esprit critique si avisé. Il fallut attendre que la chute du ministère Gambetta le jetât de nouveau dans la littérature ; de 1883 jusqu'en 1886 se déroule la seconde période d'activité littéraire de Weiss, comme chroniqueur théâtral aux *Débats*. Mais, la chronique dramatique étant forcément liée à des sujets donnés, qui ne se prêtent que rarement à de grands développements d'idées et suggèrent très peu de théories, il est aisé de voir pourquoi les quatre derniers volumes de Weiss, si précieux pour la connaissance de son goût et de ses préférences, le sont moins si nous y cherchons un corps de doctrine littéraire ou simplement des idées générales.



Ces considérations spéciales nous empêchent donc de donner une portée plus grande à ce chapitre, qui pour d'autres aurait été essentiel. On ne pourrait, par exemple, étudier Taine sans connaître d'abord les idées générales, qui dominent toutes ses appréciations de critique. Qu'il juge la peinture italienne, ou Balzac, la peinture flamande ou la littérature anglaise, sous ces jugements on sent une masse compacte d'idées dirigeantes et un système serré.

Ses idées ressemblent à une légion romaine qui n'exécute pas un mouvement sans l'ordre du chef ; elles ne sont que de simples unités, de simples soldats qui obéissent à une pensée générale. Il suffirait presque de connaître cette pensée génératrice, pour connaître aussi celles qui en découlent. L'œuvre du critique est ainsi allégée ; il pourrait se contenter d'étu-

dier et d'analyser ces critériums, en négligeant même un peu leur application dans les innombrables cas qui ne font que les confirmer.

Mais Weiss n'était pas un esprit doctrinaire ni systématique. Nous avons vu qu'il était d'un tempérament vif et prime-sautier, porté vers la saillie et prompt à fléchir devant la première impression. „Ce qui est charmant en lui, dit Sarcey en parlant de lui [1], c'est le mouvement de cet esprit agile, qui voltige sur tous les sujets qu'il touche, qui s'échappe sans cesse en fusées d'aperçus ingénieux, en boutades paradoxales, en rapprochements imprévus ..."

Sans être tout à fait un impressionniste, il n'était pourtant pas loin de l'être; il n'y a que son critérium moral, auquel il resta toujours fidèle, qui l'en empêcha. Car, à d'autres points de vue, il se laissait guider par son humeur assez capricieuse et son goût. Comme la plupart des hommes il avait les idées de ses goûts, tandis que Taine ou Brunetière avaient les goûts de leurs idées. Une différence, certes, qui n'est pas à mépriser.

Les circonstances heurtées de sa vie, aussi bien que la nature de son tempérament, l'ont donc empêché de bâtir un système de critique, ce qui n'est pas toujours à regretter. Car il n'y a rien qui fausse davantage la pensée qu'un système; en voulant lui rester fidèle, sans quoi ce ne serait plus un système, on est obligé de renoncer à toute vérité d'à côté, et de négliger les détails si nombreux qui briseraient l'enveloppe de ce système, toujours, et presque par définition, trop étroite. Si consciencieusement qu'il soit élaboré, on ne peut ne pas en exclure un certain nombre de faits, de tout petits faits, dont il est dangereux de ne pas tenir compte, parce que ces „petits faits" finissent par se venger cruellement. Et on sait que Taine n'a pas échappé, hélas! à cette vengeance ...

Néanmoins, parmi les pages si brillantes et si rapides de Weiss, écrites à une distance de plus de vingt-cinq ans et sans aucune suite, on peut encore glaner quelques idées d'une plus grande portée, et on peut s'arrêter à des vues plus larges sur la littérature et la critique ... Si elles ne forment pas un système ingénieusement charpenté, elles sont encore

[1] Sarcey, dans la préface du volume *Sur Goethe*, p. v.

intéressantes pour la connaissance de l'esprit de Jean-Jacques Weiss. Car il est bon de savoir, par exemple, quelle conception il avait de l'art, et de quelle manière il comprenait l'exégèse critique, quel était le point de vue d'où il jugeait les œuvres en général, quelle était son opinion sur le problème embrouillé du génie des races, et surtout de la race française, en tant qu'il est révélé par sa littérature; en un mot, il importe de connaître, d'une manière générale, l'orbite dans laquelle se mouvait sa pensée.

Les premiers essais surtout nous donnent des indications assez précieuses sur cette matière; si Weiss avait continué son activité littéraire comme il l'avait commencée, notre moisson aurait été plus riche. Telle quelle, elle mérite encore notre attention et un rapide exposé.

★

Dans un brillant article intitulé: *Du caractère original français*, à propos de l'*Histoire de la Littérature française* d'Eugène Gérusez, et daté du 21 juillet 1861, Weiss eut l'occasion de s'entretenir assez longuement sur les traits essentiels qui forment l'ensemble de l'esprit français. Il est d'ailleurs assez périlleux d'aborder des sujets si complexes et si vagues à la fois et qui ne comportent pas de solutions irréfutables. Car, en dehors de quelques lieux communs, il reste un large champ à la supposition, champ que chacun parcourt un peu à son gré. Rien n'est moins sûr que la psychologie ethnique, surtout si on ne l'aborde pas après de patientes recherches et avec un esprit scientifique de toute probité. En l'approchant en amateur ou en simple littérateur, elle peut nous entraîner à nous illusionner étrangement; et, l'homme est ainsi fait, qu'il n'est pas loin de rapporter au génie de la race ce qu'il découvre en lui-même; ses qualités, sa manière d'être, de sentir ou d'exprimer deviennent dans son esprit autant d'éléments essentiels du génie national. Il s'excuse de ce qu'il a de mauvais et s'enorgueillit de ce qu'il a de bon; la psychologie ethnique se résout ainsi, sans en avoir l'air, en une psychologie, pour ainsi dire, personnelle.

Taine, ce grand amateur de petits faits, doué aussi d'une rare puissance de synthèse et de vues générales, qui ne laissent cependant pas que d'être parfois un peu *a priori*, comme on

l'a prouvé en maintes occasions, Taine, disons-nous, trouvait que la littérature française est l'expression d'un génie oratoire ... Le Français actuel serait resté, d'après lui, le Gaulois beau parleur d'autrefois, tel qu'il a été décrit par César. Les manifestations sociales, aussi bien que sa littérature, se ressentent de ces dispositions oratoires. Le théâtre classique français est rempli de beaux discours, de belles tirades proférées à tout instant, dans les occasions les plus poignantes, qui commanderaient, selon lui, ou le silence, ou la parole brève et incisive, en un mot, ce qu'on appelle le cri du cœur. On connaît trop bien la fameux article de Taine sur Racine pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Racine, comme d'ailleurs tous les classiques, n'est pour lui qu'un beau recueil de *Conciones*, tout autant que Tite-Live, qu'il avait précédemment étudié.

Il se pourrait, pourtant, que Taine,.tout en admettant ces données, ait confondu l'esprit d'une école littéraire avec l'esprit de la race. Si les classiques français forgent de beaux discours, les classiques grecs et latins en firent autant. Homère ne peut faire mourir un de ses héros, sans un échange de pathétiques discours, qui tiennent suspendue, un bon quart d'heure la pointe de leur lance sur la poitrine de la victime. Il serait, je crois, plus naturel de voir là, quant à la littérature française, l'effet d'une doctrine littéraire, qui consistait en l'expression développée et analytique de la pensée, plutôt qu'un trait de génie de la race. Cet idéal d'art „bien disant" était donc en grande partie suggéré par la littérature grecque, qu'on considérait comme le *type* de la perfection. Et, en effet, la théâtre français moderne guidé par d'autres principes; et tourmenté par l'idéal d'une logique moins indulgente, ne connaît plus les beaux discours raciniens; ses héros avant de mourir ne soupirent plus, en beaux vers, le regret de quitter la vie.

Pour peindre les principaux traits de l'esprit d'une race, il faut donc tenir grandement compte des agents extérieurs, des influences étrangères; il ne faut pas considérer toutes ses manifestations intellectuelles comme autant d'indices sûrs, trahissant le fond même de son âme. Cette eau tranquille qu'est l'âme d'un peuple se laisse quelquefois troubler par des vents qui soufflent de loin.

Pour Jean-Jacques Weiss, qui aborde le problème en amateur, le trait essentiel de l'esprit français serait autre.

„Nous avons, écrit-il [1], un don que nous n'avons guère partagé: l'analyse. Pousser aussi loin que nous en politique, en philosophie, en morale, l'art de décomposer les sentiments et les idées, personne ne l'a pu qu'en nous prenant nos procédés et en se nourrissant de nos exemples. C'est l'analyse qui nous a donné cette science profonde du cœur humain, cette science délicate que les anciens n'ont pas connue, que la plupart des modernes, en dehors de nous, n'ont presque entrevue que par éclairs. C'est l'analyse qui nous a permis d'inventer jusqu'à des passions nouvelles et de nous les inoculer. C'est d'elle que nous tenons les deux grandes qualités de notre style: la simplicité dans les termes, la clarté, la finesse et la rapidité du tour."

L'analyse est donc, d'après Weiss, le trait principal de l'esprit français, et telle était d'ailleurs l'opinion de Brunetière. Les écrivains français ont toujours excellé à rendre clair ce qu'ils ont touché, par une sûre décomposition des éléments, et par un choix intelligent de l'essentiel ... Sans la grande envolée poétique de la littérature allemande, sans la vision hallucinée d'un Shakespeare, la littérature française, dans des milieux plus immédiats, a le mieux creusé l'âme humaine, par une analyse diligente faite dans une langue étonnamment limpide, et avec des termes propres, qui n'ont rien de commun avec „les brumes" germaniques. Et, pourtant, il n'y a rien de sec, de schématique, rien qui sente la planche anatomique, dans cette science du cœur; un rayon de grâce et d'élégante aisance y pénètre. „Cette analyse, ajoute-t-il donc, n'est pas le froid instrument du géomètre; elle colore, elle a des ailes, elle franchit d'un bond des espaces infinis, et en les franchissant, elle les illumine."

L'expression la plus typique de l'analyse et, partant du génie français, c'est, au sentiment de Weiss, Racine, le grand connaisseur du cœur humain, et surtout du cœur de la femme. Ses tragédies tournent toujours autour d'un sentiment très peu complexe: elles ne demandent qu'un *oui* ou un *non* dit du bout des lèvres; mais pour en arriver là, quelle décomposition savante de tout ce qui peut ébranler l'âme de l'homme,

---

[1] *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 18.

quelle science accomplie de tous ses ressorts ! Personne, sauf Shakespeare, n'a mieux analysé que lui l'amour poussé jusqu'à la passion néfaste et même jusqu'à l'inceste.

Et cette puissance d'analyse, discrète mais cependant profonde, sobre de paroles mais non pas sèche, et tout à fait remarquable par l'acuité du trait, se fait jour aussi bien dans La Rochefoucauld que dans La Bruyère; dirigée vers le domaine des sciences naturelles ou vers les sciences sociales, elle se montre aussi bien dans Buffon que dans Montesquieu ; sa profondeur se sent dans *La Princesse de Clèves*, tout comme dans *Manon Lescaut*, dans *Adolphe*, tout comme dans *Candide*. Elle est partout ; elle a donné à la France de fins moralistes, qui se plaisent à pénétrer dans les replis cachés de l'âme humaine: Vauvenargues ou Jouffroy, Chamfort ou Rivarol ; elle brille dans les pièces de Marivaux et de Musset, où, sous le cliquetis des mots, se cache beaucoup de justesse psychologique.

Mais où l'analyse se donne carrière avec le plus d'évidence, c'est dans la comédie. Le genre littéraire français par excellence, le genre où le génie national se montre sous le jour le plus favorable, au sentiment de Weiss, c'est la comédie, dont l'évolution fut si brillante. Cette idée, il la développe dans sa leçon d'ouverture du cours de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence:

„La comédie, dit-il [1], répond si bien à notre humeur, elle nait si naturellement de nos habitudes d'esprit et du jeu spontané de nos facultés, qu'elle est chez nous de toutes les époques. Les autres genres, dans ce qu'on peut appeler la littérature d'imagination, ont eu leurs progrès successifs, leur éclat et leur décadence qui ont tenu à l'épuisement du génie, et non pas toujours à la corruption du goût public ou aux vicissitudes de langage. Mais quelques transformations qu'ait subies notre langue, en quelques états divers qu'elle se soit trouvée aux différents siècles de notre histoire, naïve, grossière, polie et noble jusqu'à l'excès, ou subtile, ou tendue, ou relâchée, on ne l'a point vue faire défaut à la comédie ; celle-ci, sans paraître embarrassée de ses brusques métamorphoses, semblable à une plante robuste qui prospère sous

[1] *Essai sur l'Histoire de la littérature française*, p. 16.

tous les climats, et sous les climats les plus changeants, n'a cessé de produire des œuvres dignes d'être lues."

La comédie n'est évidemment que le produit de l'observation et de l'analyse appliquées aux travers d'un individu ou d'une société entière; elle n'est pas sortie d'un simple jeu de l'esprit ou d'une inclination méchante, qui nous pousserait à nous délecter des défauts des autres, ou même, le cas échéant, des nôtres. Non, elle a pour base l'intention de corriger — *ridendo* — et de rendre meilleurs ceux qu'elle raille ...

Il paraît que Weiss a cru fermement au pouvoir moralisateur du théâtre sur la société, ce qui serait encore discutable. Sarcey, entre autres, en doutait fort. La comédie sourtout semblait à Weiss le plus puissant levier entre tous, de l'éducation morale des masses et de l'élévation du niveau social, par ses moyens les plus directs et les plus accessibles à la foule. C'est elle qui fouette nos vices, nos préjugés, nos mesquineries; c'est elle qui dans le passé a combattu l'esprit de caste, l'orgueil du sang, ou l'orgueil de métier. Elle a fait que le médecin, l'avocat ou le juge ne s'éloignent pas dans leur langage et leurs manières du bon sens commun; par dessus les métiers et les professions, elle a réussi à former cette admirable société française, „type achevé de la société élégante, où l'on ne plaît qu'en apportant comme un témoignage d'estime et de respect pour autrui, le ferme désir de plaire, où l'on n'est supporté que si l'on se fait modeste, où quiconque veut être trop n'est plus rien, où il faut, pour être accueilli, que l'argent perde de sa suffisance, les grandes charges et le rang, de leur orgueil, le mérite de sa fierté susceptible, la vertu même, ces airs tristes qu'elle a quelquefois et qui la gâtent. D'avoir créé cette société si polie, si appropriée à tous, et en définitive si humaine, puisqu'elle a pour code la condescendance réciproque, pour ennemies les prétentions de toute espèce, pour seule arme et pour seule sanction la raillerie, cela n'est point une oeuvre frivole, et telle a été chez nous l'oeuvre de l'esprit." [1]

Par sa clarté, par l'esprit d'ordre et de classification dans l'analyse, et par ce qu'elle a de général et de profondément

---

[1] *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 71.

humain, et non d'étroitement national et de particulier, la littérature française, de l'avis de Weiss, est un instrument des plus puissants de civilisation; par son caractère d'extrême sociabilité et d'amour pour l'homme, elle est un moyen éminent de solidarité humaine; par la propriété des termes, dont elle use, et qui n'ont rien de trop spécial ni de pédantesque, elle est un véhicule admirable pour la propagation et la vulgarisation des idées. En tendant à l'universel, elle est l'image la plus pure de l'esprit humain. Seule, elle donne l'idée de perfection, dit Weiss; et cette perfection se trouve dans un chapître de la Bruyère, ou dans une tragédie de Racine, dans une bluette de Favart, ou dans une comédie de Marivaux. Telle était aussi l'opinion de Nisard: „C'est dans le magnifique ensemble des chefs-d'oeuvre de l'esprit français, écrit le grand critique dans la préface de son *Histoire de la littérature française*, que j'ai appris à reconnaître l'image la plus complète et la plus pure de l'esprit humain".

L'esprit des autres nations est généralement trop spécial, avec des qualités trop particulières, et leur littérature s'en ressent. L'Anglais ou l'Allemand ont des façons de sentir à part et ne s'en cachent pas; leurs littératures ont donc beaucoup plus de couleur locale et nationale, elles sont plus pittoresques mais s'adressent à des sensibilités préparées à les goûter ... Tandis que, seule, la littérature française, par sa généralité et sa portée universelle, s'adresse à tout le monde ...

*

Il nous reste à voir de quelle manière Weiss comprenaît la critique littéraire et saisir de près les quelques principes qu'il allait mettre en pratique. Il ne faut pas oublier qu'il vivait du temps de Sainte-Beuve et de Taine, les chefs des deux écoles critiques françaises.

L'une de ces écoles penchait exclusivement vers l'histoire; elle n'est même qu'un chapitre, et, certes, des plus intéressants, de l'histoire d'un peuple. En effet, Taine négligeait un peu le côté esthétique des oeuvres d'art; il ne les étudiait pas tant „en soi, pour ce qu'elles valent, que pour ce qu'elles représentent, en tant que documents historiques. Ce qui l'intéressait, de premier abord, dans une oeuvre d'art,

n'est, certes, pas faire l'histoire morale de l'esprit d'une époque ...

Pour surprendre sur le vif les procédés critique de Weiss, il nous faut donc abandonner complètement ses feuilletons dramatiques, où, forcément, nous n'aurions rien à glaner, et nous limiter à ses premières études. Il nous suffira d'ailleurs de quelques exemples, pour les connaître et les comprendre.

*

Son étude sur Molière, qui a pris les proportions d'un volume [1], mieux que toute autre, mérite une longue attention. Weiss n'y négligea pas le côté esthétique de l'oeuvre de Molière; il en analysa les caractères des personnages dans ce qu'ils ont de puissance comique, de vérité humaine, de beauté morale ou tragique, sous des apparences riantes, et d'observation, pour ainsi dire, divinatoire et anticipative ... Suivant la méthode psychologique de Sainte-Beuve, il s'attacha ensuite à expliquer ses personnages, par l'étude du caractère et de la vie de Molière: par l'existence pauvre et errante que celui-ci dut traîner tant d'années en province, méconnu sinon méprisé, par ses malheurs domestiques, qui sont notoires, par ses continuelles maladies. Sa haine féroce des médecins, qu'il accabla d'une façon inoubliable des plus mordants traits qu'on leur ait jamais portés au théâtre, s'expliquerait par ses démêlés avec la Faculté; les sombres portraits de femmes, Agnès ou Angélique de Sottenville, qu'il traça si souvent, les montrant proches de l'instinct, vaniteuses, perverses, trompeuses, lui auraient été inspirés par sa femme, qui désola la dernière partie de sa vie par ses infidélités ... Certes, cette méthode a du bon et même de l'excellent; et maints côtés de l'oeuvre de Molière s'éclairent par la connaissance de sa vie et de son caractère ... Mais Weiss n'appuie pas; il a hâte d'arriver à l'objet même de ses recherches, qui est tout autre ...

Une oeuvre d'art n'est pas le produit fortuit ou volontaire d'une intelligence; en dehors de l'élément individuel, de l'apport personnel de l'écrivain, qu'il reconnaissait d'ailleurs, et qu'on pourrait nommer la dernière cause efficiente,

---

[1] *Molière.*

si on employait le langage d'Aristote, il y a d'autre éléments, d'autres causes qui s'y mêlent et qu'il importe de démêler ... Pour connaître une oeuvre d'art dans son essence il nous; faut étudier le sol moral et l'ambiance où elle a été produite; il nous faut connaître le milieu particulier, l'état des moeurs et de l'esprit du temps, l'atmosphère, en un mot, qui lui a donné l'oxygène nécessaire à la vie. Mille petites choses, qui nous paraîtraient autrement inexplicables, si nous ne connaissions pas le fibres qui lient une oeuvre à son siècle, l'éclairent tout à coup. Et Weiss entreprit en second lieu cette étude de l'époque, dont la magnifique floraison fut l'oeuvre de Molière; il analysa donc *Les Précieuses ridicules* ou *Tartufe* à la lumière des moeurs du temps ...

Dans sa quatrième conférence, Weiss poussa ce procédé critique jusqu'à ses dernières conséquences logiques: „Je veux, dit-il, en commençant [1], étudier le genre d'influence et d'action sociale que Molière a exercé sur le développement de nos moeurs et de notre vie sociale". Car, s'il est juste de prendre en considération l'influence que le milieu a eue sur un écrivain, l'action que cet écrivain a eue à son tour sur le milieu est une question qui se pose avec un égal intérêt. Dirigé par les circonstances et par l'ambiance physique et morale, poussé presque nécessairement vers certaines conceptions qui sont telles et non pas autrement, le grand poète a sa revanche; par sa pensée originale, car il n'est pas dépourvu d'un apport personnel, par sa manière de sentir différemment, par tout ce qui forme son individualité, il peut avoir une remarquable influence sur ses contemporains, il peut les faire changer d'idées, et quelquefois de sentiments, ce qui est notablement plus difficile. Il peut avoir donc un rôle actif dans le mouvement social; sa pensée et sa sensibilité sont des ferments puissants, qu'il importe d'étudier autant dans leur substance que dans leurs effets sur l'esprit public. Quelquefois même les grands poètes peuvent non seulement s'identifier avec l'esprit ou les aspirations d'un peuple, mais donner même un but plus précis et immédiat à des aspirations latentes, qui attendaient une occasion pour éclater. Ce rôle, il est vrai, n'est en somme qu'assez rare et s'efface vite avec

[1] *Molière*, p. 156.

le concours de circonstances qui l'ont imposé. Mais si l'action immédiate et violente de l'écrivain sur les masses est sporadique et de peu de durée, son action lente, insensible, mais tenace dans les changements sociaux, est beaucoup plus considérable.

„Si le poète n'agit pas directement sur la politique, écrit Weiss [1], il peut agir très efficacement sur le courant de l'histoire politique, de même qu'il agit et peut agir trés vivement sur le courant de l'histoire sociale. Il plane au-dessus des événements de l'une ou de l'autre, il les domine, pour avoir action d'un côté ou de l'autre, indirectement: ce n'est que de cette façon que les grands esprits qui ont été le plus l'expression de leur monde, qui l'ont le plus dévancé et l'ont le plus poussé en avant, ont agi par la poésie sur les question politiques ou sociales; c'est ainsi qu'il a été donné d'agir à Gœthe dans son siècle, à Molière dans le sien."

Et Weiss, conséquent avec cette théorie, se mit à étudier l'influence sourde de Molière sur les moeurs et l'esprit de son siècle. Son action la plus efficace s'exerça sur la famille, à l'émancipation de laquelle il travailla obstinément. Le premier et le plus important des actes qui constituent la famille est, certes, le mariage; en principe, il le désirait donc libre, conclu d'un commun accord et par inclination réciproque. Il lutta avec acharnement contre les unions issues de l'intérêt; il voulait, au contraire, le mariage sincère, correspondant aux sentiments réels, qui sont un gage de bonheur et d'affection. Dans presque toutes ses pièces, l'amour triomphe des froides combinaisons d'un vieux père entêté ou d'un méchant tuteur. Et si de nos jours nous envisageons le mariage plus sérieusement et avec moins de légèreté qu'autrefois, il faut reconnaître à Molière et aux comiques qui l'ont suivi, une large part dans ce changement de point de vue, de même que dans l'amélioration des rapports entre les membres de la famille. De son temps, par exemple, l'autorité paternelle était trop puissante et trop despotique — vestige de l'autorité du *pater familias* romain, qui allait jusqu'à lui donner droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfants. Molière tâcha d'amoindrir par ses comédies cette puissance et de relâcher ces liens trop serrés. Les moeurs devant accomplir leur

[1] *Molière*, p. 159.

évolution naturelle, on ne pouvait plus alors vivre sous le régime de Rome qui permettait au père de famille de tuer sa femme si elle avait bu quelques gouttes de vin sans sa permission. Molière voulait que les liens qui doivent unir les membres de la famille soient prescrits par l'amour et le droit naturel et non par des lois rigides. Et son sentiment se résume admirablement dans ce vers, qu'il écrivit quelque part:

Je trouve que le coeur est ce qu'il faut gagner.

Ce principe d'amour a dû longtemps lutter contre les vocations forcées, les mariages acceptés, sous menace du couvent, mais sa victoire fut presque complète. Car aujourd'hui il n'y a que très peu de filles exilées au couvent par l'autorité despotique d'un père irrité. Ce changement, certes, ne s'est pas accompli du jour au lendemain et par le vertu d'une seule puissance. Il faut pourtant reconnaître la belle part d'action qu'y eut Molière, par la guerre acharnée qu'il entreprit contre la tyrannie paternelle. Angélique de Sottenville, en matière d'excuse de tout ce qu'elle se permet, dit que son père l'a mariée malgré elle ... Et cet exemple terrible est bien fait pour montrer où aboutissent les unions forcées, par l'autorité despotique du père.

On connaît aussi l'opinion de Molière sur le mariage une fois conclu; cette opinion se recommande plutôt du bon sens que de la poésie. Il rêvait un foyer honnête, mais pot-au-feu et sans grands horizons. Pour l'obtenir il voulait que l'éducation de la femme fût faite d'une certaine façon, qui n'était pas celle de son temps. Nous arrivons ainsi à ce problème qu'agita tant de fois et d'une manière si décisive le grand comique. On a souvent considéré Molière comme un partisan de l'ignorance absolue de la femme. La pédagogie de Chrysale, faisant l'éloge de la femme d'autrefois, fermée, prétend-il, aux choses de la pensée et capable seulement de bien tenir son ménage — cette pédagogie bornée, on l'a attribuée à tort à Molière, sans tenir compte de la nuance de ridicule dont il l'enveloppe lui-même. Son sentiment à lui, il l'avait exprimé dans ce vers des *Femmes savantes:*

Il est bon qu'une femme ait des clartés de tout.

Néanmoins, il n'est pas moins vrai qu'il déclara une guerre impitoyable aux femmes qui, non contents „d'avoir es clartés de tout", veulent devenir ou paraître savantes,

manquant ainsi au rôle bienfaisant qu'elles ont au foyer. A quelques exceptions près, et en faisant la part des vocations irrésistibles, la pédagogie de Molière est raisonnable et pleine de bon sens. Il n'est donc que très juste de constater l'influence salutaire qu'exerça Molière sur l'éducation de la femme — ce qui ne veut pas dire que les exemples d'une culture trop intensive et trop spéciale de la femme aient disparu. Mais ce qui a disparu presque définitivement c'est la contrefaçon, la caricature de la culture supérieure, ce qui est déjà un bien joli résultat.

A la liberté de choisir un mari, à la liberté honnête dans le mariage, à la diminution de l'autorité paternelle ou conjugale, le grand poète ajouta la refonte totale de l'éducation de la femme, basée sur le bon sens; dans l'intérêt aussi de l'unité et de la pureté de la famille, il lutta contre „les directeurs de conscience", qui apportaient un élément de discorde et d'intrigue entre le mari et la femme, et dont le pouvoir néfaste n'allait qu'empirer ...

Cette oeuvre de bon sens, Molière l'a poursuivie avec autant de conscience que de succès sur d'autres terrains encore. Par ses incessantes attaques contre les *Précieuses*, il a rappelé au naturel la langue des salons, bannissant de la conversation l'exhibition de termes rares et trop choisis. Il a lutté, en un mot, contre tous les pédantismes.

„Il a fallu, dit Weiss [1], beaucoup de temps et de verve, je ne dis pas pour extirper tout à fait, mais seulement pour adoucir deux monstres funestes à la société, l'orgueil du sang, la morgue, qui parque chacun dans sa caste, et le pédantisme, orgueil du métier, qui enferme chacun dans sa profession. L'orgueil du sang n'est pas tout à fait éteint, le pédantisme non plus, mais beaucoup plus cependant que le premier; l'honneur en revient à Molière."

Telle fut l'action sociale de Molière, que Weiss analysa minutieusement. Il se laissa aller à son goût pour l'histoire et pour la sociologie, en étudiant les mille liens qui unissent une oeuvre au sol qui la produit. L'étude sur Molière nous a donc fourni le meilleur exemple de la manière dont il comprenait la critique. La littérature étant la plus belle manifestation de l'esprit d'un peuple, il lui paraissait juste de la

[1] *Molière*, p. 196.

considérer comme un ensemble de documents nécessaires a l'histoire morale de ce peuple. En partant d'un tel principe, Weiss, comme d'ailleurs Taine, fut vite amené à considérer la critique littéraire comme un chapitre de l'histoire universelle et non des moins intéressants ...

Ce procédé de critique sociologique nous le pouvons saisir d'ailleurs avec une égale évidence dans d'autres études de Weiss.

„Les cent années, écrit-il dans une leçon professée à Aix et conservée dans son volume d'*Essais* [1], les cent années que nous allons parcourir ensemble ont vu beaucoup de ces vicissitudes dans la manière de sentir; nos idées ont changé le cours de nos passions, et nos passions transformées ont à leur tour réagi, pour les modifier, sur le caractère de nos relations sociales et sur les habitudes de notre vie domestique. Nulle part nous ne saisirons mieux au vif cette transformation que sur la scène comique. Quand nous étudions l'histoire, l'éclat des événements politiques laisse notre vue obscurcie pour tout autre objet; ce n'est que le rapprochement laborieux de mille anecdotes diverses, par la recherche fatigante du détail que nous parvenons à nous faire une idée encore trop vague de la vie intime d'un peuple."

Il employa pareillement le même procédé critique dans son fameux article sur *la littérature brutale,* tout comme dans ses études sur la littérature de l'Empire ou sur celle de Louis-Philippe. Il n'y sépara pas les oeuvres de l'époque; dans les pièces de Dumas-fils ou de Barrière, il discerna avec une rare puissance d'analyse et une grande légèreté de touche les vices et les stigmates de la décadence impériale: la sécheresse du coeur, l'âpre chasse à l'argent le relâchement du sentiment moral, et tant d'autres signes de cette décadence.

Le seul reproche que Weiss trouvait à faire à cette critique historique, c'était que pour elle „n'existe pas un type de perfection relatif à chaque art, qui a été quelquefois atteint et dont il faut faire effort pour se rapprocher le plus possible."

Il trouvait donc que cette critique manquaît de critérium sûr, en un mot *d'idéal.* Et cet idéal il le mettait dans la beauté morale. Nous l'allons voir et étudier dans le chapitre suivant ...

---

[1] *Essais,* p. 80.

IV

SA MORALE

Weiss, théoriquement, ne comprenait pas l'art comme une simple jouissance de l'esprit et des sens. Ce n'était pas pour lui un vain assemblage de mots, de couleurs ou de toute autre chose, à l'intention de charmer l'intelligence, les yeux ou les oreilles, par une variation d'autant plus exquise qu'elle a une unité cachée.

La fin dernière de l'art ne retombe pas en lui-même. Une oeuvre ne peut pas être considérée seulement en soi. En s'adressant à des intelligences qui doivent la comprendre et s'en pénétrer, elle devient capable d'élever certains sentiments et d'en chasser d'autres. L'état de contemplation pure n'étant pas un état naturel à l'esprit humain, nous ne nous bornons pas à apprécier ou à admirer la beauté d'une oeuvre d'art. Les impressions qui frappent notre âme sont comme des pierres qui tombent dans l'eau: tout autour de petits cercles se forment et se propagent en s'agrandissant lentement. Une oeuvre d'art a donc une grande influence sur tout l'être. Toute muette qu'elle paraît, elle s'adresse éloquemment à nos sentiments et s'en empare; par la beauté et l'immobilité de la forme elle devient même plus persuasive. Nous fléchissons aisément à son contact et nous nous laissons entraîner vers le mal ou vers le bien; l'artiste réussit ainsi, jusqu'à un certain point, à nous suggérer sa manière de sentir, ses sympathies et ses antipathies, ses amours et ses haines, en résumé, il nous infuse quelque chose de sa mentalité, de sa sensibilité et de sa volonté ...

L'art a donc une *action* considérable sur nous. Ce n'est pas le paysage qui se reflète impassiblement dans l'eau du lac voisin; il éveille au contraire dans notre âme de vagues rumeurs qui se précisent peu à peu. Un essaim de sentiments se lève tout à coup nous agitant et nous poussant vers certaines actions. Or toutes nos actions sont soumises à un critérium moral.

Une oeuvre d'art, d'après ce raisonnement, ne saurait être considérée seulement sous le rapport esthétique, la beauté n'étant qu'une seule face des choses. Du moment qu'un roman ou une pièce de théâtre peuvent avoir des influences certaines sur nous, il n'est que juste de les examiner, *et* au point de vue des tendances qu'elles recèlent.

Dans le précédent chapitre nous nous sommes justement arrêté à l'oeuvre de Molière; nous avons étudié, d'après Weiss, l'influence qu'exerça le grand comique sur l'évolution des moeurs, sur la famille, sur l'éducation de la femme et sur les préjugés de son époque, qu'il combattit vaillamment. Cette influence a été salutaire, mais elle aurait pu être aussi bien néfaste. Imaginons-nous un Molière doué d'un égal talent de poète comique, mais qui, au lieu de lutter contre l'esprit de caste et de métier, l'aurait défendu; au lieu de combattre les Précieuses, aurait été pour Rambouillet; au lieu de réclamer l'émancipation de la femme, courbée sous l'autorité tyrannique du père ou du mari, se serait mis du côté de cette autorité abusive. Certes, le talent de Molière, considéré en lui-même, serait resté le même; ce n'est que l'usage qu'il en aurait fait qui eût été autre. Le problème esthétique se double d'un problème moral. Par conséquent, et nous l'avons déjà dit, il ne suffit pas d'envisager une oeuvre d'art au seul point de vue de la beauté, mais encore au point de vue de l'influence, bonne ou mauvaise, qu'elle peut avoir sur nous. Tel est le raisonnement des critiques moralistes; Weiss en était un et des plus convaincus! Ne se bornant pas à constater l'intensité des émotions qu'une oeuvre d'art développe, les moralistes analysent ces émotions dans leur qualité; ils en jugent ainsi la portée morale et sociale, en les classant d'après leurs effets bienfaisants ou malfaisants.

Nous avons déjà vu que Weiss n'était, certes, pas inaccessible à la beauté; au contraire, son âme, qui avait toujours

gardé un je ne sais quoi d'enfantin, de spontané et de primesautier, était très sensible au beau. Il était capable de goûter sans effort intellectuel la poésie de la nature et de l'art; ses nerfs étaient vite mis en action et l'émotion chez lui jaillissait spontanément. Malgré cette très vive et très ardente sensibilité, il ne se laissait pas guider, en matière d'art, par ses sensations; il les subordonnait à un jugement supérieur, et les triait d'après certains principes moraux, qu'il croyait indiscutables et sûrs, mais dont nous sentons l'incertitude, dans l'esprit même de Weiss ...

Cette préoccupation de la morale, Weiss la montra de bonne heure; nous avons d'ailleurs déjà remarqué qu'il y était poussé par la tournure de son esprit, par sa mentalité de petit bourgeois, imbu des vertus moyennes de la bourgeoisie, sobre, tenace, sensible avec même une forte pointe de sensiblerie, par son don d'observation, et par une conception saine et sérieuse de la vie en général. Ce penchant vers la morale se fit jour dès son premier travail sur *Hermann et Dorothée* et persista jusqu'à la fin de son activité littéraire. Il éclate non seulement dans ses études littéraires, mais aussi dans ses articles politiques: „Weiss, écrit Sarcey [1], ne peut s'empêcher d'introduire la morale dans le bulletin politique, Il ne devrait donner que les nouvelles du jour; il lui arrive souvent, aujourd'hui qu'il est maître de lui-même et sûr de son public, de se laisser aller aux réflexions morales que lui suggère le moindre accident de la vie publique, où il est mêlé: C'est même dans tel morceau, qu'on dirait détaché du livre de Vauvenargues, qu'il est le plus original, mêlant à une sensibilité douce les pointes d'une raillerie mordante ... Voyez comme le génie propre de chacun se marque toujours dans tout ce qu'il fait. On met, par suite des circonstances, Prévost-Paradol à la littérature, il tourne invinciblement tous ses articles à la politique; on charge Weiss du bulletin politique, il l'empreint de littérature et de morale."

Cette persistance à juger les choses au point de vue moral nous prouve clairement qu'elle ne venait pas d'une doctrine raisonnée — car il n'y a rien qui change plus souvent que les doctrines —, mais qu'elle correspondait à un besoin vrai

[1] Sarcey, *M. J.-J. Weiss*, dans la *Revue Française* du 1er août 1864.

de son esprit. La trempe de son âme était réellement celle d'un moraliste. Historien littéraire, à la suite de Taine, plutôt que critique littéraire, il ajouta un autre point de vue à l'histoire: le point de vue moral, qui ne pouvait pas être très loin du premier. En effet, du moment qu'on veut rechercher la place historique d'une oeuvre d'art et étudier son action sociale, on est presque forcé de faire un pas en avant et de la juger aussi sous le rapport du rayonnement de bienfaisance et de réconfort moral qu'elle répand sur nous ... Il va sans dire, pourtant, que Weiss ne croyait pas que l'oeuvre d'art dût être une tribune, d'où l'on prêche la morale, d'où l'on disserte sur les cas de conscience. Une pièce de théâtre n'est pas de la morale en action; un roman n'est pas l'illustration d'un principe nécessairement en odeur de sainteté; un écrivain n'est pas un confesseur laïque ou un moraliste de salon. Telle était l'opinion de Weiss.

Il ne demandait pas la glorification finale, l'apothéose de la vertu. Il savait bien que l'art n'est qu'une sorte de reproduction, un peu, mais un peu seulement, conventionnelle de la nature, théâtre de tant d'iniquités. L'art a donc la liberté, et même le devoir, de nous montrer au grand jour les coquins aussi bien que les honnêtes gens; il peut rendre la méchanceté triomphant de la bonté, le vice triomphant de la vertu, le mérite évincé par l'ignorance ou la sottise ... La *Sottise* ! ... mais elle a été la plus grande ennemie de Weiss, il eut tant à souffrir d'elle à ses débuts! autant que vers la fin de sa vie, quand il fut chassé du Conseil d'État „par l'esprit de Chine, de Cochinchine et d'archi-Chine!" Et qu'il l'a bien décrite, qu'il l'a bien clouée au pilori dans de nombreuses pages! „Chacun sait, écrit-il quelque part [1], que prudente et avisée dès le berceau, la sottise a conclu, il y a de cela trois ou quatre mille ans, une alliance durable avec la Fortune que les gens d'esprit appellent aveugle, probablement, je suppose, parce qu'ils la voient s'égarer de temps à autre jusque chez eux. Contente de cette amitié fructueuse, elle laisse l'esprit courir après la vaine gloire qu'elle s'amuse quelquefois à lui ravir, qu'elle lui distribue ou qu'elle lui refuse à son gré! car elle se pique aussi de choses galantes, de belles-lettres, de musique, de beaux-arts et

[1] *Essais*, p. 74.

pour s'être mise bien avec la Fortune, elle ne s'est point brouillée avec la Renommée; on la voit, dans les journaux, qui fait la doctoresse et remontre à l'esprit comment il faut s'y prendre pour être spirituel. Lui, stupéfait, l'écoute, ne sait que croire, s'abîme dans sa modestie et, pour peu qu'elle le pousse, se met à envier l'heureuse facilité dont elle débite ses discours et pose ses aphorismes. L'esprit jalouser la sottise ! Est-ce assez pour lui de souffrances et d'humiliations? Et ne devrait-elle pas se tenir pour satisfaite? Elle ne l'est point cependant; il faut encore qu'elle persécute tout ce qui ne l'admire point assez et qu'elle écrase ce qui consent, de guerre lasse, à l'admirer. Eh quoi ! serait-ce donc elle et non l'esprit qui aurait la méchanceté en partage? Je ne veux pas prononcer entre les parties, je ne veux pas pousser plus loin le détail de cette guerre éternelle ; mais si par miracle la sottise s'amende, si elle fait sur elle-même l'effort le plus prodigieux que l'on puisse attendre d'elle, si elle se résogne jamais à n'être que sotte, ah ! messieurs, je vous conjure, pour notre sûreté à tous, ne lui ménageons pas la reconnaissance; qu'elle ait de suite des autels !"

Un observateur aussi avisé que Weiss ne pouvait pas être la dupe d'un optimisme facile. Il connaissait trop bien les revers, les déceptions, les injustices évidentes de la vie, pour ne pas leur faire une certaine place dans l'art, qui, s'il les négligeait, se montrerait partial et unilatéral. La beauté morale d'une oeuvre d'art, à son avis, ne ressort pas de la tirade héroïque ou de l'apologie outrée d'une vertu, digne du prix Montyon ; elle est plutôt le résultat de l'impression totale que cette oeuvre laisse dans notre âme. Les héros peuvent être parfois mesquins, le vice peut n'être pas puni, la vertu peut rester cachée, la beauté morale n'en reste pas moins sensible si nous avons l'intuition nette que l'écrivain n'a pas fait volontairement l'apologie du vice. Si impersonnel qu'il s'efforce d'être, un artiste projette sur son oeuvre une lumière personnelle; il peut se défendre, tant qu'il voudra, de prêter ses sentiments et ses idées à ses créations, il y laissera toujours quelque chose de son âme. Même à part cela; en dehors des personnages et de leurs actions, il y a une atmosphère qui circule autour d'eux, qui les enveloppe ou plutôt les baigne dans une lumière propre ... Cette atmosphère appartient à l'artiste, même malgré lui; elle lui est

une emanation personnelle, qui peut devenir bienfaisant ou malfaisante, car elle a une influence sur nous, plus insensible, certes, mais plus certaine, — influence que n'ont pas les thèses les plus lourdement bâties, voulant nous convaincre par le raisonnement.

Sans le vouloir l'artiste montre sa sympathie ou son antipathie pour ses héros; le vicieux peut triompher, mais il n'aura pas notre approbation s'il est enveloppé d'une lumière défavorable. Après avoir lu un livre, on le ferme; on évoque devant son esprit cette vie qu'on a vécue intérieurement, on repasse encore une fois mentalement les scènes parcourues, les personnages qu'on a suivis avec intérêt et quelquefois avec passion, et s'ils ne vous laissent pas l'impression totale d'une humanité meilleure, gouvernée par des mobiles sains, si on ne se sent pas réconforte dans ses sentiments d'honnêteté et de moralité — le livre n'est pas moral. Les détails peuvent faillir, ils peuvent même être immoraux, l'impression totale qui se dégage de l'atmosphère créée par l'artiste doit avoir une action bienfaisante sur nous. Et c'est à cette atmosphère que Weiss attachait toute son attention: il voulait qu'elle fût forte et salutaire, qu'elle fût un stimulant pour la vie saine et honnête. „Une oeuvre, écrit-il [1], n'est pas nécessairement corruptrice parce qu'elle contredit les principes ordinaires de la morale où qu'elle les omet, et elle n'est pas nécessairement salutaire parce qu'elle nous rappelle, *ex professo*, à la pratique de nos devoirs habituels. Une oeuvre est saine ou malsaine surtout par l'impression qu'elle nous laisse dans l'esprit et dans le cœur."

*

Si on se demandait à présent quel était l'axe de sa morale, on devrait répondre, sans hésitation: *la bonté*. Il en avait le culte et la religion; ce n'était pas le moraliste austère qui se dresse impitoyable devant nos petites défaillances. Son cœur était trop tendre et trop sentimental, son intelligence était trop humaine, pour qu'il s'érigeât eu censeur impitoyable. Il était, au contraire, pénétré de pitié pour nos faiblesses. En dehors de la bonté innée, qu'on reçoit,

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 198.

en naissant, il appréciait également la bonté acquise. „Il y a une bonté naturelle, écrit-il[1], qu'il faut recevoir du ciel, comme un don de la grâce divine ou de la première éducation, comme un précieux héritage de famille, parce que tous les efforts les plus vifs et les plus soutenus ne sauraient ensuite nous y porter. Mais il y a aussi une bonté acquise, fruit de l'expérience et de l'attention sur nous-mêmes, moins solide peut-être, moins agréable aux hommes parce qu'elle a moins d'aisance — et dans la vie réelle comme dans la poésie ce sont surtout les qualités d'inspiration qui nous séduisent, — et cependant plus méritoire, où l'on ne parvient pas sans s'aider d'un peu d'esprit, du sien propre ou de celui des autres; car cette bonté suppose, outre la victoire sur nos passions, toujours assez violentes pour qu'il ne nous soit point permis de les ignorer, le sacrifice de nos défauts et, si je puis dire, l'immolation journalière de notre vanité dont nous connaissons mal la force et les ruses quand ce n'est pas l'esprit qui nous les met en lumière."

Il prisait tant cette bonté, faite de pitié et de pardon, que M. Jules Lemaître eut raison de dire que pour Weiss „l'immoralité c'était le manque de pitié". Pour rendre évidente cette conception qui ne laisse pas d'être un peu bizarre, prenons quelques exemples concluants.

Arrêtons-nous au cas d'Emma Bovary, qu'il exposa longuement dans son fameux article sur *la littérature brutale*.

Emma est une pécheresse; ses instincts romanesques, son éducation mal guidée, ses lectures mal choisies lui ont donné le goût de l'aventure amoureuse. Mariée prosaïquement, elle frôle le luxe et la belle société: elle s'enivre vite d'une existence plus belle, plus poétique, celle qu'on lui avait décrite dans les romans et qu'elle avait entrevue un moment au château du village. Elle se sent malheureuse dans l'humble réalité, qui cependant n'aurait pas manqué de charmes si elle avait eu des yeux pour les voir, elle se laisse entraîner à de folles rêveries; sa faible tête s'emplit d'aspirations au-dessus de sa condition. Ses vertus bourgeoises, de bonne mère de famille et d'épouse, disparaissent insensiblement; ses devoirs domestiques lui paraissent sans grandeur et sans poésie; son imagination vole à des amours

[1] *Essais*, p. 72.

tendres, impossibles, qu'elle s'imagine pouvoir satisfaire dans son petit bourg avec un clerc de notaire ou avec un gentilhomme campagnard. Tout ce qu'elle avait lu de romanesque remonte à son esprit et l'incite au péché. Le premier faux pas est fait et la pauvre Emma se donne d'un élan désespéré. Si son action est coupable, elle a pourtant aux yeux de Weiss une excuse: la *passion*. Emma aime, et croit réaliser en un instant le rêve de sa jeunesse; si elle n'est pas payée de retour, la faute n'en est pas à elle, qui avait mis dans son amour tout son cœur passionné, tout son beau corps sensuel. Sa première liaison fut donc une cruelle désillusion, sans être néanmoins la fin de ses rêves. La Rochefoucauld dit très justement que s'il arrive souvent qu'il y ait des femmes qui n'ont jamais eu d'amants, il arrive rarement que celles qui en ont eu un s'en tiennent à un seul. Par une logique fatale, elles passent vite du premier au second; le premier déchirement du cœur subi, elles n'ont plus que le scrupule du choix, l'habitude de la faute étant prise. Au lieu de mettre la cause de leur échec dans l'impureté de la joie et du plaisir qu'elles y trouvent, elles la rejettent sur le compte des circonstances défavorables; elles mettent donc l'expérience encore une fois d'un cœur léger. Et ce fut le cas d'Emma.

On connaît ses amours; on connaît les désillusions amères qui l'accablèrent à chaque nouvel égarement; et on connaît aussi la fin tragique par laquelle elle expia ses fautes. Le récit de la mort d'Emma est saisissant:

„Tout à coup, on entendit sur le trottoir un bruit de gros sabots, avec le frôlement d'un bâton; et une voix s'éleva, une voix rauque, qui chantait:

> Souvent la chaleur d'un beau jour
> Fait rêver fillette à l'amour.

Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante.

> Pour amasser diligemment
> Les épis que la faux moissonne
> Ma Nanette va s'inclinant
> Vers le sillon qui nous les donne.

— L'aveugle, s'écria-t-elle.

Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement.

Il souffle bien fort ce jour-là
Et le jupon court s'envola!

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus."

Cette mort tragique n'est pas, certes, dépourvue d'une haute signification morale, que Flaubert a puissamment accusée. Elle est symbolique, et les naturalistes, tout indifférents qu'ils prétendent être, se sont souvent laissé entraîner à de tels symboles. En effet, rien n'est épargné alin de donner plus de portée morale à cette catastrophe. La mourante, entendant la chanson de l'éternelle illusion de l'amour, se convulsionne. Elle sent alors qu'elle a été leurrée toute sa vie par un mensonge et qu'elle expie cruellement son illusion par ses souffrances. Dans cette lutte avec la mort, qui l'enveloppe insensiblement, elle voit encore une fois le spectre de *son crime:* l'illusion de l'amour. Avant de rendre son dernier soupir, elle meurt d'abord dans son âme, désabusée detout ce qui avait nourri et enchanté son existence tumultueuse; elle est ainsi punie par où elle avait péché ...

Quel spectacle plus saisissant et plus réconfortant pour les vertus chancelantes que cette mort? Quelle apothéose plus magnifique de la justice immanente des choses ... Tout y montre les revers des égarements du cœur, en donne le dégoût et même la crainte; on n'aurait pas pu venger la vertu d'une manière plus éclatante.

Au point de vue de la morale, le roman de Flaubert est donc d'une rare valeur; le moraliste le plus austère en aurait été satisfait, mais non pas Weiss.

Il n'était pas sensible à cette cruelle leçon de morale, parce qu'il ne croyait pas que la punition d'un crime est nécessairement ce que demande la morale. Les chemins qui allaient à son coeur étaient peut-être plus sinueux, mais avaient plus de charme à ses yeux. Il se laissait plutôt gagner par la bonté et par la pitié que par la satisfaction de voir s'accomplir la justice immanente des choses. Or, la pitié c'est ce qui manque le plus à ce roman cruel. La pauvre Emma a beau

pécher, elle a toujours à nos yeux une certaine excuse; elle aimait passionnément et mettait toute son âme folle dans un baiser et dans l'abandon complet de son corps. Elle n'était pas calculatrice, rouée, vicieuse; le mobile de l'intérêt lui manquait absolument. Ses souffrances physiques et morales de la dernière heure, si méritées qu'elles soient, doivent émouvoir notre cœur; Weiss en voulait à Flaubert de n'avoir pas été ému. Naturaliste, plutôt par conviction que par tempérament, Flaubert entendait planer au dessus de son œuvre, comme Dieu plane au-dessus de sa création, insensible, impassible, sans émotion, sans nul battement de cœur.

En vain se débat donc Emma dans le gouffre de sa misère, en vain gémit-elle à chacune de ses chutes, l'écrivain reste indifférent; en vain se tord-elle sur son lit de douleur, en vain nous déchire-t-elle le cœur par ses hoquets de moribonde, l'écrivain n'en est pas ému. Pas une seule parole de tendresse ne lui échappe; il la laisse mourir avec une cruauté imméritée et inexplicable, puisque, d'après la doctrine de ces mêmes naturalistes, Emma a succombé à la triple fatalité du tempérament, de l'éducation et d'un mariage absurde. La vraie cause de ses égarements existait donc en dehors d'elle ...

„Rien, écrit Weiss [1], n'approche de l'iniquité de M. Flaubert à l'égard de son héroïne; à peine lui inspire-t-elle quelque chose de plus qu'un Homais, un Rodolphe, un Léon; elle crie sous le scalpel; mais la main qui la dissèque ne tremble pas. Ne la plaindre jamais, c'est déjà ne point être assez impartial; car enfin, toute coupable qu'elle est, elle souffre. Et M. Flaubert plaide à chaque instant contre elle! Obligé par l'exactitude de sa méthode d'avouer les circonstances atténuantes, il s'efforce de démontrer qu'elles n'atténuent rien. Madame Bovary a-t-elle un mouvement de tendresse désintéressée? Il s'en raille. Eprouve-t-elle avant d'avoir encore commis aucune faute de ces regrets qui, dans sa situation, ne sont que trop naturels, et qui peuvent passer par la tête des plus honnêtes femmes? Il les étrangle avec délices. A-t-elle des retours qui nous la rendraient touchante? gémit-elle du fond de ses chutes,

[1] *Essais*, p. 155.

après l'innocence perdue? Cela glisse, malgré la profondeur du sentiment, tandis qu'on nous retient tout le temps qu'il faut aux moindres nuances de ses désirs sensuels. Tant de rigueurs à la fin, soutenues, savantes, implacablement méditées, nous révoltent. *Eh bien ! oui, on se met du parti de la femme adultère !* Eh bien ! oui, on voudrait, comme elle, «battre les hommes, leur cracher au visage à tous» ; et à ce notaire infâme qui la marchande ; et à ce Rodolphe qui ne trouve pas trois misérables mille francs pour elle après l'avoir perdue ; et à ce Léon, qui dort tranquillement dans un bon lit, quand elle meurt à cause de lui ; et à ce Charles, qui l'a prise sans se demander si elle n'était pas bien haute pour un mari de sa sorte ; qui n'a gouverné ni sa maison, ni sa femme, ni sa vie ; qui, n'ayant pu se faire aimer, n'a pas su du moins se faire craindre ; qui s'est laissé dominer par sa lâche passion, jusqu'à n'avoir plus la force de sauvegarder le bonheur de son unique enfant. Elle émeut, elle attendrit, elle enlève les coeurs lorsqu'elle dit à Rodolphe: « Moi, je t'aurais tout donné, j'aurais tout vendu, j'aurais travaillé de mes mains, j'aurais mendié sur les routes, pour un sourire, pour un regard, pour t'entendre dire: merci ! » En vain, M. Flaubert est là, derrière nous, inflexible, qui nous murmure à l'oreille: « Prenez garde, ne la croyez point ; elle se monte la tête, elle ment ; elle n'eût rien donné à Rodolphe, qu'elle n'eût pas seulement remarqué si elle ne l'avait pas su riche. A-t-elle jamais jeté un regard sur le pauvre Justin? Elle n'a rien aimé, pas plus Léon que Rodolphe, pas plus Rodolphe que Charles. Elle n'a adoré que ses convoitises. » Inutiles paroles ! C'est M. Flaubert que nous refusons de croire ; nous n'avons plus que des larmes pour cette malheureuse si continûment condamnée ; *nous sommes presque tentés de l'absoudre*. Nous oublions qu'elle n'a pas même aimé sa fille."

Ce manque de pitié et d'humanité frappa si vivement Weiss, qu'il le força à lancer le cri de guerre qu'est son admirable article contre *la littérature brutale*. Il eut autant de retentissement que le cri de Nisard contre *la littérature facile*.

Weiss ne comprenait pas qu'on fût si impitoyable envers nos défaillances ; qu'on les exhibât placidement à nos yeux, sans les accompagner d'un seul mot de compassion ... Rien,

rien que de l'anatomie morale; pas de sympathie humaine, pas de rémission des péchés!...

Ce qui, au point de vue courant, est l'expression même de la morale — la punition du péché — paraissait à Weiss dépourvu de toute moralité, parce que dépourvu de bonté et d'humanité. Nous voyons, par conséquent, qu'il avait une conception morale un peu à part, et qu'il importe de préciser. Prenons à cette fin encore un exemple: *La Dame aux camélias.*

Marguerite Gautier est une courtisane; sa vie est condamnable au point de vue de la vertu. Elle aurait mérité une punition pour ses égarements, si l'auteur avait tenu à nous édifier. Ce n'est pas précisément ainsi qu'on recherche à vingt ans! Au contraire, il a suffi que Marguerite aime pour que tout ce qui a été misérable en elle s'efface, que le passé soit consumé et que, de sa cendre, elle renaisse à la vie, presque pure. Elle devient ainsi capable d'être profondément aimée, et ce qui est encore mieux, d'aimer, avec une virginité de sentiments qui pourrait nous étonner; par cet amour qui consume dans ses flammes toutes les impuretés d'une vie déréglée, elle monte, à nos yeux, sur un piédestal que nous n'aurions pas cru fait pour elle et si à la fin elle meurt, cette mort n'est pas montrée comme la punition de son passé. Loin de là, elle ne sert qu'à rehausser le pathétique du drame et à nous apitoyer sur le sort de cette malheureuse, dont le front est éclairé du rayon du martyre.

Considérée à ce point de vue, *La Dame aux camélias* est immorale et, comme on l'a assez justement remarqué elle n'est qu'une apothéose un peu naïve de la fille perdue, qui a fait bien vite souche; d'innombrables pièces ou romans ont entrepris depuis intrépidement la réhabilitation de la courtisane, si longtemps mise au ban de la société.

Weiss aimait pourtant *La Dame aux camélias*, et la jugeait hautement morale. Qu'importent les fautes du passé, si tous, tant que nous sommes, nous avons des défaillances? Qu'importent les égarements des sens s'ils sont rachetés par une minute d'amour pur et désintéressé. Marguerite est donc pardonnable.

„Marguerite Gautier, écrit Weiss [1], aime; elle se sacrifie pour ce qu'elle aime; son sacrifice est cruellement méconnu

[1] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 189.

et elle meurt. Elle est naturelle, sublime et malheureuse. Dans l'état actuel de notre société, son histoire est plus ou moins celle de centaines et de milliers de créatures, aimables et nobles. *Qu'importe que ces créatures soient des courtisanes ou que ce soient d'honnêtes personnes* qui se sont placées par leur imprudence dans une situation que le cours inflexible de la société et l'opinion du monde font insoluble ! Qu'importe qu'elles soient victimes de la fatalité ou de leur insoumission aux lois de la vie ! Elles vivent et elles meurent ; c'est le drame, c'est la tragédie."

Et en effet — qu'importe ! L'exclamation est frappante et caractéristique pour la conception de Weiss. Il lui importait peu qu'une femme soit une „courtisane" ou „une honnête personne" ... L'immoralité c'est une affaire de fatalité ! Pour un moraliste l'affirmation est un peu déconcertante ... Mais Weiss était moraliste à sa manière. Il était touché de voir Dumas témoigner de la pitié et de la sympathie à la pauvre fille, „l'abondance de coeur, la chaleur d'âme sont des qualités honnêtes, même quand elles s'égarent, et nous ne voyons pas qu'elles tombent ici en des égarements bien terribles."

Pitié pour Emma Bovary, pitié aussi pour Marguerite Gautier, la morale de Weiss est toute là ! Si nous ajoutons encore un culte excessif, lyrique, pour l'amour, nous avons tout dit. Mais par ce culte, il se rapprochait du romantisme, qu'il avait tant combattu sous d'autres rapports, dans d'inoubliables pages.

Comme tous les romantiques, il croyait „à sa majesté l'amour" et à sa puissance auguste ; il le mettait au-dessus des préjugés humains et avait foi, nous l'avons vu, en sa flamme purificatrice. Lui, personnellement, il n'était pas un homme à grandes passions ; il leur préférait de beaucoup le sentier étroit de la vertu quotiedinne, mais il comprenait les passions des autres et les approuvait jusqu'à un certain point. Ce qu'il demandait, c'était que la passion fût vraie et qu'elle partît du fond de l'âme ; les désordres qui en découlaient lui paraissaient d'une moindre importance. Il ressentait même pour eux une certaine complaisance, dont il était autrement avare.

„Rien n'est plus fâcheux au théâtre, écrit-il [1], que le spectacle du vice sans la passion, et les vicieux qu'on nous peint,

---

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 199

au lieu d'être victimes de leurs mauvais penchants, les exploitent devant nous avec une tranquillité, une impudence et un bonheur intolérables". Et un peu plus loin: „Eh! qu'importent les plus belles et les plus sévères conclusions, quand, le long du chemin qui nous y mène, le sens moral s'altère et la délicatesse morale se flétrit? Craignons à la fin de prendre pour la haine du vice ce qui ne serait que la conviction réfléchie et froide des inconvénients du vice! Gardons-nous de croire que nous nous sommes remis à aimer nos devoirs parce que nous nous sommes effrayés sur le péril des situations irrégulières!"

Dans sa lutte contre le mal, ce qui lui répugnait le plus c'était l'immoralité réfléchie ou le vice froid; il condamnait même ceux qui les fuient par un juste calcul de leurs désavantages. Il voulait que la haine du vice soit instinctive — ce qui était un peu excessif; mais toutes les fois qu'une passion véritable s'y mêlait, son bon sens se troublait et sa préférence allait plutôt vers la belle irrégularité (il devait parler un jour „d'un beau crime") que vers l'ordre, si la base en était faite de raisonnement et d'intérêt — ce qui était trop peu.

„L'idée nette et claire qu'il faut observer l'ordre, écrit-il [1], parce que l'ordre se venge tôt ou tard de ceux qui le violent, est la plus haute conception de la vertu où puissent atteindre les moralistes de l'heure présente. C'est de la vertu légale, précise et concrète qui ne vaut pas mieux, qui vaut beaucoup moins que le genre de vertu trop éthérée et trop en essence où les poètes de la génération de 1830 prétendaient hausser les âmes à travers toutes les violations possibles du Code pénal. Je ne hais pas le Code, j'aime surtout un code moral; mais je ne l'aime que vivifié par les sentiments nobles et délicats. S'il fallait à toute force choisir entre le mysticisme romanesque d'autrefois, qui nous égarait si terriblement hors des sentiers réguliers de ce monde — et la vertu selon le Code, la vertu qu'on se démontre à soi-même par formule algébrique — mon choix serait fait. Il y a dans l'un la foi sans les oeuvres, il y a dans les autres les oeuvres sans la foi, et ce n'est pas seulement la théologie qui a raison de mettre la foi

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 202.

au-dessus des oeuvres, et de juger l'action de la grâce supérieure à l'action de la loi".

On peut donc voir jusqu'où Weiss allait dans sa complaisance ... Quoique son tempérament fût réfractaire au désordre moral, quoiqu'il fît toujours l'éloge de la vie simple et saine, il se laissa glisser à des théories périlleuses. Par haine de l'interprétation farouche de la loi morale, qui ne connaît ni pitié, ni bonté, il en arriva à une morale qui n'est pas loin d'être *une morale de grisette.* Conquis par le côté poétique des beaux sentiments dégagés de tout principe positif, il finit sinon par admirer, du moins par comprendre et sympathiser jusqu'à un certain point avec la littérature d'*Indiana,* de *Lélia* et de *Valentine* [1]. Ce moraliste si décidé et si énergique contre les maux du siècle, l'intérêt et la cupidité, si ferme dans ses convictions et dans ses instincts de petit bourgeois, cet homme qui écrivait: „Le véritable bonheur idéal, les plus purs plaisirs de l'imagination, de l'esprit et de l'âme ne résident-ils point dans l'intégrité de la famille et dans la douceur des relations domestiques?", ce critique d'ordre et de bon sens, mais, hélas, trop sentimental, se laissait dominer par la grisette qu'il y avait en lui. Et sa morale, à la voir de près, n'est, en somme, que la morale de Mimi Pinson.

[1] „Non que je veuille jeter la pierre à l'enchanteresse (George Sand) qui nous a si longtemps charmés! le moment serait mal choisi. Il me prend plutôt des envies de revêtir de blanc Indiana, vierge pure et sans tache." *Essais,* p. 182.

V

SON IDÉALISME

Par sa conception de la vie, par sa manière d'envisager la beauté et la destinée de l'âme humaine, Weiss était un idéaliste. Il ne faut pas, certes, donner à ce terme le sens qu'il a dans Platon ou dans Kant ; Weiss ne s'est jamais prononcé sur leur système philosophique. Il était autrement: il était par l'importance qu'il accordait aux choses de l'esprit, par le détachement qu'il montrait de la partie matérielle de la vie, par son enthousiasme pour tout ce qui est noble, par sa large sympathie et son intérêt pour les belles manifestations de la volonté libre.

Il se refusait à croire que l'homme n'est qu'un pauvre jouet à la merci d'influences fatales, contre lesquelles il lui est impossible de réagir; ce déterminisme absolu lui paraissait avilissant et néfaste pour la noblesse de l'âme. Plus d'une fois il attaqua vigoureusement la doctrine de Taine, qu'il trouvait mesquine et décourageante. Il admettait, lui, le libre arbitre: l'homme responsable de ses actes, maîtrisant les choses au lieu de les subir et en disposant à son gré. La tâche est belle et la responsabilité grande. Mais de la grandeur même de cette responsabilité ressortent l'importance et le prix de sa liberté; il agit avec la conscience de son indépendance et se résigne au châtiment, s'il l'a mérité. Loin de se sentir l'être chétif que les circonstances, plus puissantes que lui, brisent, et qui regarde peureusement de tous côtés; il agit volontairement et accepte joyeusement les conséquences de

ses actions. Il est vrai qu'un penseur a dit que l'homme craint l'indépendance parce qu'il craint les responsabilités; mais d'abord, cette vérité n'est pas générale, et, ensuite, elle nous incite justement au relèvement de l'homme, en lui montrant la beauté de la liberté, en lui en faisant sentir la noblesse et l'honneur. Le système philosophique qui a hâte de lui enlever le libre arbitre, le plonge dans la dépendance et dans la servitude. Avec une doctrine pareille il n'y a pas de morale qui tienne; la responsabilité n'existe plus dans la volonté de l'homme, mais dans les circonstances extérieures; la punition semble donc d'autant plus inique qu'elle suit la faute avec une exactitude plus mathématique.

Weiss ne se contentait pas seulement de juger le fatalisme périlleux pour l'art, il le croyait tout aussi dangereux pour la critique; car nier le libre arbitre c'est, d'après lui, nier le goût, et nier le goût c'est se borner à constater la justesse, l'exactitude de l'observation de l'écrivain, et oublier qu'il aurait aussi dû faire une sélection dans les éléments de son observation. „Qui supprime le libre arbitre, écrit-il [1], rejette logiquement le goût, libre arbitre de l'intelligence, qui consiste à choisir entre une foule confuse de détails également vrais les seuls qu'il convienne à l'art de reproduire. De même que la conscience ne se contente point d'analyser les passions et qu'elle se croit aussi le droit de les condamner, de même le goût ne demande point seulement au style d'être exact; il s'inquiète s'il n'y a pas une espèce particulière d'exactitude qui répugne et qu'il faut proscrire. Voulût-on mettre en doute cette connexité nécessaire entre la négation du libre arbitre et la ruine du goût, la nouvelle méthode de critique, exposée par M. Taine avec tant de rigueur, n'en laisserait pas la ressource. Si le goût existe pour lui, c'est un instrument sans usage. D'autres signaleront les défauts d'un auteur, avec le dessein de les corriger. Pour lui, fataliste en littérature autant qu'en philosophie, il se borne à bien constater ce que chacun dit, comment il le dit et pourquoi il ne pourrait le dire autrement. La critique, quand elle aspire à régler le génie, est à ses yeux une oeuvre vaine; son rôle doit se borner à mesurer les forces, et étant données les facultés, innées on acquises d'un écrivain, à en considérer le jeu. A

[1] *Essais*, p. 172.

quoi cela aboutit-il? A établir qu'il n'y a, en fait de style, que des instincts sans application volontaire des lois raisonnées et à faire de la littérature un pêle-mêle de conceptions, toutes également soustraites à l'empire du goût, parce qu'elles procèdent d'impressions toutes également fatales."

L'idéalisme se montre en littérature d'abord par la préférence de certains sujets. On a eu beau dire que tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux, il y a pourtant des degrés dans le choix des sujets et la manière de les traiter qui assignent leur importance d'après leur action salutaire. Sans faire oeuvre de moraliste, l'artiste professe une philosophie qu'on entrevoit assez aisément à travers les personnages. Ses héros peuvent ne pas exposer les idées personnelles de l'auteur ou se rattacher à diverses conceptions, ils toucheront pourtant au fond de son âme. En éliminant les parties dissemblables, on retrouve un noyau qui exprime bien la pensée d'écrivain et la façon dont il envisage les principaux problèmes. Si objectif qu'il soit, il tire la substance de ses créations plus de lui-même que du dehors; en racontant, il lui arrive généralement de se raconter; il prête à ses héros les sentiments dont il est animé. Même quand il s'efforce de créer des types qui ne lui ressemblent aucunement, on peut encore dégager de l'ensemble d'une oeuvre la philosophie de l'artiste. Qui eut la prétention d'être plus objectif que Balzac ou Flaubert? Rien pourtant n'est plus facile que de déduire de leurs oeuvres, et parmi tant de personnages dissemblables, de quelle façon ils comprenaient la vie et quelle était leur philosophie.

Lisez la *Cousine Bette*, le *Cousin Pons*, le *Père Goriot* ou le *Lys dans la vallée*, et malgré la différence des sujets et des milieux, vous pourrez vite saisir la vision de Balzac. Le monde pour lui n'est que l'arène où chacun lutte, pour les biens matériels; il n'y a pas d'humanité entre ces lutteurs acharnés; à tout moment ils se coudoient et se bousculent. Un lutteur tombe-t-il, un autre le piétine et prend vite sa place; on n'a pas le temps de s'apitoyer ni d'essuyer une larme, qui pourrait perler aux bords des yeux ... Dans cette galère de forcenés, où trouver la confiance? où chercher la paix de l'âme? Tout le monde est intéressé et peine pour la réalisation de sa chimère; chacun est un Prométhée dévoré par le vautour

rapace; la cupidité travaille l'un; l'ambition ronge l'autre; la luxure perd le troisième: tous sont fouettés par la fureur d'aboutir à leurs fins, de réussir, de triompher, même au risque d'écraser le voisin, ou d'immoler bien des sentiments précieux. L'émulation est portée au delà des limites permises; elle devient une loi impérieuse, qui se passe de toute considération morale et d'humanité. Le monde de Balzac est le monde des Rastignac, des Vautrin, des Mme Marneffe et des père Goriot. Au-dessus de ce bagne affreux il n'y a pas de ciel, il n'y a pas de bleu, pour mettre dans l'âme un peu de calme et de sérénité. On se croirait plutôt dans l'Enfer de Dante, là où, dans une atmosphère lourde et opaque, le vil troupeau humain se traîne, chassé par des passions implacables.

Cette littérature, si excellente qu'elle soit au point de vue artistique, exerce une triste influence sur nous. Ne nous montrant que des scélérats et des hommes poussés par des instincts brutaux, envisageant le monde comme un champ de bataille plein d'embûches, elle dessèche notre âme et lui enlève toute confiance dans la bonté et dans l'honnêteté humaines. Elle paraît nous rappeler à chaque instant le conseil du sceptique grec: Μέμνησο ἀπιστεῖν: apprends à te défier!

„Balzac, écrit Weiss [1], ne s'est pas borné à de simples excursions dans le monde des forçats et des filles de joie. Il s'y complaît uniquement, il s'y enfonce, il n'en veut plus sortir. C'est proprement avec les vices qui mènent au bagne que s'offrent à nous la plupart de ses personnages. Il y en a d'acquittés, voilà tout. Quoi de plus hideux que la foule, telle que nous la représente Balzac; fond de toile, flottant comme une mer trouble, d'où se détache, en masses sombres, parmi les cris d'innocentes victimes immolées sans qu'elles sachent pourquoi, le cauchemar des vies rongées par les sept péchés capitaux!" Ou ailleurs: „Balzac, dont la noire imagination a calomnié jusqu'à nos vices."

Nous tirons une toute autre leçon des oeuvres de George Sand. On y apprend la bonté; on y voit des gens honnêtes ayant de beaux sentiments, de nobles élans, capables de sacrifier leur bien pour l'amour du prochain. On est charmé de la simplicité des moeurs de ses héros rustiques; on y

[1] *Essais*, p. 106.

rencontre des femmes exquises, on se sent pénétré de je ne sais quelle vision plus aimable du monde. Et quand elle écrit quelque part: „Agis comme si tu comptais toujours sur la justice de l'opinion", on sent qu'elle avait foi en la justice, en la bonté humaine. „Se confier, écrit Weiss [1], lui paraît si beau et si nécessaire à une âme noble, c'est pour elle une condition si essentielle de toute vertu, qu'elle n'a eu besoin que d'être pénétrée de tels préceptes pour concevoir le délicieux récit du *Secrétaire intime.*" Le monde n'est pas pour elle un bagne d'où ne voit pas le ciel; il est, au contraire, une prairie, aux sentiers bordés de fleurs, avec un ciel éternellement bleu.

Il va sans dire que toutes les préférences de Weiss allaient à George Sand, au détriment de Balzac. Son idéalisme l'y amenait, très naturellement. „Mais je demande encore une fois, s'écrie-t-il [2], s'il est permis d'attribuer la même influence sur les fluctuations morales et politiques de la société française au romancier qui a fini par les *Paysans* et à celui qui n'a vu dans les classes déshéritées qu'abnégation et simplicité, qui les montre affamées de dévouement jusque dans leurs longues amertumes, qui les a incarnées dans ces types tour à tour pleins de grâce et de force qu'on n'oublie pas: *Lélia, Geneviève, la Fadette, Jean le Charpentier, Marcasse le gravier de taupes,* et le plus aimé de tous, le chef de chœur, le *Bonhomme Patience.*"

Ce monde de George Sand est peut-être moins réel que celui de Balzac; Weiss en convient. Mais ce qu'il perd en vérité et en généralité, il le gagne par l'influence saine qu'il a sur notre âme, par le réconfort moral qu'il nous apporte ...

Dans les fossés des chemins s'il y a beaucoup de boue, il y a aussi quelques fleurs. On a le droit de ramasser tout la boue, mais il est beaucoup plus noble et plus salutaire d'y recueillir un petit bouquet de violettes ... Ramasser la boue c'était, pour Weiss, l'art naturaliste, recueillir un bouquet des rares fleurs, c'était l'art idéaliste ...

Nous arrivons ainsi à sa fameuse charge contre le naturalisme naissant, qu'il poursuivit sans relâche. Son grand grief c'était la conception mécanique de l'âme humaine, qui décou-

---

[1] *Essais,* p. 105.
[2] *Essais,* p. 107.

lait normalement du fatalisme de Taine. Car s'il n'y a pas de libre arbitre, l'homme est réduit à l'état de simple automate; ses actes peuvent être bons, leur mérite ne vient pas de lui. La vertu ou le vice n'étant, d'après la théorie de Taine, que des produits naturels comme le vinaigre ou l'alcool. S'il en était ainsi, ils ne seraient plus ce qu'ils sont, vertu et vice, et ils perdraient toute qualification morale ... La beauté et la valeur d'une action ressortent justement de la liberté complète qu'a l'homme de l'accomplir ou de ne pas l'accomplir. S'il y a une nécessité, une fatalité absolues qui la causent, la noblesse de l'action disparaît, car la beauté morale réside dans le libre arbitre ...

Le naturalisme, en se laissant pénétrer par cette conception mécanique de l'âme, enleva toute grandeur à la personnalité humaine; il ne voulait reconnaître qu'une masse infinie de faits indifférents, parce que ces faits ne pouvaient être que le résultat fatal de certaines circonstances. On peut considérer ces faits avec curiosité et même avec un intérêt scientifique, mais on ne peut leur accorder aucune sympathie. Ce manque de sympathie, cette indifférence pour les choses de l'âme, cette négation de toute indépendance et de toute liberté de volonté, frappaient Weiss, qui ne voulut jamais croire que l'homme fût „un automate spirituel". Or, nous avons déjà vu qu'il ne se laissait pas gagner, même par les oeuvres qui avaient une excellente charpente morale, si elles lui paraissaient rigides et inflexibles; sa morale, à lui, étant purement sentimentale, ne s'accommodait pas de la dureté des choses fatales et de la punition froide, sans pitié et sans bonté.

Mais, en général, ces oeuvres ne se complaisent pas dans la beauté morale; si on y apprend quelquefois la résignation, on n'y apprend presque jamais le désintéressement. Elles considèrent la vie comme un champ de bataille. On n'y connaît pas la générosité ni de beaux sentiments; elles recommandent de prendre garde aux coups, qu'on ne vous ménagera pas. Elles donnent une âpre leçon de tactique défensive et offensive pour réussir dans la vie. Il ne faut pas leur demander l'exemple du sacrifice voulu; mais elles vous apprendront à respecter le sacrifice imposé par la nécessité et la fatalité et à courber la tête. Elles enseignent aussi quelquefois la sagesse, non pas la sagesse pour elle-même, mais pour les avantages qu'elle procure ... „Or, se ranger, a dit un mora-

liste, n'est pas se convertir." Si elles sont animées par l'esprit d'ordre, c'est qu'elles apprécient son utilité dans certaines circonstances. Elles ne veulent connaître que ce qui nous est profitable ou nuisible, elles nous mettent en garde: aucune haute aspiration ne s'y mêle, car on n'estime ni on ne méprise les faits, mais on s'en sert ...

„Si le réalisme, écrit Weiss [1], ne se proposait que de rétablir le juste rapporte des idées et du langage avec les objets, nous serions réaliste. Si le goût du positif ne renaissait dans les esprits que pour en bannir les illusions dangereuses, pour y ranimer avec le sentiment des réalités sévères de la vie le respect des devoirs qu'elle impose, nous nous applaudirions sans réserve qu'on devienne chaque jour plus positif. Ce respect des devoirs vulgaires et ce ferme bon sens ne seraient en effet qu'une forme de l'idéal, la plus austère, la plus relevée. Mais autre est l'esprit positif dont nous voulons parler; il tend à la jouissance et non au devoir; il commande la résignation machinale, et non le sacrifice spontané; il considère la société comme fondée moins sur un ensemble d'obligations morales que sur un ensemble de nécessités au milieu desquelles chacun se débat comme il peut; il sait que le monde est le monde, qu'on n'en change point le cours, et qu'on n'y résiste pas sans péril; il ne demande pas si la resistance serait légitime ou criminelle, et s'il n'y a pas des entreprises impossibles qu'il est beau de tenter."

Au point de vue psychologique, cette conception automatique de l'homme donne des résultats plus désastreux encore. On y considère l'âme humaine comme quelque chose d'immuable et on réduit tout cet organisme si délicat, si capricieux et si changeant à un schéma extrêmement simple et rudimentaire. Au lieu de laisser l'homme agir d'après sa libre volonté, prendre des résolutions spontanées d'après la disposition du moment, le montrer tel qu'il est, sujet à l'humeur et à la fantaisie, le fatalisme ne lui reconnaît qu'une façon d'être unique et invariable ... La littérature classique avait déjà quelque peu péché par cette conception unilatérale de l'âme humaine; ses héros incarnaient toujours un principe abstrait, un sentiment profond, et avaient des contours forte-

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 167.

ment dessinés qu'ils gardaient jalousement jusqu'à la fin. Horace l'avait dit:

Servetur adimum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

On n'admettait pas le dédoublement de la personnalité; on n'admettait pas l'intervention d'une volonté capricieuse. Achille devait toujours être altier, et Ulysse roué. La littérature classique est arrivée de cette façon à créer de très beaux monomanes — des types qui représentent une passion superbement développée.

Le naturalisme adopta dès ses débuts cette conception, comme une conséquence naturelle du fatalisme: „La voici maintenant, s'écriait Weiss[1], qui ressuscite, mais absolue, mais inflexible, appliquée sans délibération, avec une rigueur géométrique et, si j'ose dire, avec un esprit de ligne droite, sans conscience d'elle-même, désormais force qu'on subit et non plus règle qu'on se donne". L'homme étant soumis à un stricte déterminisme, doit réagir de la même façon dans des circonstances pareilles; il est ainsi réduit à un mécanisme très simple. Au lieu du jeu des sentiments les plus contraires, on nous donne la physionomie morale d'un homme sous la forme d'un seul sentiment, quelquefois même sous la forme d'une habitude, d'un tic.

C'était le reproche qu'il faisait par exemple aux personnages de Barrière, dans *Les faux Bonshommes.* Ce ne sont que des pantins qui s'agitent mécaniquement; pour chaque membre il y a un ressort qui le fait mouvoir d'une façon sûre et réglée; ils n'ont ni fantaisie, ni volonté libre. Ses héros sont des joujoux de Nuremberg, d'une construction un peu plus savante; quand ils ouvrent la bouche, on sait ce qu'ils vont dire, tout comme, en tirant une ficelle, on sait d'avance à quel mouvement s'attendre. „Aussi les personnages de M. Barrière, écrit Weiss[2], ne sont-ils vraiment que des bonshommes. Leur bombance peut être fausse; leur „bonhommerie" est hors de doute. On les a vus s'agiter sur la scène du Vaudeville à la façon des figures de bois peint qui tournent sur les orgues de Barbarie. N'est-ce là

---

[1] *Essais*, p. 124.
[2] *Essais*, p. 126.

qu'un défaut littéraire, un procédé monotone, et, comme on dit en style de métier, l'abus trop prolongé de la même *ficelle*? C'est une conception erronée de la nature humaine, qui n'atteste pas pour elle assez d'estime."

Flaubert même n'échappe pas à cette objection. Homais et l'abbé Bournissien, malgré leur comique irrésistible, sont trop d'une seule pièce; il n'y a pas de variation, d'imprévu dans leur façon d'être. On connaît, dès le premier instant, l'évolution *fatale* de tous ses héros; tout ce qui leur arrivera dans l'avenir on pouvait le discerner au moment même de leur apparition. „Dès le premier regard d'Emma, nous voyons dans ses yeux l'invincible luxure, maintenant tranquille et endormie, qui attend sourdement l'occasion, mais qu'aucune force morale, ni religion, ni lois, ni société, ni devoirs, ni Providence, ni mariage n'empêchera, l'occasion venue, de s'éveiller pour l'assouvissement ou la révolte. Dès la première parole de Charles, vous sentez l'homme voué à un destin qu'il nous est désormais possible de calculer avec la même exactitude que le physicien calcule la chute d'un corps dans l'air. Ce fatalisme d'ailleurs est savant. Il n'est pas instinctif, comme il arrive souvent dans les livres passionnés. Il n'est pas non plus de fantaisie et seulement pour l'effet romanesque. Il couronne un système arrêté, dont le matérialisme est la base. *M. Flaubert n'a point commis la faute de ne faire de chacun des acteurs de son drame qu'un assemblage d'habitudes; c'est s'arrêter à moitié chemin et décrire la manivelle sans l'expliquer.*" [1]

Les successeurs de Flaubert, les Daudet et les Zola, réduisirent ainsi, à leur tour, tout le mécanisme psychique à des tics; leurs personnages ont des façons de parler typiques (M. Brunetière allait faire ce reproche à Daudet), qui appartiennent presque à la catégorie des mouvements réflexes. On dirait que ces mouvements sont, de la sorte, l'expression graphique des personnages, une expression visible, sommaire et énergique.

Cette simplification outrée engendre d'abord une falsification de l'âme, qui est cependant beaucoup plus complexe et insaisissable qu'on ne le croit; et en seconde ligne une fastidieuse monotonie, qu'aucun imprévu n'égaie. Les per-

---

[1] *Essais*, p. 145.

sonnages peuvent être logique; mais ils le sont trop. Leurs actions, leurs paroles, leurs gestes même sont prévus; l'inattendu n'arrive jamais.

Cette façon de comprendre l'art peut être une victoire de la logique et de la loi, de l'esprit scientifique en un mot, mais non pas de la poésie; pour celle-ci c'est une défaite. L'art et la logique ne sont pas identiques: l'art a besoin d'une souffle plus large, d'une atmosphère qui circule, qui mette les choses dans une perspective spéciale, en les agrandissant, en les idéalisant, tandis que la logique est plus sèche. Et c'est justement ce souffle de sécheresse que combattait violemment Weiss ...

En partant du principe qu'une œuvre d'art a manqué à son but si elle n'a pas réussi à nous donner la vision d'une humanité meilleure, il ne pouvait pas comprendre qu'on s'acharnât de parti pris à la laideur et à la banalité des petites choses de la vie et qu'on ne se sentît pas plutôt attiré vers la beauté, vers le côté noble et poétique du monde.

Pour avoir des impressions générales et justes, il faut à l'artiste un certain recul; car, s'il s'attache aux petites choses, aux petites particularités, il perd la sensation de l'ensemble, qui seule est importante. Dans l'art, les parties ne sont pas égales au total comme dans les mathématiques; et les infiniment petits ne font pas l'entier ...

Le naturalisme, sous prétexte d'une vérité plus complète, en a cultivé une certaine, celle qui est la plus tangible et la plus apparente, mais en négligeant la vérité idéale et impérissable. Il a croupi dans le bourbier des détails sans savoir dégager des faits le reflet d'éternité qui jaillit de toute chose mortelle. „Tout ce qui est idéal, écrit Weiss [1], est aujourd'hui méprisé. Il n'y avait rien naguère de plus subtil que nous, de plus éthéré, de plus enclin aux sublimités; pour nous comme pour le docteur Faust, les plus hautes étoiles du ciel n'étaient pas encore assez haut; nous n'avions ni une soif ni une faim terrestres; c'était presque nous avilir que de boire et de manger.

Nicht irdisch ist des Thoren Trank noch Speise.

«Il n'y a rien aujourd'hui de plus réel et de plus positif.»"

---

[1] *Essais*, p. 117

Appliqué au théâtre, le naturalisme est tombé quelque peu dans la platitude; en voulant être plus près de la nature, ce qui est méritoire, il glissa dans l'insignifiant. En cela il n'a pas seulement failli aux lois de l'art en général, mais aussi aux lois et à l'optique du théâtre. Le théâtre est le genre littéraire qui demande le plus spécialement du raccourci et un relief puissant: il a pour base certaines conventions dont on ne peut pas se passer même avec la meilleure bonne volonté. Il faut donc compter avec elles, ou ne pas faire de théâtre; car, si on veut suivre exactement les méandres de la conversation et de la réalité, il n'y a plus de pièce; l'intérêt s'éparpille sur mille riens qui ne sont pas dignes d'attention. Le ramassement étant nécessaire, tout ce qui est à côté, si vraisemblable qu'il soit, doit être éliminé avec soin dans l'intérêt de la rapidité et de la convergence des effets. Or, ce principe d'économie théâtrale n'a pas toujours été observé par les dramaturges du théâtre naturaliste. Dumas-fils tombe assez souvent dans l'éparpillement du dialogue et Barrière dans la platitude et le trivial. Contre ce théâtre, Weiss eut à lutter, comme auparavant il avait lutté contre Flaubert et le roman naturaliste. A Alexandre Dumas fils il ne reprochait pas seulement l'insignifiance voulue du dialogue, mais aussi l'excès de logique, le manque de sentiment, la sécheresse de l'esprit, en résumé le manque de générosité, de pitié, de bonté. „Des faits! des faits! écrit-il [1], il ne leur faut ni sentiments, ni idées; l'idée trouble, le sentiment perd. Ces faits même, n'allons pas nous y tromper, ils ne les estiment ni ne les méprisent; ils s'en servent. Avec cet égoïsme savant et résolu, prudent et implacable, qui n'a d'ardeur qu'à la proie, comment le code ne serait-il pas l'unique Dieu? Le code est une force palpable: il crée, défend, protège ou paralyse les intérêts; il engendre des relations de personnes dont nul ne peut contester l'existence ni méconnaître la nature, puisqu'elles sont certifiées par contrat. Les sentiments n'existant plus, les obligations morales, par une convention tacite, ne valant point contre les usages du monde, les idées passant pour un charlatanisme agréable, les raisons généreuses devenant déclamatoires par cela même qu'il n'y a plus d'objet à quoi elles s'adressent, il arrive dans

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 168.

la vie privée tels moments où, sur les ruines du reste, le code subsiste seul, idole d'airain des âmes d'airain. De lui naissent les crises, de lui la comédie et le drame."

A Barrière, nous l'avons vu, il reprochait la trivialité. „La violence de ce comique, écrit-il [1], oppresse comme un cauchemar; elle rejaillit sur les sentiments les plus nécessaires pour les gêner et les plus purs pour les souiller ..."

Idéaliste convaincu, il ne lâche pas prise dans sa lutte contre le naturalisme, qui allait d'ailleurs triompher bientôt. Et pour en finir, citons encore cette définition du réalisme, comme il l'appelait, si piquante et si pittoresque:

„Qu'est-ce donc que le réalisme, puisqu'il sacrifie la vérité et se moque de la vraisemblance? Le réalisme est une invention normande qui consiste à se passer, par principe, des petits talents qu'on n'a pas reçus de la nature ou de ceux qu'il serait trop pénible de demander à l'étude. Se passer de goût, n'avoir point d'esprit ou l'avoir vulgaire, ne garder de ce qui constitue l'art que la partie élémentaire, l'observation, et n'observer que ce qui s'observe d'instinct et sans qu'on le veuille, les surfaces; mettre les signes à la place des sentiments; reproduire des gestes pour se dispenser d'être un interprète de l'âme; marquer la poésie là où elle naît d'elle-même de la réalité; voilà jusqu'à présent le plus clair des théories nouvelles en littérature. Réaliste répond à tout."

L'exécution est un peu sommaire, mais elle porte, malgré son parti pris évident. Weiss a bien vu les défauts du naturalisme; il les a mis en lumière avec vivacité et humour, et s'il n'a pas eu la même clairvoyance pour ses qualités et mérites, son idéalisme intransigeant en fut cause ...

*

L'idéalisme de Weiss se montra aussi pur et aussi intraitable en un autre point: sur la façon de comprendre la question d'argent dans la vie et dans la littérature. A ce propos, on peut faire son éloge sans réserve; il était d'un désintéressement accompli, méprisant l'argent, non pas dans son influence bienfaisante, mais dans ses excès et dans ses effets immoraux. Il avait devant lui la société de cet Empire qu'il

[1] *Essais*, p. 128.

a tant détesté, dépourvue d'idéal et absorbée par les affaires; il voyait ce Paris, envahi par les marchands de province, par des courtiers et des étrangers enrichis dans des spéculations. Tous ces gens-là formaient un public dont l'influence malfaisante se faisait sentir dans la production littéraire ... Nous avons vu que Weiss croyait à une certaine corrélation entre la société et l'art ... Les grands écrivains, les vrais esprits originaux puisent assez peu dans leur temps; ils guident plutôt l'esprit public qu'ils ne se laissent guider par lui; ils tirent plus leur inspiration de leur fonds que du dehors. Dans un siècle plein de romans d'aventures chevaleresques, Cervantès jeta son *Don Quichotte* protestation et caricature puissantes de cette littérature; au lieu de s'inspirer de son temps, il réagit contre son influence, qui menaçait de tout envahir.

Mais en dehors de cette littérature qui plane sur les sommets, il y en a une autre, celle des livres qu'on lit chaque jour, qui, elle, est profondément empreinte de l'esprit du temps. Sans être hors pair, elle s'inspire des préoccupations du moment et peut avoir à son tour un ascendant sur le mouvement social. Les écrivains, pour être dans le goût des contemporains, se laissent entraîner par l'idéal du jour. Or, si cet idéal se trouve être l'argent, la littérature en souffre peniblement et elle en garde les stigmates indélébiles.

„Quand la passion de s'enrichir, écrivait avec raison Weiss, s'empare d'une société, quand tout besoin, toute idée plus noble tend à disparaître des classes plus spécialement chargées par leur situation de servir d'exemples aux autres, le dédain résolu de tout ce qui n'est pas intérêt positif gagne de proche en proche; il donne aux caractères je ne sais quoi de dur, mais qui ne leur ajoute pas, pour cela, plus de fermeté; une licence paisible s'établit dans les moeurs et, à ce double mal, correspond dans la littérature, qui calque les moeurs ou qui les attaque, une âpreté savante, concentrée et crue, tantôt peinture sans entrailles de l'homme, tantôt misanthropie amère portée par l'excès de la souffrance au paroxysme de l'insensibilité."

Quelques-unes des meilleures pages de Weiss sont dirigées contre „ce vice du siècle", qui flétrit tout désintéres-

sement, toute poésie, tout sentiment noble. Il voyait hélas son époque envahie par la „auri sacra fames", minée par le goût du luxe et de la luxure, et s'en attristait; or, comme il avait plutôt une conception idyllique du monde, il se trouvait dépaysé au milieu de ces appétits déchaînés. „La richesse, écrit-il [1], a si bien usurpé la considération publique qu'il ne reste plus qu'une estime secondaire pour le mérite, la probité, les belles actions, les grandes idées, la religion, l'honneur, l'intelligence."

Un tel état de l'esprit public devait laisser sa trace dans la littérature et Weiss s'en prit, comme d'habitude, aux écrivains naturalistes, qui s'étaient préoccupés de la question d'argent. Il y voyait la perversion du sens moral.

Le cas d'Emma Bovary, croyait-il, est clair: son péché capital fut de ne pas s'être contentée de son humble état et d'avoir eu des aspirations trop hautes pour sa modeste condition. Elle avait le goût des belles choses et du luxe, que sa pauvreté lui défendait; si elle s'est laissé aimer par Rodolphe Boulangei, c'est que celui-ci possédait un château, et était entouré du luxe dont elle avait rêvé toute sa vie. On pourrait voir là une leçon de morale nous enseignant de nous contenter du lot que le sort nous a réservé. Rêver plus qu'il ne nous est permis, c'est aller à sa perte sûrement. Tel n'était pas l'avis de Weiss; il voyait plutôt là une humiliation cruelle infligée à la pauvreté et l'apothéose immorale de l'argent. „Le résultat réel de ce livre, écrit-il [2], n'en est pas moins de rendre la pauvreté odieuse en même temps que la richesse enviable ... Ne paraît-il pas que M. Flaubert a écrit son oeuvre pour interdire aux humbles ces grandes pensées qui planent sur les hautes sphères de la société? ... Riche, nous le savons, Emma eût été moins coupable; mais chose bien étrange! riche, fût-elle tombée dans les mêmes désordres, elle eût rencontré auprès de M. Flaubert plus d'indulgence; elle l'irrite surtout pour ne pas vouloir sentir son néant."

Certes, c'est un procès d'intention fait à Flaubert et qui n'a pas beaucoup de fondement: mais il nous montre jusqu'où allait l'idéalisme irréductible de Weiss.

[1] *Essais*, p. 159.
[2] *Essais*, p. 169.

VI

SON ESPRIT MOYEN ET BOURGEOIS

Nous avons vu que le fond de la nature de Weiss était celle d'un petit bourgeois; il en avait le goût de la vie calme et familiale, comme il en avait aussi les idées moyennes et même la morale. Il est vrai que cette morale s'égarait souvent, s'appuyant plus sur la splendeur des sentiments que sur les réalités de la raison. La froideur ou le manque de bonté et de pitié de certains écrivains en étaient cause. Mais, malgré cet entraînement, il aimait l'ordre en toute chose. Bourgeois de naissance, il le demeura par ses goûts et ses préférences; il se fit ainsi le chantre ému de tout ce qui caractérise le vrai bourgeois: la douce médiocrité des choses, l'esprit d'ordre, les fortes vertus de famille. Il en eut même les préjugés.

Dans toute la littérature, il n'y a pas de tableau plus poétique et plus pittoresque de la petite bourgeoisie que le poème de *Hermann et Dorothée.* Goethe lui-même, avec toute sa profondeur de pensée et toute sa large inspiration, ne fut, somme toute, qu'un grand bourgeois. Il le fut par sa belle vie ordonnée de grand ministre dans une ville minuscule, par la domination de soi-même au milieu des assauts de la passion et par les sources de son inspiration. Il était donc le poète indiqué pour chanter les joies des petites existence citadines et découvrir la poésie qui s'y cache. *Hermann et Dorothée* est justement le tableau le plus achevé de la vie d'une famille de condition médiocre dans un bourg allemand. On ne pourrait trouver un plus pauvre sujet; rien n'est plus

terre à terre, rien ne manque plus de perspective et de grandiose que cet amour du fils de l'aubergiste du *Lion d'or* pour la pauvre fugitive. Leur amour est simple, calme et digne, leur passion n'est pas assez bouillonnante pour les entraîner à un coup de tête déraisonnable; ils ne sont pas des amants, mais ils vont devenir des époux, malgré tous les obstacles. Tout est réglé, tout est ordonné dans leur vie et dans leur cœur; leurs sentiments ne reçoivent pas leur consécration avant d'avoir été approuvés par les parents. Nous assistons ainsi à la fondation d'un petit ménage qui sera d'autant plus solide et durable que l'avis des gens expérimentés a été rigoureusement suivi. Toutes les informations sur la vie de Dorothée ont été prises; sa moralité a été sévèrement pesée, ses actes attentivement jugés, le curé consulté et seulement après avoir établi que la moralité de la jeune fille était pure, on l'a acceptée pour la fiancée de Hermann. Le mariage sera à coup sûr bon, mais ce qui est encore plus étonnant, et cela contre l'opinion de La Rochefoucauld, il sera aussi délicieux. Goethe a su mettre infiniment de charme dans leurs sentiments, et la passion une fois éteinte, il restera le doux souvenir d'un profond amour, qui, contrarié par les circonstances, a su les vaincre, à force de persuasion et d'obstination. De ce petit milieu bourgeois, où l'on n'aurait certes pas cru trouver la moindre poésie, Goethe a tiré un beau poème, plein d'une grâce honnête. Nous sommes ainsi loin de l'épopée antique, qui résonne des trompettes de guerre, qui chante les hauts faits d'Achille, les astuces d'Ulysse, ou les destinées d'Enée. Goethe ramena des sommets l'épopée sur la terre; dédaignant de s'intéresser à des héros illustres et de chanter leurs peines et leurs amours, il s'intéressa à de petites gens, peu poétiques en apparence; des créneaux du palais de Mycène il sauta dans la cour de l'auberge, à l'enseigne du *Lion d'or*. „Aujourd'hui nous sommes, écrit Weiss [1], une société bourgeoise et, sans rien proscrire, il nous est bien permis d'exiger à notre tour des héros bourgeois". Le poème de Goethe les possède, on y trouve, en effet, de bons bourgeois, qui mènent bravement leur vie quotidienne, ne manquant à aucun des devoirs que cette vie leur impose; il nous fait assister aux amours chastes

[1] *Sur Goethe*, p. 67.

du sage Hermann et de l'honnête Dorothée; nous nous intéressons aux pourparlers du viel aubergiste et de sa femme, nous écoutons avec déférence les conseils du curé, nous nous apitoyons sur les malheurs de Dorothée, malheurs immérités — si bien, que nous trouvons, à la fin, ce petit monde intéressant et l'idylle touchante. Goethe en fit un tableau plein de délicatesse et de charme; les sentiments de ces modestes héros s'énoncent en paroles fortes et sobres; dans leurs gestes et actions il y a quelque chose qui fait penser à la simplicité des idylles bibliques, qui se déroulaient, comme celle de Hermann et Dorothée, autour de la margelle d'un puits — symbole de la vie de famille.

De ce poème se dégage, par le prestigieux génie de Goethe, une bienfaisante fraîcheur, qu'on n'aurait pas soupçonnée; on se sent pénétré par la beauté morale de ces braves gens qui, si médiocres qu'ils soient, ont pourtant le sentiment de leur dignité, de l'importance de leurs actes, de la grandeur de leurs devoirs, sans cependant en tirer aucune vanité; on admire ces petits bourgeois, qui comprennent le sérieux de la vie et qui mettent de la solennité, nullement ridicule d'ailleurs, dans leurs moindres actions. Nulle part, mieux que dans cette épopée, on n'a fait un plus charmant tableau d'une existence paisible et honnête, sans rien d'extraordinaire, mais qui nous touche pourtant par sa vérité. On s'est assez égaré dans les descriptions des passions d'exception, on s'est assez complu dans l'analyse des sentiments rares, il restait à chanter aussi les joies de l'amour sain qui se sanctionne par le mariage, de la famille raisonnablement édifiée, la poésie de la marmite qui crépite sur le feu. C'est ce que fit Goethe, avec une élévation et une sérénité qui masquèrent la banalité des choses et l'enveloppèrent d'une atmosphère d'idéal ...

Quand Weiss eut lu cette épopée bourgeoise, il en fut ébloui, parce qu'elle répondait exactement à ses goûts et même à sa condition — son père étant aubergiste comme le père de Hermann. Il y découvrit une source fraîche d'art, à laquelle on avait rarement bu; il y respira un air plus pur et eut l'intuition d'un monde meilleur, non en dehors des lois du commun, mais se laissant pénétrer, au contraire, par elles. Toute la beauté de l'oeuvre ressort même de cette

soumission volontaire à ces lois — soumission pleine de dignité.

Son admiration fut si vive qu'il prit *Hermann et Dorothée* comme sujet de sa thèse de doctorat et lui consacra une petite étude pleine d'enthousiasme. A un âge où l'on n'a pas encore de doctrines raisonnées et où l'on procède plutôt spontanément, il s'éprit de cette peinture de la vie bourgeoise, qui convenait à son goût.

„Nous ne lui proposons pas pour unique but, s'écrie-t-il en parlant de l'art [1], la recherche du nouveau, et nous ne le poussons pas à tout sacrifier à l'ambition de paraître original, même le naturel, loin de là; c'est à la nature que nous le rappelons, lui donnant pour règle immuable le vrai, et pour objet de son culte, pour patrimoine séculaire, le devoir. Mais ces idées de devoir et d'activité morale en dehors desquelles nous ne reconnaissons pas d'inspiration féconde et dont nous voulons qu'il compose partout le tissu de ses oeuvres, il peut les diversifier à l'infini, les rajeunir et nous les inculquer avec nos émotions habituelles et en nous représentant leurs effets dans les mille situations de la vie ordinaire. Qu'il cesse de dédaigner les vertus de famille; elles ont leur grandeur peut-être plus propre à émouvoir que les vertus chevaleresques. Qu'il nous peigne, fût-ce dans un simple artisan, l'héroïsme du travail: notre âge pacifique ne le met pas au-dessous de l'héroïsme guerrier. Voilà par quels spectacles la poésie désormais instruira; voilà où elle puisera elle-même, plus sûrement que dans la restauration gothique et dans un faux idéalisme, de quoi paraître éternellement jeune."

Il montre déjà dans sa thèse la profonde sympathie que lui inspire la poésie des classes moyennes, qui recèlent tant de beaux exemples, tant de vertus muettes; il demande que les poètes ne s'attardent plus aux seuls héros vêtus de pourpre ou aux passions de choix, mais qu'ils accordent aussi leur intérêt à des êtres qu'on avait trop négligés jusqu'alors. Le pouvoir politique du roi autocrate a d'abord passé aux nobles, pour retomber à la suite d'une révolution sanglante sur les épaules des „infiniment petits". La même évolution qui s'est produite dans la politique, doit se pro-

[1] *Sur Goethe*, p. 69

duire également dans l'art. Le peuple ne doit plus être méprisé; ses souffrances, ses joies, ses vertus et ses défaillances sont dignes de notre intérêt. Dans la classe moyenne de la petite bourgeoisie de province ou de banlieue se conserve généralement mieux le caractère de la race. Ces couches populaires sont plus pures, parce qu'elle sont habituellement moins exposées à des secousses; les classes d'en haut deviennent vite cosmopolites; elles subissent l'influence du vainqueur ou de la mode, vivant dans un échange perpétuel d'idées et de sentiments avec les autres peuples, et laissant ainsi se modifier leur aspect moral. Ceci sera souvent répété par Weiss: qu'on revienne à la petite bourgeoise, qui possédait toute sa tendresse et en qui il reconnaissait la plus fidèle gardienne de l'esprit national. Il se fit le porte-parole de cette littérature bourgeoise, de cette *poésie de la médiocrité*, comme il l'appelait, et ne trouvait pas assez d'éloges pour des oeuvres comme *La chaumière indienne, Paul et Virginie* ou *Louise de Voss* qui jaillissaient de la même source que *Hermann et Dorothée.* „Ces oeuvres diverses, écrit-il [1], empreintes du même respect pour la réalité et inspirées par le même besoin d'une poésie domestique et populaire, ressemblent toutes en ce point à *Hermann et Dorothée,* qu'elles ont pour effet de nous rendre la vie aimable, et qu'on ne peut les lire sans être disposé à croire les hommes meilleurs et sans respirer en quelque sorte un air plus pur, ce sont autant de sources fraîches qui nous raniment et nous versent en abondance la jeunesse."

Quoiqu'il ait traversé l'Empire à l'âge d'homme et vécu sous la troisième République ses vingt dernières années, J.-J. Weiss resta l'homme du temps de Louis-Philippe. Malgré son esprit ouvert à tout ce qui était nouveau, l'empreinte de son enfance fut indélébile en lui. Sa première jeunesse se passa sous ce bon roi, au milieu d'une paix profonde, d'autant plus désirée qu'elle venait après tant de guerres désastreuses. Jamais l'âme bourgeoise ne se déploya plus aisément qu'à cette époque ... „En 1830, écrivait Weiss [2], peu avant de mourir, l'âme française et l'esprit français étaient faits d'enthousiasme, de foi, de tendresse et d'amour.

---

[1] *Sur Goethe,* p. 65.
[2] *Le Théâtre et les Moeurs,* Préface, p. V.

Un rêve de justice et de liberté s'était emparé de la nation; on avait devant soi les longs espoirs et les vastes pensées; on nageait dans l'idéal et l'idéologie; on affirmait pour tous et pour chacun le droit au bonheur. A nos idées et à nos sentiments il semblait que tout ce qu'il y a de forces dans le monde venait et dût venir spontanément se subordonner. Cousin nous disait avec le flegme de l'orgueil: « Rien n'est méprisable comme les faits, je les méprise», et on applaudissait; on n'avait ni doute, ni hésitation sur la valeur de cette affirmation colossale. Guizot cherchait à nous ramener de notre empyrée sur la terre et à nous faire oublier nos ambitions sans règle, sans limites et sans corps, pour la pressante et la plus necessaire des réalités; il nous criait « Enrichissez-vous ! » On le couvrait d'outrages; on lui faisait honte avec le souvenir des temps héroïques où tout était fier, surtout la pauvreté."

Et un peu plus loin:

„Il y avait dans les moeurs une poésie qui leur venait de leur solidité, de leur simplicité et de leur cordialité expansive. La différence des conditions, des croyances, même des formes politiques où chacun se plaisait à mettre assez légèrement son esprit, ne troublait pas, elle laissait subsister la communauté de la vie morale et du tempérament national."

Il revint ainsi souvent à l'éloge de cette époque, qui lui paraissait le point culminant de l'expansion de l'âme française, telle qu'il la concevait. Il affirma plus d'une fois qu'il aurait voulu passer ses jours sous ce bon Louis-Philippe; la révolution de 1848 et ensuite le 2 décembre le jetèrent dans le désarroi, dans la guerre et la tyrannie de l'Empire. „Si jamais peuple, ajoute-t-il en parlant de cette époque heureuse [1], a goûté les vrais biens de ce monde, l'abondance, l'activité paisible et féconde, les passions nobles, des moeurs domestiques honnêtes sans sévérité, aisées et enjouées sans, licence, si jamais peuple a connu la sagesse, la liberté, la justice et le bonheur, c'est la France vers 1840.

Cette année représente, dans la période contemporaine, un point de perfection de la législation générale des moeurs et de l'esprit. Le temps où il y a de la sagesse dans les lois

[1] Weiss, *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 1.

et le gouvernement est aussi le temps où le génie poétique se joue parmi les créations les plus diverses."

Il n'aimait pas, certes, cette époque seulement à cause de la fièvre d'enrichissement qui secouait la France, quoiqu'il fût sensible à la prospérité nationale et aux joies qui en découlaient. Mais ce qui le touchait plus particulièrement, c'était qu'il y trouvait l'esprit des affaires accompagné d'une sorte d'idéalisme comme on n'en vit jamais dans l'histoire de la France. N'oublions pas que, bourgeois, Weiss l'était, mais un bourgeois idéaliste. Il fut toujours hanté par un rêve de justice, de paix universelle et de fraternité qu'il mettait au dessus des bénéfices matériels. Ce rêve lui a paru se réaliser sous Louis-Philippe: paix profonde, prospérité nationale, liberté, justice, tout s'y trouvait. La bourgeoisie, appauvrie par les guerres du premier Empire, reprit courage, se mit à l'oeuvre et arriva vite à un épanouissement qui surprit fort les romantiques; on eut alors des loisirs qu'on employait honnêtement en s'occupant des choses de l'esprit. Le 2 décembre dissipa ce rêve de bien-être et d'idéal. Weiss, qui avait à cette date 24 ans, en garda le souvenir le plus douloureux:

„Le deux décembre, écrivait-il trente-six ans après [1], a été une douche d'eau glacée sur des cerveaux en feu. Tout le travail de l'imagination française s'est arrêté net. On ne peut pas dire que le champ de la pensée se soit rétréci; la marche en avant de la philosophie naturelle, dont nous suivons chaque jour le progrès hardi, date de ce moment-là. Si le champ de la pensée ne s'est pas rétréci, il s'est abaissé. Le coup d'aile est tombé; nous n'avons plus eu de char de Phaéton, ni d'essor à travers la nuée bleue. Eloquence, poésie, philosophie idéale, enthousiasme de la politique et de la liberté, ivresse de la foi et de l'amour, qu'êtes-vous devenus?"

On sent bien la différence qu'il faisait entre le règne de Louis-Philippe et l'Empire: ce n'est pas la prospérité qui manquait sous l'Empire, mais les avantages de la prospérité: la jouissance en pleine liberté et en pleine justice. On s'y sentait opprimé, on n'avait pas assez d'air. Les affaires avaient tourné à la spéculation; et au lieu de jouir sagement

[1] *Le Théâtre et les Mœurs*, Préface, p. XIII.

d'une fortune honnêtement gagnée, on courait follement après de gros bénéfices; on aimait l'or pour lui-même et non pour les joies honnêtes qu'il peut procurer. Cette différence était essentielle pour Weiss. Il détestait l'Empire autant pour son esprit tyrannique que pour les nouvelles moeurs qu'il introduisait et qu'il jugeait préjudiciables à l'art. En politique comme en littérature, il resta fidèle à l'ancien régime et on ne pourrait pas le définir mieux qu'en le considérant comme un bourgeois éclairé du temps de Louis-Philippe. Cette époque fut aussi caractérisée par l'éclosion de l'école romantique; ce fut le moment des belles effusions romantiques, où éclate la haine du bourgeois. La prospérité même et l'efflorescence de la bourgeoisie causèrent cette réaction, qui devint un des principes de l'art romantique; les jeunes gens, pâles et rêveurs, crurent devoir mépriser ce qu'ils appelaient „l'esprit philistin" des bourgeois. Quoiqu'il eût écrit: „Personne ne «gobe» — c'est le mot, et il faut qu'on me le passe —, personne ne «gobe» plus que moi la littérature de l'époque de Louis-Philippe", quoique, par sa morale d'un caractère plus sentimental que positif, il se rapprochât des romantiques, Weiss fut un de ceux qui restèrent réfractaires à leur littérature. Laissant de côté quelques autres considérations, que nous développerons plus tard, nous dirons qu'une des causes de son éloignement pour le romantisme c'était cette haine du bourgeois, que l'école entière affectait ... Les romantiques, en effet, ne virent dans tous les bourgeois que des épiciers; ils tournèrent en ridicule leurs habitudes d'esprit; ils les bafouèrent et les insultèrent. Leur littérature réagit contre la société du temps, recula dans le moyen âge, s'occupa de gnomes, de sylphes, de naïades, ou de héros de choix, sinon par leur condition sociale, du moins par leurs passions d'exception ... Elle ne voulait pas considérer la vie dans son actualité et tirer ce qu'il y avait de salutaire et de bon de ces bourgeois, qu'elle détestait tant, de parti pris. Weiss en fut choqué et montra son antipathie pour le romantisme, dans toutes les occasions où il eut à s'en occuper.

*

„En général, écrit M. Faguet en parlant de Sainte-Beuve [1], la force l'attire et ne le retient pas. Il comprend pourquoi il l'admire, il ne la goûte pas. Grandeur de conception, imagination impétueuse, sublimité, même naturelle, de génie sont choses qu'il explique mieux que personne, mais qu'il n'habite avec prédilection, ni même avec sécurité." Et un peu plus loin:

„La région moyenne de la sensibilité et de l'imagination, grâce, agrément, esprit, douce mélancolie, demi-sourire, tendresse sans violence, regret sans trop d'amertume, tout cela exprimé avec une élégance naturelle: c'est au fond ce qu'il aime le plus et où il revient le plus".

Ce portrait de Sainte-Beuve serait tout aussi exact, appliqué à Weiss; il n'y aurait pas à y changer un seul mot, il est complet. Moyen fut aussi l'esprit de Weiss non par sa compréhension, qui était assez élevée, mais par le goût et, pour ainsi dire, par l'intelligence du coeur et du sentiment. Il était capable de comprendre le grandiose romantique, mais il ne le sentait pas et, partant, ne l'aimait pas. Mais à côté de cette littérature excessive, il y avait encore sous la Restauration et sous Louis-Philippe, une autre littérature, de moindre importance, qui avait, celle-là, toute son affection, parce qu'elle était animée d'un esprit moyen, loin des précipices romantiques. Il y avait par exemple Casimir Delavigne.

Weiss était assez clairvoyant pour juger que ce n'était pas un poète de premier ordre, et qu'il manquait de génie; mais il lui reconnaissait du talent, de l'étude et de l'envergure morale.

Il l'aimait surtout parce que Delavigne „a exprimé d'une façon heureuse en son état d'âme et d'esprit la constante moyenne de l'esprit de France, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, même chez l'élite de l'élite, que très rarement; cette moyenne était, en 1840, celle d'une société tout entière. Louis-Philippe aimait Casimir Delavigne d'une prédilection particulière. Un instinct l'avertissait que c'était celui-là qui était son poète. Le beau règne de Louis-Philippe serait incomplet, quelque chose d'indispensable manquerait à la

[1] E. Faguet, *Politiques et moralistes*, III, p. 222.

littérature de cette époque fortunée, si Casimie Delavigne n'avait pas existé." [1]

Il appréciait aussi en Delavigne, ce sage et appliqué mé dia teur entre la tragédie classique et le romantisme exagéré, et que les contemporains trop complaisants avaient pris pour un poète de transition entre notre théâtre du XVII[e] siècle et Shakespeare. „C'était pour les contemporains un Shakespeare, dit Weiss [2], sage et tempéré, un Shakespeare constitutionnel, le Louis-Philippe du drame shakespearien, qui avait marié Shakespeare et le bon sens, la langue du XVII[e] siècle et le drame moderne, comme Louis-Philippe réconciliait et mariait la liberté et le principat."

Exagération, grande exagération, que Weiss d'ailleurs apercevait le premier: „il serait impossible, dit-il encore [3], de découvrir en lui un grain de Shakespeare gros seulement comme un grain de moutarde", ce qui ne l'empêchait pas de le goûter, et, tout en trouvant ses drames un peu médiocres, de les aimer plus que les drames hugolesques.

Il y avait encore â cette époque „heureuse" Eugène Scribe, pour qui Weiss eut une paradoxale passion, que nous tâcherons d'expliquer ailleurs. Mais un des motifs de cette préférence, qui lui fit tant de tort, mais qu'il ne se lassa pas d'avouer courageusement, malgré toutes les protestations, c'était que Scribe avait été le peintre le plus habile et le plus constant de la vie française. „Aucun de ses contemporains, écrit Weiss [4], n'a rendu avec autant de vivacité et dans une aussi juste mesure la manière d'être du pays de France entre 1820 et 1850, la manière française de faire le bien et le mal, d'être faible, intrigant, égoïste, avide, honnête, vertueux, désintéressé et dévoué."

Il lui paraissait que Scribe avait le mieux saisi la bonne honnêteté quotidienne et s'était fait le chantre de la vie bourgeoise avec toutes ses joies, tous ses rêves puérils et romanesques; il avait peint des bourgeois enrichis, qui n'avaient pourtant pas perdu le goût du travail et qui employaient leurs loisirs à d'aimables distractions; des bourgeois

[1] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 45.
[2] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 51.
[3] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p.52
[4] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 4.

qui, malgré leur richesse, avaient conservé l'esprit libéral, des moeurs franches et cordiales et qui suppléaient à la naissance par un bon ton acquis; en somme des bourgeois tels qu'en rêvait Weiss. „Figures-vous, écrit-il [1], une bourgeoisie parvenue aux élégances mondaines sans avoir perdu l'antique cordialité, la boutique unie à l'atelier, le comptoir qui n'était pas encore assez riche ou assez sot pour oublier qu'il avait été boutique, la vie laborieuse ayant gardé des loisirs et de l'enjouement, quelques salons d'élite où règnait une humeur libérale, vous aurez les moeurs à la fois très simples et très raffinées qu'a peintes M. Scribe. Le moyen monde, auquel il a fourni durant trente années ses types principaux, avait ses traits à part bien reconnaissables dans l'ensemble de la société. C'était moins toutefois une classe qu'un mélange heureux de conditions diverses, apportant chacune au fonds commun les qualités qui lui étaient propres; il n'y manquait que la naissance, à quoi on suppléait par la délicatesse de goûts. Celui-ci était parti de la ferme, celui-là du magasin. Tel arrivait de la mansarde, tel du premier étage. Même la caserne envoyait son contingent. Qui ne se souvient d'avoir connu quantité de souslieutenants d'après Georges Brown, dont toute la personne semblait fredonner:

Et l'on ne dira pas que je fais des folies.

On peut bien dire que jamais auteur ne s'est plus complètement assimilé ses contemporains que M. Scribe."

C'était donc cette littérature de pot-au-feu, d'esprit moyen honnête jusqu'à un certain point et tendre, superficielle et enjouée, qu'il aimait le plus, du temps du roi-citoyen: la grande fusée romantique le laissa plus froid que les aimables mais très légères comédies de Scribe ou les corrects drames de Casimir Delavigne. Pour les défauts du romantisme — d'ailleurs très réels — il avait une clairvoyance et une défiance qu'il se gardait bien d'avoir pour d'autres genres ou d'autres écoles littéraires — ce qui prouve encore une fois qu'on est vaincu par son tempérament et que le goût n'est pas une affaire d'intelligence ou de logique. Il nous suffit de le constater et de le définir, non de l'expliquer; notre devoir était de montrer ce goût de Weiss fort et tenace à

[1] *Essais*, p 100.

travers ses différentes oeuvres et au cours de son existence. Au commencement, à peine, de son activité littéraire, Weiss débute par une étude enthousiaste sur *Hermann et Dorothée,* cette épopée bourgeoise; quarante ans après, il brûle du même enthousiasme pour les comédies de Scribe. La cause en était restée, en partie, la même: son amour profond, inné, pour les oeuvres qui s'inspirent de la bourgeoisie et qui sont animées d'un esprit moyen.

Nous pourrions encore trouver cette préférence de Weiss partout où nous la chercherions. Pour connaître le fond de l'âme d'un écrivain, il y a généralement deux moyens: l'entendre parler de lui-même, analyser ses propres sentiments et ses goûts. On pourrait appeler cette méthode la méthode directe; elle demande une confiance absolue dans la sincérité de l'écrivain — sincérité difficile dans ces sortes de confessions. Goethe, lui-même, quand il écrivit ses mémoires, ne fut pas la dupe des illusions éventuelles; sachant qu'involontairement à la „vérité" se mêle la „poésie", il intitula son livre *Dichtung und Wahrheit.* La seconde méthode est d'écouter l'écrivain parler des autres. En jugeant ce qui lui tombe sous les yeux, en montrant ses préférences pour certaines choses et ses antipathies pour d'autres, il ne fait que se raconter, que s'analyser lui-même. Cette méthode, quoique indirecte, est la meilleure et de beaucoup la plus sûre, car le plus souvent, le critique, au lieu de définir se définit par ses amours et ses haines; les vérités qu'il énonce et qui relèvent du goût sont plus subjectives qu'objectives. En ramassant ainsi ses jugements d'ordre sentimental, on peut faire le tour de l'âme du critique et la caractériser; on prend ses appréciations comme autant d'aveux personnels. C'est cette méthode que nous avons employée jusqu'ici et que nous allons appuyer encore de quelques exemples.

Regnard ne fut pas précisément un poète de génie; ce ne fut qu'un vaudevilliste, à la verve bruyante, ne cherchant qu'à amuser; l'observation profonde, la préoccupation morale n'étant pas ses affaires, il se répandit en mille traits d'esprit, en peintures joliment enlevées, en situations franchement comiques. S'il n'était pas puissant, il était agréable, et même, par son style et sa fantaisie, il était plus qu'agréable. Weiss le savait très bien, et quoiqu'il jugeât que ses comédies étaient inférieures, par le fond et par l'observation, il ne

pouvait se défendre d'une sympathie toute spéciale pour son théâtre. Entre autres motifs, il lui était reconnaissant de s'être inspiré, dans certaines de ses pièces, de la vie bourgeoise, de la paisible existence menée en famille. Regnard, pour lui, était le premier poète du coin du feu.

„Il a le sentiment, écrit Weiss [1], du gîte et de ce qui s'y rapporte. Il le possède en propre, seul de son temps. Charme à part, qu'il tient sans doute de ses voyages! Regnard est le Français sorti de son pays. Il a vu les Allemagnes et les Pays-Bas, la patrie de Téniers; il les a vus, non pas en officier de Turenne, soupirant de ces abominables trous, Givet et Namur, après les divertissements de Versailles et les brevets, mais en observateur libre, qui n'a rien à faire que de regarder; et il a perçu, au moins par bouffées, la poésie des chaudrons luisants que ne soupçonnait guère la littérature d'alors, l'idylles des assiettes blanches aux raies bleues, pendues en ligne au dressoir, la saine et grasse musique de la dinanderie. Il a osé dire

> Contents d'un linge blanc et de verres bien nets.

et rendre ainsi la sensation rafraîchissante que transmettaient à son œil de si vils objets. Il est *le premier poète du coin du feu :*

> Déjà le feu, dressé d'une prodigue main,
> S'allume en pétillant.

et de la bonne vie familière, parmi l'abondance des biens terrestres dans une de ces copieuses maisons à large panse, comme en possèdent les Flandres et Dijon, si longtemps flamand:

> Bonne chère, grand feu; que la cave enfoncée
> Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée".

Nous voyons que ce qui l'attira le plus dans l'oeuvre de Regnard ce fut cette franche gaieté, cette cordialité de moeurs, cette humble condition de vie, cette poésie du terre à terre pour lesquels Weiss avait tant de goût.

Sa sympathie excessive pour Gresset venait de la même source; il considérait son *Vert-Vert* comme une Odyssée

[1] *Essais*, p. 282.

française, quoique ce ne soit en réalité qu'une peinture aimable de la vie de province, aux joies retirées et aux bonheurs cachés: „Gresset était en effet, écrit Weiss [1], est avant tout, un homme de province et de petit cercle. Il aimait uniquement la retraite, parmi des moeurs cordiales et simples. Il aimait ce genre d'indépendance le plus précieux de tous, qui consiste à ne vivre que pour soi et les siens et que le monde nous a ravi." Voilà donc pourquoi „*Vert-Vert* restera plus éternel que l'airain ... il est un chef-d'oeuvre national ..." [2]

Même dans cette fameuse *Madame Bovary*, qu'il avait tant décriée, Weiss goûtait pourtant les rares pages où Flaubert chantait la douceur de la vie tranquille et du bonheur domestique ... „La bonne poésie du chez-soi, écrit-il [3], le tranquille pittoresque inhérent à des objets qui ne sont rien par eux-mêmes, mais qui prennent une physionomie en se groupant, M. Flaubert excelle à nous les faire sentir ... C'est une des particularités de son livre, qu'au milieu de tant de complaisance dans l'expression de la luxure, on y respire par intervalles de ces parfums rafraîchissants de vie domestique, comme d'un Töpffer à la normande."

Weiss aimait donc même, dans ce grand contempteur des bourgeois, que fut Flaubert, les rares traits bourgeois qui lui sont échappés ...

*

Il nous paraît à propos de nous arrêter, avant de finir ce chapitre, sur la façon dont Weiss, appréciait les figures du théâtre français, pour éclairer encore davantage sa physionomie morale.

Nulle part la femme ne joue un rôle aussi important qu'en France: dans la société comme dans la politique, dans le roman comme au théâtre. La littérature française connaît les plus charmantes héroïnes, animées d'un souffle léger de grâce. Jeunes filles gentilles, au minois fûté, spirituelles à souhait, naïves quelquefois, tendres et sentimentales presque

[1] *Essais*, p. 325.
[2] *Essais*, p. 14.
[3] *Essais*, p. 136.

toujours; femmes, aux solides qualités, aimant, certes, la coquetterie et le marivaudage, mais, somme toute, bonnes épouses, amoureuses et avisées, ayant un réel souci de la pureté du foyer et de l'honneur, le théâtre français contient une riche et inépuisable galerie de ces charmantes figures. Voyez: Pauline, qui lutte entre son amour pour Sévère et son devoir et son admiration envers Polyeucte; Camille, qui dispute son amant au fer de son frère; voyez les héroïnes de Racine: la digne Monime, une véritable figure cornélienne, la douce Iphigénie, l'ingénue Hermione, l'élégiaque Bérénice, la sensuelle et cruelle Roxane, la passionnée Phèdre, la pitoyable Junie et tant d'autres gracieuses fleurs d'amour, qui sortirent de l'imagination féconde du plus grand poète de la passion et du plus pénétrant connaisseur de l'âme féminine; Sylvia, Angélique et Araminte, ces héroïnes de Marivaux, pétillantes d'esprit, fines, ingénues et d'une exquise sensibilité; la charmante Rosine du *Barbier de Séville* de Beaumarchais ... Galerie admirable qui faisait le ravissement de J.-J. Weiss.

Nous savons déjà que son coeur était porté vers les sentiments tendres et honnêtes. Or, il n'y a pas d'âme humaine où la tendresse éclate plus vivement que celle de la femme. Aspirations incomprises, déchirements du coeur, douces promesses lues dans un regard, charmantes illusions d'un bonheur éternel, mélancolie des espoirs déçus, toutes ces petites choses qui prennent des proportions immenses pour troubler le pauvre coeur des femmes intéressaient l'âme de grisette sentimentale de Weiss. Il aimait ces héroïnes, il les chérissait presque toutes, pour le tendre besoin qu'elles ont de tout idéaliser et poétiser, pour leurs souffrances d'amour et même pour leurs défaillances. Ces charmantes femmes du théâtre français, par l'équilibre de leurs intelligences, sont supérieures aux malades, Marguerite, Ophélia ou Charlotte, héroïnes allemandes ou anglaises.

„Quel charme étincelant, s'écrie-t-il [1], quel charme particulier, qui n'est qu'à elles, et j'ajoute quel charme solide qui résiste aux longues épreuves! Charlotte, dont le principal mérite est de défailir de langueur après la valse, d'ouvrir une fenêtre, de montrer l'orage et de s'écrier: « Klopstock! »

[1] *Essais*, p. 11.

Ophélia, semblable à une fée des eaux, la rêveuse Marguerite, ont une grâce étrange qui laisse dans notre âme une impression profonde, mais c'est à condition qu'elles meurent pour nous ou que nous mourrions pour elles. Passer sa vie en compagnie de ces frêles créatures, comment y songer? Elles ne sont bonnes ni à vivre ni à faire vivre. Au contraire, qui ne ferait la folie d'épouser Rosine? Qui serait assez fou pour ne pas dire, en écoutant Sylvia, que là est la bonheur d'un honnête homme."

Il aimait ces héroïnes éminemment françaises, d'abord pour leur charme et pour leur grâce souriante, mais aussi, et surtout, pour leur côté solide, pour leur commerce sûr. Le fond bourgeois de Weiss s'y fait de nouveau jour. Le chemin fleuri de l'amour, à son avis, ne doit mener qu'à un refuge: le mariage. Weiss jugeait tout en bourgeois et en moraliste et s'il se laissait quelquefois prendre à la chimère des passions et aux égarements qui en découlent, il revenait toujours à ses principes, à une conception sérieuse de la vie et des devoirs qu'elle impose. Le mariage en est un; Weiss l'envisageait dans ce qu'il a de salutaire et de presque sacré. Telle est l'origine de son amour pour les Sylvia et les Rosine: jeunes filles charmantes, ouvertes à la vie des sentiments, aux tendres émotions de coeur, et qui malgré un peu de frivolité, ont de sérieuses qualités d'épouses et sont fidèles gardiennes du foyer ...

Dans cette galerie de figures idéales, les héroïnes de Molière, cet écrivain de génie qu'il admirait tant, lui semblaient faire tache.

Les femmes de Molière ne lui plaisaient pas. Il leur chercha querelle dans ses conférences de l'Athénée, en 1866, et quinze ans plus tard, en 1881, il revint encore à la charge, ce qui montre bien que ce n'était pas un paradoxe d'orateur, à la recherche du nouveau, mais une opinion arrêtée, qu'il exprima plus d'une fois. Il trouvait qu'il leur manquait la bonté et la douceur du caractère. Quoiqu'il reconnût que Molière a merveilleusement fixé ce que Goethe avait appelé „l'éternel féminin", c'est-à-dire les qualités essentielles qui font que la colombe et la panthère sont plus ressemblantes entre elles qu'elles ne le sont au pigeon et au léopard, Weiss trouvait ses femmes trop cruelles, trop pétries de vanité, de crédulité, de coquinerie et de l'instinct du mal.

Voyez Charlotte, qui se laisse convaincre, en quelques minutes, par don Juan, qu'il l'épousera, et qui, toute à la vanité de devenir la femme du beau seigneur, lâche sans pitié son amoureux Pierrot, en disant: „Va, va, Pierrot, ne te mets pas en peine et si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose et tu apporteras du beurre et du fromage cheuz nous"; voyez Angélique de Sottenville, la femme de George Dandin et Dorimène du *Mariage forcé*, qu'elles sont terribles et perverses! voyez Célimène, qu'elle est tortueuse, coquette, et qu'elle se laisse aller au gré de ses instincts de méchanceté; voyez la petite Louison, du *Malade imaginaire*, qui, à peine éclose à la vie, est cependant très instruite sur beaucoup de choses qu'elle devrait ignorer et qu'elle raconte méchamment à son père ...

Les femmes que Molière paraît avoir préférées sont Elmire, la femme d'Orgon, et Henriette, la jeune fille des *Femmes savantes*.

Mais Elmire, quoique vertueuse, a trop de sang-froid dans son entrevue avec Tartuffe. Elle est si coquette et si dissimulée, elle joue si savamment son rôle auprès de Tartuffe, qu'on est surpris par tant de science et qu'on craint fort pour sa vertu, quand il lui semblera bon de tromper son mari. A coup sûr, elle ne restera pas une femme incomprise et saura prendre dans son filet l'homme qui lui plaira. Ce que n'a pas obtenu Tartuffe, qui manque de grâce, peut-être le charmant Clitandre l'obtiendra-t-il.

Henriette paraît être le type de jeune fille recommandé par Molière. Intelligence équilibrée, honnêteté solide, elle est de celles qu'on épouse ... Elle pourrait devenir une épouse fidèle, dépourvue de coquetterie, avoir des enfants — beaucoup d'enfants, qu'elle soignerait bien,— mais décidément elle manque trop de charme. Le mariage avec elle, d'après le mot de La Rochefoucauld, serait bon, mais ne serait pas délicieux. Son esprit est trop terre à terre, son bon sens n'a pas d'ailes, ses vertus, si solides qu'elles soient, ne sont pas accompagnées de la grâce légère qu'on est en droit d'attendre d'une femme. Elle est trop prosaïque, et trop pot-au-feu, pour qu'une vie entière, passée à ses côtés, ne soit pas un peu monotone.

Telle est l'opinion de Weiss sur les femmes de Molière: „Il a pris, écrit-il [1], de la nature féminine uniquement les instincts aussi rapprochés de la nature brute que cela se peut dans un état de société civilisée et avancée. La crédulité, la vanité, même la vanité méchante, l'instinct du mal, voilà surtout de quoi il nous les montre pétries. Ce n'est pas qu'il déteste les femmes; au contraire, ce peintre, dont je ferai tout à l'heure ressortir la profonde impartialité, s'il a eu des indulgences et des faiblesses, il les a eues de ce côté; il pardonne, il concède tout aux femmes, il leur permet tout dans son théâtre, pourvu qu'elles soient jeunes et dans l'eclat de la beauté. Cependant, il les a peintes comme leur plus cruel ennemi les peindrait difficilement."

Et ailleurs [1]:

„Les femmes de Molière ne sont pas façonnées. Il y a certainement de la faute des moeurs du temps: le XVIIIe siècle n'était pas aussi brillant dans la réalité qu'il le parait à distance; mais il y a aussi le défaut de Molière, le défaut de l'artiste; il n'avait pas la délicatesse de touche, le fini et la finesse; Molière n'avait pas ce je ne sais quoi de poétique, la source fraiche qu'avaient eue avant lui Ménandre et Térence, et que devaient avoir après Gresset, Sedaine, Marivaux, Beaumarchais et même Destouches, même Piron! Mais, en raison de tout ce qu'il a de plus qu'eux, on peut lui passer ce défaut."

Il se peut bien que Weiss ait oublié un peu l'aimable Lénor, et l'exquise Angélique du *Malade imaginaire*, Marianne de *Tartuffe*, Lucile du *Bourgeois gentilhomme*, et cette sensée et douce Alcmène — oubli, qu'il a réparé, quant à celle-ci, dans un feuilleton sur *Amphitryon* [2] — ce qu'il nous importe de constater, c'est l'impression générale qu'il a eue des femmes de Molière. Cette impression s'explique très bien par son caractère et ses goûts; elle nous confirme encore une fois dans la définition que nous avons donnée de Weiss: un petit

---

[1] *Molière*, p. 66

[2] *Molière*, p. 81.

[2] *Autour de la Comédie Française*, p. 78. „Il me faudrait d'abord comparer cette honnête et charmante Alcmène, si sourde en sa tendresse aux subtilités passionnées et perverses de Jupiter, avec les autres femmes de Molière pour lesquelles je me sens peu de penchant et dont Alcmène se distingue de la façon la plus heureuse."

bourgeois poétique, ou un bourgeois Louis-Philippe. Bourgeois par son amour pour les vertus modestes de la bourgeoisie française et pour la littérature, qui s'en inspirait; poétique par ses aptitudes à sentir vivement la poésie cachée dans les moindres actes de la vie domestique, de goûter le charme du foyer, par son penchant pour les sentiments tendres, doux, par son besoin de tout idéaliser ... *Hermann et Dorothée* lui semblait le chef-d'oeuvre du genre, mariant l'idéal sérieux d'une vie modeste et honnête à je ne sais quelle grâce, qui enveloppe tout ...

Les femmes de Molière ne lui plaisaient donc pas: leur âme lui semblait sans beauté morale et sans grâce. Elles sont trop instinctives, trop à la merci de leurs sentiments de haine, de vengeance, de rouerie. Elles sont pourtant ainsi plus près de la nature. Mais nous savons que Weiss n'aimait pas que la littérature fût une copie trop exacte de la réalité. Il est alors facile de comprendre pourquoi il ne goûtait pas particulièrement les femmes de Molière. Il les aurait voulues plus tendres, moins méchantes, et plus ingénues; il les aurait voulues des femmes qu'on épouse volontiers ... Or, Célimène, Dorimène ou Charlotte ne sont pas de ce nombre. Ou, si Henriette est de celles qu'on épouse, elle manque de charme. Le bourgeois qui était en Weiss ne laisse pas que de montrer ses revendications poétiques. Prudemment, il renonce à la bonne volonté d'Henriette et tourne ses regards vers Sylvia et vers Rosine ... Aux héroïnes si vraies et si profondes de Molière, mettant en évidence l'éternel féminin, dans ce qu'il a de tragique et de féroce, il préfère les charmantes statuettes de Tanagra de Marivaux, qui sourient si gentiment, qui soupirent et font entrevoir un paradis terrestre dans un seul de leurs regards ...

VII

SON ESPRIT ROMANESQUE ET SA FANTAISIE

Nous arrivons à l'étude d'une des faces de l'esprit de Jean-Jacques Weiss, que nous pourrions intituler: la face romanesque. Par son tempérament et par ses goûts, nous avons vu qu'il était un petit bourgeois Louis-Philippe, qui pratiquait et exaltait toutes les vertus modestes incarnées en la bourgeoisie. Mais il n'est pas rare, et même il est très naturel qu'un petit bourgeois soit sentimental; Weiss l'était éperdument. Sa morale ressort de la bonté, de la pitié et de la croyance en la puissance expiatrice de l'amour: sa base est donc purement sentimentale. Or, du sentimentalisme au romanesque il n'y a qu'un pas, que Weiss franchit volontiers. Ayant même le courage de son romanesque, il l'affirma vaillamment en toutes occasions, sans aucune défaillance. On voit continuellement en lui la double face de sa personnalité: d'un côté, le bourgeois solide, le moraliste austère qui demande à l'art une leçon fortifiante et qui paraît avoir des critérieums sûrs dans ses appréciations littéraires, et, de l'autre côté, l'âme d'une grisette, éprise de beaux sentiments, même un peu fades et conventionnels, et de chimères, purs jeux de l'esprit ...

Ce goût pour le romanesque lui imposa parfois certaines préférence littéraires qui ne sont rien moins que discutables. Malgré sa forte éducation classique, malgré son bon sens habituel d'homme d'Alsace, et la haute conception qu'il se faisait de l'art, il leur resta fidèle; rien ne peut le faire changer

d'avis, et jusque sous ses cheveux blancs, il nourrit en lui les sentiments de Mimi Pinson ...

„Et les romans, s'écrie-t-il [1], ont-ils été inventés à d'autre fin que de consoler, de venger, d'exalter et d'enrichir l'honnête homme qui n'a rien? N'est-ce point là le suprême romanesque? Et sans un peu de romanesque que deviendraient sur cette terre tant de pauvres diables de qui le coeur est plus haut que la fortune? Je n'ai pas dessein d'exposer à ce propos mon art poétique intime; on y trouverait beaucoup de choses surprenantes."

Surprenantes, en effet, si on considère les résultats auxquels elles le menèrent: à l'apologie inlassable du théâtre de Scribe, d'Alexandre Dumas père ou d'Octave Feuillet, d'un côté, à une vigoureuse lutte contre le naturalisme naissant, contre Gustave Flaubert, contre Alexandre Dumas fils, dans sa seconde manière, ou contre Henry Becque, qu'il n'épargna pas à propos de *La Parisienne,* de l'autre; choses très explicables, en somme, si on a étudié la structure intime de son âme et les circonstances qui la façonnèrent.

Les premières impressions sont celles qui restent inoubliables, mais jamais elles ne furent plus ineffaçables que chez Weiss. Son enfance devait d'ailleurs exercer sur lui une forte impression; errante et bruyante, elle eut pour lui un charme incessamment renouvelé. Jusqu'à l'âge de onze ans, Weiss fut un petit vagabond; l'école ne l'assujettit pas; la lecture faite au hasard et le théâtre suppléèrent à l'instruction systématique. A six ans, il commença par les *Fables* de Florian et les idylles bibliques de Ruth et de Tobie, où il trouvait déjà de l'agrément, de la vivacité et de l'innocence. Il passa ensuite à une traduction de l'*Odyssée* aux *Contes* de Perrault, à *Télémaque* et à *Robinson Crusoé.* Son esprit vécut ainsi dans un monde charmant de rêves, où la fantaisie ne connaît pas de frein. Son imagination se lançait à la poursuite d'Ulysse par-delà les mers, ou habitait des îles désertes avec Robinson; elle se nourrissait de légendes égyptiennes, syriaques et aryanes puisées avidement dans l'*Histoire ancienne* de Rollin. Peu après, il lut Walter Scott, dont la fantaisie archéologique le captiva, et quand le hasard lui fit découvrir les romans de Paul de Kock: ce fut un éblouis-

[1] *Le Drame historique et le Drame passionnel,* p. 166.

sement, la révélation d'un monde nouveau, inoubliable, séduisant. Il commença par l'*Enfant de ma femme* (que lui avait recommandé la femme du vaguemestre comme la livre préféré du pape): „Je n'en fis qu'une bouchée de rire, écrivait-il cinquante ans après [1]. Après l'*Enfant de ma femme*, tout y passa: la *Maison Blanche*, *André le Savoyard*, *la Laitière*, *Moustache*, *le Mari, la Femme et l'Amant*. C'était apparemment ce qu'il fallait pour tempérer l'austérité et la rigueur du calvinisme. J'ai lu Paul de Kock à un âge où les sens sont à peine éveillés et où l'imagination est chaste. Paul de Kock n'a point souillé mon imagination. Je l'ai lu d'une âme légère et innocente. Il est de la bonne école. Il me séduisait par l'affluence et l'à-propos de ses souvenirs classiques, par sa gaieté de bon coeur, par un instinct toujours en fraîcheur, que je devinais alors et que j'ai vérifié depuis, de Paris et du paysage parisien. A ne considérer chez lui que le fond de poésie réelle et de réalisme poétique, sans trop regarder à l'expression et au style, il n'y aurait pas d'exagération à soutenir qu'il a écrit l'églogue du boulevard du Temple et du Cadran bleu, qu'il a dit vraiment Luzarche, Louvres et Montfermeil; comme Théocrite autrefois a dit Syracuse et les Syracusaines. Je ne puis prononcer le nom de Paul de Kock sans évoquer un essaim de Nausicaas au lavoir et de Galathées fuyant à âne envers les saules."

Au théâtre, il alla de bonne heure. „J'avais sept ans, écrit-il [2], quand on m'y conduisit pour la première fois. Je ne me souviens plus si c'était à Sedan ou à Besançon. Je me souviens qu'on donnait *Lestocq*. De seigneurs russes étaient sur la scène, ils juraient honneur et gloire à leur patrie et la mort à ses tyrans. Derrière eux, on voyait une galerie de vitraux illuminés. L'orchestre jouait des pas redoublés, vigoureux et alertes ou de tendres élégies. Ce qui se développait dans le drame c'était le complot d'un aventurier du pays de France et d'une jeune princesse moscovite, opprimée et dépouillée, qui suppliait les grenadiers de son père de la proclamer impératrice de toutes les Russies. Que de choses! que de costumes! que de faits! que d'émotions! quel monde différent de celui où je vivais le jour! quelle envolée vers les

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. XXIX.
[2] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. XXXI.

grands rêves ! Ce fut ma vie, un ou deux soirs par semaine, à partir de ce moment-là. Ma tête s'exalta. Je devins comme fou. Un jour après une représentation d'*Atar-Gull*, je me sauvai de chez moi ; j'avais dix ans ; je partis pour la Nigritie afin de soulever et d'armer les nègres contre leurs persécuteurs ; on me rattrapa au village voisin. A Paris, pendant que je suivais le collège, je ne fus pourtant pas privé de théâtre. Les circonstances firent qu'en mainte saison, cette source inépuisable d'émotions, d'instruction et de réflexions me resta largement ouverte. Quand je n'avais pas mieux, j'avais le Petit Lazari où le parterre coûtait cinq sous. De vrai, je puis dire que j'ai fait mes classes moitié à Louis-le-Grand, moitié à Feydeau au cintre, et à l'Odéon."

Telle fut son éducation première, à bâtons rompus et un peu précipitée. A un âge où l'on est vivement impressionné mais où l'on ne distingue pas la qualité du plaisir, le jeune Weiss prenait autant de goût à l'*Odyssée* d'Homère qu'à *la Laitière de Montfermeil* de Paul de Kock. Ce qui l'intéressait le plus c'était le romanesque des aventures.

Quand beaucoup plus tard il fut chargé par Jules Bapst de la direction du feuilleton dramatique de *Journal des Débats*, le Weiss des premières impressions du *Petit-Lazari* et du *Feydeau* se réveilla tout à coup, aussi intact que possible. L'âge n'avait rien effacé ; la somme des connaissances acquises dans l'énorme laps de temps, la lutte de tous les jours entreprise hardiment dans la presse, l'expérience acquise du maniement des affaires, comme homme de gouvernement la désillusion qu'apporte le contact prolongé des hommes le désenchantement qui vient à l'approche de la vieillesse, n'avaient pas réussi à changer Weiss. Il était resté un peu le petit enfant, extrêmement curieux, qui ne demande qu'à être amusé, qui se plaît aux inventions charmantes et absurdes, aux aventures, à l'étalage de beaux sentiments, au pittoresque ... Il s'y délectait et savait montrer son ravissement avec une ingénuité vraiment remarquable, unie pourtant à l'argumentation de l'homme mûr. C'est justement cette jeunesse et cette fraîcheur de sentiments qui font le charme de beaucoup de ses articles, si opposé qu'on soit à leur esprit. On se sent amusé de voir ce sage moraliste, ce solide esprit bourgeois, cet écrivain classique par sa culture et par son style, perdre tout à coup sa gravité doctorale, perdre tout

„préjugé“, universitaire, pour s'abandonner à son humeur naïve, tendre, romanesque, qu'un rien charme ...

On a souvent vu des esprits très clairvoyants et très profonds être le jouet d'une chimère particulière, devant laquelle leur bon sens habituel s'envole ... Balzac, qui avait une puissance d'analyse si grande et dont le cerveau était si massif, était l'esclave de la chimère de la richesse; des masses énormes d'or dansaient devant ses yeux éblouis; ses héros amassaient dans des spéculations inouïes des millions qui s'éparpillaient ensuite comme des nuages ... Or, cette chimère ne le poursuivait pas seulement dans ses livres, mais aussi dans sa vie: on connaît les spéculations fantastiques où sombra son avoir et le produit de tant de labeurs et de tant de peines ...

Weiss, lui, avait la chimère du romanesque, devant laquelle son bon sens s'éclipsait; ses yeux se troublaient, et il voyait réellement grand là où il n'y avait que les apparences de la grandeur. Par ce tour d'esprit particulier, par cette chimère, nous expliquerons son étonnant engouement pour le théâtre d'Eugène Scribe, qu'il appelait, lui-même „son vice“.

Ce n'est pas qu'il en fût complètement dupe; il était trop intelligent pour ne pas apprécier à leur juste valeur, hélas, sur certains points seulement, les pièces de Scribe: il savait mieux que personne que Scribe n'était pas un Molière, et qu'il manquait de profondeur d'observation. Il écrivait lui-même [1]: „Scribe n'a pas créé des caractères, il a esquissé des physionomies. Il n'a pas réussi à saisir et à rendre les fortes passions; il a exprimé les affections et les sentiments.“ Et ailleurs [2]: „Scribe, répétons-le, esquisse et ne grave pas; il dessine et ne peint pas à fresque; il glisse et ne sonde pas le fond.“ On n'aurait pu voir plus clairement la juste portée du théâtre de Scribe, sa légèreté, son dessin au crayon. Ce théâtre n'a pas de portrait, dont une ligne, un reflet puissent donner du mouvement à l'âme; il se contente de l'apparence des choses, d'une fantaisie ailée et d'un optimisme conventionnel. Il ne veut pas voir le fond de l'âme humaine, car „ce fond est autrement triste qu'il ne l'a senti“. Mais, loin de lui en vouloir Weiss lui savait gré de la façon superficielle dont il glissait sur les choses, le sourire aux lèvres,

---

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 4.
[2] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 14.

car s'il n'était pas dupe de son intelligence, il l'était largement de son coeur, et nous avons vu qu'à la littérature, qui décrit les tréfonds de l'âme humaine, à la littérature de passion, profondément réaliste et tragique, il préférait le genre rose, empreint d'idéalisme et d'optimisme souriant; à Balzac il préférait George Sand, à Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet. Ne tolérant pas la vérité dans l'art si cette vérité est triste et décevante, il devait forcément aimer Eugène Scribe, qui planait au-dessus des réalités et ne se mêlait pas de „passions", Scribe était surtout le peintre des „sentiments" et des „affections", qui seules touchaient le coeur de Weiss et lui semblaient tout l'art poétique.

Il ne lui prêtait cependant pas plus qu'il n'avait, mais il considérait que ces qualités de second ordre — légèreté de touche, optimisme conventionnel, inspiration burgeoise, science technique — sont de celles qui placent un écrivain au premier plan. Il lui savait surtout gré — comme nous l'avons dit ailleurs — d'avoir peint de préférence la bourgeoisie. Or, on s'imaginerait difficilement un bon bourgeois dévoré par un amour tragique, ou torturé par une ambition de Prométhée. Son âme est par contre accessible aux sentiments moyens; à l'amitié, à l'amour réconfortant. Scribe s'était donc tenu dans des limites qui étaient aussi celles de Weiss; par cette coïncidence on peut seulement expliquer leur parfaite entente ... „Il passe de mode, écrit-il [1], et c'est tant mieux pour lui. Le monde dont il a été le charmant interprete s'en va. C'était une réunion d'honnêtes gens où l'on glissait quelquefois sur des pentes bien douces et bien dangereuses, et qui est homme et qui peut se flatter de ne pas glisser? — mais où l'on ne connaissait point les chutes profondes, dans la boue. La discrétion, la finesse, le bon goût, le don si français de courir sur tout et de tout effleurer sans enfoncer nulle part le rendaient aussi aimable qu'il était honnête. Le désir de plaire, les agréments frivoles, un peu d'intrigue qui savait se faire pardonner, la juste pointe « d'herbe tendre » en relevaient le charme et ajoutaient à ces grâces décentes un piquant qui les préservait de la froideur."

[1] *Essais*, p. 98.

Et un peu plus loin [1]: „Mais surtout je vous vois, intérieurs à jamais regrettables de la *Demoiselle à marier*, de l'*Héritière, Chanoinesse*, de *Michel et Christine*, de *Valérie*, de *Lorgnon*, du *Mari qui trompe sa femme*, si remplis de soleil, de riante amitié, d'amour, de concorde, de fine coquetterie, d'émotions tendres, de malice sans fiel, ornés au besoin, mais non point possédés par le luxe, où les défauts étaient sans aspérité, où les travers même plaisaient, tant ils s'avouaient de bonne grâce ! tant ils se présentaient avec cet air de franchise qui d'abord vous gagne le coeur ! Et ce n'était pas seulement un mode fictif ! Il a existé ailleurs qu'au théâtre."

Cette appréciation de Scribe est assez fine et assez juste ; mais, ce serait se tromper étrangement, que de croire qu'il en fait ainsi un éloge très grand. Accorder à un écrivain le don de „glisser", de „tout effleurer sans enfoncer nulle part", c'est reconnaître que la trempe de son âme n'est pas géniale, c'est même le désigner comme un écrivain aimable, charmant, mais un peu médiocre.

Weiss ne l'entendait pas ainsi. Partant d'une appréciation si juste, il aboutit à des conclusions étonnantes: „Scribe, écrit-il quelque part [2], nous offre le phénomène non pas seulement du génie, ce qui est assez commun et ce qui se conçoit, mais aussi le phénomène presque inouï et bien plus difficile à expliquer de la poésie sans le style."

Qu'il y ait une certaine poésie dans Scribe, on ne peut le nier: une poésie issue d'une conception romanesque et conventionnellement optimiste du monde, une poésie gaie et franche qui se dégage de la vue superficielle des choses et d'une fantaisie infiniment riche. Il ne faut pas oublier que la qualité maîtresse de Scribe fut la fantaisie ; il a été l'inventeur de l'opéra-comique ; son cerveau fourmillait d'idées de pièces et de scènes à faire ; sa puissance de combinaison fut magnifique. Et quoiqu'il manquât de style et fût dépourvu de sens artistique, une certaine poésie règne encore dans ses oeuvres, surtout quand elle est rehaussée par le prestige de la scène.

Mais affirmer que Scribe eut du *génie* sans *talent*, c'est vraiment aller à l'encontre du bon sens, c'est tirer une conclu-

[1] *Essais*, p. 100.
[2] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 5.

sion contraire à celle qui s'imposait des prémisses établies.

Il aurait fallu, au contraire, lui reconnaître du talent sans génie. Scribe possédait, en effet, son art mieux que personne, connaissait les tours ingénieux et les ressources inépuisables nécessaires à un auteur dramatique; il saisissait merveilleusement l'optique de la scène, et jouait avec ses personnages comme avec des pantins, les faisant entrer et sortir en temps voulu. Mais cette habileté scénique, cette connaissance technique ne relèvent pas du génie; elles sont le propre du talent. L'appréciation de Weiss ressort plutôt ou d'un malentendu, ou de la conception personnelle qu'il se faisait du génie. Il le voyait, sans doute, dans la proéminence de la fantaisie, tandis que généralement il nous semble résider dans le développement complet de l'imagination ou dans une puissante observation. Or, observateur Scribe ne l'a jamais été! Weiss, lui-même, reconnaissait que son théâtre était tout à fait hors le monde réel. L'imagination n'était pas non plus la qualité particulière de Scribe; car il ne faut pas confondre la fantaisie avec l'imagination. La première n'est qu'une combinaison imprévue et plaisante d'éléments facilement trouvés, tandis que la seconde suppose la création ... Scribe, lui, n'a jamais créé quoi que ce soit. Mais sa fantaisie légère, son inspiration bourgeoise et surtout son esprit romanesque suffirent pour faire de lui, aux yeux de Weiss, un écrivain de premier ordre, un écrivain „de génie" ...

Revenons un peu à *Madame Bovary*. Nous savons que ce célèbre roman n'était pas du goût de Weiss, parce qu'il manque de bonté et de pitié — ce qui veut dire pour lui qu'il manque de morale; il lui déplaisait aussi par la conception fataliste et mécanique de l'âme humaine qui s'y fait jour et par je ne sais quel mépris de la pauvreté, des rêves, de l'idéal en un mot, que Weiss y sentait. Mais ce n'est pas tout: *Madame Bovary* est aussi une cruelle charge contre le romanesque, tout comme *Don Quichotte* contre le sport chevaleresque. Citons ce bout de dialogue entre Rodolphe et Emma [1].

„— Ah! encore, dit Rodolphe. Toujours le devoir, je suis assommé de ces mots-là. Ils sont un tas de vieilles ganaches en gilet de flanelle et de bigotes à chaufferette et à chapelet, qui continuellement nous chantent aux oreilles: « Le

---

[1] *Madame Bovary*, p. 159

devoir! Le devoir!» Eh! parbleu! le devoir c'est de sentir ce qui est grand, de chérir ce qui est beau, et non pas d'accepter toutes les conventions de la société avec les ignominies qu'elle nous impose.

— Cependant ... cependant ... objectait Madame Bovary.

— Eh, non! pourquoi déclamer contre les passions? Ne sont-elles pas la seule chose qu'il y ait sur la terre, la source de l'héroïsme, de l'enthousiasme, de la poésie, de la musique, de l'art, de tout, enfin?

— Mais il faut bien, dit Emma, suivre un peu l'opinion du monde et obéir à la morale.

— Ah, c'est qu'il y en a deux, répliqua-t-il. La petite, la convenue, celle des hommes, celle qui varie sans cesse et qui braille si fort, s'agite en bas, terre à terre, comme ce rassemblement d'imbéciles que vous voyez. Mais l'autre, l'éternelle, elle est tout autour et au-dessus, comme le paysage qui nous environne et le ciel bleu qui nous éclaire."

Il ne peut y avoir de plus cruelle ironie de l'autre morale: de la morale des beaux sentiments, des passions, qui, tout en étant celle de Rodolphe Boulanger, ne manquait pas d'être aussi celle de J.-J. Weiss ... Son dépit avait donc une cause très réelle et très explicable: il y voyait son état d'âme romanesque et sentimental tourné en ridicule. „Aspirer à quelque chose, s'écrie-t-il [1], rêver, se permettre des mélancolies douces, réciter le *Lac*, pleurer sur *Paul et Virginie*, elle [Emma] qui n'a pas de rentes! L'orgueilleuse, en prenant son essor, se brise la tête à tous les murs. Tant mieux! mille fois tant mieux!"

Flaubert avait osé, en effet, se moquer des aspirations disproportionnées d'une femme, montrer les périls de l'esprit romanesque, des lectures clair-de-lunesques, mettre à jour la fausseté de la morale „passionnelle" de Rodolphe Boulanger ... C'était beaucoup, c'en était même trop. Weiss ne le lui a jamais pardonné ...

*

Une des qualités que Weiss prisait le plus c'était la fantaisie. Nous l'avons vu pour Scribe, nous pouvons le voir aussi pour Regnard. Cet aimable écrivain était loin d'avoir l'imagi-

[1] *Essais*, p. 170.

nation de Molière, sur les brisées duquel il marchait, sans en faire mystère. Observateur, Regnard ne l'était pas non plus „parce que les conditions atmosphériques auxquelles notre monde est soumis ne sont pas connues dans le sien". Il possédait, par contre, une folle et charmante fantaisie qui égayait tout et glissait dans ses oeuvres un rayon de joie et de soleil. Prenez *Le légataire universel*, où sa fantaisie ne se prête qu'aux gais caprices et aux folles équipées. Il n'en est pas un seul personnage qui soit réel; rien n'y procède de l'observation. Toute la pièce n'est qu'une suite d'intrigues amusantes qui nous enchantent. „Nous ne sortons pas avec Regnard, écrit Weiss [1], du plaisant et c'est le suprême plaisant d'une fantaisie à légère dose, de qui nous sommes sûrs qu'elle ne deviendra point fantasmagorie."

Par conséquent, quoiqu'il se rendît compte que Regnard manquait de profondeur et de réelle imagination créatrice, il lui conservait une grande sympathie, d'abord à cause de son inspiration bourgeoise, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et ensuite pour sa charmante fantaisie. Le vrai motif de cette sympathie pour les oeuvres de fantaisie c'est que Weiss lui-même, nous le savons, possédait cette riche fantaisie, qu'il montrait dans les limites de son genre sévère d'études. On n'aime rien tant que ce qu'on sent en soi-même. Il devait donc aimer Scribe et Regnard; il devait aussi aimer les héroïnes de Marivaux ou de Beaumarchais, qui dégagent un charme si pénétrant; il devait aimer les valets de Regnard et de Marivaux, d'une fantaisie si enjouée et si originale. Il adorait les petits vers frivoles de Parny — „ce génie", comme il l'appelait — et s'extasiait volontiers devant le *Vert-Vert* de Gresset. „Quelle résurrection, s'écriait-il [2], de tout votre être ! ... Quel enchantement ! Ce n'est qu'un filet d'eau, mais qu'il est limpide ! C'est une source qui tiendrait dans le creux de votre main, mais qu'elle a de la fraîcheur ! Est-il possible que ce divin caquetage ne soit pas de la poésie et de la plus originale?" Et un peu plus loin, il concluait que *Vert-Vert* était un chef-d'oeuvre national, qui restera plus éternel que l'airain [3].

---

[1] *Essais*, p. 274.
[2] *Essais*, p. 13.
[3] *Essais*, p. 14.

Nous avons montré par ailleurs le goût de Weiss pour les oeuvres d'inspiration moyenne, de fantaisie légère et souriante, de poésie plutôt charmante que profonde; il comprenait, certes, et admirait Molière, mais je ne serais pas étonné qu'il eût aimé davantage Regnard; car son amour allait vers les „*minores*", aux poètes de genre, aux écrivains légers et fantaisistes, aux Parny et aux Gresset ...

Il lui a échappé même de bien significatives appréciations sur les diverses oeuvres d'un même auteur. Cela lui arriva avec Emile Augier. Weiss préférait les premières pièces d'Augier: les gracieuses pièces en vers, les pastiches d'après l'antique, comme la *Ciguë*, des pièces comme *Philiberte* ou *l'Aventurière*. Les drames réalistes, comme *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer* ou *le Mariage d'Olympe* lui plaisaient moins.

„M. E. Augier, écrit-il [1], a le don du rire; il n'a peut-être pas la viguer psychologique nécessaire pour la comédie forte. Il a l'imagination vers la poésie, vers le pathétique, vers le gai; il ne l'a peut-être pas assez munie pour la préhension souveraine des moeurs et des caractères. C'est un second Regnard, moins pur de style, plus original en ses combinaisons, plus varié en sensations poétiques, plus pénétrant et de plus de portée que l'autre. Il reste plus maître de son sujet en vers qu'en prose. Il a écrit des oeuvres, non seulement charmantes, mais de grande allure, quand il a *laissé parler sa divine fantaisie*, il a faibli précisément quand, corrompu par les succès de M. Dumas fils, il s'est entiché de réalisme et de naturalisme."

On n'aurait pas, en effet, pu avoir une opinion plus maladroite et plus fausse. Augier plus poète que prosateur! l'Augier du *Gendre de Monsieur Poirier* s'effaçant devant l'auteur de la *Ciguë!* un Augier fantaisiste surpassant l'Augier observateur? On reste anéanti devant ce contresens. „Émile Augier, dit excellemment M. Lanson [2], a fait des pièces vers et des pièces en prose; celles-là sont la partie morte de son oeuvre. Augier, esprit solide et bourgeois, fait le vers en bon élève de Ponsard, qui serait nourri de Molière; son style poétique a quelque chose de lourd, de pénible, rien de poète. Mais sa prose est ferme, nette, toute pleine de pensée et

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 240.
[2] *Histoire de la littérature française* p. 1050.

chaude de sincérité. C'est par son oeuvre en prose qu'il faut le mesurer, non par l'éloquence gauche de l'*Aventurière* ou les grâces vieillottes de *Philiberte*."

Voilà la vrai portrait d'Augier! son plus grand mérite fut d'avoir fondé, avec Alexandre Dumas fils, le théâtre réaliste. Dans quelques-unes de ses pièces il ne fit que détruire les illusions romantiques et, par exemple, *Gabrielle* est une sorte de *Madame Bovary* transportée sur les planches; il combattit dans cette pièce l'éducation trop sentimentale, romanesque, qh'on donne souvent aux femmes et qui obscurcit en elles la vision réelle de la vie; dans d'autres, il s'attaqua avec habileté à des questions sociales très ardues. L'impression totale qui nous reste de son oeuvre est une impression de solidité et de profondeur. Weiss, lui, ne goûtait rien de tout cela; il s'en tenait encore aux peintures superficielles de Scribe et méconnaissait la valeur des admirables fresques de la bourgeoisie française, tracées par Augier, lequel a créé le type de l'homme d'affaires, du journaliste, de la courtisane devenue honnête femme, ou encore l'inoubliable Monsieur Poirier... Pour Weiss, Augier n'était qu'un poète, à la fantaisie aimable et légère, une sorte de Regnard; il ne le voyait que par le petit côté, celui qui était le sien. S'il l'avait pu, il lui aurait conseillé de continuer à écrire des bluettes du genre de la *Ciguë*, et de nous priver du *Gendre de Monsieur Poirier*...

On voit, hélas, combien il prisait dans un écrivain la fantaisie, qu'il croyait presque indispensable au talent; ses préférences allaient à tout ce qui est ailé et imprévu, à l'irréel plutôt qu'à la réalité, à la poèsie plutôt qu'à la prose. Par son goût pour le gracieux, pour le souriant, pour le romanesque, il était tout préparé à combattre le grand mouvement naturaliste, et nous avons déjà vu de quelle façon virulente il s'attaqua à ses parties faibles. Flaubert et Alexandre Dumas fils en firent la douloureuse expérience.

Ce n'est pourtant pas la seule conclusion que nous pouvons tirer de l'étude de ses goûts et de son tempérament. Il était naturellement porté vers la littérature de sentiment, mais s'il était un sentimental il n'était pas un passionné; il se tenait dans les sentiments moyens, accessibles à un coeur de petit bourgeois, aimant l'ordre, condamnant les excès. S'il reprochait aux naturalistes de s'être passés de tout sentiment, il n'aimait pas non plus qu'on exagérât les senti-

ments jusqu'à les transformer en passions, comme avaient fait les romantiques. Rien n'est plus amer qu'une passion; elle s'empare de nous, nous domine et détruit l'équilibre de notre être moral. Les héros de Balzac sont des monomanes; tout leur être tend vers un but qu'ils n'atteignent jamais, car plus on veut assouvir la passion, plus elle devient exigeante.

Il faisait le même reproche aux romantiques et surout aux héros de Victor Hugo; car, ne l'oublions pas, si Weiss était romanesque, il n'était pas romantique; il criblait des traits de son ironie Victor Hugo tout comme Flaubert ou Balzac. Un homme comme lui, qu'on aurait pu appeler „juste milieu", qui se renfermait dans la fantaisie aimable, dans le sentimentalisme à l'eau de rose, dans l'idéalisme discret, un homme comme lui, qui aimait surtout l'ordre, la mesure et les demi-teintes, ne pouvait pas goûter pleinement le fantastique et le grandiose, il ne pouvait pas aimer les héros hugolesques, démesurés dans leurs passions déchaînées ... La lutte qu'il soutint contre Victor Hugo fut constante sans écart d'opinion, surtout quant â sa production dramatique. Non qu'il ne lui reconnût pas un talent supérieur à Delavigne, mais un talent purement poétique; appliqué au théâtre, ce talent devient à ses yeux presque un défaut, parce qu'il entrave la marche de l'action par de belles fusées lyriques qui ne sont pas à leur place. L'action de ses drames ne s'enchaîne pas, n'est pas serrée. „Dans les tragédies ou drames en vers de Victor Hugo, écrit Weiss [1], on ne sent pas un déroulement progressif de l'action. Le noeud se donne des airs de noeud gordien; il est en réalité le plus lâche du monde; les incidents sont forcés, inattendus, souvent baroques, toujours trop brusques; tout cela ne fait pas une péripétie. Les costumes, les gestes et les attitudes remplaçent les caractères; les passions sont incertaines; le poète qui peint à fresque ne prend pas la peine de dessiner nettement les positions réciproques."

Le tissu des drames de Victor Hugo est lâche; les détails, les tirades, les monologues poussent à chaque instant, comme de grandes plantes parasitaires qui étouffent le bel arbre. Les invraisemblances et les inconstances font trébucher l'intrigue

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 71.

à chaque pas: Hernani veut tuer Don Carlos, il le tient sans cesse au bout de son poignard et ne le tue pas; Ruy Blas, premier ministre et amant de la reine, subissant la fascination de son ancien métier, se laisse abattre par un scélérat, dont il aurait pu se débarrasser aisément.

Par le fond, le théâtre de Victor Hugo vise trop au grandiose. Ses héros: Ruy Blas, Triboulet, Hernani, Didier sont des hommes fataux, des surhommes; leur personnalité est excessive, leur âme est volcanique; leurs passions débordent: comme de la lave enflammée. „Les héros de ses drames, écrit Weiss[1], sont des bandits, des capitaines d'aventure, des bâtards, des laquais, des vagabonds, des déclassés qui brisent leurs fers ou dont un empereur de légende les vient briser; au fond du cachot, Guanhumara et des captifs de toute nation; sur la cime, Barberousse, qui leur tend la main: les deux termes où le siècle a abouti, chez nous, à deux reprises, la Commune et l'Empire."

Tel que nous l'avons décrit jusqu'à présent, de passions médiocres, pondéré, mesuré dans ses sentiments, aimant le joli, l'inspiration légère et gracieuse, plus que le grandiose, le pathétique ou le grotesque, Weiss ne pouvait pas goûter pleinement les héros issus de l'imagination titanesque de Victor Hugo. Franc, comme toujours, il l'avoua donc hautement, tout comme il avait proclamé sa sympathie inlassable pour le théâtre de Scribe. On ne peut pas nier en lui le mérite de la franchise et je ne sais quelle belle audace.

---

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 94.

VIII

J.-J. WEISS, LE DRAME HISTORIQUE ET L'HISTOIRE

J.-J. Weiss était porté naturellement vers l'histoire par son tempérament.

Nous avons vu qu'il n'aimait pas la littérature à prétentions sociales, la littérature qui se donne pour but d'étudier un milieu, dans ses particularités et ses tares. Il ne considérait pas l'art comme une collection de curiosités et de difformités sociales, recueillies même sous prétexte d'édification. Ce n'est pas qu'il ne croyait pas à l'influence moralisatrice de l'art ; au contraire, il la jugeait d'une importance excessive, mais cette influence, il ne la jugeait saine que si elle venait de la seule beauté. L'exemple du mal ne lui semblait pas réconfortant, même s'il était puni. Par cette conception de la puissance moralisatrice de la beauté, Weiss se rapprochait des Grecs, qui dans certaines villes interdisaient par des lois la reproduction de la laideur, comme déprimante et immorale ... L'art, qui se fait trop la copie de la société — l'art naturaliste, en un mot — fait forcément une large part à la laideur. Nous connaissons trop le présent ; il est trop près de nous, pour que nous ne soyons pas empêchés, par des détails mesquins, de saisir sa physionomie, dans ce qu'elle a de beau et d'harmonieux ... Avec le recul du temps ce qui est particulier, ce qui est laid, disparaît dans le tableau général: les contours s'estompent et on n'aperçoit plus clairement que les reliefs puissants. Le temps est le plus grand poète ; il enveloppe les choses, il les baigne dans une atmosphère de beauté et de charme. Tout nous paraît plus beau, aperçu

de loin; notre vue d'ensemble n'est pas gênée par des détails inopportuns, par des tons dissonants, par des couleurs disparates : le temps estompe tout, idéalise tout. Les œuvres littéraires qui s'inspirent du passé nous semblent plus belles, à cause surtout de ce recul du temps. Ce que nous retenons du passé ce sont les grandes lignes, qui nous en imposent par leur régularité et leur majesté. Il répand sur tout une poésie pure, dégagée de toute souillure; il s'idéalise plus facilement que le présent.

Weiss, dans son amour de la beauté, dans son idéalisme à toute épreuve, dans son aversion inguérissable pour le laid, le vulgaire et même pour le trop réel, ne pouvait qu'aimer le passé et les œuvres qui s'en inspirent. Sa préférence fut aussi éclatante qu'elle était naturelle. Un de ses volumes même, intitulé *Le Drame historique et le Drame passionnel*, s'en inspire et nous avons occasion d'y voir la façon dont Weiss comprenait l'histoire en tant que motif d'inspiration littéraire et surtout en tant que matière théâtrale ...

L'école du passé est une forte école d'idéalisme. L'étude des époques et des littératures disparues a cela de salutaire, qu'elle nous déracine, pour ainsi dire, au moins pour quelques moments, de notre ambiance et nous jette en plein idéal. Non pas que ces époques fussent meilleures, non pas que ces littératures soient plus belles, mais au-dessus d'elles a passé le souffle du temps qui purifie tout et aplanit les parties trop saillantes. Pour nous, elles ne sont plus des rondes bosses mais des bas-reliefs qui courent sur le canevas de l'histoire comme les jeunes filles qui nous sourient, gracieuses, du haut de la frise du Parthénon.

Les temps de la république romaine mourante ou de l'empire en désarroi, les temps des républiques grecques, toujours guerroyantes, peuvent avoir été plus troublés que les nôtres. Sylla peut avoir noyé dans le sang la démocratie romaine; Catilina médité la ruine de la Ville éternelle, Clodion et Milon peuvent avoir condamné les citoyens à une vie précaire, les empereurs romains avoir été cruels et féroces, qu'importe ! Ce sont des douleurs dont nous ne souffrons plus; ce sont les ombres disparues du beau tableau que nous nous faisons de la grandeur romaine, de la majesté du Sénat, de l'éloquence de Cicéron, de l'époque d'or d'Auguste, de la vertu de Lucrèce, du courage de Décius Mus ou d'Horatius Coclès ...

A Athènes, Cléon ne nous fait pas oublier Périclès, les sophistes ne nous font pas oublier Socrate ; la corruption de la république en décadence n'efface pas la grandeur des guerres médiques. Le charme du temps a opéré et nous n'en voyons plus que les beaux côtés. Nous voudrions vivre de la vie d'une autre époque, par un besoin idéaliste de notre âme, que les contingences de la vie réelle blessent souvent. Quelques-uns d'entre nous se dirigent vers l'avenir. Ce sont les forgerons des sociétés futures, mais la plupart retournent en arrière et s'égarent dans les allées mystérieuses du passé ...

*

Revenons à Weiss.

La première observation qui s'impose, c'est qu'il ne concevait pas la théâtre historique comme une résurection exacte du passé ; il n'assujettissait pas l'art et la vérité littéraire à l'histoire et à la vérité historique. Le passé de chaque nation est formé d'une ample matière d'événements saisissants et d'une vaste galerie de héros, qui peuvent fournir un riche canevas à l'écrivain. Le théâtre classique s'en souciait peu ; il s'était fait l'esclave des Grecs et des Romains, limitant son champ d'exploration à la mythologie des dieux olympiens et à l'histoire ancienne plus ou moins mythologique. Ce n'est que plus tard, qu'on s'est avisé que l'histoire nationale était aussi riche en matière dramatique et en tableaux, émouvants d'autant plus qu'ils nous tiennent plus à coeur. Ce théâtre apparaît avec la comédie historique de Lemercier *Pinto*, au commencement du (XIXe) siècle, il se hasarde ensuite dans des oeuvres de moindre importance et éclate tout à coup par le drame d'Alexandre Dumas père, *Henri III et sa cour*, qui fut représenté pour la première fois à la Comédie Française le 11 février 1829. Son succès fut énorme ; tout Paris courut voir ce beau drame, qui consacra un auteur de plus et un genre dramatique presque nouveau.

Il y a, certes, quelque vérité historique dans ce drame, elle se fait sentir surtout dans les tableaux de moeurs, dans la description mouvementée de cette cour d'Henri III si efféminée et si insolente ; mais, en dehors de cette vérité, pour ainsi dire générale et sans traits particuliers, il y a beaucoup d'invention propre et où l'histoire n'a rien à voir ...

Les caractères du duc de Guise, de Catherine de Clèves ne sont pas historiques: le duc de Guise représente trop „la jalousie abstraite", en ce qu'elle a d'excessif, et Catherine est trop rêveuse et trop mélancolique. Cela la rend proche parente de tant d'héroïnes romantiques, qui vont surgir peu à peu ... L'érudition historique de Dumas n'était d'ailleurs rien moins que vaste; elle avait puisé toute sa connaissance du temps qu'elle évoquait dans Anquetil; les détails même de l'intrigue de la pièce n'étaient ni historiques, ni originaux. Granier de Cassagnac l'a démontré en 1832 et 1833. Ils avaient été empruntés à des oeuvres étrangères: le mouchoir perdu de la duchesse est dans *Fiesque* de Schiller, le gantelet de fer dont le duc de Guise meurtrit la main de Catherine de Clèves est dans *L'abbé* de Walter Scott; le faux rendez-vous et le piège d'amour sont dans Le sire de Montsoreau.

Cette oeuvre, qui n'était pas la résurrection vivante d'un événement historique, qui n'abondait pas en traits originaux — Dumas cependant devait briller par là plus tard — plaisait pourtant à Weiss, d'abord par son côté sentimental et romanesque, et ensuite par l'ambiance générale, car il faut avouer que ce drame a de la couleur locale — une couleur locale un peu criarde, faite de quelques détails piquants, de passions, de moeurs, et même de jurons du temps, qu'Alexandre Dumas avait recueillis lestement dans le *Journal de l'Estoile*. Toutes ces petites choses, mêlées adroitement, donnent parfois l'impression d'un tableau assez poussé — et cette impression suffisait à Weiss, qui ne cherchait dans de pareilles oeuvres que le pittoresque, le plaisant, et non pas une minutieuse reconstitution historique.

„Oui, s'écrie-t-il [1], la cour du dernier des Valois revit sous nos yeux dans le mouvement étincelant et pétillant du drame ! La vie et le mouvement: voilà ce qui force à dire qu'on eut enfin avec *Henri III et sa cour* le drame historique, qu'on l'eut tout entier complet, et qu'on ne l'avait pas auparavant; voilà ce qui fait de la pièce de Dumas un genre, un système, une date ! Un autre déjà, dans une langue poétique splendide, avait vaticiné sur le drame historique et romantique; Hugo avait écrit *Cromwell* et la préface de *Cromwell* (1827). Avec assurance et comme en se jouant, Dumas avait créé le genre

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 26.

de drame sur lequel Hugo raisonnait. Le cerveau du jeune Jupiter s'était échauffé un instant; et le drame historique, comme Minerve, en était sorti tout équipé et tout armé. Mais peut-être était-ce Hugo avec *Cromwell* et sa préface qui avait fait l'office de Vulcain et de sa hache ..."

Il gardait la même complaisance pour le théâtre historique de Scribe: *Bertrand et Raton* lui paraissait le chef-d'oeuvre du genre. La vérité historique y est pourtant fort amendée. Le personnage principal même, cet étrange Struensée, est relégué au second plan et Scribe place au premier un compère peu intéressant, Rantzau, et un bourgeois de sa composition *Raton de Birkenstaff*, marchand de soieries à Copenhague. Weiss voyait néanmoins dans cette comédie „le modèle de la comédie politique."

„Que m'importe, dit-il [1], comme il traite Struensée, puisqu'il ne vise pas du tout à ressusciter dans une action dramatique Struensée et son histoire ! Je conviens encore, et ceci est plus grave, que jamais révolution, ni complot, ni coup d'État, n'a pu être conduit comme Bertrand de Rantzau, dans la pièce de Scribe, conduit son entreprise contre Struensée.

Je ne dis pas moins une seconde fois: Que m'importe ! *Que m'importe la valeur de réalité des incidents de scène, pourvu qu'ils me saisissent et qu'ils m'amusent — et ils m'amusent* — si l'auteur a, d'ailleurs, rempli un objet qui soit objet de comédie sérieuse. Or, il l'a rempli. Il nous a dévoilé les côtés bas, tristes et risibles de toute révolution. Il l'a fait, selon sa nature, en philosophe souriant qui professe pour les hommes un mépris doux, tempéré par l'idée, heureusement incurable chez lui, que, parmi les ambitieux sans foi ni loi, les intrigants sans vergogne, les tripoteurs, les traîtres et les sots, le monde conserve encore quelques braves gens."

Il aimait fort cette pièce, d'abord parce qu'elle représentait quelques personnages du monde moyen, tels qu'il les affectionnait; il l'aimait ensuite parce qu'elle l'*amusait* — cette raison lui suffisait presque. Que ce fût un tableau pas trop sombre, avec quelque couleur locale, un tableau dont l'histoire fût plutôt le cadre que la substance même, c'était tout ce que demandait Weiss. Un peu de philosophie ne lui

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 7.

déplaisait certes point, pourvu que ce fût une philosophie souriante, encourageante, bienfaisante, mettant parmi les laideurs de la vie la fleur bleue de l'espoir et de l'idéalisme; une philosophie qui ne désespère pas de l'homme et de sa bonté première, pleine de foi en cette bonté, malgré la cruelle expérience que les circonstances ne lui ménagent pas... Et c'était justement la philosophie rose et superficielle de Scribe. D'une révolution grave, il avait tiré une comédie „avisée, enjouée, pathétique et charmante", au lieu de s'emparer des éléments mêmes fournis par l'histoire, éléments d'une bien autre importance et grandeur, il en avait fait des prétextes... Ce Ruy Blas du Nord, ce tragique Struensée parvenu au pouvoir et s'y maintenant par la tyrannie amoureuse qu'il exerçait sur la reine; cette faible Caroline-Mathilde subissant la fascination de l'amour, étaient des héros qui ne convenaient pas au talent léger de Scribe. Et, en effet, se dérobant à son vrai sujet — qui devait trouver plus tard un autre dramaturge, Paul Meurice — il leur préféra Raton de Birkenstaff, marchand de soieries à Copenhague, un „bourgeois" de son invention et du goût de Weiss. Celui-ci, quoiqu'il ne fût pas dupe de cette impuissance à saisir le sujet dans ses entrailles, quoiqu'il reconnût même le peu de réalité que contenait cette fausse peinture d'une révolution, n'en était pas autrement fâché; il se contentait d'être „amusé". Scribe avait d'ailleurs eu soin de mettre un peu de tout dans sa comédie: le bourgeois qui se sent tout à coup piqué par la vanité de jouer un rôle au-dessus de ses forces; le froid meneur d'hommes qui, seul, saura tirer profit des risques d'une révolution, risques courus par d'autres, et enfin le militaire qui, au milieu des complots, ne recherche que son avancement, trop lent, à son gré, en temps de paix: tout cela se rencontre dans la comédie de Scribe. Il y manque pourtant un type que Weiss, lui-même, juge „fondamental" dans une révolution: le type du grand rêveur, du grand patriote, dans lequel s'incarne la soif de justice, la haine des oppresseurs, l'amour de la patrie et de la liberté. Weiss prétend que ce type „ne rentrait pas dans ce sujet". Il y entrait bien, mais il aurait dépassé la mesure du talent de Scribe, qui ne pouvait aspirer qu'à créer des héros moyens et médiocres, des coquins falots ou des philosophes humanitaires, conventionnels.

Ces exemples nous suffisent pour nous renseigner sur la façon dont Weiss envisageait les rapports de l'histoire et du théâtre. Tout comme Sarcey, il attachait peu d'importance à la vérité historique, dont „il faisait fi" (comme il dit quelque part). L'histoire du passé ne lui semblait propre qu'à donner une perspective idéale aux choses, et de la couleur locale au spectacle. Sarcey se demandait d'abord si la pièce „était bien faite", et il passait sur les déviations des caractères historiques, à condition que le conflict dramatique en tirât profit ; Weiss avait le même goût pour le côté scénique d'une pièce et se contentait même, au besoin, de l'avantage d'une intrigue plus romanesque ou plus aisée que profonde et vraie.



Ce n'est pourtant pas que le goût de l'histoire lui manquât. Il avait au contraire la passion très éclairée et très documentée des choses du passé. Ses feuilletons dramatiques les plus réussis sont des analyses historiques, qu'il faisait avec une grande pénétration et d'un pinceau très varié ; on voit bien que tout ce qu'il dit est topique. L'étude sur *Mlle de Vigean* de Simonne Arnaud [1], en est un brillant exemple ; tout ce qu'il y a d'historiquement inexact dans cette belle élégie d'amour ne lui échappe pas. Le laps de temps qui sépare Rocroi de Fribourg est trop resserré, les querelles de Louis de Bourbon avec la cour sont avancées de quelques années, le nom de Condé est prématurément donné, puisque le héros, au moment de ses aventures amoureuses avec Mlle de Vigean, n'était que duc d'Enghien. Il vit bien ces inexactitudes, ces anachronismes, et fit une magistrale reconstitution de la vérité historique. Mais ce qui l'intéressait particulièrement, nous l'avons dit, ce n'était pas le vrai, mais le vraisemblable, et surtout les nécéssités scéniques. Dans l'âme du Condé de Mademoiselle Arnaud, il y a simultanément plusieurs Condé, et des sentiments qu'il n'aurait eus que successivement. Qu'importe ! si la pièce gagne à cette concentration psychologique et par le raccourci d'une suite d'événements, qu'il aurait été malaisé de montrer autrement ...

---

[1] *Autour de la Comédie Française*, p. 33.

Son goût pour l'analyse et pour la reconstitution historique se montre également dans beaucoup d'autres études critiques. A propos de *La jeunesse du roi Henri*, de Ponson du Terrail, cette pièce qui n'a d'autre valeur que l'attrait des costumes, des flambeaux et de jolis points de vue du vieux Paris — Weiss trace le véritable tableau de la jeunesse de ce roi, d'après les sources les plus authentiques [1]. Il montre tout ce qu'il y avait en lui d'inconstance, de légèreté et même d'indélicatesse sentimentale — choses qui ne pouvaient que se prêter très mal à un drame chevaleresque. La critique dramatique de la pièce n'existe presque pas; le critique devient historien et le feuilleton se transforme en une excellente monographie historique où l'authenticité des informations s'allie à la vivacité et au pittoresque du style.

Ce qu'il avait brillament fait pour le *Henri III* d'Alexandre Dumas père, pour le *Condé* de Mlle Arnaud, pour le *Henri IV* de Ponson du Terrail, il le fit aussi pour le *Kléber* de Gaston Marot et Edouard Philippe [2], cette pièce vivante, d'un dialogue si naturel, qui découpa la vie du fameux général en huit tableaux, en l'entremêlant d'un roman quelconque d'amour. Le septième tableau: „l'entrevue de Kléber et de Bonaparte", lui donna l'occasion d'une splendide analyse psychologique du grand génie mystérieux que fut Bonaparte. Il découvrit au fond de son âme une brûlante aspiration vers l'Orient — ce que les Allemands appellent *Drang nach Osten*. Comme un autre Alexandre, Bonaparte rêva de remonter le cours du soleil jusqu'à sa source, il se laissa enivrer par le vaste dessein de conquérir l'Orient, et l'exposa à Kléber: on ira aussi en Perse, dans l'Inde, et on ne s'arrêtera qu'à Madras et à Delhi ... Telle serait la clef de la vie de Napoléon et ainsi s'expliquerait l'expédition d'Égypte en 1798 et la campagne de Russie, où, au lieu de se diriger vers Saint-Pétersbourg, comme lui conseillaient ses généraux, il s'entêta à s'établir à Moscou ... Le mirage asiatique qui l'avait toujours fasciné l'éblouissait encore ... Mais il faudrait lire cette page de psychologie historique, pour se faire une idée de la maîtrise et de la pénétration de Weiss. On regrette vivement que, si merveilleusement doué pour

---

[1] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 79.
[2] *Le Drame historique et le Drame passionnel* p. 93.

l'intelligence et la résurrection du passé, l'ancien professeur d'histoire n'ait pas développé plus amplement ses dons dans cette direction ...

A l'occasion du *Louis XI* de Casimir Delavigne, Weiss traça également un excellent tableau de ce roi, surtout au déclin de sa vie „tel que l'avait fait la maladie, la longue contention de l'esprit, le remords physique, les premières atteintes de l'apoplexie, abêti et surexcité par la crainte de la mort, mais politique toujours aussi appliqué, despote toujours aussi avare de son pouvoir, vilain homme et méchant homme, plus que jamais". [1] Cette vive peinture des personnages historiques ou d'une époque, qui éclate dans tant de pages de critique théâtrale de Weiss, nous le montre non seulement documenté, mais aussi très soucieux de mettre une pièce dans son cadre. Si peu de cas qu'il fît de la vérité historique, prise en elle-même, pour elle-même, sa critique se rapportait toujours à l'histoire. La physionomie des circonstances réelles pouvait être un peu changée, ce qui l'intéressait c'était de voir si ce changement profitait à la pièce ou non. Si oui, l'auteur dramatique avait eu raison de pratiquer quelques arrangements, qui par le fait même devenaient nécessaires. La qualité essentielle d'une pièce est d'être bien faite; il ne faut pas juger le théâtre en historien, ni l'histoire en dramaturge. Et, certes, il n'y a rien à objecter à cette façon de voir.

*

Son amour du passé et du drame historique avait pourtant des limites. Sa discrétion littéraire, sa pondération, son penchant pour l'analyse des mouvements de l'âme et de tout ce qui met en jeu les sentiments, et non leur vaine apparence, l'empêchaient de goûter pleinement les pièces à grand spectacle, qui prennent seulement à l'histoire un prétexte à étaler de beaux costumes et de pittoresques décors. Il n'admettait pas que le drame lui-même fût immolé à la mise en scène, si habile qu'elle fût. „Supposez, disait-il, en parlant de *Théodora* de Sardou [2], les soldats sarmates vêtus ou placés autrement qu'ils ne sont, le costume de cérémonie

[1] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 49.
[2] *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 227.

de l'impératrice moins chargé de perles et de rubis, la coupole de Sainte-Sophie supprimée, les accessoires empruntés à des époques hétérogènes ou disposés avec moins de minutie, aussitôt le principal de la pièce tombe et disparaît."

Il y a, certes, un sujet pathétique dans ce drame, mais pour qui aime peu le pathos, lui préférant une certaine discrétion de ton et d'invention, le sujet est par trop recherché et trop accommodé en vue d'un panorama historique; sa trame est envahie pas des détails; la toile peinte joue un trop grand rôle dans le développement du drame, et le souci excessif du décor s'y fait déjà jour: avec le temps cela allait empirer au grand dommage du théâtre psychologique.

Cette recherche du décor pittoresque, cette peinture de la surface des caractères et de moeurs (le mot est de Sarcey), cette mise en scène, passant au premier rang, étaient autant, de motifs qui l'empêchaient de goûter le théâtre historique de M. Sardou. Il le proclama sans défaillance dans des articles retentissants[1]. Il ne lui avait pourtant pas cherché querelle pour l'altération du caractère de Justinien. Il lui suffisait que son portrait fût acceptable, sinon pour le héros, au moins pour l'époque et pour l'idée que nous nous faisons d'un empe-

[1] Parmi les papiers de Weiss, nous trouvons cette lettre inédite de M. Sardou, datée du 31 octobre 1881, lettre par laquelle celui-ci contestait ses jugements critiques. Nous en publions un extrait: „Car enfin, vous me permettrez bien de vous critiquer un peu à mon tour. Je constate dans vos articles si spirituels et si fins une terrible lacune: pour tout ce qui est caractères et moeurs, votre jugement est on ne peut plus sûr. Mais pour ce qui est de l'*action* dramatique même, c'est une autre affaire! L'enchaînement logique des faits qui met en jeu ces caractères et ces moeurs, pour en faire saisir tous les côtés tragiques et plaisants; cette intrigue dont le but est d'opposer, de heurter ces caractères et de faire jaillir du choc la passion, l'intérêt, c'est-à-dire le *Drame* même; cette action enfin qui est la condition vitale de l'art théâtral, son but et sa raison d'être... Tout cela vous laisse froid la plupart du temps, ou vous échappe, ou même vous offusque et, chose curieuse dans le drame, ce que vous méconnaissez le plus, c'est le drame lui-même. Vous êtes un peu, devant une oeuvre dramatique, comme cet ambassadeur du Maroc qui, mené à l'Opéra par l'ordre de Louis XIV, s'extasiait tant qu'on accordait les violons; mais au moment même où commençait la symphonie, s'écriait ceci: « cela se gâte!... » Tant que l'auteur prélude, pose ses personnages, établit leur caractère et le milieu où ils s'agitent, vous goûtez assez la chose; mais dès que la symphonie commence, c'est-à-dire la pièce, la fable, l'intérêt, le drame, vous n'y êtes plus: « cela se gâte! » Et je n'en veux qu'une preuve entre cent: votre singulier jugement sur Dora par exemple!"

reur byzantin — et il l'était. Emporté par son sujet, Weiss nous traça même un tableau merveilleux de Justinien, qui ne fut pas seulement le constructeur de *Sainte-Sophie* ou le sage empereur qui fit rassembler les *Institutes*; mais fut encore, et surtout, un tyran, prenant assez peu de soin de la justice et du droit privé, un faux grand prince qui, ne sachant pas résister aux Slaves, aux Germains ou aux Sarmates dut leur acheter une paix honteuse. La peinture est de main de maître; on n'y pourrait pas faire une seule retouche.

De cette façon s'explique également le sorte d'acharnement que Weiss mit toujours à combattre le théâtre historique de Victor Hugo. Il y sentait trop l'amour des accessoires et de l'appareil du drame, développé au préjudice de l'émotion, de la psychologie et même de la science scénique, qui demande une action plus serrée; or, les drames de V. Hugo sont heurtés â chaque pas par des incidents inattendus et forcés qui en ralentissent la marche; il n'est même pas rare d'y trouver remplaçant les vrais sentiments et la passion, de grands gestes et des attitudes plus ou moins scéniques. „Mais ce qui fait surtout défaut dans le drame de M. V. Hugo, écrit Weiss [1], c'est la passion sincère et l'émotion jaillissante. Il y supplée par l'appareil théâtral. Ses drames sont, avant tout, des spectacles. Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre. Nous ne contestons pas tout ce que M. Victor Hugo, par le soin du costume et l'activité de la mise en scène, a ajouté au drame de cliquetis et de mouvement. Il faut pourtant quelque autre chose. Les cercueils de *Lucrèce Borgia*, le cortège lugubre de *Marie Tudor*, le sac sinistre du *Roi s'amuse*, la litière écarlate du cardinal dans *Marion Delorme*, nous communiquent tout d'abord un choc rapide de terreur ou plutôt de surprise. Mais La Harpe l'a dit: « Malheur à qui ne cherche qu'à étonner; car on n'étonne pas deux fois ! » On est resté insensible l'autre jour devant le sac où s'enveloppe le cadavre de Blanche: c'est que le sac était prévu, connu et escompté."

Il est curieux de constater combien le critique qui écoutait „avec extase" *La tour de Nesle* ou n'importe quel gros drame historique d'Alexandre Dumas père, assez scénique, en somme, mais dépourvu de psychologie et de finesse, se

[1] *Le Théâtre et les Moeurs*, p. 73.

montrait impitoyable aux défauts des drames hugolesques. Y avait-il là un parti pris? Je ne sais. Même quand la pièce est bien agencée — comme *Angelo* ou *Marie Tudor* — il ne voulait pas y reconnaître de mérite dramatique; il les trouvait froids et artificiels, pleins de convenu et de rhétorique. Il n'y a peut-être que les *Burgraves* qui aient trouvé grâce devant lui, non par leur ordonnance, mais par une magnifique résurrection de l'Allemagne du XIIe siècle, en l'étroit espace d'un petit bourg des bords du Rhin. Tout le reste ne lui paraissait qu'un mélange étrange d'éléments mélodramatiques: espions, poisons, cercueils, morts pris pour des vivants, ou vivants pris pour des morts, chausse-trappes ... sur lesquels le poète jeta la pourpre de ses vers grandiloquents ...

*

Tel était le penchant de Weiss pour l'histoire ... Son goût personnel, développé aussi par ses premières occupations, l'y portait naturellement. Toute occasion lui était bonne pour faire une excursion dans le passé et pour éclairer une situation ou un personnage réel, d'une lumière tirée des chroniques du temps. Son pinceau excellait d'ailleurs dans ce genre de reconstitutions et de comparaisons historiques.

Ses préférences — en dehors du théâtre qu'il avait toujours aimé — allaient aux *Mémoires* et aux *Chroniques*, dont il faisait l'essentiel de ses lectures. Saint-Simon lui paraissait un dieu de l'histoire comparable à Tacite et à Hérodote; Retz ne serait égalé pour la force et la finesse de son jugement que par Thucydide; Mme de Staël pourrait soutenir la comparaison de Salluste; et le récit du combat de la porte Saint-Antoine, dans Mademoiselle de Montpensier, ne serait surpassé par aucune bataille de Tite-Live ... L'histoire de France n'avait pas de secret pour lui; Loyal Serviteur, Regnier de la Planche, Lanoue, Mme de Motteville, Fléchier, tous les chroniqueurs en un mot, petits historiens, auteurs de mémoires ou de follicules, étaient la nourriture préférée de Weiss. „Loin que les Mémoires ne remplissent pas tout le cadre de l'histoire, écrivait-il [1], ils le débordent pres-

[1] *Essais*, p. 16.

que toujours; mille existences individuelles s'y croisent dans le tableau de l'existence commune d'une époque; on y saisit cette réflexion du général sur le particulier qui fait le charme des oeuvres de Walter Scott et l'on reconnaît, non sans surprise, qu'on a avec l'histoire le roman historique."

Weiss fut animé d'un si grand amour pour l'histoire, et surtout pour la petite histoire, pleine de récits vivants et d'anecdotes, histoire plus pittoresque que profonde, que nous comprenons son goût pour le théâtre historique, pour les romans de Walter Scott, pour la *Chronique de Charles IX* de Mérimée ou pour *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas père.

Mais, en dehors de ces préférences et de ces incursions fortuites dans le domaine de l'histoire, Weiss écrivit aussi quelques articles de critique historique proprement dite.

L'un se rapporte aux *Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne* [1], restés manuscrits jusqu'au siècle dernier, pendant deux cents ans: ces mémoires si élégants, si bien écrits, — trop bien écrits même —, qui parent d'un style noble et compassé mille choses, parfois divertissantes, mais assez souvent inconvenantes. On pourrait croire que l'auteur fit la gageure de raconter en termes bienséants des anecdotes et des aventures scabreuses. Un bel esprit, s'il en fût, cet abbé Fléchier, qui détaille tant de crimes, de viols ou de séquestrations sans la moindre pointe de pitié: il poursuit son récit d'un style impeccable et maniéré, et fuit le terme propre, en parlant de choses qui ne le sont pas beaucoup. Cette élégance de ton et cette quiétude d'une âme souriante, sous laquelle se cache une froideur, d'ailleurs bien de son époque, ont été fort bien saisies par Weiss, qui éplucha ces Mémoires, y faisant une belle cueillette d'anecdotes piquantes et d'incongruités de forme et de fond.

Une autre étude beaucoup plus étendue fut faite par Weiss sur le duc la Saint-Simon, surtout en tant que caractère et que théoricien politique [2]. Le portrait qu'il nous traça du fameux duc, un homme plein de mérites et de qualités, mais qu'un immense orgueil rendit stériles est des plus puissants. „Je n'ai jamais rien préféré à l'honneur de mon rang",

---

[1] *Essais.*

[2] *Essais*, p. 206—246.

dit-il quelque part, „pas même la fortune". A cet orgueil, il sacrifie tout. Sa clairvoyance habituelle, son savoir, son jugement aigu s'obscurcissaient quand il s'agissait d'une entreprise qui aurait touché au rang et aux droits de la naissance; toutes les réformes salutaires de Louis XIV déchaînèrent ses imprécations furieuses, comme si elles allaient causer un bouleversement universel — chose d'autant plus amusante, que sa noblesse était de fraîche date et qu'il aurait dû se souvenir que son père avait débuté comme page d'écurie. L'histoire de ce grand mécontent, bilieux et jaloux de ses prérogatives, qui lâcha la carrière militaire, se croyant persécuté, boudeur, épiant tous les gestes de la cour, chicanant sur l'orthodoxie de tout, rancunier et gardant son franc-parler parmi tant de périls —, cette histoire est merveilleusement racontée, avec exemples topiques, et dans des traits qu'il serait difficile d'oublier[1]:

„Plusieurs semblaient soupçonner vaguement qu'il y avait désormais en France deux rois: l'un qui tenait en main le gouvernement réel, l'autre attaché au premier comme une ombre incommode qui épiait son règne et, en esprit, le refaisait. Celui-ci, chaque soir, portes closes, après la longue et douloureuse contrainte de la journée, semblable à un animal carnassier, échauffé et surexcité par la poursuite des chasseurs, qui, rentré dans sa tanière, rugit encore et bondit, et du museau fouille la terre, ravageait la gloire du roi réel. Le règne de Louis était fini; le sien commençait dès qu'il se voyait assis devant sa table solitaire, avec sa plume, seule consolation et seule ressource laissée par la jalousie de la fortune à un esprit vaste qui se sentait né pour l'empire. Là, il réprimait la maltôte, il enchaînait la persécution religieuse, il relevait les finances, il raffermissait la monarchie chancelante, il sauvait la nation près de périr. Le champ des grandes actions et des grandes espérances se déroulait à perte de vue devant ses regards.

Des chimères! Elles jaillissaient à flots, elles débordaient par-dessus les obstacles anéantis. Mais, au milieu des songes et des aventures, son intelligence nette démêlait, à côté du mal réel, le remède positif; sa raison, restée libre et lucide sous le charme de cette fantasmagorie, calculait les diffi-

[1] *Essais*, p. 216.

cultés et réduisait les ressources à leur véritable proportion. Elle se résignait à des plans de réforme modestes et suffisants pendant que l'imagination franchissait les limites du possible."

On peut juger, d'après cette page, ce qu'est le reste de cette grande étude sur Saint-Simon: vrai chef-d'oeuvre d'analyse, de pénétration psychologique et de style vif, coloré et puissant.

IX

CONCLUSION

Telles furent la vie et l'oeuvre littéraire de Jean-Jacques Weiss. Elles eurent en elles quelque chose de heurté et de brisé; on sent nettement une fâcheuse déviation dans leur développement.

Sa carrière aurait dû être tout autre, si les circonstances lui avaient permis de la mettre d'accord avec son tour d'esprit et sa nature. Essayons de la reconstituer en quelques lignes, telle qu'elle aurait dû être, suivant nous et d'après les données que nous avons étudiées au cours de ce travail.

„J.-J. Weiss, dirions-nous, vécut sous le bon roi Louis-Philippe. Son père, ancien chef de musique militaire, était devenu par la suite aubergiste à Paris. Jean-Jacques tiendra de cette double profession de son père: il sera bourgeois dans ses sentiments, dans ses goûts, dans ses idées et dans son attachement aussi instinctif que raisonné à la bourgeoisie; des années passées au régiment il conserva le panache, l'amour de la gloire et de la patrie, une grande tendresse pour le drapeau, la caserne, le régiment qui passe, musique en tête! Un moment même, à sa sortie du collège, il sera tenté d'entrer à Saint-Cyr. C'eût été une erreur; la vie militaire l'attirait par son brillant, par son imprévu, par son romanesque, mais elle ne lui aurait pas convenu par ses rigueurs et par sa discipline trop sévère. Jean-Jacques avait une indépendance de caractère qui se serait vite rebellée contre l'étouffement de son libre arbitre ... Après ses premières années vagabondes, qui ont formé en lui le sens du pittoresque et

lui ont donné l'amour de l'espace libre et de la jouissance raffinée des spectacles de la nature, il fut mis au collège. Il y fit de brillantes études; il n'était pas de la race «des pions», qui arrivent à force d'obstination et d'assiduité. Le petit Jean-Jacques était, au contraire, un garçon plus intelligent que travailleur; par nature, il était même plutôt porté à la rêverie, faisant assez souvent l'école buissonnière ... Petit encore, il dévorait des livres qui n'étaient pas tout à fait de son âge, tels les romans de Walter Scott, à la description d'aventures merveilleuses en des pays lointains, tel le *Don Quichotte* de Cervantès, telle l'*Odyssée* d'Homère, ou les romans de Paul de Kock, peinture tendre et comique de la vie des petits bourgeois. Son goût pour le théâtre s'éveilla de bonne heure; il passa beaucoup de soirées au poulailler de l'Odéon ... Il lui arriva même quelquefois de flâner, à l'heure de la classe, dans le jardin du Luxembourg ou devant les Tuileries pour voir le changement de la garde; et si le roi paraissait à la fenêtre, sa suprême joie était de pouvoir crier: vive le roi! Malgré ces lectures et ces flâneries, il obtint enfin le premier prix de composition française, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de rester l'ennemi acharné d'un système d'éducation dont le suprême but est le concours. Entré à l'Ecole Normale, il y resta trois années, s'affermissant dans son goût de l'indépendance: une indépendance, d'ailleurs assez sage, qui ne méconnaissait ni l'ordre, ni l'esprit de hiérarchie. Nommé très jeune à la chaire de littérature française à l'Université d'Aix, il y professa pendant presque vingt ans; son cours, s'il n'avait pas beaucoup d'éclat oratoire, était très bien fait, plein d'aperçus originaux, de traits amusants et quelquefois d'idées paradoxales. Car Weiss, né d'un père alsacien, de race flème, avait pour mère une basque; il alliait ainsi en lui le bon sens, la gravité, la trempe sérieuse de l'esprit germanique à la grâce légère, à l'exagération imprévue des Méridionaux. Il se maria à Aix et fut un excellent père de famille: le soir il lisait à ses enfants les *Contes* de Perrault, prenant autant de plaisir qu'eux aux aventures du Petit-Poucet, car Weiss avait gardé, même sous ses cheveux blancs, une imagination éprise du merveilleux et du romanesque ...

Son intelligence était très large, très vive, mais il faut reconnaître, cependant, que son goût était moyen. Weiss

comprenait le grand, le sublime, le lyrisme à hautes envolées, mais il ne les aimait pas assez; il se complaisait plutôt dans la littérature moyenne, tendre, d'inspiration franchement bourgeoise. Il était bien l'homme de son époque; il aimait Delavigne, cet écrivain de talent, certes, mais que le génie n'a pas visité: en fidèle sujet, il avait les goûts de son roi. Le romantisme le troubla, par son grandiose, par sa hardiesse et par sa haine du bourgeois; il fut tiède pour V. Hugo, tout en aimant le merveilleux d'Alexandre Dumas père. Le naturalisme l'épouvanta encore davantage, par son observation pénétrante, par son pessimisme, par son manque de pitié, de bonté — ce qui pour Weiss était immoral; il déclara une guerre terrible à Flaubert et à Balzac, conservant sa tendresse pour Paul de Kock; au théâtre, il poursuivait le naturalisme avec éloquence dans *la Parisienne* de Becque ou dans les drames d'Augier et d'Alexandre Dumas fils, tout en tressant des couronnes à Scribe ... Ayant lui-même beaucoup de fantaisie et de verve, il aimait les oeuvres de fantaisie légère, et on pourrait croire que, tout en considérant Molière comme un génie, il conservait dans son coeur une meilleure place à Regnard. Ses préférences allaient au charmant, au gracieux, au léger, au mignon, au fantaisiste, aux Gresset, aux Piron et aux Parny, en un mot aux *poetae minores*, poètes d'anthologie.

Moraliste, Weiss l'était aussi, et j'allais dire, et surtout. Mais il comprenait la morale un peu à sa manière. Ce bourgeois, nous l'avons dit, était doublé d'une grisette, ce qui faisait faire d'étranges gambades à ses jugements. Il lui arrivait ainsi de croire que le manque de pitié est la seule immoralité qu'il faut combattre ... N'importe ! Les meilleures pages qu'il a écrites sont toujours celles qui ont trait à la morale; ses études de moeurs sont très fouillées, très pénétrantes, dignes d'un La Bruyère ou d'un Vauvenargues, à la race desquels il appartenait. Sur le déclin de sa vie, il fut nommé à la Sorbonne, à la chaire de poésie française ... Il dut quitter Aix-en-Provence; et le fit à regret, car la vie de province lui convenait admirablement bien, avec ses aises, sa tranquillité, sa poésie. Il vint à Paris où il continua à mener la vie de province. On l'élut à l'Académie française, au premier tour de scrutin. A quatre-vingts ans, il mourut

glorieux, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants. Son oeuvre littéraire comprend plus de trente volumes de critique, d'études morales et d'histoire sans compter les innombrables articles répandus dans les revues. Il n'écrivit jamais dans les journaux, car il les avait en haine, aussi bien que la politique."

Voilà ce qu'aurait pu être la vie de Weiss si les circonstances s'étaient adaptées à sa nature. Mais en est-il jamais ainsi?

X

APPENDICE [1]

I. *Oeuvres de J.-J. Weiss*

a) Ouvrages parus du vivant de J.-J. Weiss

1 et 2. 1856 Thèses de doctorat chez Durand, rue des Grès, 7; *Essai sur „Hermann et Dorothée"* de Goethe; *De inquisitione apud Romanos Ciceronis tempore.*

3. 1865 *Essais sur l'Histoire de la littérature francaise* (Calmann-Lévy).
4. 1885 *Au Pays du Rhin* (Charpentier).
5. 1889 *Le Théâtre et les Moeurs* (Calmann-Lévy).

b) Ouvrages recueillis par Le Prince G. Stirbey

6. 1893 *Combat Constitutionnel* (Charpentier).
1892 *Goethe* (Collin éd).

7—10. 1894, 1895, 1896, 1897. *Trois Années de Théâtre 1883—85* (Calmann-Lévy); I. Autour de la Comédie Française; II. A propos de Théâtre; III. Le Drame historique et le Drame passionnel; IV. Les Théâtres parisiens.

11. 1899 *Molière.*

II. *L'activité littéraire et politique de Weiss*

1854

Courrier des Marchés. Novembre 25.

1855

Revue de l'instruction publique. Octobre 25. Novembre 22. Décembre 13.

[1] Cet appendice, malgré tous les efforts qui ont été faits pour le rendre complet, ne l'est certes pas encore.

1856

Revue Contemporaine. Mars; Novembre; Octobre.

Europe artiste. Novembre 2.

Revue des Deux Mondes. Mai 15.

Constitutionnel. Octobre 2. Décembre 19.

Revue de l'instruction publique. Janvier 10, 31. Février 21, 28. Avril 3, 24. Mai 22, 29. Juin 26. Juillet 10, 17, 31. Août 7. Septembre 25. Novembre 6. Décembre 4, 13 (?).

1857

Revue Contemporaine. Mars; Mai; Juillet; Octobre.

Revue de l'instruction publique. Avril 2. Décembre 31.

Constitutionnel. Mai 28. Juin 9. Octobre 27.

Revue des Cours publics. Mars 15.

1858

Revue Contemporaine. Janvier; Août.

Constitutionnel. Mai 29. Juin 15. Décembre 23.

Revue de l'instruction publique. Janvier 21. Avril 1er. Juillet 8, 29. Octobre 21. Novembre 4. Décembre 30.

1859

Revue de l'instruction publique. Février 17, 24. Mars 10. Avril 7. Juin 2, 23. Juillet 7. Novembre 17. Décembre 15.

1860

Revue de l'instruction publique. 23 Février; 15 Mars.

Magasin de librairie. 10 Janvier.

Courrier du Dimanche. 25 Mars; 17 et 24 Juin; 26 Août; 30 Septembre; 7 Octobre; 4 et 11 Novembre; 16 et 23 Décembre.

Journal des Débats. Mai: du 16 au 31, Premier Paris. Juin du 1er au 15, Premier Paris. Juillet du 1er au 15, Premier Paris. 29 Juillet: compte rendu sur l'Histoire de la Conquête et de la Civilisation de l'Algérie par Fillion. Août du 17 au 31, Premier Paris, Septembre du 1er au 30, Premier Paris. Octobre le 14, un article poitique. Novembre du 1er au 31. Décembre le 5, un article politique.

1861

Courrier du Dimanche. 20 Janvier; 3 et 17 Février; 3 10, 17 et 31 Mars; 7, 14, 21, 28 Avril; 5, 12, 19, 26 Mai; 2, 9, 16 et 30 Juin; 28 Juillet; 4, 18 Août, 15 Décembre.

Journal des Débats. Janvier du 1er au 31, Premier Paris; 16, compte rendu d'un „Essai sur Marc-Aurèle". Février 3, 9, 23, articles politiques.

Mars du 1er au 31, Premier Paris. Avril 5, 19, 22, articles politiques; 21, 23, compte rendu sur une „Correspondance inédite de Mme du Deffand"; 30, article sur la Hongrie. Mai du 2 au 31, Premier Paris. Juin du 1er au 3, Premier Paris; 13, 14, 17, 24, 27, Premier Paris. Juillet de 2 au 31, Premier Paris; 27, compte rendu sur „L'Histoire de la littérature française" de Géruscz. Août du 1er au 9, Premier Paris; du 11 au 15, Premier Paris. Septembre 6, 7, articles littéraires; 11 au 15. Octobre 2, 3, 15: Lettres d'Autriche; du 16 au 31, Premier Paris. Novembre du 1er au 31, Premier Paris. Décembre 9, 20, articles politiques; 30, compte rendu sur „la Fin d'un Monde", de J. Janin.

1862

Courrier du Dimanche. Mai 4, 18. Juin 15, 22, 29. Juillet 6, 13, 20, 27. Août 3, 10, 17, 24, 31. Septembre 7, 14, 21, 28. Octobre 5, 12, 19, 26. Novembre 2, 9, 16, 23, 30. Décembre 7, 14, 21, 28.

Journal des Débats. Janvier du 2 au 31, Premier Paris. Février 15, 17, articles politiques. Mars du 1er au 31, Premier Paris. Avril 26, compte rendu sur „d'Heure en Heure", d'Assolant. Mai du 1er au 31, Premier Paris. Juin du 17 au 30, Premier Paris. Juillet du 1er au 15 Premier Paris. Août du 1er au 9, Premier Paris. Septembre du 1er au 30, Premier Paris; 6 7, compte rendu de l'„Histoire de la littérature française" de Nisard. Octobre du 1er au 9, Premier Paris. Novembre du 11 au 30, Premier Paris.

1863

Courrier du Dimanche. Janvier 4, 11, 18. Février 8, 15, 22. Mars 1er, 8, 29. Avril 12, 26. Mai 17, 24. Juin 28. Juillet 26.

Journal des Débats. Janvier du 2 au 31, Premier Paris; 8, 22, Premier Paris. Février du 1er au 2, Premier Paris. Mars du 3 au 31, Premier Paris. Mai du 3 au 24, Premier Paris, Juillet du 1er au 31, Premier Paris; Août 3 (compte rendu d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Octobre du 1er au 19, Premier Paris. Novembre du 12 au 30, Premier Paris. Décembre du 1er au 2, Premier Paris; du 22 au 30, Premier Paris.

1864

Journal des Débats. Janvier du 1er au 9, Premier Paris. Février, 3, 4, 6 7, 8, 9, 10, 11, 12, 26. Premier Paris. Mars du 2 au 31, Premier Paris. Mai du 1er au 31, Premier Paris. Juillet du 1er au 31, Premier Paris. Novembre 24. Décembre 13, sur les Oeuvres littéraires de Castagnary;

16, compte rendu dur l'„Histoire fantastique de Pierrot", d'Assolant; 28, compte rendu sur „la Femme, ses vertus et ses défauts".

1865

Journal des Débats. Janvier du 1er au 31, Premier Paris; 12, 13, 19. Février 7, article sur Jules Verne. Mars du 1er au 31, Premier Paris. Mai du 1er au 31, Premier Paris (signé Camus). Juillet du 1er au 31, Premier Paris; 17. Août 10, article politique. Septembre du 11 au 29 (signé David). Octobre 13, compte rendu sur les „Duperies de l'Amour", d'E. Daudet.

Revue des Cours littéraires de la France et de l'Étranger. 18 Février: Favart, son Théâtre et son Temps; 29 Avril: Piron et Gresset: la *Métromanie* et le *Méchant* (Conférences de la rue de la Paix).

Journal général de l'instruction publique, 29 Novembre.

Journal littéraire de la Semaine. 25 Septembre.

Courrier français. 9, 16, 23, 30 Décembre.

L'Époque. Mars 13, 14, 20, 30. Avril 1, 3, 6, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 22. Mai 1, 17, 23, 24, 28, 29, 30. Juin 3, 5, 6. Juillet 3, 20, 28. Août 2, 4, 8, 9, 10, 13, 17, 22. Septembre 3, 13, 19. Novembre 3, 4, 5, 8, 10, 15.

1866

Revue des Deux Mondes. 1er Février: Les Moeurs et le Théâtre en 1866.

Revue des Cours littéraires. 17 Février: Le roi Saint-Louis et le sire de Joinville; 15 septembre: Bourdaloue, la Morale et la Politique chrétiennes.

Courrier français. Janvier 6, 13, 20, 27. Février 3, 17, 24.

L'Époque. 21 Février.

Journée. 5 Mai.

Nain-Jaune. Mai 23. Juin 2, 9, 13, 23, 27. Juillet 4, 18. Septembre 1, 15, 19, 26, 29. Octobre 3, 10, 17, 24, 27. Novembre 3, 14, 24. Décembre 2, 9, 20, 30.

1867

Le Journal de Paris. Fondé au mois de Mai 1867, quotidien.

Nain-Jaune. Janvier 3, 27. Février 7, 10, 17, 24. Mars 3, 7, 17, 24. Avril 4, 11.

1868, 1869

Journal de Paris.

1870

La Presse. Octobre 1, 3, 8, 10, 11, 12, 15, 18, 19, 20, 21, 24, 26, 27.
La Patrie. Octobre 21, 27, 23. Novembre 3, 4, 6, 7, 8, du 12 au 30. Décembre 1, 7, 9, 11, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 28, 30, 31.

1871

La Patrie. Janvier 1, 2, 3, 4, 7, 9, 19.
Journal de la Vienne. Février 6.
La Patrie (de Bordeaux). Février 25, 28. Mars 4.
Le Figaro. Septembre 8.
Journal de Saint-Pétersbourg. Juin 11, 18, 20, 25. Juillet 19, 26. Août 10 30. Septembre 9, 21, 27. Octobre 11, 15, 22, 28. Novembre 13. Décembre 8, 27.

1872

Revue des Deux-Mondes. 1er Juin: Le Mariage d'un savant (Journal d'Ampère).
Paris-Journal. Janvier 7, 9, 11, 13, 15, 19, 21, 23, 25, 27, 29, 31. Février 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 18, 20, 22. Mars 1, 3, 5, 7, 9, 11, 15, 17. 19, 21, 25, 27, 29, 31. Avril 6, 8, 20, 24. Mai 8, 14, 16, 24. Octobre 1er, Novembre 7.

1873

Revue des Deux Mondes. Septembre 15.
Paris-Journal. Les 6 premiers mois: tous les deux jours. Août 7. Septembre 29. Octobre 2, 5, 10. Décembre 3, 17, 20.

1874

Paris-Journal. Février 15, 26. Mars 4, 23. Avril 1, 18, 26. Septembre 19. Octobre 11, 15. Novembre 15.

1875

Paris-Journal. Janvier 17, 18, 21. Février 2, 8, 12. Avril 21, 28. Mai 12, 13. Juin 29. Octobre 4, 6.

1876

Paris-Journal. Janvier 17, 28. Mars 9, 14, 21, 24.
Figaro. Décembre 31.

1877

Paris-Journal. Juin 5, 8 14, 17. Octobre 9.
Le Salut. Février 25. Mars 2.

1878

Revue de France. 1er Mai (Les Illusions monarchiques).

1879

Revue de France. 1er Septembre (Questions politiques et législatives: la fin d'une constitution).

Paris-Journal. Juillet 17.

Globe. Mai 8, 14, 31. Juin 7, 16.

Figaro. Juillet 29.

Gaulois. Septembre 5, 16, 18, 20, 23, 25, 30. Octobre 2, 4, 7, 9, 11, 14, 16, 18, 21, 23, 25, 28, 30. Novembre 4, 6, 8, 12, 14, 16, 22, 25, 29. Décembre 2, 3, 5, 13, 16, 21, 23, 25, 26, 27.

1880

Revue Bleue. 17, 31 Janvier; 14, 28 Février; 13, 27 Mars; 10,24 Avril; 8, 23 Mai; 5, 19 Juin; 17, 31 Juillet; 14, 28 Août; 11, 25 Septembre; 16 Octobre; 6, 20 Novembre; 4, 18 Décembre.

Gaulois. Janvier 3, 6, 8, 11, 13, 15, 17, 18, 20, 23, 28, 29, 31. Février 3, 5, 7, 10, 15, 20, 22, 24, 26. Mars 1, 4, 8, 11, 14, 18, 21, 25, 28, 31. Avril 4, 8, 12, 16, 24, 29. Mai 2, 6, 13, 20, 24, 27, 30.

1881

Revue Bleue. 1, 15, 22, 29 Janvier; 12, 26 Février; 12, 26 Mars; 2, 9, 23 Avril; 7 Mai; 18 Juin; 2, 16, 30 Juillet; 13, 27 Août; 10, 24 Septembre; 8, 22, 29 Octobre; 5, 19 Novembre.

Figaro. Janvier 30. Février 5, 12, 19. Avril 2, 12, 16. Juillet 7, 19. Août 13. Septembre 10, 17, 26. Octobre 3, 8, 10, 17, 24, 31. Novembre 7, 14, 21, 28. Décembre 5, 12, 26.

1882

Revue Bleue. Avril 22, 29; Mai 6; 15 Juillet; 4, 11 Novembre; 2, 16 Décembre.

Figaro. Août 6; Décembre 16.

Voltaire. Mars 18, 29. Avril 13, 21, 26. Mai 10, 31, 25. Juin 21, 16, 7. Juillet 5, 19, 28. Août 9, 23. Septembre 6, 20, 27. Octobre 12, 25. Novembre 8, 22, 29. Décembre 14, 27.

1883

Revue Bleue. 6 Janvier; 10 Février.

Voltaire. Janvier 6, 9, 31. Février 17. Mars 7. Avril 18. Mai 2, 17, 31. Juin 14, 28. Juillet, 6, 12. Août 9. Octobre 11. Décembre 6, 20.

Les Débats. Les feuilletons dramatiques: Février 5, 12, 19, 26. Mars, 5,

12, 19. Avril 2, 9, 16, 23, 30. Mai 7, 21, 28. Juin 4, 11, 18, 25. Juillet 2, 9, 15, 23, 30. Août 6, 12. Octobre 1, 8, 15, 22, 29. Novembre 5, 12, 19, 26. Décembre 3, 10, 17, 24, 31.

1884

Voltaire. Janvier 13, 31. Février 21. Mars 6. Avril 3, 8, 17. Mai 2, 15. Septembre 6, 13, 18, 20. Octobre 16, 20. Novembre 2, 13.

Les Débats. Les feuilletons dramatiques: Janvier 7, 14, 21, 28. Février 4. 11, 18, 25. Mars 3, 10, 17, 24, 31. Avril 7, 12, 15, 21, 28. Mai 5, 12. 19, 26. Juin 3, 9, 16. Juillet 18, 21. Août 24. Septembre 1, 8, 15, 22, 29. Octobre 6, 13, 15, 22, 29. Novembre 3, 10, 17, 24. Décembre 1, 8. 15, 22, 29.

1885

Voltaire. Janvier, 29.

Les Débats. Les feuilletons dramatiques: Janvier 5, 12, 19, 26. Février 2, 9, 16, 26. Mars 2, 9, 16, 23. Avril 13, 20, 27. Mai 4, 11, 18, 26. Juin 1, 8, 15, 22.

1886

Revue Bleue. Mars 13.

Les Débats. Mars 2, 17. Octobre 7, 13. Novembre 1, 22. Décembre 4.

1887

Revue Bleue. Octobre 1. Décembre 17, 13.

Figaro. Septembre 10.

Gaulois. Août 7.

Les Débats. Décembre 10.

1888

Les Débats. Juillet 15. Novembre 13.

La Lanterne (Supplément) 1er Juillet.

1889

Echo de Paris. Février 19 (sur le général Boulanger).

Les Débats. Septembre 4.

Le centenaire des Débats : un article sur Victor Hugo et les Bertin.

1890

Abeille de Fontainebleau. Mars 28.

Gaulois. Avril 3.

Annales politiques et littéraires. 9 articles.

1891

Les Débats. Août 5 et 12 (articles posthumes).

LES VOYAGEURS FRANÇAIS
en Grèce au XIXe siècle (1800-1900)

Avec une préface de
M. Gustave Fougères

A monsieur SPIROU C. HARET
Ministre de l'Instruction Publique de Roumanie

Ce livre est respectueusement
offert et dédié par l'auteur.

PRÉFACE

Il est vraiment singulier que la Grèce, conquise et possédée pendant deux cents ans par des croisés français, n'ait été réellement connue de la France qu'au XIXe siècle. Les barons champenois, princes de Morée et d'Achaïe, avaient du moins l'excuse de leur seigneuriale ignorance: ils ne lisaient — et pour cause — ni Homère, ni Thucydide; ils n'étaient pas archéologues. Les ducs d'Athènes se logeaient dans les marbres de l'Acropole sans souci de Phidias ou de Périclès; ceux d'Argos et de Sparte ignoraient leurs prédécesseurs Agamemnon et Léonidas. Le grec que parlaient leurs manants indigènes n'était pour eux qu'un inintelligible „griphon". Ils ne virent dans la Grèce qu'un fief inconfortable.

Mais les humanistes qui suivirent, formés par des Grecs émigrés de Constantinople, ne montrèrent pas plus de curiosité. Les plus fervents classiques étaient aussi les plus sédentaires. Il leur suffisait d'explorer dans leur cabinet les chefs-d'oeuvre d'une contrée toute littéraire. La Grèce leur apparaissait comme un pays idéal, une région élyséenne, hantée par des ombres héroïques dont ils notaient avec vénération les gestes et les propos. C'était comme un culte domestique des ancêtres, célébré dans l'intimité du *lararium*. On ne soupçonnait guère qu'il existait une Grèce concrète, cadre réel de cette antiquité tant admirée qui avait vécu là avant d'être embaumée dans les parchemins. On oubliait que des Grecs en chair et en os continuaient à parler la langue des héros. L'atmosphère nuageuse de la légende voilait aux érudits toute réalité passée et actuelle. On révérait une humanité idéalisée, à jamais détachée du coin du monde où elle avait mené son existence terrestre avant son apothéose. C'était comme si la Grèce eût disparu de cette planète, ainsi que l'Atlantide fabuleuse de Platon. Qui donc se serait avisé de situer la Grèce sur une carte géographique?

Bien peu d'ailleurs songeaient à en évoquer la vision. Si quelques poètes, parmi lesquels on doit compter le Fénelon du *Télémaque*, rêvaient, d'après Virgile, de Tempé ou du Taygète, c'était comme de paysages de convention, où leur fantaisie ébauchait d'irréelles pastorales.

Aussi bien, les rêves poétiques de ces Arcadiens en chambre n'étaient-ils pas de ceux qui souffrent la confrontation avec leur objet. Le sens visuel, plastique et pittoresque n'était pas encore assez développé en littérature pour qu'il cherchât à se satisfaire par de lointaines enquêtes aux pays „estranges". C'est l'esprit réaliste des antiquaires qui découvrit le premier le chemin de la Grèce. Mais, dans leurs expéditions d'amateurs, le sentiment désintéressé tenait moins de place que la préoccupation plus pratique d'enrichir des collections de médailles ou de marbres. Ces explorateurs, au reste, ne savaient guère ni voir, ni décrire.

Enfin, Chateaubriand se mit en route avec l'âme vibrante de René! Ce tête-à-tête retentissant fut pour la Grèce moderne une consécration. En cela, comme en mainte autre chose, le majestueux romantique fait figure de précurseur. Il conférait à la Grèce ses titres de noblesse littéraire. Il ouvrait au classicisme épuisé des sources d'émotions insoupçonnées; il en ravivait l'inspiration par le contact de réalités inconnues. A larges doses il infusait le pittoresque, la couleur, le concret, la vie, le sentiment plastique dans des thèmes desséchés par l'esprit livresque et par la convention.

Il inaugurait l'hellénisme de plein air.

Après lui, toute une théorie de pèlerins diversement passionnés s'est mise à défiler à travers l'Hellade, à la découverte du pays et du peuple grecs. Car, parmi les autres ruines de la Grèce antique, la race grecque fut bientôt classée.

Quel état d'âme apportaient ces visiteurs, quel fut le résultat de cette confrontation de leurs rêves avec les réalités aperçues, quelles visions ils essayèrent d'exprimer, et quel fut le contre-coup de leurs impressions sur l'opinion de l'Europe cultivée, tel est le sujet qui a tenté l'auteur de ce livre.

C'est, avant tout, un chapitre fort important de l'histoire littéraire de la France que M. Lovinesco s'est proposé d'écrire. Dans son répertoire chronologique et critique de ces livres de voyageurs il nous montre l'évolution des sentiments et des modes d'expression. Pour les uns, le prestige de la Grèce antique magnifie d'un imperturbable optimisme l'aspect de la Grèce moderne. C'est la période idéaliste et enthousiaste du philhellénisme héroïque et libérateur. Puis, le sentiment réaliste et pessimiste du contraste entre la gloire de l'antique Hellade et la misère du petit royaume

qui s'ouvre péniblement à la vie moderne, provoque le désenchantement. Le spectacle bouffon de la Grèce bavaroise et klephtique inspire des pamphlets mishelléniques, dont l'ironie ne procède pas toujours d'un classicisme sincèrement attristé, mais semble plutôt friande d'un certain ragoût de blasphème: joie toute littéraire de scandaliser les idolâtres! Ensuite, l'équilibre s'établit, les jugements s'apaisent: on peut parler de la Grèce avec sympathie sans trémolos, ou avec gaieté sans dénigrement. Enfin, l'évolution s'achève, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, en pleine sérénité: la Grèce apparaît dans la parure que lui font ses paysages mieux compris et ses monuments fraîchement exhumés. Un sens esthétique et historique affiné par le style des descriptifs et par la vulgarisation des trouvailles archéologiques, chante l'hymne à la beauté de la Grèce, passe à côté des réalités mesquines pour se rafraîchir à la source des sensations épurées dont cette terre de lumière reste la bienfaisante dispensatrice.

Ce que la culture hellénique a gagné à cette vision saute aux yeux. Le salut lui est venu de cette réintégration de la littérature et de l'art classiques dans leur milieu concret, dans le décor naturel de la civilisation qui les produisit. C'est à elle que la Grèce doit tous ses succès actuels auprès de nos auteurs et de nos artistes. Jamais elle n'a été plus en vogue au théâtre, dans le roman, dans la poésie, dans les oeuvres de nos peintres, de nos sculpteurs, et jusque dans la mode. Elle réapparait partout avec un charme inédit de fraîcheur, de couleur, de réalité vivante.

M. Lovinesco nous fait connaître ceux qui, ayant vu la Grèce de leurs yeux, nous l'ont révélée telle quelle. Il nous fait ainsi mesurer tout ce que leur doivent ceux qui l'ont évoquée d'après eux, sans l'avoir vue. Tel sonnet panoramique de José de Heredia n'est-il pas la transposition versifiée d'une page de voyageur? Victor Hugo, sans doute d'après Chateau briand avait entrevu la Grèce

Dans cet âpre pays des gorges et des cimes.

S'il s'est figuré que Canaris pouvait apercevoir

A travers la vapeur du cigare,
Décroître à l'horizon *Mantinée* (!) ou Mégare,

cette illusion n'est-elle pas l'indice d'une louable intension? Et il est aussi bien évident qu'on ne peut plus lire Homère, Hérodote ou Démosthène en faisant, comme autrefois, abstraction des réalités.

L'enquête de M. Lovinesco aura un autre mérite: celui de montrer aux voyageurs futurs qui écriront encore sur la Grèce moderne la voie de l'indulgence et de l'équité. Si le ton des critiques s'est sensiblement adouci

depuis E. About, c'est aux progrès réels du peuple grec qu'en revient le mérite. Pour les Grecs d'aujourd'hui, ce bilan très impartial de l'opinion européenne à leur égard est une récompense, un encouragement et une indication.

I y a ausi dans ce travail un intérêt bibliographique qui vaut d'être signalé. Pour ceux qui désirent connaître la Grèce *de visu* ou qui déjà la connaissent, le répertoire de M. Lovinesco sera très utile. A part quelques livres devenus célèbres, beaucoup d'ouvrages ici passés en revue sont peu connus et mériteraient pourtant d'être lus. Le casanier qui se borne à voyager en pensée ou le candidat voyageur sauront gré au critique qui leur permet de choisir leurs initiateurs. Pour ceux qui ont vu le pays, c'est un plaisir de comparer leur impressions personnelles avec celles d'autrui, sans compter que les récits des plus anciens voyageurs joignent à une saveur d'achaïsme un bénéfice plus instructif. Dans Paul Lucas, dans Grasset de Saint-Sauveur, dans Pouqueville, dans Buchon qui ont connu la Grèce des bateaux à voiles et des corsaires, l'historien glane des observations topiques qui éclairent les textes anciens.

Pour toutes ces raisons, il me semble que M. Lovinesco a bien mérité des amis de la Grèce en écrivant ce livre.

GUSTAVE FOUGÈRES

I

INTRODUCTION

Avant d'entrer dans notre sujet, jetons un coup d'oeil sur les voyageurs français en Grèce, antérieurement au XIXe siècle [1]. La première relation française de voyage en Grèce remonte à la première moitié du XVIIe siècle. L'ambassadeur Deshayes, si connu par ses travaux sur Jérusalem, commentés par d'Anville, visita, le premier, la Grèce en 1621 et en 1630; sa relation de voyage, oeuvre, à coup sûr, de son secrétaire, fourmille d'erreurs. L'établissement des consuls français en Grèce remonte d'ailleurs à l'année 1615. Les jésuites de Paris s'établirent à Athènes vers l'an 1645; les capucins de la rue Saint-Honoré s'y fixèrent en 1659 et en 1669 le père Simon acheta la *Lanterne de Démosthènes*, qui devint l'hospice des étrangers.

Les Voyages [2] du sieur Du Loir, publiés en 1654, ne s'occupent qu'incidemment de la Grèce et seulement de quelques îles, vues au passage: Cérigo, Zerfanto, Naxos, Mycone, Ténos ...

[1] Le tableau de ces voyageurs a été tracé, en partie, par Chateaubriand dans le premier mémoire de son *Introduction* à son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Voir aussi sur cette question l'*Introduction* à l'*Expédition scientifique de Morée* d'Abel Blouet, Paris, Didot, 1831—1838, 3 vol. gr. in-fol., et les *Missions archéologiques françaises en Orient au XVII et XVIIIe siècles* publiées par Henri Ommont, Paris, Imprimerie Nationale, 1902.

[2] *Les Voyages du sieur Du Loir, contenus en plusieurs lettres du Levant, avec plusieurs particularites, qui n'ont point encore été remarquées touchant la Grèce et la domination du Grand Seigneur, la religion et les moeurs de*

De Monceaux parcourut, à son tour, la Grèce en 1668 et l'extrait de son *Voyage* fut imprimé à la suite du *Voyage* de Brun [1]. Le voyageur était accompagné de L'Aisné et voyageait par ordre de Louis XIV.

Le père Babin, jésuite, nous donna en 1674 une *Relation pe l'état présent de la ville d'Athènes*, que publia l'archéologue lyonnais, Spon [2]. L'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Nointel, passa à Athènes en 1674, accompagné de l'orientaliste Galland: il fit dessiner les sculptures du Parthénon. Une année plus tard, en 1675, Guillet, publia sous le nom de son prétendu frère, La Guilletière, un livre intitulé *Athènes ancienne et nouvelle* (1675, in-12), qui n'était qu'un roman composé d'après les informations des pères Simon et Barnabé; encouragé par le succès de cette première oeuvre, il publia l'année suivante une autre relation de voyage tout aussi fausse: *Lacédémone ancienne et nouvelle* (1676, 1 vol. in-12). Après avoir visité la Grèce en 1675 et 1676, Spon publia en 1678 le plus important travail de cette époque, intitulé: *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant* (1678, 3 vol. in-12), qui fait date.

Un peu plus tard le célèbre Paul Lucas tombe de nouveau dans le roman fantaisiste; il parle d'Athènes comme s'il ne l'avait pas vue, entremêlant à son récit des histoires à dormir debout [3].

Pitton de Tournefort, étant chargé par le roi avec une mission en Orient, publie en 1717 sa *Relation d'un Voyage*

---

ses sujets, etc., Paris, chez Gervais Clouzier au Palais, sur les degrez de la Sainte-Chapelle ... MDCLIV.

[1] *Voyage au Levant, c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie-Mineure, dans les Isles de Chios, de Rhodes, de Chypre, etc., de même que dans les plus considérables villes d'Egypte, de Syrie et de la Terre Sainte*, par Corneille Le Brun. Traduit du flamand, Delft, H. de Kroonevelt, 1700, in-fol. VI—414, p., portr. et pl.

[2] *Relation de l'état présent de la ville d'Athènes ancienne capitale de la Grèce, bâtie depuis 3. 400 ans, avec un abrégé de son histoire et de ses antiquités* (par le P. Babin. Préface de J. Spon), Lyon, L. Pascal, 1674, in-12, VIII+76 p. et pl.

[3] Paul Lucas, *Voyage fait par ordre du Roy dans la Grèce l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, Paris, 1712, 2 vol. in-8.

en Orient [1], composée de lettres adressées au comte de Pontchartrain, qui, en partie, s'occupent des îles de l'Archipel. Mais avec Pellegrin nous tombons de nouveau dans le roman. Sa *Relation du Voyage dans le royaume de Morée* (1772, Marseille, chez Jean-Baptiste Boy) n'est qu'un pamphlet et un recueil d'anecdotes galantes.

L'abbé Michel Fourmont, visitant la Grèce en 1729—1730 par l'ordre de Louis XV, écrivit une relation de voyage [2] et David Leroi, l'élève de Blondel, nous donna le premier voyage pittoresque en Grèce.

Avec M. de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople de 1784 à 1792, et qui voyagea en Grèce en 1776, l'essor de la littérature de voyage en Grèce devient de plus en plus grand. Son *Voyage pittoresque* [3] est des plus beaux, des plus exacts et des mieux informés. Les travaux de tout ordre sur la Grèce se suivent. Foucherot et Fauvel commencèrent leurs explorations archéologiques; l'abbé Jean-Jacques Barthélémy publia son fameux *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788) [4]; le grand helléniste D'Ansse de Villoison fut chargé d'une mission en Grèce, d'où il rapporta des manuscrits, des inscriptions et une relation de voyage; Pierre-Augustin Guys écrit son *Voyage littéraire de la Grèce* (1771) [5], le poète Delille, qui avait accompagné Choiseul en Grèce, lut à l'Académie, en 1784, à l'occasion de la réception de Choiseul, son poème *l'Imagination*, inspiré de son voyage en Grèce [6]...

---

[1] *Relation d'un Voyage du Levant, fait par l'ordre du Roy, contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs îles de l'Archipel, de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des Frontières de Perse et de l'Asie Mineure* par M. Pitton de Tournefort, Paris, de l'Imprimerie royale, MDCCXVII.

[2] Les papiers de Michel Fourmont relatifs à son voyage en Grèce sont pour la plupart conservés aujourd'hui parmi les manuscrits du Supplément grec de la Bibliothèque nationale.

[3] *Voyage pittoresque dans empire ottoman, en Grèce, dans la Triade, les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure* par le comte de Choiseul-Gouffier, embassadeur de France à Constantinople, 4 vol. Le premier volume de la première édit. date de 1782. La seconde édition augmentée est de 1842.

[4] Paris, de Bure aîné 1788, 4 vol. in-4°.

[5] 2e édit. très augm., 1776, 2 vol.; 1783, 4 vol. in-8°.

[6] Voir E. Faguet, *Dellile, le poème de l'Imagination*, dans la *Revue des cours et des conférences* du 14 juin 1906.

La Grèce, en un mot, avec le commencement du XIXe siècle, devient un important point d'attraction pour les voyageurs français, dont les récits de voyage forment un chapitre à part de la littérature française, que nous nous proposons d'étudier ici [1].

Pour limiter le cadre de notre travail, nous envisagerons seulement les oeuvres purement descriptives et pittoresques, laissant de côté les grands travaux archéologiques qu'on a exécutés en Grèce et qui font l'honneur de ce siècle. Du reste, l'inventaire des fouilles et des explorations scientifiques françaises, ayant déjà été tracé par d'autres écrivains plus compétents, il n'y a donc pas à y revenir ... [2].

---

[1] Un essai de ce genre se trouve dans la brochure de M. Félix Nève. *Voyageurs, savants et artistes sur le sol de la Grèce.* Bruxelles, 1860 (Extrait de la revue *La Belgique.*) L'auteur n'étudie que les livres du comte de Marcellus *(Souvenirs d'Orient);* de J.-J. Ampère *(La Grèce. Rome et Dante);* de Lacroix *(Les îles de la Grèce)* et d'Edmond About *(La Grèce contemporaine).*

[2] En dehors des revues spéciales, où ont été publiés les résultats des recherches archéologiques, comme les *Archives des Missions scienifiques et littéraires;* le *Bulletin de Correspondance hellénique;* le *Compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* il faut citer notamment le livre de M. G. Radet, *L'histoire et l'oeuvre de l'Ecole française d'Athènes,* Paris, Fontemoing (XIV—492 p.), 1901; Salomon Reinach. *Chroniques d'Orient. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique de 1883—1895.* Deux volumes in-8°, 1891—1896; et d'une façon générale les *Excursions archéologiques en Grèce* de M. Ch. Diehl, Paris, 1890, in-8°.

II

LES VOYAGES EN GRÈCE AVANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

§1

Le *Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli en Grèce pendant les années V et VI de la République* est extrêmement intéressant au point de vue de la répercussion qu'eurent les victoires de Bonaparte dans l'âme opprimée des Grecs. La Révolution française paraissait aux Grecs l'aube de leur propre indépendance et Bonaparte, un jeune héros devant venir payer à la Grèce la dette de reconnaissance de l'Europe, due à la Hellade. Ce récit de voyage n'est pas personnel; il a été composé après coup „par un des professeurs du Prytanée" [1].

Le vieux Dimo était le descendant d'un de ces Maïnotes, qui, ne pouvant supporter l'oppression turque, avaient émigré en Corse. S'étant acquis une certaine célébrité en botanique, il fut chargé par le gouvernement français „d'une mission relative aux arts" pour les côtes ioniennes, où d'ailleurs il voulait ramasser et étudier une petite plante marine, le *lémithochorton*, qui est un excellent vermifuge. Parti de Paris le 2 floréal an V, il fut reçu à Milan par Bonaparte qui, s'intéressant à sa mission, fit de Dimo un de ses agents en Grèce. „Mais ce n'est pas assez, lui dit le général [2], de porter

---

[1] *Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli en Grèce pendant les années V et VI* (1797—1798) *d'après deux missions dont l'une du gouvernement français et l'autre du général en chef Buonaparte*, rédigé par un des professeurs du Prytanée, avec figures, plans et vues levés sur les lieux, Paris, de l'Imprimerie de Guilleminet, an VIII, 2 vol. in-8°.

[2] I, p. 71.

vos recherches sur les plantes et les diverses productions des îles du Levant qui nous appartiennent, il est une tâche bien plus importante, bien plus utile que vous pouvez remplir, celle de répandre les semences de la véritable liberté, de rendre les enfants de la Grèce dignes de leurs maîtres et de la grande nation qui vient de briser leurs chaînes." Il ne se fit pas répéter deux fois ces instructions et partit, accompagné de son neveu Nicolo, pour propager la bonne parole de la Révolution.

Ils arrivèrent à Céphalonie, qui, secouant le joug vénitien, s'était réunie à la République française; le narrateur trouva l'occasion bonne pour tracer un sinistre tableau de la tyranie vénitienne [1]; il fit de même pour Zante [2], qui s'était, elle aussi, réunie à la République.

Mais leur vraie mission commença à Cérigo (l'ancienne Cythère). A Capsagli comme à Potamos ils furent reçus avec des cris de *Vive la République! Vivent les commissaires!* „L'allégresse, écrit le narrateur [3], était peinte sur tout les visages; on eût dit que c'était le moment de la résurrection de toute la Grèce." A Potamos, Nicolo rencontra une jeune fille nommée Lucrèce, d'une rare beauté, dont il s'éprit vite et à qui il déclara pathétiquement: „Je connais quatre saints: Sparte, Athènes, Thèbes et la France". Une grande partie du premier volume s'occupe des amours de Nicolo et de Lucrèce [4].

Débarqué à Marathonisi, le vieux Dimo présenta au bey une lettre de Bonaparte, qui lui était destinée. Partout, il se fit le propagateur de la Révolution, expliquant aux naïfs paysans ses immortels principes. Le reste du premier volume et le commencement du second nous donnent un tableau de la Maïna, de ses monuments, de l'état des esprits, de la morale, des mariages, des funérailles, de la religion des Maïnotes [5]. Une tempête jetant les deux voyageurs dans un port désert de l'Arcadie, nous y gagnons une description des moeurs, des monuments et des habitants de l'Arcadie [6].

---

[1] I, chap. VII.
[2] I, chap. VIII.
[3] I, p. 112.
[4] I, chap. X–XVIII.
[5] I, chap. XVIII–XXXII et t. II, chap. XXXIII–XLIV.
[6] II, chap. XLVI–XLVII.

Le retour se fit ensuite par Zante et Corfou, juste au moment où le jeune Beauharnais venait apporter la nouvelle officielle de l'annexion des îles Ioniques à la République.

Arrivé à Paris, le vieux Dimo, devenu aveugle, fut reçu par Bonaparte, à qui il présenta les résultats de sa mission, *en s'écriant*: „La Grèce, citoyen général, est digne de la liberté et c'est de vous qu'elle l'attend. Le bruit de vos étonnantes victoires et plus encore celui de vos vertus a tiré ces peuples du sommeil léthargique de l'esclavage dans lequel ils étaient ensevelis depuis plusieurs siècles: en eux se sont réveillés les sentiments de leurs aïeux" ...

§2

Faisons une simple mention du *Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles ioniennes* d'André Grasset de Saint-Sauveur, jeune, qui n'est pas, à proprement parler, un voyage, mais une série de monographies des îles ioniennes, s'occupant de l'histoire des monuments anciens, du gouvernement, des forces navales et terrestres que les Vénitiens y entretenaient, des moeurs, des productions locales, du commerce, de la navigation [1]. Le premier volume contient l'histoire et la description de Corfou, le deuxième s'occupe de Paxo, de Prevesa, de Vonizza et de Sainte-Maure, le troisième passe en revue les îles de Thiaqui, de Céphalonie, de Zante, des Strophades, de Cérigo et de Cérigotto.

Il est encore à rappeler du même auteur, dans le tome I de l'*Encyclopédie des voyages* [2], quelques notes et beaucoup

---

[1] *Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les isles et possessions ci-devant vénitiennes du Levant, savoir: Corfou, Paxo, Bucintro, Parga, Prevesa, Vonizza, Sainte-Maure, Thiaqui, Céphalonie, Zante, Strophades, Cérigo et Cérigotto. Accompagné d'un atlas de trente planches, composé de la Carte générale, des mouillages, des vues, des costumes et monuments anciens et des médailles et inscriptions grecques et ioniennes*, par André Grasset de Saint-Sauveur, jeune, ancien consul de France, résidant à Corfou, Zante, Sainte-Maure etc., depuis 1781 jusques en l'an VI de la République Française, Paris, chez Tavernier, an VIII (1800).

[2] *Encyclopédie des voyages, contenant l'abrégé historique des moeurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, superstices, funérailles, sciences,*

Arts et des Sciences, destinée à passer en Orient. Le mauvais état de sa santé l'obligea à quitter l'Egypte, avec d'autres officiers français, le 14 brumaire an VII, sur une tartane livournaise.

Dans le nuit du 4 frimaire, ils furent tous capturés par un corsaire, sur les côtes de la Calabre. Séparé de la plupart de ses compagnons, et après avoir failli être déposé à Zante, Pouqueville fut conduit dans le port de Navarin, où il séjourna quelques jours, avant d'être mandé par le pacha de Tripolizza. Il mit l'occasion à profit pour prendre quelques notes sur son premier contact avec la Morée et décrivit le pays parcouru jusqu'à Tripolizza, par Andréossa, Calamata, Leuctres, Léondari, les sources de l'Eurotas et celles de l'Alphée. Mais son récit abonde en détails, ajoutés, à ce qu'il semble, après coup, et sans contrôle personnel. Ceci l'a exposé d'ailleurs aux sévères critiques du colonel Leake [1] et même à une malice du lord Byron, dans ses notes de *Childe Harold* [2].

Tripolizza fut son vrai centre d'investigations. Sa qualité de médecin le mettant en contact avec beaucoup de gens du pays, il eut de fréquentes occasions de recueillir des informations. „On s'accoutumait peu à peu à nous voir, écrit-il [3], chaque jour nous gagnions un peu de liberté et je conçus l'idée d'en profiter pour recueillir les faits que je publie aujourd'hui. Ma sphère s'étendit; je fis des connaissances; mon état me procura l'occasion de voir, de fréquenter même un petit nombre d'hommes instruits avec lesquels je pus raisonner et comparer les observations que je m'étais proposé de faire dès le premier temps de ma captivité; et mes amis, témoins de mes travaux, savent que mes idées furent constamment dirigées vers ce but. Aussi, dès que j'entendais le nom d'une ville, d'un hameau, je demandais aussitôt la distance du lieu où je me trouvais, je m'informais du nombre de ses habitants, de leur industrie, je prenais enfin tous les renseignements qu'il m'était possible d'obtenir."

---

[1] Leake, *Researches in Greece*, p. 405 et suiv.

[2] Byron, *Childe Harold*, Canto II: stanza 47, nr. 17.

[3] Pouqueville, *op. cit.*, I, p. 62.

De cette manière, il décrivit diligemment presque toute la Morée: l'Arcadie [1], la Laconie [2], le pays du Magne [3], l'Argolide [4], avec un réel souci topographique et ethnographique, mais aussi avec le défaut évident de parler trop souvent d'endroits, de routes, de ruines, qu'il n'avait pas vus de ses propres yeux — défaut qu'il a en partie corrigé par la publication postérieure de son *Voyage en Grèce*.

Ce gros travail — dont d'ailleurs seulement le premier volume est consacré à la Grèce en général et à la Morée spécialement — regorge de renseignements de toutes sortes de détails sur l'état sanitaire de la Morée [5], sur son commerce, sur ses coutumes locales, sur ses pratiques religieuses, sur les chants et la musique du pays, sur les jeux, les luttes et tout ce qui a trait à ses moeurs ... A cette richesse d'informations, on reconnaît en Pouqueville un chercheur très curieux, très intrépide et, quoique ses connaissances archéologiques n'aient pas été à la hauter de la tâche qu'il s'était donnée, sa bonne volonté active et intelligente doit lui être comptée; pendant les sept mois qu'il passa en Morée, il ne négligea aucune investigation, pour être aussi complètement informé que possible.

Le II prairial an VII, il fut conduit vers Constantinople où l'attendaient de nouvelles aventures ... [6].

§5

Avec Chateaubriand commence presque un nouveau genre littéraire, qui devait s'épanouir ensuite brillamment: *la littérature de voyage.*

Certes, il y eut toujours et voyageurs, et récits de voyage... A l'époque où Hérodote écrivait, le Carthaginois Hannon accomplissait son *Périple* et le contait; Xénophon et Hérodote n'étaient, en somme, que des voyageurs. De tous temps,

---

[1] Pouqueville, *op. cit.*, I, p. 107.
[2] Pouqueville, *op. cit.*, I, p. 153.
[3] Pouqueville, *op. cit.*, I, p. 193.
[4] Pouqueville, *op. cit.*, I. p. 145 et 495.
[5] Pouqueville, *op. cit.*, p. 394—433.
[6] Pouqueville, *op. cit.*, p. 292.

il y a eu des explorateurs, des navigateurs hardis, des chercheurs curieux qui nous ont transmis le journal de leurs voyages; mais, ces récits sont plus scientifiques que littéraires; ils sont d'ordre historique, archéologique, géographique ou ethnographique. Les voyageurs étaient des chercheurs à l'affût du nouveau. Tel n'est pas le cas de Chateaubriand. L'illustre écrivain à presque inventé de toutes pièces un genre littéraire: le *voyage pittoresque* — genre, dont on a un peu abusé de nos jours, mais infiniment nouveau vers 1812, ce qui explique d'ailleurs l'unanime admiration qu'il éveilla partout [1].

„Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire, dit-il dans la *Préface* de la première édition de son *Itinéraire* [2], j'avais un autre dessein: ce dessein je l'ai rempli dans les *Martyrs*. J'allais chercher des images; voilà tout." Le genre est défini d'une manière exacte: collection d'images ou plutôt chaude peinture des choses vues [3].

Chateaubriand travaillait en 1806 à ses *Martyrs*, et pour se documenter il avait besoin de voir par ses yeux la scène

---

[1] Le succès peut être aussi attesté par les parodies qu'on en a faites, et dont la plus spirituelle avait pour titre: *Itinéraire de Pantin au Mont-Calvaire, en passant par la rue Mouffetard, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Jacques, le faubourg Saint Germain, les quais, les Champs-Elysées, le bois de Boulogne, Auteuil et Chaillet etc., ou Lettres inédites de Chaclas à Atala; ouvrage ecrit en style brillant et traduit pour la première fois du breton sur la 9° édition par M. de Châteauterne (René Perrin)*, Paris, Dentu, 8°.

Une autre parodie de Cadet de Gassicourt était intitulée: *Itinéraire de Lutèce au Mont Valérien, en suivant le fleuve Séquanien et en revenant par le mont des Martyrs.*

[2] Préface de la première édition de son *Itinéraire de Paris, à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Paris, Lenormant, 1812, 3 vol. in-8°.

[3] Pour éviter que ce genre nouveau prêtât à la critique, Chateaubriand entoure son récit de voyage d'un certain apparat d'érudition. Il l'accompagne d'une *Introduction* composée de deux Mémoires: dans le premier, il prend l'histoire de Sparte et d'Athènes, à peu près au siècle d'Auguste et la conduit jusqu'en 1803; dans le second, il examine l'authenticité des traditions religieuses à Jérusalem. Il avait commencé à traduire en latin ces Mémoires, destinés à une Académie étrangère. Il s'est ravisé ensuite.

Voilà encore au autre passage qui nous précise le but de son voyage: „Mon *Itinéraire* est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête et quelques sentiments de plus dans le coeur". (Chateaubriand, *op. cit.*, *Préface* de la 3e édition, p. XXVI, note).

où se passait son roman. Romantique par son imagination, par ses sentiments et par je ne sais quelle splendeur du faux, Chateaubriand a pourtant une conscience d'artiste qui le rapproche, par la recherche du document, des naturalistes de nos jours. En bon romantique, il aimait la couleur locale, sans fantaisie; cependant il préférait le détail précis et une vraie intuition de la nature. Fidèle à cette méthode, il écrivit *Atala* après avoir vu l'Amérique, *Le dernier des Abencérages* après avoir vu l'Espagne et ne voulait pas finir *Les Martyrs* sans avoir parcouru la Grèce. „J'avais arrêté le plan des *Martyrs*, écrit-il, la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés, je ne crus pas devoir y mettre la dernière main avant d'avoir vu les pays où ma scène était placée: d'autres ont leurs ressources en eux-mêmes; moi, j'ai besoin de suppléer à ce qui me manque par toutes sortes de travaux" [1]. L'ironie contre les écrivains à la couleur locale fantaisiste est savoureuse.

Parti de Paris le 13 juillet 1806, il fut accompagné par sa femme jusqu'à Venise [2]. Il la laissa là aux bons soins du fidèle et affectueux Ballanche [3] et se rendit seul à Trieste, d'où il s'embarqua le Ier août pour l'Orient et pour la Terre-Sainte. Après avoir subi les désagréments d'un orage, le 10 août à une heure de l'après-midi, il foula pour la première fois le sol sacré de la Grèce, à Modon ...

Avec Chateaubriand arrivait en Grèce l'écrivain le plus pittoresque du commencement de ce siècle, le peintre ému des savanes de l'Amérique, celui qui, après Rousseau, avait le plus le sentiment de la couleur, de la beauté plastique et de toutes les harmonies de la nature. Si en Amérique la végétation exubérante et sauvage des landes, la virginité, pour ainsi dire, des hommes et de la nature, l'avaient touché, en Grèce il goûta le fini des paysages, le charme doux qui se dégage de ce ciel bleu, de ces collines brûlées par un soleil impitoyable et de cet essaim de souvenirs glorieux qui bourdonne autour de chaque ruine. Peintre accompli de la nature, chantre magistral des couchers de soleil, Chateaubriand

---

[1] Chateaubriand, *Itinéraire*, I, p. 1—2.

[2] Son *Itinéraire* ne parut pourtant qu'au mois de mars 1811.

[3] Pour son voyage jusqu'à Venise, voir des détails dans les *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 506.

était aussi un voyageur averti et informé. Les pierres du Parthénon lui parlaient un langage qu'il comprenait ; l'antiquité classique n'avait pas de voiles pour lui. „C'est là, dit Villemain [1], ce qu'il a nommé modestement *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tout en y prodiguant la richesse du coloris et le luxe le plus ingénieux de souvenirs antiques et d'allusions. Le livre n'en est pas moins vrai dans ce qui touche l'auteur même : il n'y a pas biographie plus exacte que le journal d'un voyageur qui décrit jour par jour ce qu'il lui arrive de voir, ou d'imaginer, en route."

Villemain a touché juste. Dans tout son *Itinéraire*, on verra ce double aspect de l'auteur : Chateaubriand peintre et Chateaubriand évocateur de réminiscences classiques, qu'il entremêle aux descriptions des paysages pittoresques.

La Grèce à cette époque (1806) était, on le sait, une misérable province ottomane. A peine débarqué à Modon, Chateaubriand apprit de quelle manière le pacha de Morée avait rendu sûrs les chemins de la province. L'histoire mérite d'être racontée ; nous saluons en elle une aïeule de tant d'anecdotes piquantes sur les brigands, anecdotes qui deviendront, ensuite, presque obligatoires pour tous les voyages en Grèce.

Il y avait vers le mont Ithome une troupe d'une cinquantaine de brigands. Le gouverneur de Morée, Osman Pacha, décidant de les exterminer, fit cerner les villages et „comme il eût été trop long et ennuyeux pour un Turc de distinguer l'innocent du coupable" on détruisit tout simplement tout ce qu'on rencontra. Les brigands périrent, mais avec eux trois cents paysans grecs trouvèrent une mort imméritée. L'anecdote donne une édifiante idée de la domination turque.

De Modon, Chateaubriand entreprit la traversée du Péloponèse, dans un équipage qui ne manque pas de couleur locale [2]. En tête il y avait le postillon grec à cheval, tenant en laisse un autre cheval, qui devait servir de remonte ; suivait, ensuite, un janissaire, le turban en tête, deux pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre au côté et un fouet à la main pour faire avancer les chevaux du postillon ; venait enfin Chateaubriand, armé comme le janissaire,

---

[1] Villemain, *La tribune moderne : Chateaubriand*, p. 149.

[2] Chateaubriand, *Itinéraire*, I, p. 31.

portant de plus un fusil de chasse; le domestique Joseph fermait la marche ...

Il passa par Coron [1], où il fut l'hôte du consul de France, Vial, et prit le chemin de Tripolizza [2], capitale de la Morée, où il devait voir le pacha pour en obtenir le firman de poste nécessaire au passage de l'isthme de Corinthe. Son entrevue avec le pacha fut des plus amusantes et les détails, que le voyageur cite tout au long sont très instructifs pour la connaissance de l'époque.

De Tripolizza, Chateaubriand passa en Laconie [3], où il visita les ruines d'Amyclée et celles de Sparte, qu'il avait, d'après la lecture d'un passage de Pouqueville mal interprêté cru reconnaître dans le petit village de Mistra ; après de pathétiques recherches, il les trouva, enfin, non loin de là[4] et laissa couler le flot de son enthousiasme et de ses réflexions pleines d'une tristesse non dépourvue de grandeur, sur l'écroulement des choses humaines. Il traversa ensuite l'Eurotas, après avoir bu de son eau selon son habitude [5]. Il passa la nuit du 18 août, sur les bords de ce fleuve, comme dans un enchantement. „Je m'enveloppai, écrit-il [6], dans mon manteau et je me couchai au bord de l'Eurotas sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine que la Voie Lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve et à la clarté de laquelle on aurait pu lire. Je m'endormis, les yeux attachés au soleil, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique,

---

[1] Le souvenir de son passage dans la Messénie est resté dans la description qu'il a faite de cette province dans *Les Martyrs*, troisième édition, I, p. 8—42 et 43.

[2] Une description détaillée de cette ville a été donnée par Pouqueville dans son *Voyage en Morée*.

[3] Une description de la Laconie voir dans *Les Martyrs*, t. II, troisième édition, p. 338.

[4] Cette opinion avait pourtant été très justement exprimée par Spon, l'abbé Fourmont, Leroi, d'Anville.

[5] Chateaubriand, *Itinéraire*, p 109. Voir un autre passage: „Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie: ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Ebre".

[6] Chateaubriand, *Itinéraire*, I, p. 119.

et surtout à me réveiller au milieu de la nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le bramement des daims et des cerfs, les mugissements d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher à demi éteint rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois, lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes. Tout cela plaît à vingt ans, parce que la vie se suffit pour ainsi dire à elle-même et qu'il y a dans la première jeunesse quelque chose d'inquiet et de vague qui nous porte incessamment aux chimères, *ipsi cibi somnia fingunt;* mais, dans une âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides; il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire. Je dormirais encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates, ou les onze fils de Jacob doivent visiter mon sommeil; mais je n'irais plus chercher une terre nouvelle, qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue; il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone, ou les légions de Pharsale, *grandia ossa!* des champs dont les sillons m'instruiraient et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme."

Parti le lendemain, il passa en Argolide et à midi s'arrêta dans le gros village de Saint-Paul, qui venait d'être le théâtre d'un événement tragique. Une jeune fille restée orpheline avait été envoyée par ses parents à Constantinople, où ele apprit le turc, l'italien et le français; de retour dans son village, on la soupçonna de complaisance pour les étrangers. Les paysans décidant de la faire périr, se procurèrent d'abord l'argent demandé par l'autorité pour le meurtre d'un chrétien, puis assommèrent, une nuit, la malheureuse. Mais le pacha fit ensuite des difficultés et demanda une plus grosse indemnité pour une jeune fille qui avait eu de la beauté, de l'éducation et avait tant voyagé [1].

Le 20, au lever de l'aurore, Chateaubriand était déjà à Argos, dont les ruines ne lui parurent pas répondre à la gran-

---

[1] Chateaubriand, *Itinéraire*, p. 122, 3.

deur d'un nom si glorieux [1]. Dans cette ville il fit la connaissance du médecin grec Avramiotti, celui là même qui allait tant critiquer son *Itinéraire* [2].

Après une courte inspection des ruines de Mycènes [3], qu'on commençait à connaître par les fouilles de lord Elgin, après une visite au tombeau d'Agamemnon et après avoir laissé en route Némée, il arriva à Corinthe qu'il visita sans, toutefois, monter jusqu'à l'Acrocorinthe, dont l'accès était défendu aux voyageurs par les Turcs. A Dervène, Chateaubriand montra au commandant turc le sauf-conduit que lui avait remis le pacha ; on l'invita à boire du café et à fumer la pipe. Pour lui prouver que sa carabine portait loin, le commandant en tira un coup sur un paysan qui montait la colline. Le paysan fut blessé et pour le guérir on lui donna encore cinquante coups de bâtons. Ce fait jette une lumière éclatante sur la manière dont les Turcs gouvernaient le pays [4].

Après avoir visité Mégare, où il pratiqua un peu la médecine, Chateaubriand fit enfin, le 23 août, son entrée dans cette Athènes qu'il avait tant de fois évoquée. Cette entrée par la voie sacrée prend sous la plume de l'écrivain l'impor-

---

[1] Elles avaient déjà été décrites par Chandler en 1756, l'abbé Fourmont en 1746 et Pellegrin en 1719.

[2] Cet Avramiotti publia une brochure intitulée: *Alcuni censi critici*, qui se rapporte à la première partie de l'*Itinéraire :* elle fut publiée à Padoue en 1817. On en trouve un résumé dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, 1817, t. II, p. 158, et t. III, p. 372. Le bon Millin dit excellemment:„M. Avramiotti peut avoir raison ; mais il n'a jamais raison sans aigreur". Il conteste à Chateaubriand la connaissance de la géographie, du grec, de l'histoire de la mythologie; il lui cherche querelle sur des détails futiles; il nie par exemple l'authenticité de l'entrevue de Ch. avec le pacha de Tripolizza; il lui reproche d'avoir omis certaines choses (le moyen de tout voir en dix-neuf jours!) et d'avoir inventé des histoires anecdotiques, de toutes pièces. En somme, c'est une critique quelquefois assez fondée, mais qui perd sa valeur par l'impertinence du ton et par l'importance exagérée donnée aux détails. Chateaubriand avait déclaré dans la préface qu'il n'avait aucune prétention à 'érudition; il faut donc considérer son *Itinéraire* comme un voyage purement pittoresque. Cette brochure a un autre mérite. Son existence, à elle seule, rend inutile la discussion sur l'authenticité du voyage de Chateaubriand en Grèce. On l'avait pourtant mise en doute.

[3] Sur Mycènes cf. Fauvel dans ses *Mémoires ;* l'abbé Fourmont; de Monceaux. Choiseul-Gouffier en possédait des dessins.

[4] Chateaubriand, *Itinéraire*, I, p. 146.

tance d'un rite solennel: „Nous commençons, écrit-il [1] à défiler en silence par la Voie sacrée: je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête; le janissaire avait retourné son turban, et par extraordinaire on avait frotté et pansé les chevaux."

A Athènes, il fut reçu par le célèbre consul de France, Fauvel, qui le pilota, lui, comme tant d'autres, à travers les monuments antiques; quatre jours lui suffirent pour en avoir une juste impression [2]. Il quitta Athènes, non sans mettre quelque affectation dans ses regrets: „J'étais bien aise, écrit-il, de quitter Athènes de nuit; j'aurais eu trop de regret de m'éloigner de ses ruines à la lumière du soleil; au moins, comme Agar, je ne voyais point ce que je perdais pour toujours." Arrivé à Kératia, il y fut retenu par une malencontreuse fièvre: „Me voir tout à coup arrêté par un accident. La fièvre me retenait à Kératia, dans un endroit inconnu dans la cabane d'un Albanais! Encore si j'étais resté à Athènes! Si j'étais mort au lit d'honneur, en voyant le Parthénon!" La fièvre tomba, heureusement, Chateaubriand peut s'embarquer le 29 et continuer son voyage vers Jérusalem.

Telles sont les notes de voyage de Chateaubriand; c'est une poudre d'or jetée sur un texte un peu sommaire. Son passage en Grèce fut court; en dix-neuf jours il traversa rapidement le pays de Modon à Athènes, dans des conditions excellentes et avec des facilités explicables. Si, par conséquent, ces notes manquent un peu d'observation, de détails topiques, elles rachètent ce défaut par la magnificence des descriptions

---

[1] Chateaubriand, *Itinéraire*, I, p. 164.

[2] Sur ce fameux antiquaire il faut lire la *biographie* très minutieuse que lui a consacrée M. Ph.-E. Legrand dans la *Revue archéologique*, 1897 janv—-fév., p. 41; mars—avril, p. 185; mai—juin, p. 385 (t. XXX) et juillet—août, p. 94; sep.—oct., p. 185 (t. XXXI). Né en 1753, il fut envoyé avec l'ingénieur Foucherot en Grèce, par le comte de Choiseul-Gouffier, qui composait alors son *Voyage en Grèce*. Le Ier février 1781, après maintes aventures, ils arrivèrent à Athènes. Lorsque Choiseul fut nommé ambassadeur à Constantinople, Fauvel fit partie du brillant cortège d'artistes, de lettrés et d'érudits qui le suivit en Orient. Nommé plus tard consul à Athènes, il y résida jusqu'à l'Epanastase, rendant d'incalculables services aux voyageurs de passage en Grèce et s'occupant avec bonheur d'archéologie. Il mourut en 1838 à Smyrne, le vice-consulat d'Athènes ayant été supprimé en 1831.

et la beauté du style de l'un des plus grands poètes du siècle.

L'*Itinéraire* de Chateaubriand, si succinct qu'il soit (dans la partie réservée à la Grèce), a donc le mérite d'avoir presque inventé le modèle de la littérature des voyages pittoresques, qui allait se développer brillamment ; mais il ne faut pas non plus oublier un autre mérite qui n'est pas moindre. Il a donné le branle à un mouvement de curiosité pour la Grèce, au point de vue pittoresque et classique — ceci n'était pas absolument nouveau —, mais aussi au point de vue national. Pour Chateaubriand il n'y avait pas seulement la Grèce ; il y avait aussi les Grecs. Il n'admirait pas seulement les ruines d'Athènes, il s'intéressait aussi aux descendants de cette race glorieuse qui a engendré tant de chefs-d'oeuvre. Il fut donc un des promoteurs du mouvement philhellénique, qui allait donner de si beaux résultats pratiques. Ses sentiments envers les Grecs et leurs tyrans, les Turcs, furent éprouvés par tout le monde en 1825, il fut un des premiers qui protestèrent contre le despotisme turc. Voici quelques passages de son *Itinéraire :*

„Le reste de ces champs dévastés appartient à des Turcs qui possèdent trois ou quatre mille pieds d'oliviers et qui dévorent dans un harem à Constantinople l'héritage d'Aristomène. Les larmes me venaient aux yeux en voyant les mains du Grec esclave inutilement trempées de ces flots d'huile, qui rendaient la vigueur aux bras de ses pères pour triompher des tyrans.“ [1]

Ou ailleurs [2]:

„L'Attique, avec un peu moins de misère, n'offre pas moins de servitude. Athènes est sous la protection immédiate du chef des eunuques noirs du sérail. Un disdar, ou commandant, représente le monstre protecteur auprès du peuple de Solon. Ce disdar habite la citadelle remplie des chefs-d'oeuvre de Phidias et d'Ictinus, sans demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la masure qu'il s'est bâtie sur les ruines des monuments de Périclès, quelquefois seulement, le tyran automate se traîne à la porte de sa tanière ; assis, les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de

---

[1] Chateaubriand, *Itinéraire,* t. I, p. 41.
[2] *Itinéraire* t.I, p. 257.

Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et sur la mer d'Epidaure."

Il reconstituait même, en rêve, une Grèce indépendante, à sa guise [1]: „Je me figurais qu'on m'avait donné l'Attique en souveraineté. Je faisais publier dans toute l'Europe que quiconque était fatigué de révolutions et désirait trouver la paix, vint se consoler sur les ruines d'Athènes où je promettais repos et sûreté, j'ouvrais des chemins, je bâtissais des auberges, je préparais toutes sortes de commodités pour les voyageurs; j'achetais un port sur le golfe de Lépante, afin de rendre la traversée d'Otrante à Athènes plus courte et plus facile. On sent bien que je ne négligeais pas les monuments, les chefs-d'oeuvre de la citadelle étant relevés sur leurs plants et d'après leurs ruines; la ville entourée de bons murs était à l'abri du pillage des Turcs. Je fondais une Université où les enfants de toute l'Europe venaient apprendre le grec littéral et le grec vulgaire."

On voit donc par ce passage que Chateaubriand fut non seulement un des premiers philhellènes, mais aussi le premier promoteur de l'*Ecole française d'Athènes* ...

§6 et §7

Nous devons *Les lettres sur la Morée* de Castellan [1] à une circonstance particulière qu'il importe de préciser.

Le sultan, voulant faire édifier une forme pour radouber les vaisseaux de ligne, à l'instar de celle construite par Grognart à Toulon, invita celui-ci à venir à Constantinople, mais trop âgé, il déclina l'invitation et le gouvernement français envoya à sa place un autre ingénieur, Ferregeau, avec une équipe de collaborateurs: c'est précisément en qualité de dessinateur que Castellan fut compris dans cette mission. Des événements imprévus empêchèrent la construction projetée. Castellan profita pourtant de ce voyage pour prendre des dessins des monuments vus, des positions pittoresques

---

[1] Chateaubriand, *Itinéraire*, t. I, p. 240.

[1] *Lettres sur la Morée et les îles de Cerigo, Hydra et Zante* par S.-E. Castellan (avec vingt-trois dessins de l'auteur, gravés par lui-même et trois plans), Paris, H. Agasse, 1808, 2 parties en I vol. in-8°.

aperçues en passant, et pour recueillir des notes sur les choses qui l'intéressaient; malheureusement il ne put publier son manuscrit que tard, après la publication du *Voyage en Morée* de Pouqueville: „J'ai été obligé, écrit-il, de supprimer du mien tout ce qui n'aurait été qu'une répétition fastidieuse et qu'on aurait pu prendre pour un plagiat." Ces lettres, écrites à la fin du XVIIIe siècle (la première étant datée du 24 décembre 1796), ne parurent qu'au commencement du XIXe; elles entrent donc dans le cadre de notre sujet ...

Le premier volume débute par une description, assez détaillée et avec dessins à l'appui, du port San Nicolo, de la grotte formée par des stalactites, des ruines du temple de Vénus, que les habitants nomment le Palais de Ménélas, des ruines de l'ancienne ville de Cythère, en un mot, de tout ce qu'on pouvait voir de remarquable dans l'île de Cérigo [1], qui fut la première étape du voyageur (Lettres III et IV). Nous passons ensuite à Napoli de Malvoisie [2], qui possède d'intéressantes constructions polygonales que le célèbre géographe Barbié du Bocage considérait comme la citadelle de l'ancienne ville d'Epidaurus-Limnera; le voyageur poussa ensuite son exploration jusqu'aux grottes, qui se trouvent dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée et qui sont habitées par des Moraïtes; quelques pages mêmes nous renseignent sur les moeurs de ces nomades [3] (Lettres V — VIII).

Après une course à l'intérieur du pays, riche d'informations sur les habitants, sur les productions du sol etc., nous retrouvons Castellan à Hydra, où, quoique mal reçu il se plaît. „A Hydra on reconnaît, écrit-il [4], le caractère grec dans toute son énergie; les Hydriotes sont gais, vigoureux et actifs: leur ville s'agrandit tous les jours; les maisons propres, aérées, font présumer une honnête abondance." Et ce premier volume nous mène jusqu'à la vue d'Athènes.

„Il y a une lacune, écrit Castellan en commençant son deuxième volume, qui comprend l'espace de plusieurs mois

---

[1] Castellan, *op. cit.*, I, p. 21 sqq. Une carte de Barbié du Bocage donne une partie de l'île. Un dessin nous donne les costumes des hommes et des femmes.

[2] Castellan, *op. cit.*, I, p. 39. Avec un dessin de la rade de Malvoisie de Barbié du Bocage.

[3] Castellan, *op. cit.*, I, p. 58.

[4] Castellan, *op. cit.*, I, p. 94.

— le reste de notre voyage par mer, depuis le cap Sunium jusqu'à Constantinople — le séjour à Constantinople et la traversée de Constantinople à Coron."

Ce livre débute donc par une description de Coron (lettre XIVe du 18 juin 1797) avec une pittoresque anecdote sur la justice turque, des détails sur les moeurs des Maïnotes [1], et le récit d'une visite au bey. Deux autres lettres (XIXe — XXIIIe) nous décrivent ensuite Modon, Navarin [2] et la ville de Philatrea [3]. L'avant-dernière (la XXIVe) du 6 juillet, nous promène en vue des côtes de la Morée jusqu'à Zante et la dernière nous retient dans cette île, où nous trouvons une connaissance: Guys, le consul de France.

Ces intéressantes lettres sur la Morée, si elles pâlissent un peu à côté de l'ouvrage de Pouqueville, ont du moins le mérite d'être ornées de dessins pris par un connaisseur.

On y trouve aussi des sentiments sympathiques aux Grecs et s'ils ne sont peut-être pas suffisamment accusés, la haine contre les Turcs — une haine d'artiste — s'y montre catégoriquement. „Ils ne se donnent pas la peine de tailler des pierres, écrit-il [4]; ils démolissent des superbes édifices antiques et se servent des materiaux pour construire des baraques. J'ai vu les ruines d'un temple de la plus riche architecture, des blocs de granit, des marbres précieux, des bas-reliefs, et des ornements du plus beau fini, servir à construire une digue grossière qui détournait les eaux d'un ruisseau pour faire tourner les roues d'un misérable moulin en bois!" [5]

Encouragé par le succès de ses *Lettres sur la Morée*, Castellan leur donna une suite avec ses *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople* [6]. Malheureusement, deux seules lettres du commencement ont trait aux îles de l'Archipel: les

---

[1] Castellan, *op. cit.*, t. II, p. 27, et suiv.

[2] Castellan, *op. cit.*, t. II, p. 79.

[3] Castellan, *op. cit.*, t. II, p. 101.

[4] Castellan, *op. cit.*, t. I, p. 66.

[5] Une analyse de ces *Lettres* est dans les *Annales des Voyages*, 1809, t. III, p. 130.

[6] *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, faisant suite aux lettres sur la Morée par A.-L. Castellan (avec 20 dessins de l'auteur, gravés par lui-même et deux planches) en deux parties, Paris, H. Agassé, 1811, 1 vol. in-8°.

les îles Macronis, Zéa, Gyaros, Négroponte, Ipsara, Mytilène et Ténédos; le reste nous donne la description des Dardanelles et de Constantinople.

§8

Le *Voyage dans le Levant* du comte de Forbin [1] est plus remarquable par ses planches que par son texte. M. de Forbin a voyagé en artiste, et c'est sur la marge même de ses dessins qu'il a noté ses observations.

Parti au mois d'août 1817 sur un des bâtiments qui formaient la division du Levant, il arriva le 2 septembre à Milo, visita l'île de l'Argentière, et arriva le 6 septembre au Pirée. Son séjour à Athènes fut assez court; s'embarquant le 23 septembre, nous le trouvons le 28 à Constantinople pour se diriger ensuite vers l'Asie Mineure, vers Jérusalem et vers l'Égypte.

Les dessins pris en Grèce par le comte de Forbin sont malheureusement peu nombreux; une planche nous donne les ruines du théâtre de Milo, une autre les ruines du temple de Jupiter Olympien à Athènes et, enfin, la dernière représente l'entrée du Bazar d'Athènes.

§9

Le *Voyage militaire dans l'empire othoman* du baron Félix de Beaujour [2], quoique publié seulement en 1829, fut composé beaucoup avant cette date. „J'allai, écrit le baron, pendant la Révolution française dans la Grèce pour y chercher des ruines et des souvenirs; j'y portai des illusions charmantes et je les perdis toutes, en arrivant. Il fallut alors m'occuper de tout autre objet que de celui de mon

1. *Voyage dans le Levant* par M. le comte de Forbin, Paris, de l'imprimerie Royale 1819 un in-folio, avec 80 planches.

2 *Voyage militaire dans l'empire othoman ou description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles, avec cinq cartes géographiques*, par le baron Félix de Beaujour, Firmin-Didot, 1829, 2 vol. in-8°.

voyage." A son retour, il publia son *Tableau du commerce de la Grèce* [1], gardant pour lui ses notes militaires et topographiques sur la Turquie, qu'il jugeait alors politique de ne pas publier, la Turquie étant l'alliée de la France. Après une nouvelle inspection faite en 1817 dans les Echelles du Levant, par ordre du gouvernement, Beaujour se décida enfin à publier son manuscrit, d'autant plus que le sujet avait déjà été effleuré par d'autres. Ce gros travail se compose d'une description détaillée des lignes stratégiques et des forteresses de la Turquie, telles qu'elles étaient jusqu'en 1817...

Le premier tome (livres I, II, III) est exclusivement consacré à la Grèce; le premier livre s'occupe de la Morée, de ses routes, de ses forteresses, et un chapitre spécial (ch. IX) traite de la manière de défendre et d'attaquer la Morée; la conclusions en est que la Morée est aussi facile à défendre que la Grèce l'est peu [2]. Le deuxième livre est réservé à l'Attique, trois pages sont consacrées aux ruines d'Athènes [3]. Le troisième, et le dernier, traite du littoral ionien de la Grèce, ou de la Grèce occidentale; un chapitre de ce livre s'occupe de la Grèce en général, de sa structure, de sa population et de son système défensif [4].

Le livre de Beaujour est émaillé d'observations très sensées et très justes — si justes, qu'on se demande quelquefois si elles n'ont pas été écrites après coup. Ces lignes, par exemple, si elles dataient d'avant 1820, paraîtraient presque prophétiques [5]: „Les Grecs qui vivent aujourd'hui dans la Grèce sous les joug des Turcs, ressemblent à ceux qui vivaient autrefois dans l'Asie Mineure sous le joug des Perses: ils haïssent tous également leurs oppresseurs, mais ils ne s'aiment pas entre eux: leurs haines et leurs dissensions actuelles prouvent la perpétuité du même esprit qui déchira l'empire des Paléologues et qui le livra au joug des Turcs. Jamais, pour s'en affranchir, ils n'agiront de concert ni avec cet

---

[1] *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyene depuis 1787 jusqu'à 1797* par F. Beaujour, Paris, imprimerie de Crapelet, an VIII, 2 vol. in-8°.

[2] Beaujour, *Voyage ...*, I, p. 98.

[3] Beaujour, *op. cit.*, I, p. 108—110.

[4] Beaujour, *op. cit.*, I, p. 350.

[5] *Op. cit.*, I, p. 356.

esprit d'ensemble qui peut seul assurer le succès. La liberté ne peut leur vanir que d'une main étrangère; et l'Europe civilisée leur doit ce grand bienfait en reconnaissance de tous ceux qu'elle a reçu de leurs pères: elle le doit même à la dignité de l'espèce humaine. Quand on voit une si belle race d'hommes ainsi dégradée, il semble que la terre est dépouillée de son plus bel ornement et que le genre humain doit être en deuil." [1]

Quant à l'illégitimité de la domination turque, Beaujour était de l'avis de M. de Bonald. „Le gouvernement turc, écrit-il [2], est un gouvernement despotique établi sur la Grèce par la violence et qui n'est point légitimé par le droit, puisqu'il ne s'est point modéré. La force, qui l'a établi, peut donc le renverser." Et il conclut que la seule forme de gouvernement qui conviendrait à la Grèce serait le gouvernement fédératif ... [3]

§10

Mentionnons le voyage du comte James de Pourtalès en Grèce (1817) qui, quoique inédit encore, nous est connu par l'analyse et les extraits que nous en a donnés M. Salomon Reinach [4]. Parti de Naples le 19 février 1817, le comte de Pourtalès visita Sainte-Maure, où il vit „sur un rocher assez étendu les restes de l'antique Leucade"; se rendant ensuite à Patras, le 22 mars, il visita Delphes, Livadie, Thèbes et entra le 27 mars à Athènes, qu'il trouva „bien laide, bien sale et bien mal bâtie." Il fut conduit parmi les ruines d'Athènes par Gropius et Fauvel. Après avoir fait une excursion au Pirée, à Marathon et à Eleusis, le voyageur partit le 10 avril pour Constantinople; à son retour il visita Alexandrie Troas, Mytilène, Chio, Sunium, Athènes, Mégare, Corinthe, Mycènes, où il dessina la Porte des Lions, et Tirynthe, où il dessina les murailles cyclopéennes, Argos, Némée, Patras (le 25 mai), Zante, pour arriver à Naples le 12 juillet.

[1] Une autre page dans ce sens: Beaujour, *op. cit.*, I, p. 371.
[2] Beaujour, *op. cit.*, p. 367.
[3] Beaujour, *op. cit.*, p. 370.
[4] S. Reinach, *Notes et documents du comte James de Pourtalès*, Angers, imprim. A. Burdin, 1896, in-8°.

„Sa relation de voyage, 'dit M. Salomon Reinach, est sans prétention, d'un style correct et simple, qui contraste agréablement avec l'emphase sentimentale alors de mode dans les récits de voyage ..."

§ II

Le *Voyage en Grèce* est l'ouvrage capital de Pouqueville [1]. Après la publication de son *Voyage en Morée*, il fut nommé, en 1805, consul à Janina, auprès du fameux Ali-Pacha, visir de Janina. Les fruits de son long séjour dans cette ville furent ces six volumes (cinq seulement dans la première édition), touffus, neufs en partie, pleins de dissertations géographiques et ethnographiques, qui, parus juste au moment de la guerre de l'indépendance, furent reçus avec un empressement aisément explicable.

Cet énorme travail nous offre un vaste tableau de l'état de la Grèce à cette époque, très intéressant, mais non sans défauts [2]. Ici, comme dans son *Voyage en Morée*, Pouqueville ne s'est pas contenté de nous raconter *son voyage*; il a eu la prétention de nous donner une description complète du pays. Son observation étant forcément limitée, il dut recourir à celle des autres; décrivant des choses qu'il n'avait pas vues, il compulsa les récits des autres voyageurs. Au lieu de nous donner ainsi un exposé succinct de ses observations personnelles, il nous offrit une vaste compilation, non à l'abri de tout reproche. „Une introduction variée, dit Letronne une connaissance très grande de l'état actuel du pays et un talent peu commun d'observation, voilà les qualités qui le distinguent; mais il semble peu familier avec l'archéologie, la philologie ancienne et la connaissance des sources: or, comme au lieu d'éviter les discussions de ce genre, en se renfermant dans le cercle de ses connaissances, l'auteur en sort à chaque instant pour faire des excursions dans le champ de l'antiquité, il a singulièrement multiplié par là les chances

[1] *Voyage en Grèce, avec cartes, vues et figures*, 2 édit. revue corrigée et augmentée en 6 vol. par F.-C.-H.-L. Pouqueville, Paris, Didot, 1826

[2] Pour la critique complète voir les articles de Letronne, dans le *Journal de Savants*, 1828, avril, p. 218, et juillet, p. 421.

d'erreur. Aussi a-t-il commis une multitude de fautes, plus ou moins graves; et son *Voyage de la Grèce*, s'il est le plus complet, est peut-être en même temps, sous le rapport de l'érudition, un des moins exacts qui existent." Ces dernières lignes se rapportent évidemment à Hase, pour qui „cet ouvrage est le plus remarquable dans ce genre qui eût été publié depuis la renaissance des lettres" — opinion que Pouqueville avait recueillie dans sa longue introduction [1].

„Les autorités sur lesquelles je m'appuie dans mes dissertations, écrit Pouqueville, mettront le lecteur à même de vérifier que, sans agir au hasard, je me suis renfermé dans les limites des connaissances que je possède". Il n'en est rien; par beaucoup d'exemples, Letronne a prouvé que les citations de Pouqueville n'étaient pas vérifiées sur les originaux.

Voilà à présent un résumé de son itinéraire.

Parti de Paris, par Milan et Ancône, Pouqueville arriva à Raguse où il séjourna du 27 novembre 1805 au 22 janvier 1806. Il débarqua ensuite à Palerne, en Epire, et arriva à Janina le 10 mars 1806, accompagné d'un officier d'Ali-Pacha.

Il entreprit de suite des recherches topographiques... Dans la construction cyclopéenne de Gardiki, il crut reconnaître l'emplacement de l'*hiéron* de Dodone; dans l'enceinte cyclopéenne de Castrizza, à environ trois lieues au sud de Gardiki, il crut reconnaître l'enceinte de *la ville* de Dodone; et, enfin, le monastère de Locli, où Heloppie lui parut occuper l'emplacement de l'*hiéron* de Thémis. Il n'entre pas dans notre sujet de réfuter ces allégations; il suffit de dire qu'il s'était trompé [2].

Le troisième livre contient neuf chapitres sur la région entre l'Aoüs et l'embouchure du Drin, région à peu près inconnue avant Pouqueville; il s'avança même jusqu'à Scodra, très loin au nord des frontières de l'Epire. Le quatrième livre nous donne une description détaillée de la ville et du vallon d'Argyrocastron, du sangiacat de Delvino (l'ancienne Chaonie), de Buthrotum, une des plus anciennes villes d'Epire, et du bassin de la Thyamis, qui prends sa source non loin de Janina. Le cinquième livre s'occupe des bord

---

[1] Pouqueville, *op. cit.*, *Introduction*, p. LXVI.

[2] V. à ce propos Ch. Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce*, p. 66, et Letronne, *Journal des Savants*, 1828 juillet, p. 425.

du golfe d'Ambracie, avec des descriptions de Nicopolis, Prévésa et du fameux pays de Souli; le sixième finit la description complète de l'Epire.

Avec le neuvième nous entrons à peine en Thessalie, en suivant le cours du Pénée et en passant par Trica (Tricala d'aujourd'hui), pour descendre par la vallée de Tempé vers Larisse, Volo, Cynocéphales et examiner le champ de bataille des armées de César et de Pompée, depuis Dyrrachium jusqu'à Pharsale. Les deux livres suivants nous conduisent en Acarnanie, en Etolie, en Eolide, en Phocide et en Béotie.

Les changements survenus en France en 1814 mirent fin à la mission de Pouqueville à Janina; ce consulat étant supprimé, il fut envoyé à Patras. Il dut donc quitter l'Epire après neuf ans de séjour et de recherches énormes; son nouveau poste à Patras le fit revenir à ses anciennes études sur la Morée et il se livra là à des investigations, cette fois-ci, plus personnelles. Le douzième livre nous donne une très détaillée description de l'Achaïe, de la Sicyonie et de Corinthe. Le troisième se clôt par l'arrivée de l'auteur à Athènes. La description d'Athènes et d'Eleusis remplit tout le quatorzième livre. L'Argolide et quelques événements contemporains forment la matière des deux livres suivants; le seizième nous conduit en Elide; le dix-septième en Arcadie et en Laconie.

Les sixième volume, enfin, s'occupe de l'ethnographie du pays, de l'administration turque, de l'agriculture, du commerce, de l'état sanitaire, des richesses minérales, de la flore et de la faune du pays. Le tout forme, on le voit, un vaste répertoire de tout ce qu'on pouvait écrire sur la Grèce à cette époque, avec, pourtant, une certaine prétention à la belle écriture. „M. Pouqueville, dit malicieusement Mannert [1], qui ambitionne la réputation d'un écrivain fleuri, couvre toute sa route de fleurs à travers lesquelles il devient très difficile de reconnaître le sol ..."

§12

Ambroise Firmin-Didot cultiva les lettres grecques avec une inlassable passion sous la direction de Boissonade et de

[1] Mannert, *Geogr. der. Gr. und. Röm.*, t. VIII, Vorrede.

Thurot et ensuite sous celle du patriote grec Coray [1] à qui il dédia même ses *Notes d'un voyage fait dans le Levant* [2]. Ecrites avant l'insurrection grecque, en 1816 et 1817, ces notes ne furent publiées que beaucoup plus tard, au beau milieu de la révolution ... „La Grèce, s'écrie-t-il dans la préface de son livre, la Grèce, qui par ses nobles efforts se montre si digne de reprendre son rang parmi les nations civilisées, s'offre aux regards de l'Europe avec ses brillants souvenirs, sa religion, sa langue harmonieuse, son courage héroïque et ses longues infortunes. Elle implore depuis trois siècles la reconnaissance que lui doit le monde civilisé par elle."

Parti de Paris le 24 mars 1816 en qualité d'attaché à l'ambassade de Constantinople, pour voyager plus facilement, il nous renseigne spécialement sur Constantinople, sur l'Egypte, l'Asie Mineure et la Palestine, ne nous donnant que très peu de détails sur les côtes de la Grèce, sur les îles comme Milo, Céos, Ténédos, Samos, Lesbos, Rhodes, Chypre et sur quelques villes grecques de l'Asie (Cydonie et Halicarnasse), avec des détails sur les coutumes locales, des descriptions des monuments et même avec des inscriptions recueillies par lui. Il est regrettable que ces notes s'arrêtent au seuil presque de la Grèce. Il n'en est pas moins vrai que son livre fait montre d'une grande admiration pour les Grecs et d'une haine implacable contre les Turcs — ces barbares „car, on doit donner ce nom, dit-il [3], à une nation pour qui les siècles s'écoulent sans lui apporter aucun changement, aucune instruction et par conséquent aucune amélioration".[4]

§13

Nous devons au comte de Marcellus d'intéressantes notes de voyage et des travaux sur la littérature grecque. Secré-

---

[1] Coray, médecin et philologue grec (1748—1833), s'établissant à Paris (1788), se fit connaître par son énorme activité au profit de la résurrection grecque. Parmi ses nombreux ouvrages, il est à citer un *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation en Grèce* (1803).

[2] Sur Ambroise Firmin-Didot il faut voir la notice d'H. Wallon (C. R. Acad. Inscript., 1886, 4 série, t. XIV).

[3] Didot, *Notes*, p. 9.

[4] Des notes d'Ambroise Didot sur la Laconie, Sparte et Olympie ont été publiées dans le *Voyage de la Grèce* de Pouqueville.

taire d'ambassade à Constantinople, il rapporta d'une mission la fameuse Vénus de Milo (25 mai 1820), et, après une carrière diplomatique mouvementée, se retira en 1830 dans la vie privée, voyagea en Orient et écrivit un nombre considérable d'études, qui, venant d'un dilettante, n'en ont pas moins une certaine valeur.

★

Dans ses *Souvenirs d'Orient* [1] le comte de Marcellus publia après dix-neuf ans passés les souvenirs de son séjour en Orient, du temps qu'il était secrétaire d'ambassade à Constantinople (1820). Le pays, certes, avait changé; la Grèce avait soutenu les héroïques luttes pour l'Indépendance; subi les massacres de l'Archipel et vu la fondation du royaume, mais „s'il est un pays rebelle à l'action des siècles, obstinément fermé à l'invasion des idées et de la civilisation moderne, gardant son antique physionomie et son caractère presque immuable au milieu des vicissitudes européennes, ce pays est l'Orient" [2].

Ces souvenirs — comme le titre l'indique d'ailleurs — ne se rapportent pas exclusivement à la Grèce: ils visent en première ligne Constantinople et la Palestine. En route pour Constantinople, un petit bonjour ému, envoyé du bateau à Milo, à Ténos, à Naxos, à Délos, au cap Sunium, à Lemnos, à Mytilène, un court séjour à Ténédos, fait involontairement, à cause d'un orage amené par le sirocco, et une visite à la plaine de Troie, sont expédiés assez rapidement, malgré la lenteur des belles phrases, mesurées et cadencées ...

Ancien secrétaire d'ambassade à Londres, auprès de Chateaubriand (1821), le comte de Marcellus a subi toute sa vie l'ascendant de ce fier génie, qu'il imitera en tout [3]. Il le savait d'ailleurs et ne s'en défendait pas; au contraire, il en tirait vanité. „Certaines personnes initiées à la lecture de quelques fragments de mon voyage, ont trouvé que je

---

[1] Le vicomte de Marcellus, *Souvenirs d'Orient*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°, avec carte et grav.; 2e édit., 1853, in-18.

[2] Marcellus, *op. cit.*, p. III.

[3] Il a écrit sur Chateaubriand deux ouvrages: *Souvenirs diplomatiques, correspondance intime de M. de Chateaubriand*, Paris, 1858, in-8°, et *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, in-8°.

cherchais trop à imiter M. de Chateaubriand. Si j'y avais réussi, je prendrais au sérieux cet heureux reproche et je ne souhaiterais pas d'autre éloge. Serait-il vrai qu'à défaut des grandes pensées qui viennent du coeur, et que Dieu donne à des rares génies, j'eusse dérobé à M. de Chateaubriand, quand je marchais sur ses traces en Palestine et à Londres, quelque chose du magique artifice de son style et m'aurait-il laissé une faible part de son manteau? Je n'ose me vanter d'un tel honneur: *Haud equidem tali me dignor honore*."

Et, certes, on ne peut pas lui refuser d'avoir réussi à dérober un peu du beau manteau du style de Chateaubriand. Il s'en drape et en est fier [1]. Ce style de l'*Itinéraire*, qu'il imitait même dans les dépêches diplomatiques, est d'autant mieux rendu dans un travail littéraire analogue. Nous y trouvons la même noblesse de termes choisis, le même pittoresque, la même érudition de vers grecs et latins. On a même quelquefois la sensation de quelque chose d'affecté et guindé. Lisons cette page sur Troie [2]: „A quoi reconnaîtrai-je le véritable emplacement de Troie? avais-je demande à M. Lechevalier, en le quittant. Quels signes me l'indiqueront? « Mes descriptions, me répondit-il, vous laisseront peu d'incertitude, mais si vous résistez à mes démonstrations, allez, jugez vous-même, mettez la main sur votre coeur et là où il battra le plus vite, ne doutez pas, ce sera Troie. »

Et ces élans poétiques, ces palpitations inspirées je les ressentis sur les ruines que M. Lechevalier nomme le tombeau d'Hector. Avant d'y arriver, il fallait traverser une prairie, que je regrettais de fouler aux pieds; les liserons dont elle était émaillée en formaient un tapis rose sur lequel la vue se reposait délicieusement. Bientôt, debout sur la tombe de l'époux d'Andromaque, je m'écriai comme elle: *Hector ubi es?* Mais l'écho du Simoïs désert répondit seul à ma voix. Je lus alors les divins adieux et je sentis mes yeux se remplir de larmes quand le défenseur de Troie s'écrie ... etc., etc."

---

[1] Cette observation lui avait été faite même par Chateaubriand. Voir Marcellus: *Chateaubriand et son temps*, p. 14.
[2] Marcellus, *Souvenirs*, p. 29.

Il n'y a pas de doute: c'est la manière de René dans sa plus pure splendeur. Palpitations, larmes, prairies qu'on regrette de fouler aux pieds (ô sensiblerie!), invocations, échos du désert, tout y est comme dans un fidèle pastiche de l'*Itinéraire* ou d'*Atala*.

Le romantisme „grec" mis à la mode par Chateaubriand, aux larmes abondantes, aux vers d'Homère entremêlés aux paysages pittoresques, à l'enthousiasme un peu affecté quoique sincère, se trouve en pleine floraison dans les *Souvenirs* de Marcellus. Plus tard, il ne sera que juste qu'une réaction s'accomplisse contre cet abus d'invocations, d'érudition classique et de descriptions de couchers de soleil [1]. Et, si M. de Bonald a reproché à Chateaubriand d'avoir toutes les qualités de style, hors le naturel, ce reproche s'applique d'autant plus à de Marcellus.

Du premier volume de ses *Souvenirs* il est à retenir un court voyage à Délos et, ce qui est plus intéressant, un récit détaillé d'un voyage à Milo où de Marcellus avait été envoyé par le marquis de la Rivière, pour l'acquisition de la Vénus de Milo, la gloire du Louvre [2].

Le deuxième volume est surtout consacré à la Grèce „en interrogeant ses ruines et ses places", car Marcellus ne pouvait pas voyager sans „interroger". Il visita ainsi Athènes [3], guidé par le célèbre Fauvel, le guide de tous les voyageurs du commencement du siècle et, ensuite, s'arrêta quelque peu à Corinthe, à Argos, à Egine, au mont Hymette et à Marathon.

---

[1] Cf. Marcellus, *op. cit.*, II, 342—357.

[2] Cf. Marcellus, *op. cit.*, I, 253 et suiv. La statue avait été trouvée dans un champ par Yorgos, vers la fin du mois de février 1820. Achetée presque par l'agent consulaire de France, Brest, elle tomba entre les mains d'un caloyer grec qui voulait l'envoyer à Constantinople. L'ambassadeur de France à Constantinople, avisé de la beauté de la statue, expédia de Marcellus, qui réussit à s'en emparer, non sans peine. Voir aussi sur cette mission Marcellus: *Episodes littéraires en Orient*, I, 395. Jurien de la Gravière, *La station du Levant* (surtout sur le rôle de Voutier et de d'Urville), I, p. 58, chapitre IV.

[3] Marcellus, *op. cit.*, II, p. 350 et suiv.

§14

Le poème de l'académicien Pierre Lebrun [1], plus enthousiaste qu'inspiré, trahit les nobles sentiments de cet excellent poète qui, enflammé d'ailleurs comme tout le monde par les luttes héroïques de l'insurrection grecque, se mit à les chanter avec une touchante bonne volonté. Il avait été aidé dans sa tâche par un voyage qu'il avait fait en Grèce et sur lequel il nous renseigne dans les notes de son *Poème de la Grèce* [2]. Parti le 13 juin 1820, il vint à Athènes, à la recherche de deux de ses amis qui, après avoir visité l'Italie, étaient passés en Grèce. Ne les trouvant pas à Athènes, il les chercha à Eleusis, à Mégare, à Corinthe, à Argos, à Tripolizza et parvint enfin à les trouver à Mistra le 17 juin. Cette course rapide lui a peu donné l'occasion d'une ample description. „De même, écrit-il [3], qu'en arrivant à Athènes j'étais moins occupé d'Athènes que de ceux que j'y venais chercher, c'est à A ... et à M ... beaucoup plus qu'à Lycurgue et à Léonidas que je pensais en arrivant à Sparte." Ces paroles montrent le peu d'intérêt qu'il accorda à la Grèce. Heureusement, la maladie d'un de ses amis le retint sept jours à Sparte; cela nous valut une plus détaillée description de cette localité [4] et une page sur Amyclée ...

---

[1] *Le voyage en Grèce*, Paris, Poutheau et Ce 1828. Ce poème a dix chants et un prologue:

Chant I. *Le Thémistocle* — II. *Le Péloponèse* — III. *L'Attique* — IV. *Constantinople* — V. *Le padischah* — VI. *Les vallées* — VII. *Les montagnes* — VIII. *Le départ de la flotte* — IX. *Le désastre de Chio* — X. *Le bazar de Smyrne.*

[2] Lebrun, *op. cit.*, p. 271—299.

[3] Lebrun, *Ibidem*, p. 283.

[4] Lebrun, *Ibidem*, p. 286—296.

III

LES VOYAGES EN GRÈCE PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

a) NOTICE HISTORIQUE SUR LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

Ne faisant pas œuvre d'historien il n'entre pas dans le plan de notre travail de raconter par le détail l'histoire de l'insurrection grecque (1821—1833). Il nous suffira de tracer le tableau général de ses principales phases. Et, comme nous nous sommes proposé d'effleurer, dans les limites de notre cadre, la riche littérature philhellénique qui vit le jour en France à cette époque-là, nous le ferons dans les notes, réservant le texte pour le très bref récit des événements notables [1] ...

---

[1] Les principales sources françaises, ou en français, pour l'histoire générale de la Guerre de l'Indépendance sont:

1° Voutier, *Mémoires pour la guerre actuelle des Grecs*, Paris, Bossange frères, 1823, in-8°, Planche.

2° Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824*, Paris, Didot, 1824, 4 vol. in-8°, planches et cartes.

3° Edward Blaquières, *Histoire de la Révolution actuelle de la Grèce, son origine, ses progrès et détails sur la religion, les mœurs de le caractère national des Grecs*. Traduit de l'anglais par D. Blaquières, Paris, Bossange frère, 1825 in-8°.

4° *Histoire des événements de la Grèce depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour, avec des notes critiques et topographiques sur le Péloponèse et la Turquie et suivie d'une notice sur Constantinople* par M.-C.-D. Raffenel, attaché pendant les troubles à l'un des consulats de France aux Echelles du Levant, témoin oculaire des principaux faits, Paris, libr. de Dondey-Dupré, 1822, in-8°.

5° *Continuation de l'histoire des événements de la Grèce*. Par le même, *ibid.*, *id.*, 1824, in-8°. Portraits.

6° *Réimpression en trois volumes avec carte et portraits*, 1825, *ibid.*, *id.*

Le premier cri d'alarme de l'insurrection fut jeté dans les principautés danubiennes, en 1821, par Alexandre Ypsilanti, fils d'un ancien hospodar de Moldavie et officier russe. Mal vu et mal accueilli par les habitants du pays, le bataillon sacré de l'Hétairie fut vite détruit [1].

Eteinte au nord du Danube, la guerre s'alluma au sud. Les Arcadiens se révoltent à l'impulsion de Colocotronis, les Maïnotes à celle de Pierre Mavromichalis; Odysseus insurge les Béotiens. Les îles (dont Hydra au premier rang) ramassent une flotte de 180 navires et la mettent sous le commandement de Jacques Tombazis ... La répression ne se fit pas attendre; elle fut atroce. Des centaines de Grecs de Turquie furent massacrés et le patriarche de Constantinople, Grégoire, fut pendu, en habits pontificaux, à la porte de l'église, le jour de Pâques (22 avril 1821) ... L'insurrection devint alors générale. Les Souliotes, sous la conduite de Marco Botzaris, et de convience avec le fameux Ali-Tébélen, devien-

---

7° *Documents relatifs à l'état de la Grèce, publiés d'après les communications du Comité philhellénique de Paris*, Paris, F. Didot, 1826—1831, in-8°.

8° Jourdain, *Mémoires historiques et militaires sur les événements de la Grèce depuis 1821 jusqu'au combat de Navarin*, Paris, Brissot-Thivars, 1828, 2 vol., in-8°.

9° *Résumé de l'histoire de la Régénération de la Grèce jusqu'en 1825*, par P.-J.-S. Dufey de l'Yonne, Paris, Méquignon-Marvis, 1825, 3 vol., in-8°, Carte.

10° Al. Soutzo, *Histoire de la Révolution grecque*, Paris, F. Didot, 1829, in-8°.

11° Thiersch, *De l'état actuel de la Grèce*, Leipzig, 1838.

12° Villemain, *Lascaris ou les Grecs du XVe siècle*, suivi d'un *Essai historique sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, in-8°.

13° Yéméniz *Scènes et récits de l'Indépendance grecque*, Paris, 1869.

14° Jurien de la Gravière, *La station du Levant*, Paris, 1876, 2 vol., in-8°.

15° Debidour, *Histoire diplomatique de l'Europe*, Paris, F. Alcan, 1891, 2 vol., in-8°.

16° Métaxas, *Souvenirs de la Guerre de l'Indépendance grecque*, Paris, 1888.

17° Gaston Isambert *L'indépendance grecque et l'Europe*, Paris, Plon, 1900, in-8°. Consulter cet excellent livre surtout sur les *Prodromes de l'insurrection : Les Grecs sous la domination turque (1460—1821)*; *Les influences extérieures*; *Les moyens et les alliés du soulèvement.*

[1] *Essais sur la Valachie et la Moldavie, théâtre de l'insurrection dite Ypsilanti*, par M. le comte de Salaberry, Paris, Simonot et Guiraudet, 1821, in-8°. Le comte y condamne la révolte des Grecs contre leur souverain légitime.

nent les maîtres de l'Epire; la Morée et Tripolizza tombent entre les mains des insurgés; la flotte turque est brûlée près de Samos. La direction de cette campagne heureuse avait été assumée par le *Sénat de Messénie*, constitué à Calamata le 9 avril. En décembre, une assemblée nationale de soixante-sept députés, réunie d'abord à Argos et transférée ensuite à Epidaure, proclama l'indépendance de la Grèce, le 21 janvier 1822, et élit comme président Alexandre Mavrocordato [1]. Pendant cette première époque de la campagne, l'opinion publique eut le temps de s'émouvoir dans toute l'Europe et en France surtout. De partout on adressait des appels à la nation française en faveur des Grecs [2]. Mais si l'esprit public était favorable à la guerre, la raison politique et la paix européenne qui reposaient sur les principes de la Sainte-Alliance, n'étaient pas sans souffrir de cette révolution inopportune. L'Angleterre lui était même nettement opposée; la France se contentait de rester neutre ...

---

[1] Voir: Jules Blancard, *Etude sur la Grèce contemporaine : Alex. Mavrocordato, les Metaxas, Colettis* (Ier fascic.), Montpellier, imp. de Hamelin frères, 1886, in-8°.

[2] Il est à rappeler, entre autres brochures:

1° *Adresse au peuple français par un ami des Grecs*, Paris, Mongié aîné et les marchands de nouveautés, 1821, in-8°.

2° *Appel aux Français en faveur des Grecs*, par Giraud de la Clape, Paris, impr. de Constant Chantpie, 1821, in-8°.

3° *Appel aux nations en faveur des Grecs, par un citoyen français*, Paris, les marchands de nouveautés, 1821, in-8°.

4° *Réclamation en faveur des Grecs, adressée aux Puisances de la Sainte-Alliance*, par A.-H. D ***. Paris, les marchands de nouveautés 1821 in-8°.

5° *Souscription française en faveur des Grecs*, Paris, F. Didot, 1821, in-8°.

6° *Dieu le veut. Considérations politiques et religieuses sur l'émancipation des Grecs*, par Alexandre Barginet (de Grenoble), Paris, les marchands de nouveautés, 1821, in-8°.

7° *Considérations sur les Grecs et les Turcs, suivies de Mélanges religieux politiques et littéraires*, par M. Eugène de Genoude etc., Paris, Méquignon; Lyon, Périsse frères, 1821, in-8°.

8° *Considérations sur la crise actuelle de l'Empire ottoman, les causes qui l'ont amenée et les effets qui doivent la suivre*, par J.-J. Paris, ancien-secrétaire en chef de la commission du gouvernement dans le département formant aujourd'hui la république sept-insulaire, Paris, les marchands de nouveautés, 1821, in-8°.

9° *De l'Empire ottoman et de l'équilibre de l'Europe*, par le comte Pierre-Louis Rigaud de Vaudreuil, Paris, Egron, Delaunay, Ponthieu, Pélicier, 1821, in-8°.

L'année 1822 commença par un grand désastre: l'île de Chio fut mise à feu et à sang; 23 000 hommes furent massacrés, tandis que 47 000 femmes et enfants furent vendus comme esclaves. Canaris ne put que venger les morts, en incendiant la flotte turque [1]. Sur le continent, l'Acropole avait été conquise par les Grecs, mais après la défaite de Mavrocordato à Péta (16 juillet 1822), Mahmoud-Pacha envahit le Péloponèse, mais fut pourtant écrasé par Nikitas et Colocotronis [2]. Cependant, la campagne en faveur des Grecs continuait de plus belle; les atrocités de Chio avaient roduit surtout une indignation unanime [3]. Il serait très intéressant d'étudier l'attitude de la presse contemporaine de la France sur la question grecque. La plupart des jourt naux étaient franchement philhelléniques; il n'en manquaipourtant pas qui étaient hostiles.

La *Gazette de France*, entre autres, était tiède pour la Grèce. „Je n'y trouve, y disait-on, ni traditions anciennes, ni combinaisons modernes, ni lien moral d'union, ni caractère moral possible; aux yeux de la raison et de la saine philosophie la révolte de la Grèce n'était qu'une tentative insensée, dont les auteurs n'auraient fait, en définitive, qu'attirer sur

---

[1] Voir: *Biographie des hellènes: Constantin Canaris*, Bruxelles, de Mat, 1825, n-8°. Portrait.

[2] Voir Bikélas: *Un héros de la Guerre de l'Indépendance grecque: les Mémoires de Théodore Colocotronis*, p. 197—243, dans *La Grèce byzantine et moderne.*

[3] Parmi les brochures parues cette année, citons:

a) *De la Grèce dans ses rapports avec l'Europe*, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines, Déchet, Paris et Rouen, 1822, in-8°.

b) *L'Histoire des événements de la Grèce*, par C. D. Raffenel, Paris, imp. et libr. de Dondey-Dupré, 1822, in-8°.

c) *Réflexions en faveur de la cause des Grecs*, par le baron d'Henin de Cuvillers, Paris, imp. de Gueffier, 1822, in-8°.

d) *Remarques politiques sur la cause des Grecs* (anonyme), Paris, impr. et librairie Le Normant, 1822, in-8°.

e) *Considérations sur la lutte actuelle des Grecs*, par Charles Huart, Paris, Le Normant, Richard, Delaunay, 1822, in-8°.

f) *Précis des opérations de a flotte grecque durant la révolution de 1821 et 1822*, écrit par un Grec et publié par G. Agrati, ancien secrétaire-ministre, du Sénat ionien, Paris, impr. et librairie de C.-J. Trouvé, 1822, in-8°.

g) *Quelques réflexions sur la Grèce et sur l'état actuel de l'Europe*, par M. le chevalier de Malet, Paris, Egron, Delaunay, Ponthieu, 1822, in-8°.

h) *Des Grecs*, par un philanthrope (de Wolf.) Ypres, Gambert-Dujardin, 1822, in-8°.

leur tête un châtiment mérité." Sous la plume de Joseph de Maistre et d'Achille de Jouffroy on y soutenait la cause de la légitimité et de la domination turque. Le *Journal des Débats*, après beaucoup d'hésitation, se rallia à la cause grecque, et M. de Bonald émit l'opinion que les Turcs ne possédaient pas la Grèce légitimement, puisqu'ils n'avaient pas cessé de l'occuper militairement [1].

L'année 1823 s'illustra par une action d'éclat: Marco Botzaris entrant la nuit dans la camp des Turcs, qui avaient envahi l'Etolie, en fit un sanglant carnage, mais y trouva lui-même la mort (20 août).[2]

L'année 1824 amena une nouvelle force en jeu: les Egyptiens de Méhémet-Ali, après avoir écrasé l'insurrection crétoise, envahirent le Péloponèse, conquérant l'île de Sphactérie, Navarin et Tripolizza. Leur avant-garde fut pourtant refoulée par le général Roche, le colonel Fabvier [3] et les philhellènes, aidés par Mavrocordato. Cette année-là mourut aussi le grand poète Byron, accouru à Missolonghi à l'aide

---

[1] Sur cette question voir: M. Bikélas, *Le philhellénisme en France*, p. 247 dans son volume *La Grèce byzantine et moderne*, Paris, 1893, F. Didot, in-8°; G. Isambert, *Le philhellénisme français*, dans *L'indépendance grecque et l'Europe*, p. 218. Pour l'attitude du *Journal des Débats*, voir: Gaston Deschamps, *Le philhellénisme du „Journal des Débats"*, dans *Le Livre du centenaire du „Journal des Débas"*, 1889.

[2] Cette année nous a apporté moins de brochures sur la Grèce, l'attention publique étant attirée en partie vers la révolution d'Espagne. Mentionnons pourtant:

a) *La Grèce en 1821 et 1822*. Correspondance politique publiée par un Grec, Paris, P. Dufart, 1823, in-8°.

b) *Mémoires du colonel Voutier sur la guerre actuelle des Grecs*, Paris, Bossange frères, 1823, in-8°.

c) *Remarques sur l'état moral politique et militaire de la Grèce écrites sur les lieux*, par L. de Bollmann, officier d'artillerie, pendant l'année 1822, Marseille, impr. Carnaud, 1823, in-8°.

[3] Sur ce fameux philhellène voir Alf. Mézières, *Le général Fabvier en Grèce*, dans l'*Hellénisme* du 1er février 1906. — Rhangabé. *Discours prononcé sur l'Acropole, à l'occasion de la solennité célébrée à la mémoire du général Fabvier;* et surtout la magistrale étude d'A. Debidour. — *Le général Fabvier, sa vie militaire et politique*, Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8°, dont il faut lire notamment les quatre chapitres: *Les débuts d'un philhellène; La campagne d'Athènes; La campagne de Négroponte; La campagne de Chio.*

des Grecs[1]. Reschid-Pacha mit ensuite le siège devant Missolonghi[2]; il dura onze mois (mai 1825— avril 1826). Malgré une défense héroïque, la ville dut se livrer; Athènes, à son tour, malgré la résistance héroïque de plusieurs mois, de Fabvier et de Caraiscalis, dans la citadelle de l'Acropole, capitula aussi (6 mai 1827).

L'intérêt éveillé en Europe par tous ces événements devenait de plus en plus efficace[3], des philhellènes accoururent de partout en Grèce (Baleste, Voutier, Raybaud, Jour-

---

[1] Sur le rôle de Byron en Grèce, il faut lire: *Relations de l'expédition de lord Byron en Grèce par le comte Gamba*, traduit de l'anglais par J.-T. Parisot, Paris, Peytieux, 1825, in-8°. — Sur le siège de Missolonghi cf. *Histoire du siège de Missolonghi suivie de pièces justificatives*, par Auguste Fabre, Paris, Moutardier, 1826, in-8°; *Histoire du XIXe siècle.*

[2] *Siège de Missolonghi*, Lille, imp. de Blocquel, 1826, in-8°.

[3] Voilà une partie de la littérature philhellénique de cette époque:

1° *Adresse d'un Français à toutes les Puissances de l'Europe sur la guerre des Grecs*, par F. Dugué, Paris, les marchands de nouveautés, 1824, in-8°.

2° *Histoire de la régénération de la Grèce comprenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824*, par F.-C.-H.-L. Pouqueville, Paris, Didot, 4 vol., 1824, plan et cartes.

3° *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à nos jours*, par C. Raffenel, Paris, Raymond, 1824, in-12.

4° *Mémoires sur la Grèce pour servir à l'histoire de la guerre de l'Indépendance accompagnés de plans topographiques*, par Maxime Raybaud, Paris, Tournachon-Molin, 1824—25, 2 vol., in-8, planches.

5° *A la jeunesse: souscription en faveur des Grecs*, par F.-P. Lubis, Paris, 1825, in-8°.

6° *Considérations sur la cause des Grecs*, par M. Ch. Lacretelle, Paris, Delaunay, Ponthieu, Pichard, 1825, in-8°.

7° *Considérations sur la guerre actuelle des Grecs et sur ses historiens*, par M. de Sismondi, Paris, impr. de Rignoux, 1825, in-8.

8° *Résumé de l'histoire de la régénération de la Grèce jusqu'en 1825*, par P.-J.-S. Dufey de l'Yonne, Paris, Méquignon-Marvis, 1825, 3 vol., in-18, carte.

9° *Tableau moral et politique de la Grèce en 1824*. Paris, de l'impr. de Rignoux, 1825, in-8.

10° *Note sur la Grèce*, par Chateaubriand, Paris, Le Normant père, 1825, in-8.

11° *Mémoire d'un jeune Grec sur la prise de Tripolizza et pour servir à l'histoire de la régénération de la Grèce*, Paris, Bonnet, Corbet, Ponthieu, Delaunay, 1825, in-8.

12° *Résumé de l'histoire des Grecs modernes, depuis l'envahissement de la Grèce par les Turcs jusqu'aux derniers événements de la révolution actuelle*, par Armand Carrel, Paris, Lecointe et Durey, 1825, in-8.

Navarin et y eut une conférence avec de Rigny. Le général apprit que l'Egyptien Ibrahim était prêt à évacuer la Morée et aussi que son père, Méhémet-Ali, consentait même à renvoyer les esclaves grecs transportés en Egypte. Cela lui causa du dépit; il aurait préféré la guerre, car il briguait le bâton de maréchal. Débarqué à Coron, il établit son quartier à Pétalidi. Ibrahim signa un engagement d'évacuation immédiate et par sa grâce sut gagner la sympathie du chef de l'expédition, qui lui offrit même une revue de ses troupes. L'embarquement des Egyptiens dura trois semaines; le 5 octobre leur départ était consommé. Il n'en était resté que 1 200, autorisés à occuper certaines places fortes. Mais la fièvre ravageant l'armée française et le besoin d'un abri sûr se faisant sentir, le général occupa les places fortes, malgré la convention d'Alexandrie. Seul le *Château de Morée* se défendit pendant quelques heures: ce fut d'ailleurs l'unique combat français (30 oct. 1828). Le 22 mai 1829, le maréchal (il l'était devenu) rentra en France, laissant en Morée (à Coron, Modon et à Navarin) une brigade de 3 000 hommes sous les ordres du général Schneider [1].

---

[1] De la littérature philhellénique de cette époque on peut citer:

1° *Jubilé de Grecs et jubilé de la civilisation. Nouvel appel en faveur des Grecs*, par Félix Baudin, membre du Comité philhellénique, Paris, Touquet, 1826, in-32;

2° *Souvenirs de la Grèce pendant la campagne de 1825*, ou *Mémoires historiques et biographiques sur Ibrahim, son armée, Khourchid, Sève, Mari et autres généraux de l'expédition d'Egypte en Morée*, par H. Lauvergne, Paris, Avril de Gastel et Ponthieu, 1826, in-8°;

3° *Bonaparte et les Grecs*, par Mme Louise Sw. Belloc, suivi d'un tableau de la Grèce en 1825 par le comte Pecchio, Paris, Urbain Canel, 1826, in-8°.

4° *De la Grèce et du clergé* par M. Saintes, Paris, Hivert, A. Leclère, 1826, in-8°.

5° *Histoire de régénération de la Grèce, résumée d'après M. Pouqueville et continuée jusqu'aux événements les plus récemment connus*, par Chennechot, Paris, Dauthereau, et chez l'auteur, 1826, in-32;

6° *L'Europe par rapport à la Grèce et à la réformation de la Turquie*, par M. de Pradt, Paris, Béchet aîné, 1826, in-8°;

7° *La Grèce après sa cinquième campagne en 1825*, Paris, de l'imprimerie de Rignoux, 1826, in-8°;

8° *Campagne d'un jeune Français en Grèce, envoyé par M. le duc de Choiseul. F. R. Schack, étudiant en droit à Paris, ancien palicare du général en chef Colocotroni*, Paris, F. Didot, 1827, in-8°;

9° *De l'intervention armée pour la pacification de la Grèce*, par M. de Pradt, Paris, Pichon, Béchet, 1828, in-8°;

Le protocole de Londres (du 22 mars 1829) avait décidé que la Grèce formerait un état vassal de la Porte et gouverné par un prince chrétien choisi par la Porte; la frontière du Nord était tracée par une ligne du golfe d'Arta au golfe de Volo. A la suite de la guerre Russo-Turque, un nouveau protocole (du 3 février 1830) décida que la Grèce formerait une monarchie indépendante; on lui laissa l'Eubée, les Sporades et la frontière du Nord fut fixée par une ligne tirée de l'embouchure de l'Achéloüs au golfe de Zeïtoun. L'Assemblée nationale grecque refusa d'accepter ces clauses. Le pays était d'ailleurs — et comme toujours — troublé par les factions des ambitieux et surtout par les libéraux *syntagmatiques* (constitutionnels) qui s'agitaient contre le gouvernement personnel de Capo d'Istria. Un gouvernement insurrectionnel fut constitué à Hydra par Miaoulis, Condouriotis et Tombazis. L'emprisonnement de Mavromichalis provoqua la révolte des Maïnotes qui exigeaient une constitution. Miaoulis, à son tour, s'empara de la flotte grecque à Poros, et, assiégé par la flotte russe, qui protégeait Capo d'Istria, il préféra incendier la flotte grecque que de la livrer. Constantin Mavromichalis, le frère de l'emprisonné et Georges, son fils, tuèrent enfin Capo d'Istria le 9 octobre 1831, à la sortie de l'église de Saint-Spyridion à Nauplie.

Le Sénat nomma une commission gouvernementale, composée d'Augustin Capo d'Istria, de Théodore Colocotronis

---

10° *Quelques idées sur une association chrétienne pour la délivrance de la Grèce et la destruction de la piraterie*, par M. Le Basele, d'Argenteuil, Paris, Trouvé, 1828, in-8°;

11° *Essai sur les moyens de juger la nation grecque*, par Louis Saurin (du Var), Paris, Lecomte, 1829, in 8°;

12° *Journal d'un voyage fait en Grèce pendant les années 1825 à 1826, accompagné de plusieurs pièces justificatives par Eugène de Villeneuve*, Bruxelles, Tarlier, 1827, in-8°. Portrait;

13° *Coup d'œil sur l'état actuel des affaires des Grecs par un philhellène* (Marc-Antoine Julien), Paris, bureau de la *Revue encyclopédique*, 1828, in-8°;

14° *Théâtre de la guerre en Grèce*, par M. F. de Ciriacy, major au service de la Prusse, Paris, Levrault, 1829, in-8°;

15° *Un coup d'œil sur la Morée ou le philhellène converti*, par G. L. Marseille, imprimerie de Rouchon, 1829, in-8°;

16° *De l'état actuel de la Grèce*, par A. Th. Chrestien, D. M., Paris, Garnot, 1831, in-8°.

et de Colettis. Le premier fut élu président par l'Assemblée nationale d'Argos, sans pouvoir toutefois se faire reconnaître par les Rouméliotes, qui marchèrent sur Argos. Le 13 avril 1832 il fut contraint de démissionner.

Les puissances désignèrent alors au trône le prince Othon de Bavière, second fils du roi Louis Ier. L'Assemblée nationale, convoquée à Nauplie, le reconnut unanimement comme roi de Grèce. Les Turcs, moyennant une indemnité de 12 millions, consentirent à reporter la frontière jusqu'aux golfes d'Arta et de Volo. Les puissances s'engageant à exclure du trône de Grèce les membres de leur dynastie, garantirent un emprunt de 60 millions; le roi de Bavière fournit à son fils un corps de 3 500 Bavarois.

b) LES RELATIONS DE VOYAGE

§1

Les *Lettres sur la Grèce* [1], du très connu colonnel Voutier, furent publiées après sa mort. Elles avaient réellement été envoyées à une dame, dans le courant de l'année 1824, et étaient datées de Corfou, d'Ithaque, de Missolonghi, de Nauplie, de Milo. Qu'on n'y cherche pas, cependant, une histoire complète et détaillée des événements de cette année; écrites au hasard, elles nous content à bâtons rompus et sans méthode la destruction d'Ipsara, les combats maritimes où la flotte grecque lutta péniblement contre la supériorité de l'ennemi, la mort de Byron, les dissensions des membres du gouvernement et des chefs militaires, les embarras de l'emprunt de Londres ... A la fin se trouve une notice sur les troupes régulières de la Grèce ...

Les sentiments dont sont animées ces lettres écrites par un philhellène notoire ne pouvaient qu'être et sont, en effet, très sympathiques aux Grecs [1].

---

[1] *Lettres sur la Grèce* (notes et chants populaires extraits du portefeuille du colonel Voutier), Paris, F. Didot, Ponthieu, Bossange frères, Delaunay, 1826, in-8°.

[1] On doit encore à Voutier des *Mémoires sur la guerre actuelle des Grecs*, Paris, 1823.

§2

Les *Lettres sur l'Orient*, du baron Th. Renoüard de Bussierre, adressées au baron Ed. de Caëhorn, contiennent la relation d'un voyage en Orient qui a quelques points de contact avec notre sujet. Parti de Cracovie et après un séjour à Constantinople, le voyageur passa en Asie, à Brousse et à Smyrne. Les lettres XXIV, XXV et XXVI (du tome I) se raportent pourtant aux îles de l'Archipel: on y glane quelques notes sur Scio, Ipsara, Tine, Mycone, Naxos, Paros et surtout sur Milo, qui est plus amplement décrite ... Le reste a trait à l'Asie Mineure ou à l'Egypte [1].

§3

Les *Souvenirs de la Morée, pour servir à l'histoire de l'expédition française (1828—1829)* du capitaine M.-A. Duheaume [2], nous entretiennent de l'évacuation de la Morée par les armées égyptiennes et nous donnent une très saisissante description du camp des Arabes [3]. Les officiers français restant un peu inoccupés, se mirent à faire „le tour de Grèce" avant de rentrer en France. Grâce à ces excursions permises à l'armée, nous avons le récit d'un petit voyage en caïque dans le golfe de Corinthe, à Egine, à Nauplie et à Corinthe. On y trouve aussi une intéressante visite à l'amiral Miaoulis [4].

---

[1] *Lettres sur l'Orient*, écrites pendant les années 1827 et 1828 par le baron Th. Renoüard de Bussierre, secrétaire d'ambassade. Strasbourg, Levrault, 1829, 2 vol., in-8°, cartes, planches.

[2] *Souvenirs de la Morée, pour servir à l'histoire de l'expédition française (1828—1829)*, par M.-A. Duheaume, capitaine au 58° régiment de ligne, Paris, Anselin, 1833, in-8°. Une brochure de 125 pages, avec 2 tableaux et 1 carte.

[3] Duheaume, *op. cit.*, p. 25.

[4] Duheaume, *op. cit.*, p. 64.

§4

Quelques *Souvenirs de l'expédition de Morée* [1] nous ont été donnés par J.-F. Bessan, sous-officier, qui, avant de prendre part à cette expédition, avait fait encore une fois le voyage de Grèce, en janvier 1826, sur le bâtiment nolisé par le comité philhellénique de Paris... On y trouve des détails sur la marche du corps expéditionnaire, sur les forteresses de Navarin, de Modon et Coron qui s'étaient livrées aux Français, sur la revue des troupes passée devant Ibrahim... Quelques pages nous racontent même un petit séjour de deux jours (du 16 oct. au 18 oct.) dans l'île d'Egine, qui à ce moment était le siège du pouvoir exécutif.

§5

L'ouvrage posthume de Lucien Davesiès de Pontès, intitulé: *Notes sur la Grèce* [2], est le journal de ce lieutenant de frégate, écrit entre 1828 et 1833, mais qu'on n'a publié que beaucoup plus tard, en 1864.

Ces *Notes* ne sont pas d'ordre pittoresque, poétique ou archéologique; elles sont pourtant intéressantes par les détails qu'elles nous donnent sur différents points de cette époque si troublée et si riche en événements. On y peut glaner d'attachantes pages sur une entrevue avec l'amiral Canaris l'Hydriote [3], ou avec l'héroïque Febvier [4], sur la présidence de Capo d'Istria [5], sur le général Maison [6]. Ce récit à bâtons rompus et sous forme de journal va jusqu'à la fin de la Régence.

---

[1] *Souvenirs de l'expédition de Morée en 1828, suivis d'un mémoire historique sur Athènes avec le plan de cette ville*, par J.-F. Bessan, chevalier de la Légion d'honneur, sous-officier de l'ancienne armée, Valognes, impr. de Gomont, 1835, in-8°. Une brochure de 140 pages, dont 83 de souvenirs.

[2] *Notes sur la Grèce*, par Lucien Davesiès de Pontès, Paris, 1864, in-12.

[3] Lucien Davesiès de Pontès, *op. cit.*, p. 20.

[4] Lucien Davesiès de Pontès, *Ibid.*, p. 23.

[5] Lucien Davesiès de Pontès, *Ibid.*, p. 97.

[6] Lucien Davesiès de Pontès, *Ibid.*, p. 77.

§6

Les lettres d'Eugène Cavaignac nous sont précieuses pour l'expédition de Morée. Le jeune lieutenant de génie faisant partie du corps expéditionnaire arriva en Grèce, en vue de Navarin, le 28 août. Les lettres, publiées, par la *Revue des Deux-Mondes* ont été adressées à sa famille; elles nous donnent d'intéressants détails sur l'état de la Morée. Visitant Navarin, Modon et Coron, il s'exclame: „Rien n'est aussi affreux que l'aspect des environs des trois villes" [1] et dans une autre lettre: „Nous sommes passés au-dessus de Navarin et devant Modon, nous avons traversé trois camps égyptiens et ensuite le plus affreux pays qu'on puisse voir: plus de dix villages bouleversés et partout des restes de massacres" [2].

Les Grecs sont jugés très sévèrement par le jeune officier: „Les Grecs, écrit-il, semblent s'être donné le mot pour ne nous montrer que ce qu'ils ont de plus hideux et de plus dégoûtant [3] ...

Tout ce que nous avons trouvé chez eux de bien visible et de bien positif c'est leur haine de l'étranger et leur passion pour le pillage. Nous leurs sommes aussi odieux qu'Ibrahim; ils paraissent attendre impatiemment le départ de gens qui ne sont pas venus pour leur livrer la tête et les biens de tous leurs ennemis; ils se méfient de nous comme des autres et nous volent comme ils les auraient volés. Mais, encore une fois, ce n'est pas la nation grecque, si elle existe quelque part; c'est quelques centaines de mendiants que nous retrouvons partout où il y a à piller, ou plutôt de quoi vivre."

Ou ailleurs: „Nikétas (le fameux général) est le seul Grec qui ait offert son bras et celui de ses soldats: les autres pillent et se gobergent ailleurs".[4]

Au mois de mai, Cavaignac rentra en France ...

---

[1] *Expédition de Morée 1828—1829. Lettres* d'Eugène Cavaignac, *Revue des Deux-Mondes* du Ier mai 1897.

[2] Lettre du 30 août 1828.

[3] Lettre du 24 septembre 1828.

[4] Lettre du 11 novembre 1828.

§7

Mentionnons au passage la brochure de Denis Bousquet [1] sur l'expédition de Morée, nous montrant les bons sentiments de l'auteur pour les Grecs, sentiments partagés d'ailleurs par tout le monde. „Quelles idées doit offrir à l'homme sensible, s'écrie-t-il, le lamentable tableau de la Grèce ... Quel désert ! Quelle Thébaïde ! La Grèce est un vaste tombeau: en Morée on ne voit que l'image de la dévastation, de l'incendie et de la désolation !" [2] La brochure a, autrement, peu d'intérêt.

§8 et 9

La mission française de Morée

A l'exemple de Bonaparte, qui s'était fait accompagner en Egypte par un grand nombre de savants, Charles X, grâce à l'initiative de M. de Martignac, adjoignit à l'expédition du général Maison, en Morée, une mission scientifique, élue par l'Institut de France en novembre 1828. Cette mission était formée de trois sections et se composait des membres suivants:

I.— *Section des sciences physiques:* Bory de Saint-Vincent, président ; Brullé, Pector, Sextius Delaunay (zoologiste), Dépréaux (botaniste), Virlet et Puillon de Boblaye (minéralogiste et géologue), Baccuët (peintre), membres.

II.— *Section d'archéologie:* Dubois, président ; Lenormant, sous-chef ; Amaury Duval, E. Quinet, Trézel, Schinas, adjoints.

III.— *Section d'architecture et de sculpture:* A. Blouet, président ; Ravoisié, Poirot, Vietty et de Gournay, membres.

Les membres de la mission scientifique de Morée partirent le 10 février sur la *Cybèle* et se mirent au travail. La deuxième section, celle de l'archéologie, „fut vite à la débandade", pour employer le mot de Cuvier dans son rapport à

---

[1] *Mon voyage en Grèce ou relation de notre campagne sur la fin de l'année 1828*, Marseille, impr. de M. Olive, 1829, in-18°. Brochure, 34 p.

[2] Bousquet, *op. cit.*, p. 25.

l'Institut. Dubois, le président, étant terrassé par la fièvre, les autres membres firent désertion; seul Trézel fut rejoindre les architectes, pour se rendre utile à quelque chose. La première et la troisième section publièrent les résultats de leurs recherches, mais qui, ayant un caractère exclusivement scientifique, n'auront de nous qu'une simple mention analytique.

a) OEUVRE DE LA PREMIÈRE SECTION

Les résultats des travaux de cette section ont paru sous le titre d'*Expédition scientifique de Morée. Section des sciences physiques* [1], en trois parties et cinq volumes, avec le suivant sommaire:

I.— *Relation*, par M. Bory de Saint-Vincent.

II.— Ier partie: *Géographie*, par le colonel Bory de Saint-Vincent.

II.— 2e partie: *Géologie et minéralogie* par Puillon de Boblaye et Théodore Virlet.

III.— 1er partie: *Zoologie:* 1er section, *Animaux vertébré, mollusques et polypiers* par Geoffroy Saint-Hilaire père et fils, Deshayes, Bibron et Bory de Saint-Vincent. 2e section: *Des animaux articulés* par Brullé. *Les crustacés* par Guérin.

III.— 2e partie: *Botanique* par Fauché, pour les graminées; Adolphe Brongniart, pour les orchidées; Chaubard et Bory de Saint-Vincent pour le reste de la phanérogamie.

b) OEUVRE DE LA TROISIÈME SECTION

Les résultats des recherches faites par la troisième section furent publiés dans trois in-folio sous ce titre: *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français: architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponèse, des Cyclades et de l'Attique, mesurées, dessinées, recueillies et publiées* par Abel Blouet, architecte, Amable Ravoisié, Achille Poirot, Félix Trézel et Frédéric de Gournay, ses collaborateurs [2].

---

[1] Paris, F.-G. Levrault, 1832—1836, 3 parties en 5 vol. infol.
[2] Paris, F. Didot, 1831—1838, 3 vol. gr. in-fol.

Le premier volume commence par une introduction, qui n'est pas toujours rigoureusement scientifique, de l'histoire des Grecs, des temps mythologiques jusqu'à son époque, et suivie d'un aperçu sur l'art en Grèce ... Le sommaire des trois in-folio est le suivant:

Volume I.— Pylos ou Navarin, Methon ou Modon, Colonis, Coron, Pétalidi, Messène, Lepreum, Scillonte, Olympie.

Volume II.— Aliphéra, Phigalie, le temple d'Apollon à Bassae, Gorthys, Caritène, le mont Diaforti, Ira, Lycosura, Mégalopolis, Sparte, Mantinée, Argos, Mycènes, Tirynthe et Nauplie.

Volume III.— Syra, Téos, Délos, Mycone, Naxos, Mélos, le cap Sunium, Egine, Epidaure, Hiéro, Trézène, Hermione, Némée, Corinthe, Sicyone, Patras, Elis, Calamata, le Magne, le cap Ténare, Marathonisi, Gythinum, Amyclée, Monembasie, Epidaure-Limnera, Astros, Athènes.

§10

Le président de la section des sciences physiques, Bory de Saint-Vincent, a publié pour le grand public une *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée dans le Péloponèse, les Cyclades et l'Attique*, qui malgré son caractère scientifique a encore assez de pages descriptives pour que nous nous arrêtions sur l'ouvrage entier [1].

Parti le 10 février 1829 sur la *Cybèle* et après une courte halte à Navarin, Bory de Saint-Vincent débarqua le 4 mars à Modon où il put voir le quartier d'Ibrahim, décrit par tant d'autres voyageurs. „Des tas de haillons, des chiffons, des lambeaux d'étoffes grossières en laine rouge, de vieux morceaux de souliers, babouches ou autres chaussures encombrent les rues infectes; il est impossible de se faire une idée de la malpropreté qui régnait de ce lieu jusqu'à l'entrée de Modon où nous arrivâmes à travers un faubourg démoli, mais que commençaient à réparer quelques pauvres familles indigènes." [2]

---

[1] Paris, F.-G. Levrault, 1836—1838; 2 vol. in-8°, dédiés à la reine.
[2] Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, vol. I, p. 111.

Le 15 mars, la commission fut reçue par le général Maison, nommé récemment maréchal, qui lui annonça son départ prochain pour la France. Le voyageur nous donne ensuite une description de „la ville moderne" de Modon, qu'il importe de citer pour faire comprendre l'état de la Grèce après la désastreuse Guerre de l'Indépendance. „Dans toute la fraîcheur de son dernier désastre, la ville de Modon ne se composait guère en 1829 que d'une centaine de maisons qui ne fussent pas absolument inhabitables, encore la plupart menaçaient-elles ruine et ne se soutenaient-elles qu'à force d'étais; le reste s'était écroulé en obstruant la voie publique."[1] Suivent ensuite les descriptions de Neo-Kastron [2] (le nouveau Navarin) et de Paleo-Kastron [3] (le vieux Navarin qui n'est que l'ancienne ville de Pylos) et le récit d'une exploration à Pyla, que Pouqueville avait pris pour Pylos [4].

Le président de la Grèce, Capo d'Istria, arrivant à Modon en inspection, uet une entrevue avec Bory de Saint-Vincent, qui nous donne en entier le long discours du président, tentant de se disculper de l'accusation qu'on lui faisait couramment d'être „Moscovite" [5].

L'exploration continua sur les côtes occidentales de Messénie, à Philiatra et à Arcadia (Cyparissia). A Pavlitza (Phigalie) on se rencontra avec Lenormant, qui venait d'Egypte; on visita ensemble le temple de Bassae [6]. Le volume finit sur une description des couvents de Vourcano et des Cyprès.

Le second volume commence par un voyage à Coron et une exploration du Magne, avec l'ascension du Taygète [7]. A Caritène ce fut Colocotronis qui fit les honneurs du château

---

[1] Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, I, p. 169.

[2] Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, I, p. 203.

[3] Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, I, p. 233.

[4] Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. VI, p. 72; il avait pourtant identifié antérieurement Pylos au vieux Navarin, ce qui était exact, dans son *Voyage en Morée*, pour s'arrêter après à une opinion erronée.

[5] Bory, *op. cit.*, I, p. 340—346.

[6] Bory, *op. cit.*, I, p. 401.

[7] Bory, *op. cit.*, I, p. 122.

aux membres de la commission scientifique [1]. Il visita ensuite Mégalopolis, Léondari, Tripolizza, Mantinée, les ruines de Sparte, Mistra et poussa jusqu'au cap Matapan [2]. Le 1er juillet, entreprenant l'exploration de l'embouchure de l'Eurotas, la commission se désorganisa à cause des moustiques. La fièvre terrassant quelques membres de l'expédition à Monembasie (ou Napoli de Malvoisie), Bory dut partir à Nauplie pour chercher des remèdes. Là, il recontra le colonel bavarois Heydeck, devenu gouverneur de la province; le médecin Zuccaroni, envoyé par lui de suite, sauva la vie de Baccuët, Virlet, Delaunay, Brullé, mais mourut lui-même de la fièvre [3].

Peu après, Bory de Saint-Vincent alla à Argos, qui était devenue la capitale de la Grèce. „La résidence du président, écrit-il, n'était plus une cité quand je la visitai, mais exactement parlant une grande bourgade: sa population, formée de toute espèce de Grecs, s'élevait, disait-on, à peu près à huit mille individus, dont les quatre cinquièmes, sans domicile fixe, vivaient sous de fragiles hangars; Argos se composait alors de trois ou quatre rues bordées de masures blanchies qu'entouraient de nombreux jardins; ceux-ci étaient arrosés à l'aide de puits à godets, semblables aux norias du royaume de Valence." [4]

Le 31 juillet tout le monde était enfin à Nauplie (Napoli de Romanie), où, tous étant malades, se finirent les recherches de la commission des sciences physiques. Bory, étant le seul qui avait échappé aux atteintes de la fièvre, mit à profit le mois qu'il passa à Nauplie pour explorer les environs. Avant de quitter définitivement la Grèce, il fit encore une excursion dans les Cyclades à Zéa (Ceos), à Ghyoura (Gyaros) et surtout à Syra (Syros), où il séjourna quelque temps.

§11

Edgar Quinet, qui, jeune encore, avait été attaché, nous le savons, à l'expédition française de Morée en 1829, publia

[1] Il est à remarquer une biographie de Colocotroni, vol. II, p. 204 et suiv.

[2] Bory, *op. cit.*, vol. II, p. 295.

[3] Bory, *op. cit.*, vol. II, p. 384 et suiv.

[4] Bory, *op. cit.*, vol. II, p. 395.

un an après ses impressions de voyage en Grèce [1]. Son livre a une double marque: d'un côté, un enthousiasme sincère pour la Guerre héroïque de l'Indépendance et, de l'autre, un honorable essai de répondre à ceux qui croyaient déjà que les Grecs avaient déçu les espoirs qu'on avait mis en eux.

Son livre commence par une peinture de Modon, entourée de ruines, de mourants, d'affamés hantés encore par la cruelle figure d'Ibrahim. Le 12 mars, accompagné de deux officiers français, il commença à explorer le pays; ils battirent les bois et les bocages et traversèrent les villages de la Messénie. La description qu'il donne de ceux-ci est d'autant plus précieuse que Chateaubriand avait passé à côté de la Messénie et que Pouqueville en avait parlé seulement par ouï dire. Il poussa même l'intrépidité jusqu'à monter sur le sommet d'Ithome, en se traînant sur les pieds et sur les mains, pour voir les masures qui occupent la place du temple de Jupiter Ithomate et d'où le spectacle est magnifique. De Messénie, Quinet passa en Arcadie; les deux officiers étant rappelés dans leurs quartiers, il visita, seul et toujours en pleine sécurité, Mégalopolis, les colonnes du Cotyle, Lycosura, suivit les bords de l'Eurotas où il passa une nuit moins agréable que celle de Chateaubriand: surpris par un violent orage, exténués par la fatigue, lui et ses palicares se refugièrent dans un moulin, d'où on les chassa. Il visita ensuite Sparte, et en donna une de ces belles descriptions, qu'il prodigue d'ailleurs assez souvent dans son livre.

En route vers Argos, Quinet rencontra le président Capo d'Istria, qui faisait sa première tournée en Morée, accompagné du fameux turcophage Nikitas, et dans les bras duquel l'enthousiaste voyageur se jeta, tout en larmes. Il visita ensuite Argos, Mycènes, Tirynthe, Corinthe, Sicyone. Athènes, en ce temps, était encore entre les mains des Turcs. A la vue du Parthénon, à quelques milles de distance, il fut si profondément troublé qu'avec trois officiers il s'embarqua en travesti, sur un caïque, et se dirigea vers Athènes. Avec la permission de l'aga, il réussit à entrer dans la ville, qu'il nous décrivit ensuite minutieusement avec ses ruines, ses maisons éboulées. De la maison de Fauvel on ne reconnaissait plus rien.

[1] E. Quinet, *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité*, Paris, F. Levrault, 1830, in-8°.

„Combien dans cette nuit, s'écrie le voyageur [1], malgré sa détresse, Athènes, me sembla plus belle, plus touchante, plus riche que Rome, avec ses villas et le bruit de ses fêtes! La plupart des voyageurs qui m'ont précédé se sont plaints que l'impression sérieuse des ruines fût troublée par le babil de la ville moderne. Je considère comme une bonne fortune d'avoir visité la ville de Minerve dans ces temps de désastres. J'eusse pu me croire arrivé le lendemain de l'incendie de de Xerxès ou des massacres de Sylla. Privée de ses habitants, livrée à un maître étranger, tout dans Athènes réveille les pensées d'un autre temps. Même ce qu'il y a aujourd'hui de moins triste chez elle, ce sont les ruines. L'œil, fatigué d'errer sur un sol brûlé par les incendies, sur des décombres, sur des huttes de branches de pin, cherche pour se reposer les colonnes et les murailles de l'antiquité!" Et un peu plus loin: „La jeunesse éternelle du génie attique s'est transmise à ses ruines; jusque dans sa chute, il garde la grâce et l'éclat de la victoire. De tout cela résulte une impression singulièrement mâle et forte, où le sentiment de l'héroïsme tient la place des rêveries romanesques qu'éveillent les monuments du Nord."

Il visita tous les monuments d'Athènes, sauf le Parthénon, qui était devenue citadelle turque. Il s'embarqua de nouveau sur son caïque et, après s'être arrêté à Syra, revint à son point de départ.

Tel est le livre de Quinet; par sa beauté littéraire, il merité bien d'être tiré de l'oubli qui l'entoure. Ecrit d'un style chaud, coloré, vif, sans prétentions scientifiques, mais par un homme très au courant des choses, il est animé d'un souflle puissant et jeune, d'un enthousiasme, d'un amour de liberté et d'indépendance qui ont toujours caractérisé ce grand citoyen et lui ont fait prendre dans toutes les occasions la défense des opprimés. Son livre plein de pages charmantes, pittoresques, de vues justes, sauf quelques défaillances [2], est un tableau des plus élégants et des plus poétiques de la Grèce de cette époque, intéressant entre tous.

---

[1] Quinet, *op. cit.*, p. 362.

[2] Il exprime, par exemple, l'avis qu'à la Grèce conviendraient les institutions de l'Amérique.

§12

Dans la *Correspondance d'Orient (1830—1831)* [1], de Michaud et Poujoulat, on trouve au premier volume quelques lettres qui se rapportent à la Grèce. La seconde (de la rade de Navarin le 5 juin 1830) nous donne une vue du Magne et des notices sur les mœurs des Maïnotes; la quatrième, de Nauplie, nous raconte une entrevue avec le président de la Grèce, Capo d'Istria [2]. Michaud fait la description de Tirynthe, tandis que Poujoulat nous fait celle d'Argos et de Mycènes. Les lettres VII et VIII nous donnent une description des ruines d'Athènes et le récit d'une entrevue avec le pacha de Négropont, assez curieuse. La lettre X se rapporte déjà à Smyrne [3].

§13

Les *Souvenirs du Levant* du comte de Corberon n'ont qu'un titre qui promet [4].

En réalité, c'est une toute minuscule brochure — fragment d'un voyage en Orient qui est resté malheureusement inédit — dans laquelle l'auteur raconte une excursion à Bournabat, village peu éloigné de Smyrne, et qui passe pour avoir été la patrie d'Homère. La visite des grottes d'Homère, d'ailleurs peu poétiques en elles-mêmes lui inspirèrent des réminiscences de vers allemands ...

---

[1] *Correspondance d'Orient, 1830—1831*, par Michaud et Poujoulat, Ducollet, Paris, 1833—1835. 6 vol. in-8°, avec le sommaire suivant: Vol. I: *Lettre du départ de Toulon jusqu'à l'arrivée à l'emplacement de l'ancienne Troie;* Vol. II: *Lettres écrites des rivages de l'Hellespont et de Constantinople;* Vol. III: *Lettres écrites sur la route de Constantinople à Jérusalem;* Vol. IV, V, VI: *Lettres écrites de Palestine, de la Syrie et de l'Egypte.*

[2] Pages 84—92.

[3] De Baptistin Poujoulat nous avons encore un livre: *Récits et souvenirs d'un voyage en Orient*, Tours, 1848. Cinq pages, tout juste, sont réservées à Athènes.

[4] Le comte de Corberon, *Souvenirs du Levant*, pèlerinage aux grottes d'Homère, extrait d'un voyage inédit en Orient (7 pages) fait le 31 octobre 1829, publié en 1835 in-12.

§14

Après avoir failli être ministre plénipotentiaire à Athènes, Alphonse de Lamartine, renonçant à la carrière diplomatique, partit en 1832 pour l'Orient, sur un navire spécialement frété par lui, accompagné de sa femme et de sa fille unique Julia, qui devait mourir à Beyrouth. Cette croisière dura seize mois et fut racontée par le poète dans son *Voyage en Orient, souvenirs, impressions, pensées et paysages* (1835, 4 vol. in-8°). [1]

Comme le titre l'indique d'ailleurs, le voyage de Lamartine n'a pas pour but spécial la Grèce; marchant sur les traces de Chateaubriand, le poète se dirigeait vers l'Orient. „Ce grand écrivain, dit-il dans l'avertissement de la première édition, est allé à Jérusalem en pèlerin et en chevalier, la Bible, l'Evangile et les Croisades à la main. J'y ai passé seulement en poète et en philosophe." Mais, par contre, son *Voyage* respire plus de familiarité et de naturel que celui de M. le vicomte; c'est un journal exact de son voyage, avec ce qu'il apporta de réflexions personnelles et d'épanchements lyriques, un peu même en dehors du cadre de son sujet ...

Malheureusement, la partie qui concerne la Grèce est assez mince: pour Lamartine, comme pour Chateaubriand, la Grèce n'est qu'un incident heureux et intéressant, tandis que Jérusalem est le point principal d'attraction.

Le 6 août, le navire de Lamartine frisa le Péloponèse à Modon. Entre le cap Matapan et l'île de Cérigo il fut attaqué par un brick grec, mais la présence de ses 25 hommes armés le fit reculer et s'éloigner non sans cliquetis de pistolets et de poignards „dont les manches étincellent de ciselures d'argent". Le voyageur vit tout: les figures sombres des bandits, une jeune fille d'une rare beauté, des sorcières: en un mot tout le décor romantique ... Le 9 août, il mit pied sur la terre classique et voilà la première impression qu'il reçut de la race grecque [2]: „Toutes les physionomies sont belles mais tristes et féroces; le poids de l'oisiveté pèse dans toutes leurs attitudes. La paresse des Napolitains est douce, sereine, gaie; c'est la nonchalance du bonheur; la paresse de ces Grecs est

---

[1] Un autre édition, 2 vol. in-12, 1845.

[2] Lamartine, *Voyage*, éd. Hachette, I, p. 88.

lourde, morose et sombre: c'est un vice qui se punit lui-même."

Lamartine n'était pas un archéologue; il ne s'intéressait pas aux monuments antiques, qui le laissaient assez froid. Il aurait pu par exemple voir le tombeau d'Agamemnon. „Mais que m'importe Agamemnon et son empire! s'écrie-t-il. Ces vieilleries historiques et politiques ont perdu l'intérêt de la jeunesse et de la vérité." [1] Il préfère plutôt assister â une séance du Parlement grec, qui avait plus d'intérêt à ses yeux. Le spectacle de ces patriotes délibérant sous une voûte de planches, élevée en plein champ, le remplit d'enthousiasme [2]. Le 19 août, après un orage, le navire jeta l'ancre au Pirée; Lamartine visita les antiquités d'Athènes avec cet autre Fauvel qu'était l'Autrichien Gropius. A la description alerte qu'il en donne il n'y a rien à critiquer.

Le 23, il quittait les rivages de l'Attique, prenant la direction de Chypre ...

§15

Le *Journal d'un voyage en Orient* [3] du comte d'Estourmel a eu bien des aventures avant de voir la lumière ... Le comte d'Estourmel remontait le Danube le 22 juin 1837, quand le bateau se fracassa contre le pont de bois de Daunastaf; le comte put trouver un débris qui flottait et se sauva grâce à lui, mais son manuscrit était tombé au fond du fleuve. Le lendemain on repêcha son portefeuille, à son grand étonnement. Sept années plus tard — en 1844 — il publia son journal de voyage, comme un pieux *ex voto* à Notre-Dame de Bon-Secours ...

Parti d'Ancône le 3 juin 1832, et accompagné de „son Grec" Démétrius Papadriopulo, avec lequel le liait un contrat assez original [4], d'Estourmel mit pied sur la terre grecque, à Corfou, qui était encore sous la domination anglaise ... Cette

---

[1] Lamartine, *Voyage*, I, p. 89.

[2] A cette séance assistait aussi le comte d'Estourmel, qui nous en donne une impression extrêmement défavorable. *Journal*, I, p. 135, note.

[3] *Journal d'un voyage en Orient fait par le comte Joseph d'Estourmel*, Paris, 1844, 2 vol. gr. in-8°, ornés de 160 pl.; 2e édition, 1848, 2 vol., in-18.

[4] D'Estourmel, *Journal*, p. 3—5.

île évoqua naturellement en lui le souvenir d'Homère, de Thémistocle qui y passa une partie de son exil, de Caton, qui y pleura la ruine de la République ... De Corfou, par Buthrotum, il s'en fut visiter Janina, qui après le siège subi par le fameyux Ali, était tombée dans une complète décadence: de 20 000 âmes, elle se trouvait réduite à 4 000 habitants tout au plus. Le palais du pacha avait plutôt l'air „d'une écurie" pleine d'immondices ...

A Prévésa il recontra le consul français bien connu par ses travaux sur la guerre de l'indépendance grecque Reybaud. Celui-ci le conduisit dans son canot au champ de bataille d'Actium ... Le 29 juin nous le trouvons en Ithaque, où il monta jusqu'à la cime couronnée des débris des constructions cyclopéennes connues dans l'île sous le nom d'Ulysse. „Je parviens, écrit-il [1], ainsi à une première enceinte, puis à une seconde qui entourait le sommet et renfermait probablement la citadelle. Des pans de muraille subsistent encore, mais d'autres en plus grand nombre sont écroulés et se confondent avec les roches naturelles. Je penche à croire que ces ruines sont celles de l'ancienne capitale et de son Acropole ..."

A vrai dire, il toucha le sol de Grèce proprement dite à Missolonghi, où „l'on respire une odeur de marécage" et qui paraît réunir toutes les conditions d'insalubrité ... La première impression fut mauvaise et les autres ne le seront pas moins. Dans le comte d'Estourmel, nous avons l'occasion d'étudier un des premiers cas de *mishellénisme*. Imbu de culture classique, la réalité ne le satisfaisait plus. La nature lui paraissait moins belle que la description des poètes; les hommes vue de près lui semblaient inférieurs aux légendes héroïques qui les entourent.

Tout lui semblait mesquin. „Ce sont de véritables condottieri, écrit-il [2] en parlant des fameux héros de la guerre de l'Indépendance. Voilà pourtant les Solon et les Socrate, pour lesquels tant de gens se passionnent chez nous. Tant il est vrai que le libéralisme a ses niais comme l'absolutisme et qu'en ce genre les partis ne se doivent rien les uns aux autres." A la réflexion, il se rendit un peu compte de son injustice et

---

[1] D'Estourmel, *op. cit.*, p. 66.
[2] D'Estourmel, *op. cit.*, p. 79.

tâcha de revenir à de meilleurs sentiments; il se complut même à reconnaître aux Grecs des qualités: „L'intelligence et la finesse, écrit-il dans un moment de bonne humeur [1], ne leur manquent certes pas et il y a toujours de la resource avec les gens d'esprit. Je ne vois donc point qu'il y ait lieu de désespérer de la régénération des Grecs. Seulement on a eu tort en s'imaginant qu'on la trouverait toute faite." Mais il fit en vain ces justes réflexions, car son mécontentement, son agacement éclatèrent de nouveau. On a trop exagéré „en beau" et „en grand" pour que la réaction ne se ressentît pas. Exagération d'un côté, exagération de l'autre...

Corinthe le désola. „Quel changement, s'écria-t-il [2], jamais grandeur aussi déchue n'avait affligé mes yeux." Et un peu plus loin [3]: „On n'en peut approcher sans avoir à craindre également et la fièvre empestée et l'anarchie sanguinaire; il faut pour s'y promener s'entourer d'une escorte: pour y dormir solder une garnison, et, sous ce rapport, on peut dire encore aujourd'hui qu'il n'est pas donné aux pauvres d'aller à Corinthe."

Mais l'épreuve la plus cruelle l'attendait naturellement à Athènes. On y peut saisir sur le vif le mishellénisme causé par la désillusion. „Non, dit-il [4], je ne puis dire quelle fut ma première impression en présence de cette Athènes qui avait été mon rêve, la passion de ma jeunesse et en la trouvant dans un tel état! L'aspect de ces ignobles masures, là où mon imagination me représentait des temples et des palais, flétrit tellement toutes mes illusions que je baissai la tête et me laissai conduire par mon Grec sans plus rien regarder autour de moi."

Il visita les ruines avec le meilleur guide possible: Pittakis, si bien portraituré par About. Rien, sauf le Parthénon, ne le contenta; les monuments lui semblèrent d'une petitesse extraordinaire; il se les était figurés plus grands et plus simples et les trouva en réalité petits et ornés. Après quelques jours de séjour à Athènes, il alla visiter Salamine, Egine et Nauplie, où il fut scandalisé par la jactance de la soldatesque.

---

[1] D'Estourmel, *op. cit.*, p. 80.
[2] D'Estourmel, *op. cit.*, p. 35.
[3] D'Estourmel, *op. cit.*, p. 88.
[4] D'Estourmel, *op. cit.*, p. 93.

A Nauplie, le hasard le fit se rencontrer avec Lamartine qui faisait sa fameuse croisière. L'occasion se présente à nous de montrer par un exemple frappant comment une chose vue par deux personnes à la fois peut être décrite différemment. D'Estourmel était présent à cette séance de l'Assemblée nationale grecque, que Lamartine avait racontée en couleurs si brillantes dans son *Voyage* et qu'il avait évoquée avec tant d'émotion dans son discours à la Chambre du 3 juin 1836. Entendons maintenant le commentaire de d'Estourmel [1]: „Il n'y a pas quatre ans j'étais à Nauplie précisément à cette séance dont parlait hier l'honorable orateur. Je voyais des Grecs se disputer par la guerre civile ce que la guerre étrangère avait encore laissé à dévaster dans ce malheureux pays. Je me souviendrai longtemps de l'impression que me causa leur Chambre des représentants où leurs motions absurdes se succèdaient et où le pillage était tellement à l'ordre du jour que Nauplie en fut menacée par les bandits, que ces députés amenaient à leur suite. Il en serait résulté l'incendie de la ville sans l'attitude ferme de nos soldats qui avaient en haine autant qu'en mépris les héros grecs et qui brûlaient de leur donner une bonne leçon ... Je n'ai donc rien vu qui forçât l'admiration, mais beaucoup de gens disposés à forcer les portes et les serrures et à violer et à voler, ce qu'ils avaient fait à Missolonghi et ce qu'ils reprochaient tout haut à nos troupes de les empêcher de renouveler à Nauplie."

Partant de Nauplie le 15 août, il fut de retour à Athènes, pour s'embarquer ensuite au Pirée. Après de courts arrêts à Naxos, à Rhodes et à Chio, son voyage se continuant en Asie, cesse de nous intéresser ... Tel est le *Journal* du comte d'Estourmel; il est rempli d'une mauvaise humeur manifeste causée par des désillusions explicables et par une chaleur tropicale, qui rendait difficile tout déplacement. Il n'en est pas moins très agréable à lire et sa valeur est encore rehaussée par des dessins faits par l'auteur lui-même.

---

[1] D'Estourmel, *op. cit.*, I, p. 135, note.

IV

LES VOYAGES EN GRÈCE PENDANT LE RÈGNE DU ROI OTHON

a) NOTICE HISTORIQUE SUR LE RÈGNE DU ROI OTHON I

Le roi Othon, encore mineur, arriva en Grèce avec ses 3 500 soldats bavarois et une régence composée du comte d'Armansperg, du général Heydeck et de Maurer. Les difficultés inhérentes à l'établissement d'un régime de point en point nouveau ne tardèrent pas à surgir. Le Trésor était complètement épuisé, les bandes demandaient leur salaire, les chefs étaient devenus prétentieux et insupportables. Les Bavarois ne surent pas s'y prendre, et surtout après le départ forcé de Maurer (1834), qui seul avait compris les besoins légitimes de la Grèce, la mésintelligence s'accentua. Le 1er juin 1835, Othon, devenant majeur, transféra sa capitale de Nauplie à Athènes et fit des concessions au peuple. Le roi de Bavière, mécontent, rappela le comte d'Armansperg et envoya à sa place Rudharth, un réactionnaire, qui se rendit vite impopulaire et dut partir. On composa alors un ministère national. A la suite d'une insurrection, dont les meneurs étaient Kalergis et Makryanis, le roi fut enfin obligé, malgré l'opposition de la Russie et de l'Autriche, de donner une constitution au pays (sept. 1843) [1].

Le régime parlementaire fleurit alors précocement, avec ses pires vices. Le mécontentement était général; les ministères étaient à la merci des intrigues de coulisses et des influences ennemies des puissances. A l'occasion de la plainte d'un sujet anglais, le juif Pacifico, pillé dans une émeute

[1] A. de Vallon, *Athènes et les événements du 15 septembre 1893, Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1843.

A notre point de vue, le règne du roi Othon a encore une singulière importance, car, de cette époque date la création de l'*Ecole française d'Athènes*, une des gloires de la science française, et qui donna à l'archéologie grecque un essor jusqu'alors inconnu.

A la suite de l'inlassable intervention de Guigniaut et de Piscatory, le ministre de Salvandy fit signer au roi l'ordonnance du 11 septembre 1846 pour la fondation „d'une ecole française de perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques à Athènes". La mission devait se composer „d'élèves de l'Ecole normale supérieure reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie" et devait avoir une durée de deux années, auxquelles s'ajoutait une troisième par la décision spéciale du grand-maître de l'Université. La pensée maîtresse qui avait présidé à la fondation de cette école avait été une pensée romantique: la régénération de la Grèce par les éducateurs français [1]. L'arrêté du Ier février 1847 décida que la mission se composerait d'un directeur, d'un secrétaire interprête et de huit membres.

---

l'histoire de mon temps,t.VII,ch.XLII,p. 264—375(pour la situation de la Grèce entre 1842—1847). Duvergier de Hauranne, *De la situation actuelle de la Grèce et de son avenir*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1844. Idem, *La Grèce pendant les trois derniers mois*, dans la même revue du Ier janvier 1845. J.-J. Ampère, *L'instruction publique et le mouvement intellectuel en Grèce*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du Ier avril 1843. Edmond Texier, *La Grèce et ses insurrections*, Paris, 1854. *La Grèce et le roi Othon devant l'Europe. Etude sur l'état actuel du royaume de Grèce*, 1862, Paris, Poulet Malassis. E. Forcade, *Le roi Othon et la Grèce dans la question d'Orient*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1854. R. de Courcy, *Les Grecs depuis l'avènement du roi Othon, Ibidem*, du 15 juillet 1862. J. Lemoine, *Le parti russe en Grèce*, dans *La Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1843. J. Lemoine, *La révolution grecque de 1862. Ibidem*, du 15 décembre 1862. Le comte de Gobineau, *Deux études sur la Grèce moderne*, Plon, 1905. *La Grèce depuis dix ans* (extrait de la *Revue de Bibliographie analytique*, mai 1843), par Jules Fleutelot: un intéressant compte rendu sur *Greece as a Kingdom* by Fr. Strong, London, 1842 et qui embrasse les événements de 1833—1840.

[1] Voir à ce propos l'article de M. Fougères dans l'*Université de Paris*, décembre 1906: *La France éducatrice de la Grèce*.

Nous n'entrerons pas dans l'histoire de l'*Ecole française d'Athènes* qui a été faite d'une manière définitive et magistrale par M. Radet dans un livre qui rend toute insistance inutile [1].

Il faut s'y rapporter à chaque moment pour connaître l'histoire de cette glorieuse *Ecole*, ses tribulations, son évolution, ses membres et les résultats de leurs recherches archéologiques ou de toute sorte, en un mot, le tableau sommaire, mais grandiose, d'un travail acharné de plus de soixante ans dans le champ de l'archéologie grecque. Ce livre si complet et si compétent nous a même empêché de nous occuper des travaux sur la Grèce, ayant un caractère archéologique ou scientifique: leur inventaire était déjà fait [2].

b) LES RELATIONS DE VOYAGE

§1

Sous le titre *Excursion dans la Grèce orientale* [3], de Ségur Dupeyron raconte dans une lettre adressée au Dr Pariset et datée d'Athènes en janvier 1839, une excursion faite à Marathon, par le défilé des Thermopyles, sur le théâtre de

---

[1] Georges Radet, *L'histoire et l'œuvre de l'Ecole française d'Athènes*, Paris, 1901, Fontemoing (XIV + 492 p.).

[2] En dehors du livre de M. Radet, on peut lire encore sur l'*Ecole française d'Athènes* les articles suivants:

E. Vinet, *L'Ecole française d'Athènes*, dans le *Journal général de l'Instruction publique*, du 5 déc. 1863, t. XXXII, p. 918—921;

Ch. Bigot, *L'Ecole française d'Athènes et l'Ecole française de Rome*, dans la *Revue politique et littéraire*, du 11 déc. 1875, p. 553—560;

Ch. Lévêque, *Ecole française d'Athènes*, dans le *Journal des Savants*, de décembre 1879, p. 750—757 et de janvier 1880, p. 5—17;

V. Bérard, *L'Ecole française d'Athènes*, dans *Nos grandes Ecoles d'application*, Paris, 1895, p. 339—400 (avec gravures);

Th. Homolle, *L'Ecole française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et modernes*, de 10 avril, 10 juillet et 10 août 1897, t. I, p. 1—18 et 321—334; t. II, p. 1—14 (avec gravures);

Ch. Lévêque, *La fondation et les débuts de l'Ecole française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du Ier mars 1898, p. 85—119;

G. Radet, *Le cinquantenaire de l'Ecole française d'Athènes*, dans la *Revue générale des Sciences*, du 30 mars 1898, p. 207—228 (avec gravures).

[3] Dans la *Revue des Deux-Mondes*, du I avril 1839, t. XVIII, p. 55.

la bataille de Platée, au golfe de Salamine, à Zeïtoun, Livadia, Thèbes, Eleusis. Il y a à retenir l'anecdote des 200 Klephtes qui, après avoir lutté pour l'indépendance, s'étaient réfugiés à la frontière et faisaient des incursions en Grèce, trouvant par nécessité un abri protecteur en Turquie [1].

§2

Les *Pérégrinations en Orient* [2], d'Eusèbe de Salle, n'accordent qu'une attention très distraite à la Grèce [3]. Arrivé le Ier juillet au Pirée, le voyageur débuta par une quarantaine au Lazaret. Le 13 nous le trouvons à Athènes, où il assista à la pose de la première pierre du palais de l'Université, participa à un bal à la cour, à l'occasion de l'arrivée d'un archiduc autrichien, le 20 il s'embarquait déjà pour la Turquie ... Sa courte relation de voyage ne brille par rien; même les éternelles descriptions des monuments y manquent. A leur place des notes sèches sur les événements du jour.

§3

Le livre de J. A. Buchon sur la *Grèce continentale et la Morée* [4] a un égal intérêt scientifique et littéraire; il est remarquable par la richesse des connaissances du voyageur, par son esprit sérieux et même par un vif sentiment de la nature, qu'on serait étonné de trouver chez un savant si on ne savait pas que Buchon était déjà un habitué du voyage

---

[1] Mentionnons un autre article du même auteur: *La marine marchande grecque dans l'Archipel*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1839, t. XX.

[2] *Pérégrinations en Orient*, ou voyage pittoresque, historique et politique en Egypte, Nubie, Syrie, Turquie, Grèce, pendant les années 1837—1838—1839, par Eusèbe de Salle, ancien premier interprète de l'armée d'Afrique, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, Paris, 1840, 2 vol.

[3] Pour la Grèce, voir vol. II, p. 190—213.

[4] J.-A. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841*. Le livre fut publié en 1843 et dédié à Mme la duchesse d'Orléans, Paris, C. Gosselin (VII + 567, in-18).

pittoresque [1]. Devant cet horizon si limpide et si limité, devant cette lumineuse sécheresse, sous l'or d'un soleil, toujours jeune, dans le voisinage de tant de belles ruines il n'est pas étonnant que son âme se soit émue et qu'elle se soit laissée éblouir par cette beauté rayonnante. Il y a par conséquent dans le livre de Buchon des pages qui sont d'un peintre très doué [2]. Le beau panorama d'Athènes, vu du sommet du Lycabette près du petit couvent de Saint-Georges, le spectacle de l'Acropole au coucher du soleil, ou sous l'éclat de la lune de Grèce „qui surpasse de beaucoup le pâle reflet de notre pauvre lune“ [3], le charmant paysage autour de la fontaine de Callirhoë ont trouvé en Buchon un artiste au coeur chaud et au pinceau prodigue ...

Mais en dehors de ce côté pittoresque, il y a surtout en Buchon un érudit très épris de l'antiquité et du moyen âge. La description qu'il donne des monuments d'Athènes est rigoureusement puisée aux sources les plus authentiques. Historien de carrière, Buchon avait déjà publié, avant de venir en Grèce, des ouvrages ayant trait soit à l'antiquité grecque, soit au moyen âge [4].

„Mon voyage, écrit-il dans sa dédicace, avait un but historique et national. J'allais interroger les monuments en ruines, les débris des archives religieuses et civiles, les souvenirs même et les traditions populaires et leur demander quelques rayons de lumière qui éclairassent mes pas, à travers l'obscure histoire de ces temps où nos croisés de France étaient venus fonder leurs baronnies dans les mêmes vallées où avaient fleuri les rois d'Homère.“

Le but de son voyage était donc défini et il lui resta fidèle. A la suite de la fondation de l'empire latin, la Grèce fut occupée par les Francs, qui y introduisirent l'organisation féodale. Athènes transformée en duché devint l'apanage d'Othon de la Roche, sire de Ray ; la Morée devenue principauté d'Archaïe,

[1] Il avait déjà publié un *Voyage en Irlande en 1818; Quelques souvenirs de courses en Suisse et les pays de Baden*, 1836, Paris, Gide, in-8.°

[2] Lire la remarquable page sur le lever du soleil en Grèce. Buchon, *op. cit.*, p. 73.

[3] Buchon, *op. cit.*, p. 73.

[4] Il avait publie: *Antiquités grecques ou tableau des mœurs, usages et institutions des Grecs* (traduit de l'anglais), Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

après avoir été sous la domination de Guillaume de Champlitte, passa entre les mains de Geoffroi de Villehardouin, le neveu du fameux chroniquer. Il est aisé à comprendre que les Francs ne quittèrent pas le sol de la Grèce sans y avoir laissé de profondes empreintes. Sur l'Acropole d'Athènes subsiste encore une tour carrée ayant fait partie de l'ancien palais des ducs; la petite église qui porte le nom de Catholicon remonte au commencement du XIIIe siècle. A Thèbes, une tour sur la Cadmée faisait partie du palais ducal. A Marathon, à Eleusis et dans plusieurs autres localités, il y a encore des restes de châteaux forts. A Daphni, tout près d'Athènes, se trouve la sépulture des ducs de la maison de la Roche.

Le but que se donna Buchon était précisément d'étudier les vestiges de cette „Nouvelle France". Et ses recherches furent particulièrement heureuses à Daphni, où les ducs d'Athènes, en commençant par Guy Ier en 1263, se firent enterrer. Il y trouva deux sarcophages, l'un à l'extrémité nord du narthex, l'autre dans la chapelle de l'angle nord-ouest[1].

Sur ce dernier Buchon crut reconnaître les armoiries des de la Roche; il n'en était pourtant rien ... Lenormant a réfuté cette hypothèse [2], et M. Gabriel Millet s'est rattaché à l'opinion de Lenormant: „Les prétendues armoiries de Daphni, écrit-il [3], sont une simple décoration dans le goût byzantin, mais dont les fleurs de lys indiquent l'origine latine."

Venu par Malte, Syra et le Pirée, Buchon visita d'abord Athènes, en prenant des notes sur les monuments antiques [4], sur l'Athènes française du moyen âge [5], avec ses temples, ses châteaux, ses églises, ses sépultures ... Il visita ensuite les environs: Marathon, Aulis, Chalkis, Thèbes, Chéronée, Delphes, les Thermopyles; passant en Morée, il s'arrêta à Epidaure et s'avança jusqu'à Messène, Olympie, Elis, Patras, en revenant par Sicyone, Corinthe, Eleusis et Daphni. Partout il releva les traces de la domination franque, se préparant ainsi

[1] Buchon, *op. cit.*, 131 et suiv.
[2] Lenormant, *Rev. arch.*, 1872, II, p. 286–289.
[3] Gabriel Millet, *Le monastère de Daphni*, p. 76.
[4] Buchon, *op. cit.*, p. 63 et suiv.
[5] Buchon, *op. cit.*, p. 115 et suiv.

à d'importants travaux d'érudition qui l'ont classé parmi les premiers dans cette sorte d'études [1].

Mais, à côté de la Grèce antique et du moyen âge, il y avait aussi la Grèce moderne, la Grèce du roi Othon. Buchon n'a pas passé près d'elle, les yeux fermés; il l'a vue, mais il faut reconnaître aussi qu'il l'a moins bien saisie. Ce qui l'a intéressé le plus dans la Grèce moderne, c'est le côté pittoresque: les coutumes, les fêtes populaires, les danses, les costumes. Il a quelques pages vraiment merveilleuses sur la fête du Ier avril, qui a lieu sur le plateau du temple de Thésée [2], ou sur la fête du premier jour de carême, dans la vallée de l'Ilyssus, autour des colonnes du temple de Jupiter-Olympien [3]. Une noce grecque rencontrée à Chéronée trouve en Buchon le même peintre vif et coloré [4].

Il est pourtant moins bien informé quand il juge l'état social et politique de la Grèce du roi Othon. Volontairement ou malgré lui, il est d'un optimisme un peu factice; il est juste la contre-partie d'About. Pour Buchon, l'aspect de la nouvelle cour bavaroise „reporte sa pensée vers l'époque où une autre cour féodale venue d'Occident, la cour des ducs français d'Athènes, de la maison de la Roche dans le comté de Bourgogne, y siégeait dans sa splendeur".[5] Ses notes sur la marine, l'armée, les finances grecques sont des plus rassurantes [6]. Et son livre est un des rares où il n'y ait pas d'histoires de Klephtes et où l'on ne parle pas du peu de sécurité que les voyageurs, trouvent sûr les routes de la Grèce.

La révolution de 1821, la constitution d'Epidaure, la présidence ensanglantée de Jean Capo d'Istria (1827), la guerre

---

[1] Les principaux livres de Buchon sur cette question sont:

a) *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIIIe, XIVe et XVe siècles dans les provinces démembrées de l'Empire Grec à la suite de la quatrième croisade*, par J. A. C. Buchon, Paris, A. Desrez, 1840, 2 parties en 1 vol., in-8° et tableaux.

b) *Recherches historiques sur la Principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, J. Renouard, Paris, 1845, 2 vol. in-8°.

c) *Nouvelles recherches*, Paris, 2 vol. in-8°.

[2] Buchon, *op. cit.*, p. 78.

[3] Buchon, *op. cit.*, p. 79—84.

[4] Buchon, *op. cit.*, p. 228—232.

[5] Buchon, *op. cit.*, p. 96.

[6] *Ibid.*, p. 111.

civile et la proclamation du royaume trouvent aussi en Buchon un conteur, un peu pressé, il est vrai, mais assez sûr.

A l'intérêt historique et poétique de la *Grèce continentale et la Morée,* si on ajoute l'intérêt éveillé par de fréquents voyages dans de nombreux villages, racontés avec des détails topiques, avec de belles descriptions et des souvenirs historiques, on a la mesure de ce livre à la fois érudit et poétique, écrit — d'après les circonstances — dans une langue ailée ou exacte ...

§4

L'Intinéraire descriptif de l'Attique et du Péloponèse [1], de Ferdinand Aldenhoven, n'entre pas dans le cadre de notre étude ; il n'en mérite pas moins une mention. C'est un travail très compact et très fouillé, de caractère plutôt scientifique que littéraire. L'auteur, allemand d'origine — la nature de son travail nous le dirait assez d'ailleurs —, nous donne en 427 pages très remplies une compilation érudite de Strabon, de Pausanias, de Barthélemy, de Chateaubriand, de Pouqueville, de Gell, de Leake, de la commission scientifique de Morée, de Bory de Saint—Vincent, de la topographie de l'Attique et du Péloponèse, avec, à l'appui, des cartes, des plans, des dessins faits avec un soin extrême. C'est donc, on le voit une sorte de *Guide Joanne* avant la lettre [2].

§5 et §6

De l'architecte A. Couchaud, qui vécut quelque temps à Athènes sous le roi Othon, nous avons deux ouvrages qu'il

[1] *Itinéraire descriptif de 'Attique et du Pélcponèse, avec cartes et plans topographiques,* par Ferdinand Aldenhoven et dédié au roi de Prusse Fr. Guillaume IV, Athènes, A. Nast, 1841, in-8°.

[2] Nous ne nous occuperons pas dans ce travail des *guides* en Grèce, mentionnons pourtant *Le Guide en Orient. Itinéraire scientifique, artistique et pittoresque,* par Quétin, 1846, (679 pages), où l'on traite des *Iles Ioniennes*

importe de mentionner. Ses *Eglises byzantines en Grèce* [1] forment un in-folio contenant 32 planches et un texte explicatif. Il y étudie les vestiges de l'architecture byzantine et la divise en trois périodes: la première période comprend l'espace de temps compris entre le IVe et le VIe siècle; la seconde, entre le VIe et le XIe siècle; et le troisième, du XIe siècle jusqu'au moment de l'invasion définitive de la Grèce par les Ottomans. Après avoir défini ces périodes par leur traits distinctifs, Couchaud nous donne aussi des notices explicatives, des planches qui reproduisent les principaux monuments de l'art byzantin: l'ancienne église métropolitaine et les autres vieilles églises d'Athènes, le monastère de Daphni, l'église de la Vierge de Mistra, la chapelle d'Androussa, l'église de Samari etc. Quoique sortant en cela un peu du cadre de notre travail, il n'était pas sans utilité d'attirer l'attention sur un excellent ouvrage qu'on oublie un peu.

Le second ouvrage intitulé: *Notes et croquis, Voyage en Grèce 1843—1844* [2], ne nous est malheureusement connu que par une seule livraison [3], qui nous décrit l'itinéraire d'Athènes à Eleusis, avec la Voie Sacrée, l'église d'Haia Trias, le monastère de Daphni et Eleusis. L'ouvrage devait comprendre 30 livraisons contenant d'abord l'itinéraire complet d'Athènes aux principales villes et îles de l'Hellade, et ensuite la description d'Athènes antique, au moyen âge et moderne.

(127—140), d'un *voyage en Grèce* (p. 141—256) et d'une *Excursion aux îles de la Grèce ou Archipel* (256—280).

Dr. Isambert, *L'Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (Ier partie, Grèce et Turquie), coll. „Guide Joanne."

Citons surtout le quide actuel Joanne qui est un modèle de description précise:

I.— *Athènes et ses environs*, par B. Haussoullier, avec 4 cartes, 10 planches (216 p.), Paris, Hachette, 1888.

II.— *Grèce continentale et îles*, avec 17 cartes, 22 planches, par Haussoullier, Fougères, P. Monceaux, H. Lechat (509 p.), Paris, Hachette, 1891.

III.— *Grèce*, par G. Fougères, 1909 (nouvelle édition en 1 volume.)

[1] *Choix d'églises byzantines en Grèce*, par A. Couchaud, Paris, Lenoir, 1842, in-fol., 32 p., 1 pl.

[2] Paris, Didon, 1847, in-fol., 19 p. fig.

[3] Du moins c'est la seule qu'on trouve à la Bibliothèque nationale (J. 1936).

§7

La *Relation du voyage* de Chenavard [1] trahit la profession de l'auteur: ce sont les impressions d'un architecte. Malheureusement, la Grèce y compte pour peu, l'intérêt des voyageurs se dirigeant de nouveau et de plus en plus vers le Levant [2].

Parti de Marseille le Ier septembre 1843, le voyageur fit une courte étape à Syra avant d'arriver à Athènes, qui l'intéressait spécialement. A Athènes, il eut la bonne fortune d'être piloté à travers les ruines par le célèbre Pittakis, et ensuite par Couchaud, l'architecte français bien connu qui s'était établi à Athènes. De la capitale, Chenavard partit pour Tirynthe, Mycènes, Argos, Pentélique et Sunium. Dans la nuit du 14 au 15 septembre, quand éclata la révolution qui amena la Constitution, Chenavard était à Athènes et nous en donne un court récit. Peu après le 22 septembre, il partit à la suite de Constantin Douca, le nouveau gouverneur des provinces du Nord, qui devait se rendre à sa résidence de Lamia. Il visita donc au passage Thèbes, l'antre de Trophonios, Chéronée, Delphes et Lamia et rentra à Athènes par Chalcis, après dix-sept jours d'absence. Il frêta une petite barque, partit avec Couchaud le 25 octobre pour Egine et visita à cette occasion Epidaure, Hiéro, Corinthe. Le 31 octobre, Chenavard se dirigeait déjà vers Constantinople.

Cette petite relation de voxage a le mérite d'une exposition nette et d'une description très exacte des monuments visités; autrement, elle n'a pas de prétention littéraire et ne saurait pas en avoir.

§8 et §9

Il n'entre pas dans le cadre de notre travail de nous attarder longuement sur le *Voyage archéologique en Grèce*

---

[1] *Relation du voyage fait en 1843—1844 en Grèce et dans le Levant* par Ant.-M. Chenavard, architecte, et E. Rey, peintre, professeurs à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, et J.-M. Dalgabio, architecte, par Ant.-M. Chenavard, Lyon, impr. de L. Boitel, 1846, in-8°, 173 p. Une autre édition, Lyon, impr. de L. Perrin, 1858, in-fol. 25 p. et 79 pl., avec descriptions.

[2] *La Grèce*, p. 1—40.

et en Asie mineure [1], de Philippe le Bas et W.-H. Waddington, avec la coopération d'Eugène Landron, architecte.

Rappelons pourtant que, chargé d'une mission archéologique par le ministre Villemain (arrêté du 17 novembre 1842), Philippe le Bas partit le Ier janvier 1843 et ne fut de retour que le Ier décembre 1844, c'est-à-dire après vingt-trois mois des recherches les plus heureuses. Il visita Athènes, l'Attique, l'Egine, Calaurie, la Mégaride, la Corinthie, l'Achaïe, l'Elide, la Messénie, la Laconie jusqu'au cap Ténare, l'Argolide, l'Arcadie et, après un voyage en Asie Mineure, il revint en Grèce par Syros, Délos, Mycone, Paros, Pathmos pour explorer la Béotie et la Phocide.

Le butin de ses recherches fut des plus précieux. Il rapporta 4 000 inscriptions, presque toutes grecques, dont 2 000 copiées à Athènes et 2 000 recueillies dans les autres parties du monde grec. Sur ces 4 000 monuments écrits, 2 400 au moins étaient inédits et 1 000 autres pouvaient être considérés comme tels, tant sont nombreuses les variantes que présentent les copies ou les estampages pris par le voyageur. Il découvrit aussi un temple à Messène, deux autres dans la partie la plus sauvage du Kakovouni, à environ six heures du cap Ténare et, enfin, le célèbre sanctuaire de Jupiter Labrademus, le lieu le plus révéré de la Carie [2].

A notre point de vue, la *Correspondance de Ph. le Bas, pendant son voyage archéologique en Grèce et en Asie mineure* [3], publiée par Léon le Bas, est des plus intéressantes. Elle contient des lettres envoyées par l'explorateur soit à sa mère, soit à ses amis (Renier spécialement) ; elles sont datées d'Atènes, de Patras, de Messénie, de Gythium, d'Argos. Les 27 premières et 10 autres (lettres 45 à 55) ont pour nous un intérêt particulier: elles nous racontent sur un ton familier ses aventures et ses impressions en Grèce.

---

[1] *Voyage archéologique en Grèce et en Asie mineure, fait par ordre du gouvernement français pendant les années 1843 et 1844 et publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique,* par Philippe le Bas et W.-H Waddington, avec la coopération d'Eugène Landron, architecte, 1856.

[2] La publication du grand ouvrage de Philippe le Bas ne commença qu'en 1856.

[3] Paris, E. Leroux, 1898, in-8°.

§10

Dans *Une année dans le Levant* [1] du viconte Alexis de Vallon, il y a de bien jolies pages, qui ne méritent pas l'oubli: ce sont des pages d'un amateur infiniment délicat et lettré.

Après une quarantaine de huit jours à Syra — ce n'était pas le meilleur début pour un voyageur —, il échoua à Tine; un vieux Grec Spandaro, consul de France à Tine, le recueillit. Il faut lire le récit de cette réception patriarcale dans la famille du vénérable consul, entouré de ses jeunes filles ravissantes, faisant penser aux héroïnes antiques, pour ressentir de suite tout le charme de cette vie idyllique, dans une petite île perdue des Cyclades. Le tableau retracé par le voyageur est des meilleurs que je connaisse; son pinceau garde la même justesse de ton dans la peinture du détail de la vie familière, que dans la description des splendeurs de la nature. „Si sauvages et si arides qu'ils paraissent d'abord au voyageurs, écrit-il [2], les rochers des Cyclades n'en font pas moins *un horizon* à *souhait pour le plaisir des yeux*. Nus, dépourvus de tous les dons de la nature, n'ayant pour ainsi dire pas même la couleur, ils se parent merveilleusement de toute la richesse du climat, de toute la beauté de l'atmosphère et revêtent les teintes splendides que le ciel leur envoie. Ce sont des prismes admirable établis sur la mer pour refléter le soleil et reproduire, plus belles encore, les nuances changeantes à chaque heure de l'horizon oriental." [3]

Il est regrettable qu'ayant un tel pinceau, Vallon ne se soit pas arrêté plus longtemps sur les beautés de la Grèce et ait fait un si court séjour sur la terre classique ...

Athènes ne lui plut pas [4]. „On est malheureux d'avoir vu Athènes, écrit-il, je commence hardiment par cette conclusion." Les illusions habilement éveillées et entretenues par

---

[1] Vicomte Alexis de Vallon, *Une année dans le Levant*, 2 vol. in-8°, 1846, t. I. *La Sicile sous Ferdinand II* et *La Grèce sous Othon I.*

[2] Vallon, *Ibid.*, p. 240.

[3] Il faut lire les pages qui suivent et qui sont d'une grande tenue littéraire. Pour la beauté plastique, la description d'une soirée à Tine au bord de la mer (p. 252, 253, 254) est tout à fait remarquable.

[4] Vallon, *Ibid.*, p. 267. Le chapitre sur Athènes a été publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1843, novembre, sous le titre: *Athènes et les événements du 15 septembre*, p. 624.

tant de lectures poétiques s'envolent à l'approche de la réalité. „Le sommet de ce mamelon, écrit-il encore [1], qui se dresse isolé comme un immense piédestal, est couronné d'une sombre muraille au-dessus de laquelle, on aperçoit le fronton jauni d'un temple. Ce temple est le Parthénon; cette petite ville c'est Athènes. Même en oubliant le passé, on soupire involontairement à la vue de cette grande plaine silencieuse, de ces montagnes désolées, de cette bourgade neuve qui s'élève impudemment au milieu des ruines qui s'écroulent." [2] En un mot, les monuments du passé lui paraissaient rendre ridicules les constructions modernes, et les maisons nouvelles nuire à l'effet des ruines ... Il aurait préféré que la capitale du jeune royaume fût transportée au Pirée, ou dans un autre port [3]; à Athènes, elle était condamnée à un climat malsain et à un manque de communications directes qui rendait la vie chère ...

La dernière partie du voyage de Vallon est purement historique. La guerre de l'Indépendance [4], la figure farouche du fameux Ali-Pacha et les premières années du règne du roi Othon si troublées par la maladresse de ses Bavarois sont crayonnées en traits justes. Armansperg est voué aux gémonies et Maurer lui est comme de juste sympathique; pour la jeune reine Amélie l'écrivain ne trouve que des fleurs.

En somme, ce voyage si bien écrit n'a qu'un défaut considérable: il est trop court et un peu trop superficiel.

§11

M. Radet a publié la *Correspondance d'Emmanuel Roux* [5] *(1847—1849)*, donnant ainsi une précieuse contribution à l'histoire des débuts de l'Ecole française à Athènes (Roux avait été un des premiers „Athèniens" de 1846). Sa correspondance, qui commence le 26 mars et finit le 27 mai 1843,

---

[1] Vallon, *Ibid.*, p. 272.

[2] Vallon, *Ibid.*, p. 272.

[3] Vallon, *Ibid.*, p. 278.

[4] Spécialement les pages sur le siège de Missolonghi (p. 286) sont intéressantes.

[5] *Correspondance d'E. Roux, 1847—1849.* Premier fascicule de la Bibliothèque des Universités du Midi, Bordeaux, Féret, 1898.

s'adresse surtout à son père et à son frère, Philippe, professeur à l'Université de Bordeaux.

Esprit positif et précis, philologue minutieux, Roux n'était ni d'humeur voyageuse [1], ni poétique; il avait le goût du chez-soi et des habitudes casanières [2]. Ses lettres n'affectent que rarement le tour descriptif et presque jamais le tour poétique habituel à Gandar. Point d'invocation lyrique, point de belles ruines vues au clair de lune et très peu de paysages ! Par contre, on trouve d'intéressants détails sur la vie en commun à l'école, sur les événements politiques, par exemple sur la mort de Colettis, qui avait aussi trouvé un peintre en Grenier, sur les moeurs simples et familiales du pays [3], sur la politique détestable qu'on y fait et qui est un danger national [4], sur les journaux où l'immoralité fleurit [5].

§12 et §13

De l'ancien membre de l'école française d'Athènes, M. Ch. Benoît [6], doyen honoraire de la Faculté de Nancy, citons la petite brochure: *La Grèce ancienne étudiée dans la Grèce moderne* [7], où l'on trouve quelques notes émues sur la beauté d'Athènes, sur un voyage à Eleusis et quelques pages parfumées sur une excursion aux Cyclades.

Une autre brochure, *Excursions et causeries littéraires: Autour d'Athènes et en Argolide* [8], nous raconte rapidement une excursion (en 1848) aux monts Pentélique et Hymette,

---

[1] Nous trouvons pourtant dans ses lettres un voyage en Péloponèse, p. 80.

[2] Un portrait de Roux, dans Radet: *Hist. et œuvre de l'Ecole française*, p. 41, 80, 84.

[3] Voir surtout p. 11, 29.

[4] Voir surtout p. 57.

[5] Voir surtout p. 33, 58.

[6] De la promotion du 24 décembre 1846. Sur M. Ch. Benoît, voir l'étude de M. Charles Druon (extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas pour 1898). Nancy, Berger-Levrault, 1899.

[7] Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8°, 34. p. Extrait des *Annales de l'Est*.

[8] Nancy, impr. de Berger-Levrault, 1893, in-8°, 32 p. Extrait des *Annales de l'Est*.

et un voyage à Corinthe, Némée, Mycènes, Argos, Epidaure et Trézène [1].

§14

Le premier volume du *Voyage au Levant* de Mme Agénor de Gasparin accorde une large part à la Grèce [2]. Arrivée à Patras dans les premiers jours d'octobre 1847, Mme Agénor de Gasparin partit d'Athènes le 28 novembre de la même année; et, quoique son voyage durât moins de deux mois, l'auteur eut pourtant le temps de visiter le crayon à la main, Lépante, Egium, Athènes, Eleusis, Mycènes, Nauplie, Argos, Sparte, la Messénie, Olympie, Delphes, Leuctres, Thèbes, pour revenir de nouveau à Athènes et repartir ensuite en Egypte.

Ce *Voyage* est l'oeuvre d'un dilettante, sans parti pris de philhellénisme ou de mishellénisme. L'opinion de Mme de Gasparin sur les Grecs pourrait se résumer dans ces paroles [3]: „Je crois qu'il y a une étroite analogie entre le sol grec et le caractère grec. Beaucoup de lumière, des surfaces admirables, peu de profondeur. L'intelligence, les aptitudes, la hardiesse, une puissante sûreté de soi: tout ce qu'il faut pour faire des philosophes, des conquérants, ce qu'était la Grèce antique! mais du côté de la sensibilité, des sympathies, des élans irréfléchis, des mouvements impersonnels, de ce qui est à l'âme ce que le *vert* est à la nature, quelque vide peut-être." Ces pages hâtives sont sans prétention (la préface le dit peut-être trop); on y trouve des impressions sur la Grèce et aussi quelque autre chose, comme dans tous les *Journaux*. Il y a pourtant assez d'observations de moeurs, de descriptions pittoresques et même de considérations politiques, pour nous

---

[1] N'omettons pas une autre brochure de M. Benoît, *Une excursion scientifique dans l'île de Milo* (24 pages), insérée parmi les *Mémoires lus à la Sorbonne* (avril 1867, section d'histoire, t. VI, p. 43—56). Cette excursion n'a rien de scientifique, que le titre. (Radet, *Hist. et œuvre de l'Ecole franç. d'Athènes*, p. 341, note 1.)

[2] Mme Agénor de Gasparin, *Journal d'un Voyage au Levant*, Paris, Marc Ducloux et Cie, 1848, 2 vol. in-8°.

[3] *Ibid.*, dans la 4e édition, p. 160.

donner une image assez intéressante de la Grèce du roi Othon et pour ne pas mériter tout à fait l'appréciation défavorable de Thouvenel [1], l'aimable guide de Mme de Gasparin à Athènes, qu'elle avait cependant couvert de fleurs dans son *Journal*.

§15

Le *Voyage en Grèce* de Charles Auberive [2] n'est pas de tout première importance; il s'en faut. Parti de Trieste, le voyageur arriva à Corfou, fit le tour de la Morée, s'arrêta très peu à Syra, et appareilla dans la rade du Pirée le 16 octobre 1850. Du Pirée, il prit la route d'Athènes, la classique route poudreuse, avec son Khani à mi-chemin, que tant de voyageurs ont décrite et chantée ...

Il faut reconnaître au touriste une âme fervente et naïve, pleine d'une tendresse spéciale pour la Grèce: „Il n'y a que trois villes au monde, s'écrie-t-il [3], Athènes, Sparte et Jérusalem".

Athènes l'enchanta; l'Acropole lui inspira des effusion lyriques. Dans son ardeur, il souhaite que le Parthénon soit ... *restauré*: „Quand le Parthénon, se demande-t-il [4], pourra-t-il être restauré? Quand les Hellènes ou plutôt l'Europe voudront-ils remettre à leur place les assises de ce beau marbre de Pentélique? Nous en faisons le vœu, nous en suggérons la pensée." C'est heureux que cette idée bizarre, qui a eu un moment des partisans, ait été vite abandonnée ...

Le 24 octobre le voyageur partit pour le Péloponèse; il visita Mégare, Corinthe, Mycènes, Argos, Tirynthe, Tripolizza et arriva le 31 octobre à Sparte; le 3 novembre nous le trouvons à l'église de Léondari, mais le 9 un des compag-

---

[1] Dans une lettre à sa sœur, Thouvenel écrit: „Mme de Gasparin à la page 296 (dans la IVe édition que nous avons c'est à la page 166) de son *Journal de Grèce* a fait de moi un éloge complet. Il est malheureux que son livre soit si faible. Tâche cependant de lui faire une politesse par le *Journal* de nos amis les Bertin. Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 234.

[2] Charles Auberive (le pseudonyme cache Melle de Vaze), *Voyage en Grèce*, 1860, in-12.

[3] Charles Auberive, *Ibid.*, p. 26.

[4] Charles Auberive, *Ibid.*, p. 36.

nons de route tombant malade de la fièvre à Tripotamo, on se replia vite à Vostiza, par Mégaspiléon et le 14 on s'embarqua pour Athènes; le 19 le voyageur quittait la Grèce après y avoir séjourné un peu plus d'un mois ...

Ce *Voyage en Grèce* n'est qu'un ensemble de notes pleines de bonne volonté, certes, et de beaucoup d'enthousiasme, mais par trop superficielles. Les effusions y suppléent à l'observation. Il n'y a que le problème religieux qui paraît avoir intéressé de près le voyageur; l'ignorance inouïe du clergé grec lui a fourni des pages très justes [1]. Mais, à côté, les faux jugements abondent. „Ce qui sera une gloire éternelle pour cette nation à son réveil, écrit Auberive [2], c'est la résolution qu'elle a prise de ne plus parler à la tribune et dans le monde élevé, que le grec antique." Ou ailleurs: „Il n'y a pas de peuple en Europe dont la représentation nationale ait plus de noblesse, de véritable dignité que celle de la Grèce" [3]. Le reste est à l'avenant ...

§16

La Grèce du roi Othon [4], de M. Thouvenel, publiée par M. L. Thouvenel, est composée d'une précieuse collection de lettres envoyées par l'ancien ministre de France à Athènes à ses amis et à sa famille (spécialement à sa sœur), qui s'espacent du 10 décembre 1845 au 18 juillet 1850. Cette correspondance n'est pas, bien entendu, de première importance au point de vue archéologique ou du pittoresque, quoiqu'il y ait quelques pages qui s'y rapportent, mais elle forme, par contre, un très précieux ensemble de documents sur le règne mouvementé du roi Othon, tiraillé en tous sens par la Russie, l'Angleterre et la France, qui voulaient avoir la prépondérance politique en Grèce; des notes sur la politique française

---

[1] Voir spécialement les pages 159, 160 et suiv.

[2] Auberive, *Voyage*, p. 181.

[3] Voir aussi l'opinion de d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, I, p. 135, note.

[4] *La Grèce du roi Othon, correspondance de M. Thouvenel avec sa famille et ses amis, recueillie et publiée avec notes et index biographique*, par L. Thouvenel, Paris, 1890, in-8°.

dans le Levant et surtout sur les débuts de l'Ecole français d'Athènes[1] .

„Esprit fin, sagace et positif, dit M. Radet dans son important travail sur *l'Ecole française d'Athènes* [2], il se sentait mal à l'aise, lui, gentleman de haute culture, au milieu du « bazar de figures étranges », de brûlotiers truculents, de héros dépenaillés, de palefreniers magistrats, de voleurs députés ou généraux, d'assassins présidents de Chambre ou ministres, dont Guizot faisait à la tribune une Salente de petits saints. Observateur désabusé, le jeune secrétaire assimilait le philhellénisme à la négrophilie. La Grèce n'était qu'une « illusion politique ». Et c'était pour ce « champ ingrat », pour ce « terrain d'une importance exagérée et factice », pour ce « guêpier » qu'on sacrifiait l'entente cordiale et qu'on risquait de rouvrir la crise de 1840 ! Une imprudence si folle lui inspirait « une véritable tristesse politique »."

Il ne faut pourtant pas croire que Thouvenel détestait la Grèce [3]; il trouvait le pays admirable [4] et, sans parti pris, il avait même découvert „des hommes" auxquels il accordait toute sa sympathie et son admiration [5]. Du reste, il n'a aussi que des mots très aimables pour le roi Othon, dont il avait d'ailleurs gagné la pleine amitié.

Le livre de Thouvenel — étant surtout donnée sa nature — est donc très intéressant: si hâtif qu'il soit, il est écrit d'un style net, élégant et émaillé d'anecdotes et de traits piquants.

§17

Nous arrivons à la *Grèce contemporaine* [6] d'Edmond About, cet immortel pamphlet, la rançon ironique et vengeresse de tant de belles et enthousiastes pages écrites sur la Grèce. Un pays ne peut avoir impunément eu son Chateaubriand,

---

[1] Sur les rapports de Thouvenel avec l'Ecole française, voir Radet, *L'Histoire et l'Oeuvre de l'Ecole française d'Athènes*, p. 28, 32, 74, 99, 104.

[2] Radet, *Ibid.*, p. 65.

[3] Pour son opinion sur la Grèce, voir Thouvenel, *op. cit.*, p. 81, 107, 119, 153, 204, 215, 218.

[4] Voir, entre autres, p. 5.

[5] Voir les nombreuses pages sur Colettis.

[6] *La Grèce contemporaine*, par Edmond About, Paris, 1854, in-16.

son Byron et son Lamartine; un peuple ne peut avoir éveillé l'enthousiasme du monde et avoir fixé l'attention de l'Europe durant dix ans par ses luttes héroïques ... Un jour de réaction doit venir où ce peuple payera chèrement les larmes et le sang qu'on a versés pour lui, l'argent qu'on a dépensé, et surtout l'engoûment, fait de pitié et d'admiration, qu'on a eu pour lui et qui nous parait ensuite de la faiblesse ... Comme dans les chœurs antiques, après la strophe il y a l'antistrophe. Après l'*Itinéraire* de Chateaubriand il fallait s'attendre à la *Grèce contemporaine* d'About.

Le voilà donc en Grèce à l'Ecole française d'Athènes, le terrible railleur qu'a été About. Qu'allait-il faire? „Il n'était pas antiquaire, dit M. G. Deschamps [1], et la joie qu'on éprouve à fouiller à l'aventure dans un sol qui nous réserve encore bien des surprises, ne le touchait pas; il n'était pas romantique et la veste brodée du « Klephte » à l'œil noir qui possède pour tout bien « la liberté sur la montagne » lui semblait une défroque d'opéra-comique; il n'était pas historien, et l'idée de retrouver, sur l'Acropole, à la fois un temple antique, une tour vénitienne et un minaret turc, ne piquait pas sa curiosité; il n'était pas philhellène, et n'avait aucune envie de mourir pour l'indépendance de peuples, dans les plis du joli drapeau hellénique, à *croix d'argent sur champ d'azur.* Il arrivait de Paris, très sceptique, gouailleur, plus disposé à chercher des sujets de parodie que des motifs d'admiration. Comme la plupart des Français, il n'avait pas l'âme cosmopolite; étant homme d'esprit, il n'aimait pas l'exotisme."

Dans cet état d'âme, il avait des chances de s'ennuyer à Athènes. Et, en effet, il s'ennuya consciencieusement. „Aussi, dit-il dans une lettre à Charles Tissot, croyez bien que la France ne fait pas ses affaires en payant mes sueurs dix francs par jour." Toutes ses lettres envoyées à cette époque trahissent ainsi l'ennui le plus cruel. Que faire! comment se distraire? comment se venger? ... Ecrire! ... Il faut donc chercher l'origine de la *Grèce contemporaine* dans cette nécessité que ressentait About de se désennuyer et même de se venger un peu ...

---

[1] Gaston Deschamps, dans la *Revue politique et littéraire* du 7 mars 1891, p. 291.

La Grèce d'Edmond About c'est le roman comique de la Grèce du roi Othon, à l'époque où le Pirée était encore un village de quatre ou cinq mille âmes et où Athènes, tout en jouant à la capitale, rappelait encore le petit bourg albanais qu'elle avait été. N'étant pas d'humeur vagabonde ou archéologique, About voyagea peu. A peine glanons-nous dans son livre, quelques pages sur une exploration en Engine, faite en compagnie de Charles Garnier, le futur architecte de l'Opéra [1], quelques notes descriptives sur Mycènes et Sparte [2], une petite excursion en Arcadie, en suivant le cours de la Néda et du Ladon, où il avait pris un bain imprévu, grâce à son cheval „le grand Epaminondas". „Cet animal, écrit-il, a la même passion que M. de Chateaubriand: il veut emporter de l'eau de tous les fleuves qu'il traverse." [3] On ne trouve que ces quelques pages descriptives. Le paysage ou le récit de voyage ne sont pas l'affaire d'About. Il ne s'occupe pas non plus de l'antique Hellade: de ses ruines, de ses souvenirs, de tout ce qui évoque sa gloire éternelle. Il n'a de regards que pour la Grèce contemporaine qui palpitait sous ses yeux moqueurs; celle-ci, il l'étudie dans ses habitants, dans ses moeurs, dans son organisation d'état et de famille, dans sa richesse et dans sa religion. Son livre relève donc de la statistique et de l'observation directe; mais le statisticien n'est pas pédant, et l'observateur a encore assez de mesure dans son ironie pour nous amuser sans nous enlever toute confiance dans ses observations. Par conséquent, la *Grèce contemporaine* se lit à la fois avec plaisir et avec intérêt. Le style en est léger et spirituel, c'est le style vif, cursif, émaillé d'anecdotes et de mots d'esprit qui a fait d'Edmond About un des plus goûtés journalistes du second Empire et l'émule glorieux de J. J. Weiss. „Comme ses lettres, écrit M. Deschamps [4], son livre est une conversation de gens d'esprit qui font de l'esprit à propos de tout et qui ont l'habitude, bien française, de vouloir, coûte que coûte, tutoyer et malmener l'indigène."

Il ne faut pas prendre Edmond About pour un mishellène, raisonné et doctrinaire. Sensible au ridicule, mordant habitué

[1] About, *op. cit.*, p. 13.
[2] About, *Ibid.*, p. 26.
[3] About, *Ibid.*, p. 35.
[4] Deschamps, *La Revue littéraire et politique*, n° du 7 mars 1891, p. 296.

aux réalités d'un monde plus raffiné et déçu peut-être dans son attente, About fit pourtant un tableau de la Grèce contemporaine si incisif, si méchamment spirituel qu'il se pourrait bien qu'il ait été pour quelque chose dans le mishellénisme des autres.

L'opinion qu'il a des Grecs, comme race, est en somme assez favorable. „Ils ont de l'esprit autant que peuple du monde, écrivit-il, et il n'est pour ainsi dire aucun travail intellectuel dont ils soient incapables".[1] Il leur reconnaît aussi un amour peu commun pour la liberté et l'égalité et un patriotisme hors ligne. Ils ont des qualités certes, mais ils ont aussi la conscience de les avoir; il sont les premiers à s'accorder une importance excessive ... Tout ce qui se passe en Europe n'est à leurs yeux qu'un faible écho des événements de Grèce; et cette conception hellénocentrique est aussi enracinée chez les rédacteurs de l'*Ephéméris* ou de l'*Acropolis* qu'elle l'était chez Xénophon ou Thucydide, pour qui le reste de l'humanité n'était composé que de „barbares".

Leur patriotisme est grand et sincère. Les sacrifices d'argent, que font surtout les hétérochtones pour la prospérité d'Athènes ou de la patrie, sont, en effet, remarquables. L'initiative privée remplit souvent les vides qu'un maigre budget ne pourrait remplir. Athènes resplendit de palais de marbre, bâtis soit par la munifience d'un négociant enrichi à l'étranger, soit par le casque de Bélisaire tendu à la charité publique.

Ce patriotisme, pourtant à l'avis d'About, ne va pas jusqu'au sacrifice du sang. Les Grecs ne sont pas un peuple héroïque. La guerre de l'Indépendance a été une guerre de Klephtes, à l'abri des arbres; les philhellènes étaient toujours ceux qui ouvraient la lutte. Sans être un peuple héroïque, ils ont eu des héros. Les Canaris, les Botzaris, les Miaoulis ont été certes héroïques; mais leurs actes courageux sont purement personnels. Leur gloire leur appartient, tout comme l'honneur de la lutte de Marathon appartient à Miltiadès et celui de Salamine à Thémistoclès. A Salamine, les Grecs voulant s'enfuir, Thémistoclès dut les apostropher:

„Quand cesserez-vous, misérables, de fuir?"

---

[1] E. About, *op. cit.*, p. 51.

L'amour de la liberté est poussé trop loin; il tourne à la haine de toute discipline. Manquant de discipline, le peuple grec manque donc du principal ressort de la guerre. L'amour de l'égalité est également englobé dans la haine de toute distinction sociale, de toute hiérarchie.

La psychologie de l'antique ostracisme ne peut s'expliquer que par cette jalousie contre la supériorité. Les Grecs préféraient chasser un homme supérieur et même utile que de l'avoir constamment devant leurs yeux. Par ce trait de l'esprit s'explique aussi de nos jours, la loi du 3 février 1844 contre les hétérochtones. „Le Grecs du dehors, écrit About [1], adorent la patrie commune; ils se dépouillent pour elle, ils ne songent qu'aux moyens de la rendre plus riche et plus grande. Les Grecs du dedans ne s'occupent qu'à fermer le pays aux Grecs du dehors."

Tel est le peuple grec: nerveux, vif, sobre, sensé, spirituel et fier de tous ses avantages; il aime passionnément la liberté, l'égalité et la patrie, mais il est indiscipliné, jaloux, égoïste, peu scrupuleux, ennemi du travail des mains.

L'administration grecque fournit une ample occasion à l'ironie d'About; elle est d'ailleurs méritée. Nulle part, sauf en Turquie, l'administration n'était plus vexatoire, plus fantaisiste, et si on peut connaître une maison par la loge du concierge, on peut aussi connaître la Grèce par la douane, qui est taquine et vénale. A l'intérieur, les freins du gouvernement sont très relâchés, le roi n'a pas une aurotiré suffisante. La corruption, héritage de l'administration turque sévit partout; on achète la justice ou on la fait se plier à des considérations politiques; quelquefois elle obéit même à des raisons patriotiques!...

Ce que l'impitoyable railleur a accablé le plus de ses ironies, ç'a été la cour du pauvre roi Othon, ce roi mince, anémique, sans volonté, traqué par les intrigues des politiciens, empêtré dans une étiquette surannée, et, surtout, dominé par sa femme, la reine Amélie, énergique, volontaire et autoritaire [2]. Il n'y a pas d'ironie qu'il ne décoche contre cette cour, aux prétentions exagérées, guindée par un protocole ridicule. Certes, About ne l'a pas aimée, pas plus qu'il n'a

[1] About, *op. cit.*, 67; voir à ce propos et les pages 358, sqq.

[2] About, *op. cit.*, ch. VIII, p. 350.

aimé les ministres prévaricateurs, les gros personnages, anciens chefs de bandits, dépourvus d'éducation, comme il n'a pas aimé Mme de Pluskow, cette grande maîtresse de la cour, qui paraissait être en cire, et il s'en est vengé en les criblant d'anecdotes et de traits narquois. Par contre, il a montré de la bienveillance pour le brillant Antonio, pour l'honnête Leftéri, ou le bon Pétros. D'ailleurs, tous ces hommes de pauvre condition, ces papas du fond du Magne, ces agoyates honnêtes, ces paysans obscurs sont peints dans une lumière favorable. Son ironie vise plus haut: là où, sous des aspects brillants, couvent l'immoralité, l'ignorance et la grossièreté ... Si donc parfois la *Grèce contemporaine* [1] d'About fut un livre méchant, il fut aussi un livre salutaire, et je crois que, sur certains points, les Grecs en ont tiré profit.

§18

Dans ses *Lettres et Souvenirs d'enseignement* [2], publiés par sa famille, Eugène Gandar nous trace un poétique tableau de la Grèce. Gandar était de la deuxième promotion à l'Ecole française d'Athènes [3] et sa correspondance commence le 19 mai 1848 pour finir au mois de juin 1853 (sa dernière lettre envoyée d'Athènes est du 7 juin). „Gandar [4], avec sa carrure d'athlète, écrit M. Radet [5], avec sa tête énorme et pensive sur ses larges épaules de Sicambre, met dans ses

---

[1] Voir à ce propos la très belle étude sur *La Grèce contemporaine*, par Joseph Reinach, dans son *Voyage en Orient*, vol. II, p. 167.

Le livre d'About a fait s'élever, comme il était naturel, beaucoup de protestations. Citons, entre autres, une brochure de Gustave de Belot *La Vérité sur la Grèce contemporaine*. Marseille, 1858 (65 pages). Ces lignes en donnent l'esprit. „C'est avec un sentiment de profonde répulsion que j'ai parcouru, il y a quelques mois les pages d'un livre publié sur la Grèce, plutôt par un pamphlétaire que par un historien: le roi Othon que la France protège d'une manière aussi noble que puissante y est indignement travesti en chef de bandits et son gouvernement, ferme et loyal, taxé d'administration incapable et trompeuse." Les reste de la brochure est un plaidoyer en faveur des Grecs.

[2] *Lettres et souvenirs d'enseignement*, 2 vol., Paris, 1869. Les lettres envoyées de Grèce sont dans le premier volume.

[3] Par l'arrêté du 29 septembre 1847.

[4] Gandar, *Lettres*, p. 445.

[5] Radet, *L'histoire et l'œuvre de l'Ecole française d'Athènes*, p. 90.

admirations la foi ingénue et robuste de l'homme du Nord ... La Grande Grèce le trouble; la Grèce fait couler ses larmes. Car la Grèce, c'est sa seconde patrie. Avec quelle extrase il en salue les côtes, le ciel limpide, les flots endormis, les douces légendes, les noms sonores !" [1]

En effet, il mena à Athènes une vie de poète, content d'avoir de doux loisirs et de fructueuses lectures. Toutes ses lettres sont pleines d'un charmant lyrisme: elles s'attardent à décrire voluptueusement le beau paysage qu'on aperçoit de sa chambrette sous les toits [2], ses promenades faites en poète aux environs d'Athènes ou ses excursions au loin [3]; elles nous chantent les belles nuits d'Attique si parfumées [4] ... Gandar était un de ceux qui lisent l'Odyssée à Ithaque [5], l'Iliade à Troie et Virgile à Pouzzoles; il jouit aussi de la poésie des livres jointe à celle de la nature qui les a fait naître. Il se laissait pénétrer par la beauté des ruines. „De belles ruines, écrivait-il à Duponnois [6], intéressantes au point de vue de l'art et de l'histoire; une nature infiniment variée et admirablement belle que ni l'*Anacharsis* ni le *Télémaque*, ni les *Martyrs* n'ont su reproduire; des fleurs de platanes et de lauriers-roses; des lacs bordés de sapins (comme en Suisse mais sous quel ciel !); des mers charmantes parsemées d'îles bleues, un ciel où le soleil multiplie des effets magiques de couleur et de lumière, voilà ce qui nous console et nous fait vivre, voilà ce qui nous empêche de trop regretter nos amis et la France ! et ce que les voyageurs les plus dithyrambiques ne vanteront jamais trop."

Ce fragment nous donne une idée de ces lettres, pleines d'enthousiasme pour la terre classique, charmantes, poétiques et parfumées ...

---

[1] Gandar, *Lettres*, p. 66.

[2] *Ibid.*, p. 79.

[3] Lettre de Messénie, p. 359; d'Ithaque, p. 148—158; de Sparte, p. 354. Voir surtout une intéressante description du voyage en Arcadie, p. 181—242.

[4] Voir, p. 86.

[5] Lettre à M. Havet, p. 287.

[6] Gandar, *Lettres*, p. 294.

§ 19

E. Yéméniz est assez connu comme philhellène, par ses travaux, pour nous faire soupçonner à l'avance la teneur de son *Voyage dans le Royaume de Grèce* [1]. C'est un excellent livre, bien écrit, assez minutieux, mais avec un vif penchant à l'exagération philhellénique [2]. L'auteur n'aimait pas seulement les Grecs pour la gloire de leurs ancêtres, mais aussi pour les qualités d'esprit qui trahissent leur origine. „En examinant la physionomie des Athéniens modernes, écrit-il [3], on y retrouve empreints l'intelligence, l'imagination, la vivacité, enfin, tous les enfants de Pélops capables de tant de grandes choses; pourquoi ne feraient-ils pas encore une fois ce qu'ils ont déjà fait?"

Son *Voyage* débute par une très consciencieuse description des monuments, devenue presque le lieu commun de tous les voyageurs. La description du champ de bataille de Marathon qu'on trouve plus rarement ailleurs *. „La plaine de Marathon, écrit-il [4], est un grand marais séché par les ardeurs du soleil et d'où se dégagent sans cesse de fétides exhalaisons; quelques lauriers-roses croissent seuls dans le lit caillouteux du Charadrus qui traverse la plaine." Les pages qui suivent ont la même précision et la même tenue littéraire.

Parti sur un bateau du Pirée, Yéméniz visita Nauplie, qui n'a d'autre vestige illustre que la petite maison carrée habitée dans le temps par le comte Capo d'Istria [5]. Le voyageur continua son voyage par Tirynthe, Lerne. En Arcadie, il nous enchante par un tableau d'intérieur très bien attrapé de la maison du vieux démarque de Steno, qui nous rappelle

---

[1] E. Yéméniz, *Voyage dans le Royaume de Grèce*, Paris, Dentu, 1854. in-8°. Précédé de *Considérations sur le génie de la Grèce*, par V. de Laprade,

[2] Pour atténuer cette exagération l'auteur a dû mettre cet avertissement: „L'auteur croit devoir prévenir ses lecteurs que la relation de ce voyage était écrite et sous presse avant la fâcheuse attitude prise par le Gouvernement grec dans les affaires d'Orient. On ne devra donc pas s'étonner de trouver dans le courant de l'ouvrage des appréciations que le cours des événements aurait sans doute modifiées."

[3] Yéméniz, *Voyage ...*, p. 9.

* Frază lacunară.

[4] Yéméniz, *Voyage ...*, p. 29.

[5] Yéméniz, *Ibid.*, p. 48.

celui de Vallon de l'île de Tine [1]. Mantinée nous attend ensuite avec une description du champ de bataille et Tripolizza avec l'évocation du fameux blocus commencé par Mavromichalis [2]. La Laconie à ce moment-là était en pleine fièvre. Un moine ignare et fanatique, Christophore, après avoir prêché le jeûne et l'abstinence, se mit à faire de la propagande contre le roi Othon, et réussit même à avoir une influence considérable sur les Maïnotes. Le gouvernement, justement alarmé par ce commencement de révolte, envoya le général Colocotronis pour pacifier la province. Le général surprit le moine seul et celui-ci fut jeté dans la prison du Pirée.[3]

Le voyageur visita Sparte et Mistra, pour passer ensuite en Argolide, à Argos, à Mycènes et en Achaïe, à Némée et à Corinthe. „Quand on voit Corinthe aujourd'hui, écrit-il [4], le contraste du présent avec le passé n'a rien qui navre le cœur; elle semble simplement en proie à ce doux accablement et à cette mélancolique inaction qui viennent après une longue fête." L'ascension de l'Acro-Corinthe, nous donne le régal d'une belle description du magnifique spectacle qui se déroule devant les yeux éblouis [5].

Yéméniz visita ensuite Mégare et Eleusis, passant en Béotie, il grimpa sur le Cithéron [6], alla voir le lac Copaïs et Livadia, patrie des héros de la guerre de l'indépendance Odysseus et Andriscos [7] et, avant de revenir dans le Péloponèse, paya son tribut de curiosité à Chéronée, à Delphes, aux Thermopyles et à Missolonghi. Traversant le golfe, il s'arrêta à Patras, à Aegium et à Mégaspiléon [8] ...

Ce voyage, comme on le voit, est assez étendu et assez fouillé: il est en sa plus grande partie de nature descriptive

---

[1] Yéméniz, *Ibid.*, p. 77.

[2] Yéméniz, *Ibid.*, p. 89.

[3] Yéméniz, *Voyage* ..., p. 115–118.

[4] Yéméniz, *Ibid.*, p. 182. Telle n'était pas l'impression de d'Estourmel. *Journal de voyage en Orient*, I, p. 85.

[5] Yéméniz, *Ibid*, p. 183–184.

[6] Voir une belle description du paysage, vu du sommet du Cythéron,, p. 239.

[7] Voir la biographie de ces héros à la page 300 et suiv.

[8] Yéméniz, *op. cit.*, p. 346 et suiv.

et poétique; le côté social et politique lui fait défaut presque complètement [1].

§ 20

Le Voyage en Orient d'A. Regnault [2] consacre très peu de pages à la Grèce [3]. Après une étape à Corfou, le voyageur appareilla dans la rade de Missolonghi, juste au moment où un tremblement de terre se faisait sentir et réduisait Thèbes en ruines. Le récit nous mène ensuite, rapidement, à Mégare, au Pirée, à Athènes, avec une ascension de l'Hymette, mais ne parvient pas à captiver notre intérêt. Parmi les évocations historiques, il est pourtant à relever une intéressante biographie de Colocotronis [4].

§ 21

Dans les *Etudes sur le Péloponèse* [5] d'E. Beulé, qui n'entrent pas précisément dans le cadre de notre travail, on trouve pourtant des pages purement descriptives et pittoresques sur le mont Lycée, le Ladon, la Néda [6], sur le Styx, le Phénée et le Stymphale ou sur la vallée de l'Alphée [7], écrites dans ce style élégant et précis qui a fait la fortune de Beulé et qu'on aurait tort d'ignorer [8].

---

[1] Citons du même auteur un autre livre: *La Grèce moderne: Héros et poètes*, avec des très intéressantes biographies de Photos, Tsavellas, Marco Botzaris, l'amiral Miaoulis et Théodore Colocotronis.

[2] *Voyage en Orient: Grèce, Turquie, Egypte*, par A. Regnault, bibliothécaire du Conseil d'Etat, Paris, 1855, in-8°.

[3] La Grèce n'occupe que les pages 12—74.

[4] Regnault, *op. cit.*, 46—52.

[5] *Etudes sur le Péloponèse*, par E. Beulé, Paris, F. Didot, 1855, in-8°, VI, 486 p..

[6] Beulé, *op. cit.*, p. 49—72.

[7] Beulé, p. 245.

[8] En dehors de son grand ouvrage sur *L'Acropole d'Athènes*, Paris, F. Didot, 1853—1854, 2 vol. in-8°, pl., citons encore: *Athènes et les Grecs modernes*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du Ier juin 1855.

§ 22

On ne pourrait pas ne pas citer les pages intitulées *D'Athènes à Corinthe* [1] dues à Émile Burnout. A côté de tant de travaux austères d'archéologie [2] et de philologie de l'illustre savant, ces pages forment une poétique et charmante oasis de verdure. Elles nous donnent une description de la route d'Eleusis, des ruines d'Eleusis, de la route d'Eleusis à Mégare, de Mégare, de la route de Mégare à Corinthe, de la ville de l'Isthme, de Corinthe et de la route de Derven. Partout transpire un véritable sens du pittoresque et du poétique [3].

§ 23

Le célèbre *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval [4] intéresse très peu la Grèce. Le voyageur s'est arrêté à Cérigo (l'ancienne Cythère) [5], qui à ce moment était anglaise; à une certaine distance il aperçut un petit monument, vaguement découpé sur l'azur, qui semblait la statue encore debout de quelque divinité protectrice: c'était en réalité un gibet à trois branches, dont une seule était garnie ... Nerval visita le port de San-Nicolo et sur un mulet alla voir la petite ville de Potamo, la colline d'Aplunori et Palaeocastro ... Après un court passage à Syra [6], le voyageur prit, comme de juste, la route de Constantinople ...

---

[1] Dans les *Nouvelles Annales des voyages*, rédigées par V.-A. Malte-Bruno, année 1856, t. CXLIX (p. 291—339).

[2] Citons, entre autres, son remarquable volume: *La Ville et l'Acropole d'Athènes aux diverses époques*, Paris, Maisonneuve, 1877, in-4°, 215 p., plans et pl.

[3] Voir aussi de Burnouf: La *Grèce et la Turquie en 1875*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1875. *La Grèce en 1869*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1869; *Le brigandage en Grèce; le drame de Marathon, les Vlaques, leurs origines et leurs mœurs, Ibid.*, 15 juin, 1870.

[4] *Voyage en Orient*, de Gérard de Nerval, nouvelle édition, 2 vol. in-12, 1867.

[5] Nerval, *op. cit.*, p. LXVII.

[6] Nerval, *Ibid.*, p. LXXIX.

§ 24

Le livre de J. Bottu de Limas [1] *Six mois en Orient en 1851—1852* contient quelques pages sur la Grèce. S'embarquant à Marseille le 11 octobre 1851, le voyageur arriva à Athènes le 18 et entreprit de la décrire [2]. Le 20 octobre, prenant une barque au Pirée, il visita Egine et les améliorations dues au comte Capo d'Istria, qui voulait en faire sa capitale. Ce voyage se corse encore de quelques autres petites excursions à Epidaure, à Nauplie, à Corinthe, à Mégare et même d'une ascension du mont Hymette, après quoi le voyageur quitta la Grèce le 31 octobre [3] ...

§ 25

Le volume *D'Angers au Bosphore* de M. V. Godard-Faultier [4] est le fruit d'une mission en Orient pour étudier plusieurs monuments byzantins de Constantinople et d'Athènes. Parti le 19 août 1855, le voyageur arriva à Athènes le 9 octobre, il entreprit l'étude des monuments sous la conduite du fameux Pittakis. Il en donna ensuite une description très détaillée par des lettres, qui forment en partie le contenu de ce gros volume.[5] Le texte est mis en lumière par beaucoup de planches.

§ 26

Le *Voyage en Grèce* du chevalier Appert [6] est d'une nature toute spéciale. Le voyageur nous est connu par ses œuvres

---

[1] J. Bottu de Limas, *Six mois en Orient en 1851—1852*, Lyon, 1861.

[2] J. Bottu de Limas, *op. cit.*, p. 17—45.

[3] J. Bottu de Limas, *op. cit.*, p. 80.

[4] *D'Angers au Bosphore (pendant la guerre d'Orient), Constantinople, Athènes, Rome ... Impressions, curiosités, archéologie, art et histoire, établissements chrétiens, monuments byzantins*, par M. V. Godard-Faultier, directeur du Musée des antiquités d'Angers, Angers, 1858.

[5] Lettres XXVIII, XXIX, XXX, XXXI.

[6] Le chevalier Appert, *Voyages en Grèce*, dédié au roi. Se vend au profit des prisonniers, Athènes, Imprimerie royale, *1856* (écrit en *1855*), in-8°.

philanthropiques et par l'intérêt qu'il portait aux prisonniers, à la régénération desquels il s'était consacré [1]. Parti de Paris le 23 juin 1855 pour la Crimée, il s'arrêta en route à Athènes (26 juillet) ; là, il obtint l'autorisation du roi Othon de visiter les hôpitaux, les prisons et les écoles du royaume. Le petit livre qu'il écrivit ensuite, le dédiant non sans quelque emphase comique au roi [2], ne contient que le résumé de ses visites toutes spéciales à Athènes, à Argos, à Calamata, à Patras, à Lamia, à Calchis, à Syra ... Il n'a donc rien de littéraire.

§ 27

Les *Souvenirs d'un vieil Athénien*, d'Emile Gebhart [3], ont une importance littéraire, comme tout ce qu'a écrit cet admirable conteur. Ce sont de belles pages de souvenirs enchantés, émus, cordiaux, des années passées à Rome et à Athènes, en commençant par l'initiation à la Grèce [4] et en finissant par des impressions de voyage sur Corinthe, sur Navarin, sur Zante, sur Missolonghi [5]. C'est aussi un charmant tableau de la vie qu'on menait en commun à l'Ecole française d'Athènes.

§ 28

La brochure de Félix Julien [6], intitulée *Corinthe et Athènes*, est une contribution à la connaissance de la Grèce sous le

---

[1] Condamné pour avoir favorisé l'évasion de deux détenus, il s'occupa des prisonniers. Il a écrit le *Journal des Prisons*, 9 vol. (1825—1833).

[2] Citons cette phrase comique de la dédicace: „Je viens offrir à Votre Majesté le tableau exact des Hôpitaux, des Ecoles, des Institutions militaires et des Prisons de ce noble pays, et c'est avec impartialité que j'ai constaté par le nombre des malades, des criminels et des élèves des écoles qu'on ne peut assigner à la Grèce un rang de civilisation et de progrès inférieur à celui qui honore les plus grandes nations."

[3] Emile Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, *La Revue universitaire*, 1892 (15 juin) ; 1893 (15 janvier, 15 juin, 15 décembre) ; 1894 (15 mars, 15 décembre) ; 1895 (15 juillet).

[4] *La Revue universitaire*, 1903 (15 janvier).

[5] *Ibid.*, 1904 (15 mars).

[6] Félix Julien, officier de marine, *Corinthe et Athènes : Souvenirs d'Orient*, Ier partie, Chambéry, 1861. Une brochure de 70 pages.

roi Othon. Arrivant en Grèce par l'isthme de Corinthe, le voyageur commence par nous donner une bien mélancolique description de Corinthe, évoquant sa gloire passée; suivent ensuite une visite, en route, à Mégare et un pittoresque croquis d'Athènes, vue pendant les fêtes de Pâques et l'anniversaire de l'indépendance des Hellènes ... Cette petite brochure, sans prétentions, est pourtant bien écrite et d'une parfaite tenue littéraire.

§ 29

Un piquant historien de la Grèce du roi Othon fut A. Grenier, l'auteur de *La Grèce en 1863* [1]. Le titre est d'ailleurs trompeur. En réalité, c'est la Grèce de 1847, qu'il esquissa dans son livre si brillant, quoique hâtif. Esprit fougueux, polémiste né, écrivain incisif et enjoué, tel que nous le connaîtrons plus tard dans le journalisme, il le fut dès son début à l'Ecole française d'Athènes. „Nul en 1847, écrit de lui M. Radet [2], n'a vu et senti l'Attique avec plus de charme, jeune, franc, alerte et passionné. Nul n'a été à la fois plus spirituel et plus ému. Nul n'a uni au même degré la fraîcheur du rêve à l'acuité de l'observation."

Antoine Grenier fut un des premiers „Athéniens" de la promotion du 24 décembre 1846, date de la fondation de l'Ecole française [3]. Par son ton d'esprit railleur, par sa verve gauloise et par son observation désenchantée, il fut de la race d'Edmond About et c'est dommage que sa correspondance d'Athènes soit restée inédite, car les fragments qu'en a publiés M. Radet nous en donnent la plus légitime curiosité. Son livre sur la Grèce, composé quinze ans plus tard, manque malheureusement un peu de la fraîcheur de la première inspiration et répète — avec plus d'impartialité toutefois — ce qu'About avait dit pour la première fois. „C'est un album, dit M. Radet jugeant *La Grèce en 1863* [4], de fulgurantes

---

[1] A. Grenier, *La Grèce en 1863*, Paris, Dentu, 1863.

[2] G. Radet, *L'histoire et l'œuvre de l'Ecole française d'Athènes*, p. 42.

[3] Voir sur lui l'article de Sainte-Beuve dans le *Journal des savants*, d'octobre 1868, et celui de Ch. Levêque, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er mars 1898.

[4] Radet, *op. cit.*, p. 411.

esquisses. Les unes sentent la fièvre, l'improvisation, le décousu; les autres sont de merveilleuses eaux-fortes, gravées en traits de feu. Grenier n'était qu'un polémiste; son intelligence ouverte aimait à prendre l'essor. Il sait rendre justice aux Grecs et parle des beaux côtés de leur nature avec un chaleureux accent. A cette œuvre de combat se rattachent ses *Idées nouvelles sur Homère.* Il y réagit, avec une verve de primesaut, contre la banalité des admirations toutes faites. Un jugement guide d'ailleurs l'éblouissante fusée de ses paradoxes."

La Grèce en 1863 est écrite, nous l'avons dit, dans un esprit beaucoup plus modéré que la *Grèce contemporaine ;* elle n'est pas de celles qui auraient pu inspirer *La belle Hélène* d'Halévy et Meilhac. Grenier ne ménage pas les traits ironiques et décoche très souvent de savoureuses anecdotes qui sont autant d'épigrammes, mais ne tombe pas dans la charge ou dans le parti pris; il est, en somme, juste. Sans être dupe des défauts des Grecs modernes, il leur reconnaît une vitalité qui a fait ses preuves et une force intellectuelle qui n'a que le tort de ne pouvoir pas trouver un plus légitime emploi. „La Grèce, conclut-il excellemment [1], est une tête énorme sur un petit corps et encore cette tête est dans un perpétuel état de congestion"; ou plus loin „les Grecs, ce n'est pas une nation, c'est le cadre d'une nation. Si demain, d'aventure, l'Orient lui este livré, elle peut sans délai inonder l'Orient de préfets, de procureurs-généraux, de colonels, d'archevêques, de recteurs etc. Mais si l'Orient ne lui est pas livré, que faire de ces préfets, de ces procureurs-généraux, de ces colonels, de ces archevêques, de ces recteurs etc.? Voilà où est le mal; il est dans la nature et la force des choses. C'est un genre de mal que les changements de ministères, les dissolutions de Chambres, les renversements de dynasties ne guériront pas."

C'est voir très clairement le mal qui ruine la Grèce: une surabondance d'intellectuels qui ne pouvant pas être utilisés et nourris par l'Etat, deviennent un prolétariat extrêmement dangereux, toujours mécontent et faisant le jeu des pires politiciens.

Comme le livre d'About, *La Grèce en 1863,* de Grenier, ne marche pas sur les brisées de Chateaubriand et n'abonde pas

[1] Grenier, *op. cit.*, p. 244.

en descriptions pittoresques ou archéologiques; à vrai dire elle ne nous donne même pas un tableau d'Athènes ou de Sparte. Les ruines et le paysage existent peu pour Grenier; mais s'il passe à côté de la nature, il s'attache par contre aux „hommes" et ne les lâche pas. Il étudie la Grèce contemporaine, dans ses manifestations surtout d'ordre social; par un mélange très adroit, il réussit à faire alterner la statistique aux anecdotes les plus amusantes, ne cédant en rien à celles d'About [1]. Fidèle à l'esprit français, Grenier se montra ainsi le peintre des mœurs par l'anecdote; il fit de la petite histoire. Les mœurs électorales surtout et la perpétuelle fièvre révolutionnaire qui mine la Grèce ont trouvé en Grenier une plume très aiguë, très informée et sans pitié [2]. Son livre est de ceux qu'on lit avec un intérêt et un plaisir qu'on ne se reproche pas.

§ 30

Les mille pages que Mme Dora d'Istria a consacrées à la Grèce sous le titre d'*Excursions en Roumélie et en Morée* [3] sont si fouillées, si compactes, si bondées de faits et d'observations qu'on est dérouté[2] quand on veut les résumer ou tout simplement en donner une idée [4].

Après être resté quelque temps à Athènes, l'auteur se mit le 18 juillet 1860 à faire le tour de la Grèce continentale et du Péloponèse. Dans le premier volume nous trouvons un récit très méthodique, très minutieux de son voyage à travers la monarchie de Phthiotide et de Phocide, d'Acarnanie et

---

[1] Lire entre autres anecdotes: *D'un peintre pris pour un bourreau; Il n'y a de joie au cœur que par le tabac; Histoire d'un fromage de Brie et d'un pâté de foie gras* etc.

[2] Voir surtout le chapitre: *Du rythme des insurrections en Grèce*, p. 108, qui contient un récit de la dernière insurrection qui fut funeste au roi Othon (la nuit du 22—23 oct.). La psychologie des insurrections est très bien saisie.

Il est à remaquer encore un intéressant portrait du grand homme politique, Colettis (p. 131—136).

[3] *Excursions en Roumélie et en Morée*, Zurich—Paris, 1863, 2 vol.

[4] Voir une étude sur ce travail, par J. de Saint-Amand, dans la *Revue des Deux-Mondes*, Ier octobre 1863 (p. 752).

d'Etolie; passant dans le Péloponèse, l'auteur nous décrit la monarchie d'Achaïe et d'Elide, d'Arcadie et de Laconie. Dans le deuxième volume, le voyage continue par la Messénie, l'Argolide, la Corinthie, les îles Argiennes, l'Egine, la Salamine, l'Eubée et les Cyclades. Athènes et les environs d'Athènes retinrent plus longuement l'écrivain, qui en donne une très ample description. A la fin on trouve même un très détaillé récit de la chute du roi Othon.

Sans être ni pittoresque ni archéologique, le voyage de Mme Dora d'Istria est extrêmement instructif, tant il est bondé d'informations de toutes sortes, d'observations, de dates statistiques sur le commerce, sur les productions du pays, sur l'ethnographie [1]. Le souffle qui l'anime est très bienveillant aux Grecs, auxquels l'auteur se plaît à reconnaître „un goût pour l'instruction fort rare dans l'Europe orientale, un amour sincère de la patrie, un vif désir de mériter les sympathies du monde civilisé, une foi sincère en l'avenir de leurs pays."

§ 31

Dans le *Voyage en Orient* de Roger de Scitivaux [2] on trouve quelques pages sur le voyage en Grèce que l'auteur fit en compagnie du comte de Paris et de son frère, dans le courant de l'année 1860 [3]. Arrivé le Ier juillet à Athènes, il partit le 3, sans avoir eu l'occasion de faire d'intéressantes observations.

§ 32

Le *Journal d'un voyage en Orient* de l'abbé Azaïs et C. Domergue [4] se compose des notes prises au cours d'un voyage

[1] Il est à rappeler du même auteur une série de *Paysages de la Suisse italienne, de la Roumanie et de la Grèce*, dans *L'Ilustration de Paris*. 1857—1861 et un article, *Les Iles Ioniennes*, publié dans la *Rev. des Deux-Mondes* du Ier mars et 15 juillet 1858.

[2] Roger de Scitivaux, *Voyage en Orient*, Paris, 1873 (in-folio).

[3] Chap. V, *De Beyrouth à Smyrne, L'Archipel, Athènes*.

[4] *Journal d'un voyage en Orient* par l'abbé Azaïs et C. Domergue, Avignon, 1858, p. 390. La partie consacrée à la Grèce, p. 335—377.

fait en 1853 et publiées d'abord dans une *Revue du Midi*. On y trouve un chapitre sur le monuments d'Athènes [1], un autre sur les mœurs des Athéniens [2], et, enfin, un autre consacré à un voyage à Syra, à Milo et à Cythère [3] ...

§ 33

Faisons une mention de l'article d'A. Proust: *Un hiver à Athènes (1857—1858)*, publié dans *Le Tour du Monde* [4], qui contient une très honnête description de l'Athènes ancienne et moderne, avec trois excursions à Kéfissia, au cap Sunium et à Eleusis.

---

[1] Chap. XIX, p. 335.
[2] Chap. XX, p. 361.
[3] Chap. XXI, p. 377.
[4] *Le Tour du Monde*, 1862, I, p. 49—80.

V

LES VOYAGES EN GRÈCE PENDANT LE RÈGNE DE GEORGES Ier

a) NOTICE HISTORIQUE SUR LE RÈGNE DU ROI GEORGES Ier

Nous ne ferons pas le récit du règne du roi Georges Ier, qui représente un sensible progrès sur le régime antérieur. Nous ne ferons que la mention de quelques événements qui ont été un peu la bouteille à l'encre des voyageurs ou des historiens politiques. Nous citerons en premier lieu l'affaire dite *des brigands de Marathon* [1]. Le 11 avril 1870, lord Muncaster, sa femme et d'autres personnages de distinction, visitant le champ de Marathon, furent attaqués à quelques kilomètres d'Athènes par la bande du fameux Arvanitaki. Les femmes et les enfants furent élargis, et les hommes conduits dans un liméri du mont Pentélique. Les brigands demandèrent d'abord une rançon de 1 120 000 drachmes, mais la réduisirent ensuite à 500 000, avec amnistie complète pour leurs méfaits. Lord Muncaster, prisonnier sur parole, fut envoyé à Athènes pour mener des négociations qui n'aboutirent pas. Attaqués maladroitement par des soldats à Oropos, beaucoup de bandits furent tués, mais les captifs aussi (G. Lloyd, de Boyl et Vyner) périrent. On ne peut pas s'imaginer l'indignation produite dans toute l'Europe, par cet atroce événement, qui montrait la Grèce sous un triste jour.

---

[1] Sur cette affaire voir: Edmond Demaze, *Etudes et souvenirs helléniques*, Ier série, p. 113, Paris, 1878, in-18, et surtout E. Watbled, consul de France honoraire, *Les brigands de Marathon, étude historique de la Grèce contemporaine* Paris, 1897, in-8. On y trouve inséré le journal tenu parmi les brigands par Lloyd et qu'on a trouvé sur son corps.

Un peu plus tard, une compagnie franco-italienne obtenait la concession des mines de Laurion et, réussissant dans leurs affaires, le gouvernement grec déclara tout à coup les mines propriété nationale (1871) et seule l'intervention énergique de la France et de l'Italie fit transformer cette mesure en un achat (1873) [1]. En 1866, l'insurrection éclata en Crète; la Porte envoya un ultimatum à la Grèce et comme l'Europe était favorable aux Turcs, les Grecs durent désarmer. Le traité signé à Constantinople le 21 mai 1881, à la suite de la conférence de Berlin 1880 [2], apporta enfin à la Grèce 13 200 kilomètres carrés et 391 000 âmes. Il est à mentionner aussi la guerre gréco-turque de 1897, qui finit par l'écrasement des Grecs à Domokos et à Larissa.

---

[1] *L'Annexion de la Thessalie (1878—1882)*, par Charles de Moüy, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1900; *La Grèce depuis le congrès de Berlin*, par H. Houssaye, dans la *Revue des Deux-Mondes* du Ier janvier 1886.

[2] Sur la guerre voir dans la *Revue des Revues: Comment la Grèce a été trahie*, par un anonyme (le Ier et 15 mars 1898, t. XXIV, p. 461 et 588); *La Guerre gréco-turque racontée par l'image*, par un anonyme (le Ier novembre 1897, t. XXIII, p. 235); *La Lutte pour la Crète*, par un anonyme (le I mars 1897); *La Lutte pour la Macédoine*, par un anonyme (le Ier mai 1897); *La Dynastie danoise en Grèce*, par L. de Norvins (le Ier août 1897, t. XXII, p. 220).

D'une façon générale, pour la connaissance des événements de cette époque soit en Grèce, soit en Macédoine, il faut lire les remarquables livres de M. V. Bérard: *La Macédoine* et *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, Paris, 1893, in-8; *La Grèce telle qu'elle est*, par P. Moraïtinis, Paris, F. Didot, 1877, in-8, XIII, 589 p.

La Grèce et la question d'Orient depuis la Conférence de Paris, par S.-M. Girardin, dans la *Revue des Deux-Mondes* (du 15 mars 1869); *La Grèce, l'hellénisme et la question d'Orient* par A. Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux-Mondes* (du Ier avril 1877); *Une excursion à Athènes au moment de la crise*, par Gabriel Charmes, *Revue des Deux-Mondes* (du Ier février 1881); *La Situation en Grèce*, par E. Hervé *(Ibid.,* 15 avril 1895*)*; *Impressions d'Orient, coup d'oeil historique*, par Gilbert Raoul d'Oyley, 1898 (résumé de toutes les agitations de la Grèce, depuis 1878). Sur la Crète voir la note de la page 162.

b) RELATION DE VOYAGE

§ 1

Il n'entre pas dans notre plan de nous occuper des monographies qu'on a écrites sur les îles qui appartiennent à la Grèce ou sont grecques par leur population. Nous ferons pourtant une exception, en accordant une place au beau livre de M. Georges Perrot: *L'île de Crète, souvenirs de voyage* [1], qui est le fruit d'un voyage fait en Crète, en 1857, avec son camarade de l'Ecole d'Athènes, M. Thenon [2]. Le livre n'ayant été imprimé qu'après l'écrasement de l'insurrection crétoise, sa préface est animée d'un amer désenchantement à l'égard du patriotisme des Grecs de la Grèce, qui n'ont rien fait pour aider leurs frères.

On trouvera dans la première partie de ce livre une description complète de la Crète [3], et dans la deuxième, l'histoire moderne de l'île [4], l'histoire ancienne ayant été traitée dans l'introduction [5].

---

[1] *L'île de Crète, souvenirs de voyage*, par Georges Perrot, Paris, Hachette, 1867, XXXI, 278, in-12 jésus. Citons du même auteur des *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, M. Lévy, 1866, in-8°.

[2] Thenon, qui vint encore une fois en Crète, composa un *Mémoire sur les cent villes de la Crète*, qui fut partiellement inséré sous le titre de *Fragments d'une description de l'île de Crète*, dans la *Revue archéologique*, XIV, 1866, p. 396–404; t. XV, 1867, p. 265–272, et p. 416–427; t. XVI, 1867, p. 104–115 et p. 409–416; t. XVIII, 1868, p. 293–297 et p. 126–136 et p. 192–202.

[3] Chapitre II: *La région de l'Ida*, p. 83; chapitre III: *La région du Dicté*, p. 115.

[4] Chapitre I: *La Crète jusqu'à la guerre de l'indépendance*, p. 135; chapitre II: *La guerre de l'indépendance et l'époque actuelle*, p. 199.

[5] Citons encore la brochure *Huit jours dans l'île de Candie en 1861*, mœurs et paysages par M. F. Bourquelot, Paris, Arthur Bertrand, édit., 1863 (extrait des *Nouvelles Annales des Voyages* de septembre 1863.) Une brochure de 64 pages qui raconte le voyage de l'auteur fait du 23 sept. au Ier octobre 1861.

Pour la connaissance de l'histoire et des insurrections de la Crète citons:

E. Beulé, *La Crète et la question d'Orient*, Paris, impr. de J. Claye, 1867;

§ 2

L'*Athènes décrite et dessinée* de M. Ernest Breton dans sa première partie, qui est aussi la plus importante, échappe à notre plan. C'est un excellent manuel de vulgarisation archéologique, qui par le texte et par les illustrations devient de première utilité pour la connaissance de tous les monuments d'Athènes [1].

Mais, à la suite de ce guide archéologique, il y a un chapitre intitulé: *Quatre jours dans le Péloponèse*, qui nous touche de plus près. Parti d'Athènes le 12 mai 1859, sur le steamer grec „Hyora", le voyageur s'arrêta à Nauplie, d'où, en calèche, il alla visiter Tirynthe, Argos, Mycènes, Némée et Corinthe. Il est à retenir une description de Corinthe complètement détruite par le tremblement de terre du 21 février 1858 [2]. „A une heure et demie, après dix mortelles heures de fatigue, nous mettons pied à terre sur une espèce de place, au delà de laquelle des baraques éclairées semblent annoncer une foire; c'est là que campent les habitants depuis la destruction de la ville. Quant à nous, on nous assigna pour demeure une maison que les rats ont même abandonnée et qui ne se

---

H. Turot, *L'Insurrection crétoise et la guerre gréco-turque*, Paris, Hachette, 1898, in-8°;

André Le Glay, *Une intervention en Crète (1668—69)*, Paris, H. Champion, in-16 (extrait de la *Revue d'historique diplomatique*, n° du Ier avril 1897);

Castonnet Des Fosses, *La Crète, conférence faite le 22 février 1886 à la Société de Géographie commerciale de Paris*, Angers, 1886, in-8°;

Castonnet Des Fosses, *La Crète et l'hellénisme*, Paris, P. Téqui, 1897, in-18;

G. Perrot, *La Crète, son passé, son présent, son avenir*, Rouen, imp. de L. Gy, in-4° (extrait de *Bull. de la Société normande de Géograph.*, Ier cahier de 1897);

Paul Combes, *L'île de Crète, étude géographique, historique, politique et économique*, Paris, J. André, 1897, in-18;

Charles Laroche, *La Crète ancienne et moderne*, Paris, L. H. May, in-18;

Dr. Duclot, *En Crète*, Bordeaux, Féret et fils, 1898, in-16;

V. Bérard, *Les affaires de Crète*, 1898, Paris, C. Lévy, in-18.

[1] *Athènes décrite et dessinée* par Ernest Breton, de la Société impériale des antiquaires de France, Paris, Gide, 1862, in-4°, 378 p., fig. et pl. (dédié à S. M. Othon, roi de Grèce).

[2] Ernest Breton, *op. cit.*, p. 362.

soutient qu'en s'appuyant sur ses voisines qui lui demandent le même secours." S'embarquant à Kalamaki, il visita ensuite Mégare et Eleusis, pour entrer à Athènes par la Voie Sacrée ...

§ 3

L'*Orient au fusain* de M. Emile Guimet [1] nous donne quelques pages descriptives sur Athènes et nous raconte une excursion au mont Lycabette [2]. Arrivé à Athènes le 7 mai 1868, le voyageur en partit le 15 mai.

§ 4

La *Grèce et Turquie* de M. Alfred Gilliéron est un livre assez fouillé sur certains points; il est le fruit de deux voyages en Orient faits à l'intention d'étudier sur place „le passé et la poésie des souvenirs".[3] Ce voyage commence par l'Epire; l'emplacement de Dodone préoccupe l'auteur. Pouqueville l'avait cherché dans la forteresse de Gardiki, à trois lieues au nord de Janina; Leake dans celle de Castrizza, à une lieue au Sud. Le voyageur eut l'occasion de visiter les fouilles que M. Carapanos avait entreprises dans le vallon de Dramési, au pied du mont Olytzika [4], qui à ce moment n'avaient pas donné encore de résultats définitifs mais qui à présent ne permettent plus de doutes sur la place exacte du fameux oracle ...[5]

Le voyageur visita ensuite Janina, que Byron avait chantée et que Pouqueville comparait aux Champs-Elysées; dour M. Gilliéron, elle ne fut qu'une désillusion: „Le lac ne tient pas non plus ce qu'il promet de loin, écrit-il [6]; on s'at-

---

[1] E. Guimet, *L'Orient au fusain, Notes de voyages*, Hetzel, 1868, une brochure de 218 pages.

[2] La partie consacrée à la Grèce a 76 pages.

[3] *Grèce et Turquie. Notes de voyage (Epire, Janina, Ithaque, Delphes, le Parnasse)*, par Alfred Gilliéron, Paris, 1872.

[4] Gilliéron, *op. cit.*, p. 86.

[5] Sur ce problème, voir Ch. Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce*, p. 66.

[6] Gilliéron, *op. cit.*, p. 90.

tend à trouver au pied des poétiques chaînons du Pinde une vasque de cristal, digne de servir de miroir aux Muses, et l'on n'a devant soi qu'un marécage que les inondations anciennes ont recouvert d'une nappe d'eau fétide de quelques mètres de profondeur.

„L'eau est partout encombrée d'une végétation parasite et gluante et marquetée de taches vertes sur lesquelles flottent d'innombrables tribus de limnées."

Le voyage de M. Gilliéron se continua ensuite dans les îles Ioniennes, à Corfou [1], à Sainte-Maure et surtout à Ithaque [2], avec sa „grotte des nymphes" et ses sites qu'on peut encore reconnaître d'après les descriptions d'Homère. Comme d'Estourmel, il fit une ascension très pénible à ce qu'on appelle le château d'Ulysse.

Entré en Grèce par le golfe de Lépante, le voyageur s'arrêta surtout à Delphes [3], ce qui lui donna l'occasion d'en faire une ample description [4]; à côté du sanctuaire antique, il nous dépeignit de la même manière le village d'Arachova. Après une ascension du Parnasse, le voyage finit par une description d'Athènes ancienne et moderne.

L'opinion de M. Gilliéron sur la Grèce est des meilleures: „La Grèce, écrit-il [5], n'est pas morte, la Grèce vit, non pas peut-être celle que nous voyons dans nos rêves, mais une Grèce plus trouble et plus rapprochée de nous ... La Grèce moderne a l'intelligence, elle a les vertus domestiques, l'activité, le patriotisme, la foi en ses destinées; puisse-t-elle bientôt trouver ce qui lui fait le plus besoin: une réforme religieuse et morale."

§ 5

Sur les débuts du roi Georges, nous avons les notes d'un diplomate, M. Henri d'Ideville, qui, malheureusement, n'ont pas l'importance qu'elles auraient pu avoir.

---

[1] Gilliéron, *op. cit.*, p. 116.
[2] Gilliéron, *op. cit.*, p. 130 et suiv.
[3] Gilliéron, *op. cit.*, p. 174.
[4] Gilliéron, *op. cit.*, p. 213.
[5] Gilliéron, *op. cit.*, p. 306.

Diplomate de carrière, et sans plus, d'Ideville n'avait aucun goût pour Athènes; il avait même tout fait pour échapper au sort qui l'envoyait en 1867 là-bas en qualité de secrétaire du comte de Gobineau. „Après Rome, s'écrie-t-il,échouer à Athènes, n'est-ce pas une déception?" [1] Pour se consoler il ne lui restait qu'à s'y considérer comme en villégiature ...

Le Parthénon n'aura donc que quelques lignes dans le *Journal* d'Ideville; le principal du livre roulera sur le monde diplomatique, sur la cour, sans avoir pourtant l'importance du livre de Thouvenel. Son observation n'a pas de portée et l'esprit dont il est animé est plutôt mishellénique. On reconnaît vite en lui un exilé qui, n'aspirant qu'à quitter Athènes le plus vite possible, s'aigrit contre les hommes et les choses. Il affirme, par exemple, que les habitants des îles Ioniennes regrettent la domination anglaise [2]. Regardant d'un mauvais œil l'insurrection de Crète, comme d'ailleurs le gouvernement impérial il s'exclame: „Ici l'absence de patriotisme sincère, de désintéressement, de sacrifices, d'abnégations nous choque au plus haut degré" [3].

Il perdit ainsi à Athènes le dernier chapelet d'illusions qui lui était encore resté sur l'avenir des Grecs. „Il suffit, écrit-il à Beulé [4], d'avoir résidé quelque temps à Athènes, pour voir que ce fantôme, cette ombre de royauté, ce semblant de constitution, ce semblant d'administration, cette réduction de capitale ne trompent plus personne ... Il serait plus aisé de relever de ses ruines et de rétablir dans toute sa splendeur et son intégrité l'Acropole de Périclès, avec ses temples, ses chefs-d'œuvre, ses héros et ses dieux que de faire de la Grèce en 1867 un Etat sérieux ..."

Telle est l'impression que le voyageur emporta de son court séjour à Athènes (du 12 janvier 1867 à juin 1867). Par son humeur chagrine, son livre n'est qu'un pâle écho de la *Grèce contemporaine*, il y manque aussi la verve et l'esprit qui faisaient tout passer à About.

---

[1] H. d'Ideville, *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce*, Paris, 1873.

[2] H. d'Ideville, *op. cit.*, p. 211.

[3] D'Ideville, *op. cit.*, p. 231.

[4] D'Ideville, *op. cit.*, p. 267—277.

§ 6

M. Louis de Romain consacre dans ses *Cent jours en Orient* [1] une dizaine de pages à la Grèce, qui forment le journal très sec et dénué de tout intérêt d'un très court séjour à Athènes, avec une excursion au mont Pentélique. Arrivé à Athènes le 13 avril 1874, le voyageur était déjà parti le 19. Cette simple mention suffit.

§ 7

M. E. Melchior de Vogüé nous a donné quelques pages intéressantes sur la Thessalie, fruit d'un voyage fait en août 1875 avant que la conférence de Berlin ait accordé à la Grèce cette province [2]. On y trouve des notes sur le mont Olympe, sur la fameuse Tempé, sur Larisse. Tricala, sur les célèbres Météores, dont l'auteur avait déjà donné une si curieuse description dans son *Vanghéli* [3], sur Volo, sur le Pélion et sur quelques autres villages.

§ 8

Le *Voyage en Orient* de M. J. Reinach [4], après s'être attardé dans le premier volume sur les pays du Danube et du Bosphore, s'occupe presque exclusivement de la Grèce dans le second. Parti de Constantinople, le voyageur passa devant la Troade, non sans évoquer des souvenirs glorieux, et après un court séjour à Smyrne, arriva à Athènes le 6 octobre 1878. M. J. Reinach est de ceux qui s'enthousiasment et ne craignent pas de laisser voir leur ethousiasme. „Journée mer-

[1] Louis de Romain, *Cent jours en Orient. Impressions et souvenirs* (Le Caire, le Nil, Thèbes, Assouan, Port-Saïd, Jérusalem, Beyrouth, Athènes, Corfou), Angers, 1875.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1876, p. 1—40.

[3] *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1877.

[4] J. Reinach, *Voyage en Orient*, Charpentier, 1879, in-8. Une étude sur ce voyage, voir dans Mezières: *Hors de France*, Hachette, 1883, p. 311. *Rôle de la race grecque en Orient*.

veilleuse, écrit-il de sa première journée [1], qui me laissera des souvenirs incomparables. Depuis que je voyage, je n'ai rien éprouvé d'égal; l'émotion que j'ai sentie aujourd'hui est unique. De tous les cultes qui m'ont été enseignés dans mon enfance je n'en ai gardé qu'un seul: celui de l'antiquité grecque. J'ai passé des années à rêver de la Grèce comme un moine du XIIe siècle rêvait du Paradis. Et je suis à Athènes! ma journée s'est écoulée sur l'Acropole, entre le Parthénon et les Propylées!"

Quand un voyageur arrive à Athènes avec de pareils sentiments, on ne peut pas douter de la nature de ses impressions. Rempli de souvenirs antiques, bercé par la musique des pages de Chateaubriand ou de Lamartine, enlevé sur les ailes de la poésie de Byron, M. Reinach ne fit qu'un bond pour tout admirer. Ses descriptions sont des hymnes de louange.

Les pages qu'il écrit sur l'Acropole sont pourtant d'un contenu plutôt scientifique, nous donnant un clair résumé de l'état actuel de la fameuse citadelle d'après les livres de Burnouf [2] et de Beulé [3], et s'élançant dans des aperçus généraux et philosophiques, à la suite de Boutmy [4], de Taine [5] ou de Renan [6].

La ville moderne, M. Reinach l'a trouvée toute blanchet et formant un cadre sobre et convenable aux immortels chefs d'œuvre de l'Acropole. Son séjour à Athènes s'est agrémenté ensuite d'une excursion à Sunium, à Egine et d'une ascension du Pentélique.

Parti le 14 octobre du Pirée, par voie de mer, le voyageur arriva à Nauplie, d'où il accomplit en voiture l'excursion d'Argos, de Tirynthe, de Mycènes, de Corinthe et d'Acrocorinthe. Le 17 nous le trouvons à Delphes, le 21 à Thèbes et le 29 octobre de retour à Athènes.

A la fin du volume se trouve une étude très sensée e très spirituelle sur *La Grèce contemporaine d'About* [7].

---

[1] J. Reinach, *op. cit.*, p. 32.
[2] Burnouf, *Le Parthénon.*
[3] Beulé, *L'Acropole. L'art grec avant Périclès.*
[4] Boutmy, *Philosophie de l'architecture en Grèce.*
[5] Taine, *Philosophie de l'art en Grèce.*
[6] Renan, *Prière sur l'Acropole.*
[7] *La Grèce contemporaine d'About.* Reinach, *op. cit.*, II, p. 167.

§ 9

Le livre de M. d'Estournelles de Constant, *La Vie de province en Grèce*, est le fruit d'un séjour de dix mois à Aigion, avec les excursions aux environs qu'un tel séjour incite à faire [1].

Aigion, choisie par les héros d'Homère pour y décider l'expédition de Troie, est une petite ville encore jeune, malgré ses trois mille ans probables d'existence. Après beaucoup de vicissitudes et après avoir été le lieu de réunion des représentants de la ligue achéenne, elle est devenue tout simplement une *éparchie*, ce qui ne l'empêche pourtant pas d'être presque un village, que la civilisation européenne a à peine effleuré. Le livre de M. d'Estournelles de Constant tire justement sa valeur des détails nouveaux qu'il apporte sur un état de choses presque primitif; c'était donc un livre à faire.

L'auteur s'est appliqué à nous décrire cette petite ville dans sa disposition topographique, dans son architecture, qui n'est d'ailleurs ni originale, ni intéressante, dans ses mœurs; il nous a tracé un tableau de la vie d'intérieur, de la vie d'hôtel, du costume national, de la cuisine grecque, il nous a dépeint le type de la race, ses occupations, ses travaux, ses fêtes, ses danses et sa musique. Ce sont des observations très réalistes, prises sur le vif, sans engouement mais aussi sans malveillance. Les hommes en Grèce sont beaux, vrais modèles de Praxitèle; les femmes le sont moins. La femme en province vit encore à l'orientale: son rôle social est nul; elle n'est qu'une mère et qu'une épouse, dont on ne tient pas compte autrement. Sa vie est purement domestique: c'est une résignée. Les jeunes filles n'ont qu'un idéal: se marier; échappées à la tutelle paternelle, elles deviennent les esclaves de leurs maris, et leur travail ne cesse que quand elles sont grand'mères.

Les chansons populaires prouvent que le peuple a assez d'inspiration poétique; mais il manque de tout talent musical [2]. Il chante faux; ses chansons sont des mélopées, mono-

[1] Paris, Hachette, 1878, in-8°.

[2] Là-dessus il faut lire: *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et en Orient*, par L. A. Bougault-Ducoudray. Parti en mission le 3 janvier 1875, M. Bougault-Ducoudray arriva à Athènes le 15 janvier. La brochure a 42 pages.

tones, tristes, traînantes, nasillardes; on y sent l'influence turque. Par contre, les Grecs sont d'excellents danseurs; leur taille est souple et leur agilité de mouvements remarquable.

Le Grec est de naissance politiqueur; la plus grande partie de sa vie, il la passe au café où se nouent les intrigues. Tout le monde fait de la propagande électorale: les prêtres — les papas — se mêlent aussi activement à la politique. La justice boite, car, quoique inamovibles, les juges sont à la merci des politiqueurs ...

Voyageant en Arcadie, M. d'Estournelles de Constant nous a tracé le tableau de la vie d'un grand monastère grec. On n'ignore pas l'importance que les monastères ont encore en Grèce; la description qu'en a donnée l'auteur est des plus désenchantée. Dans le grand couvent de Taxiarque, il n'a trouvé qu'une troupe d'hommes paresseux, sans intelligence et sans foi, mais non sans passions. Avides, dépravés, ambitieux et ignorants, les moines grecs nous donnent l'exemple d'une société vivant dans la société, sans en faire aucunement partie.

Le côté pittoresque est représenté dans le livre de M. d'Estournelles de Constant par le récit d'un voyage fait dans l'ancienne Locride occidentale (épizéphyrienne), que les indigènes confondent avec la Phocide et l'Etolie sous le nom de Roumélie. Cette contrée, très peu connue à cause de sa stérilité et de sa mauvaise fréquentation, fournit à l'auteur un voyage, presque d'exploration, qui ne manque pas de mouvement.

La vie de province en Grèce est, en somme, un livre à l'information précise et sans échappée vers le poétique ou l'archéologie; il se contente de réunir dans un faisceau tout ce qui pourrait nous intéresser sur l'état social et les mœurs de la province grecque. A ce titre, sa place est marquée ici.

§ 10

Dans l'*Orient au Galop* [1], de M. Zed (de Brécourt), on trouve quelques pages sur un court séjour qu'il fit à Athènes [2]

[1] *L'Orient au Galop*, par M. Zed (de Brécourt), Paris, 1880, in-18, p. 235.
[2] P. 200.

et sur une excursion à Eleusis [1]. Le voyageur prit ensuite la direction de Brindisi par Patras.

§ 11

Le *Voyage en Grèce* de M. Henri Belle est un guide très sûr, très pittoresque et un des plus complets [2]. Le voyageur a visité trois fois la Grèce (1861, 1868, 1874), assez longuement, et s'est donné beaucoup de peine pour nous en tracer un tableau des plus exacts de ses beautés naturelles, de ses habitants, de ses mœurs. On y trouvera une description assez honnête et appliquée d'Athènes et de tous ses monuments modernes ou ruines antiques. Les villes, les villages, les monastères, les montagnes, les rivières, les îles, les champs de bataille célèbres passent en outre dans un récit léger et pittoresque entremêlé d'anecdotes, d'incidents de route et de dessins très réussis ...

Quant aux sentiments qui animent le livre, ils sont des plus favorables aux Grecs. „Je souhaite, écrit M. Belle, que le lecteur arrive à cette conclusion qui est la mienne: que les Grecs ne sont pas ce qu'on pense généralement en France et qu'ils valent beaucoup mieux que leur réputation."

Et ailleurs:

„Si on les étudie longtemps et avec impartialité, on reconnaîtra qu'ils n'ont pas tout à fait tort en se glorifiant comme ils le font, qu'ils ont bien quelques-unes des qualités qu'ils s'attribuent et que de tous les peuples de l'Orient c'est celui qui possède au plus haut degré les deux forces maîtresses: la foi dans sa prédestination et l'intelligence, grâce auxquelles il imposera peu à peu sa domination morale et peut-être politique à toutes les natures de l'Orient, débris inertes et épars de l'empire turc."

---

[1] P. [illegible].

[2] *Voyage en Grèce*, par Henri Belle, secrétaire d'ambassade, Paris, [illegible], in-16, XII-415 p., fig.

L'ouvrage avait paru d'abord dans *Le Tour du Monde*, 1876, t. I (p. 1-[illegible]), 1876, t. II (p. [illegible]), 1877, t. I (p. 81-160), 1877, t. II (p. 331-384), 1878, t. I (p. [illegible]), 1879, t. I (p. [illegible]), 1884, t. I (p. 225-2[illegible]).

Ces sentiments favorables n'empêchent pas l'auteur de voir le revers de la médaille. Il constate que la démocratie chez les Grecs se traduit par l'envie et fait cette juste remarque que l'idée d'être dirigés par un des leurs est tellement insupportable aux Hellènes, que sans doute elle les éloignera longtemps de la forme républicaine. Les mœurs politiques, la corruption électorale, le mauvais état de la presse grecque trouvent aussi en M. Belle un censeur très averti.

§ 12

Pour préciser la nature du livre de M. Stanislas de Nolhac, *La Dalmatie, les îles Ioniennes Athènes et le mont Athos* [1], citons-en ces lignes:

„J'ai passé en quelques semaines le midi de l'Europe orientale. Depuis j'ai refait en esprit les mêmes itinéraires, accompagné cette fois de nombreux camarades, in-folio respectables, in-quarto pleins d'expérience, jeunes et alertes in-octavo. Aujourd'hui j'essaye de fondre en un récit unique les notes que j'ai prises dans mes deux tournées."

Le livre est défini par ces lignes: il a un caractère *livresque* par trop accusé. Le voyage de l'auteur a été trop court pour qu'il lui ait permis des observations personnelles. L'observation est remplacée par des renseignements historiques. Il serait pourtant injuste de ne pas dire qu'il y a aussi des pages de descriptions pittoresques tout à fait charmantes ... Le paysage de Corfou surtout est admirable et à lire tout entier [2]; il en est de même pour Zante, „cette fleur du Levant" [3]. Malheureusement, la Grèce l'occupa moins; il passa de nuit le golfe de Lépante, ce qui ne l'empêcha pas d'évoquer tout ce que Missolonghi, Patras ou Delphes peuvent rappeler de souvenirs historiques [4] ... Les pages sur Athènes sont aussi les moins importantes.

---

[1] *La Dalmatie, les îles Ioniennes, Athènes et le mont Athos*, par E. de Nolhac, Paris, 1882, in-12.

[2] Nolhac, *op. cit.*, p. 129 sqq.

[3] Nolhac, *Ibid.*, p. 137.

[4] Nolhac, *Ibid.*, p. 172 sqq.

§ 13

Dans la brochure intitulée *En Orient*, de M. J. Tardy [1], on peut lire quelques pages sur Athènes [2]. Le voyageur, venant de Constantinople, ne fit que s'arrêter à Athènes, avant de prendre la route du golfe de Corinthe.

§ 14

La Grèce en 1883 de M. B. Girard [3] est le fruit d'un séjour d'environ sept mois en Grèce (1881—1883). C'est une enquête assez sérieuse sur les questions qui ont trait à la vie sociale et politique de la Grèce: au point de vue militaire, administratif, financier, commercial. On y trouve aussi une description du caractère historique et géographique des principales villes comme Athènes, le Pirée, Patras, Missolonghi, Nauplie, etc. Malheureusement, l'élément pittoresque y fait défaut complètement.

§ 15

Le volume *Constantinople, Smyrne et Athènes*,[4] de M. Paul Eudel, consacre quelques chapitres à la Grèce [5]. Quoique écrites en 1872, ces pages ne furent publiées qu'en 1885. „Prises à la hâte et destinées seulement à fixer mes souvenirs, dit l'auteur, ces notes sont dépourvues d'aucune prétention littéraire.“ Et l'auteur a raison ... Le livre n'est qu'un simple carnet de voyage, par trop personnel, et ne devant intéresser seulement que les personnages qui ont pris part à ce voyage. On y trouve pourtant une description d'Athènes, avec une ascension du Pentélique, de Corinthe et de Corfou.

---

[1] J. Tardy, *En Orient: Egypte, Syrie, Turquie et Grèce*, Mâcon, 1883, in-16. Une brochure de 99 pages.

[2] Voir p. 88—96.

[3] *Souvenir d'une campagne dans le Levant: La Grèce en 1883*, par M. B. Girard (commissaire-adjoint de la marine), Paris, 1884, in-8°. Le volume a 330 pages.

[4] *Constantinople, Smyrne et Athènes*, par Paul Eudel, illustrations de Frédéric Régamey et A. Giraldon, 1885, (p. 431).

[5] P. 337 sqq.

§ 16

Le *Voyage en Grèce* de M. Maurice de Fos [1] est une conférence donnée à la Société normande de géographie de Rouen, dans laquelle l'auteur nous raconte son voyage de noces — de onze jours — à travers la Morée, et entrepris dans l'hiver de 1879. On y trouve quelques mots de description des principales étapes: Daphni, Mégare, Corinthe, Mycènes, Nauplie, Aklado-Kambos, Tripolizza, Tégée, Mantinée ...

§ 17

L'ancien membre de l'Ecole d'Athènes, M. Charles Bigot, nous a donné un livre très vite écrit: *Grèce, Turquie, le Danube* [2], qui n'est qu'une suite de lettres envoyées au *Siècle* et au *Gagne-Petit* qui l'avaient envoyé en Orient, où il resta deux mois. Partant de Paris le 29 mai 1885, il arriva à Athènes le 5 juin 1885. La Grèce était une très vieille connaissance pour M. Bigot; il la connaissait dans toutes ses manifestations. Malheureusement, ces lettres ne sont pas de grande portée; écrites pour les journaux, elles se contentent de nous donner des impressions légères. Il y pourtant à y relever dans la lettre du 7 juin, une complainte très juste sur la disparition du Palikare, élément turbulent, archaïque, mais pourtant pittoresque [3]. Du reste de la Grèce, il ne nous donne que quelques pages sur Olympie [4], Colone et Eleusis. Le 26 juin, le voyageur se dirigeait déjà vers Constantinople.

§ 18 et § 19

Les *Lettres Athèniennes* du comte Charles de Moüy [5] sont le fruit d'un séjour de six ans au pied de l'Acropole qu'il

[1] Maurice de Fos, *Voyage en Grèce (excursion en Morée)*. Conférence faite à la Société normande de géographie, Rouen, 1886, in-4°. La brochure a 19 pages.
[2] Charles Bigot, *Grèce, Turquie, le Danube*, Paris, 1886, in-18.
[3] Charles Bigot, *op. cit.*, p. 24.
[4] Charles Bigot, *op. cit.*, p. 56—90.
[5] Charles de Moüy, *Lettres Athéniennes*, Paris, 1887, in-8°.

fit en qualité d'ambassadeur de France en Grèce (1880—1886), complétant ainsi les quelques pages qu'il avait publiées précédemment sur Athènes dans les *Lettres du Bosphore*, en 1879 [1]. Elles portent la marque d'un convaincu et d'un fervent de l'art et de tout ce qui est grec. „Je reste persuadé, écrit-il dans la préface, que l'art grec est supérieur à la pensée la plus haute de toute autre civilisation: nulle part à mes yeux, la beauté même, qui ne dépend ni des époque transitoires, ni des passions qui se modifient, n'est apparue avec cette splendeur souveraine."

Fidèles à leur titre, ces lettres, au nombre de quatorze, s'occupent seulement d'Athènes, nous donnant une description très méthodique des monuments les plus remarquables [2], des musées [3], de la Voie Sacrée d'Eleusis [4], du céramique et de ce qui fait la beauté et la gloire d'Athènes.

Les sentiments du comte Charles de Moüy pour les Grecs sont des plus favorables; il croit fermement à leur avenir. „Si la Grèce, écrit-il [5], n'était pas aussi intelligente, si elle n'avait pas, malgré le sommeil de la servitude, conservé une vie latente, elle n'eût pas fait en un demi-siècle les progrès dont nous sommes témoins. Elles est arrivée à reprendre le premier rang parmi les races orientales, cela ne s'explique que par une aptitude traditionnelle, et est encore une preuve du généreux sang qui coule dans ses veines."

Ces *Lettres* très nourries de faits, très bien écrites, sont un modèle d'aisance et d'élégance, mêlant l'utile à l'agréable.

§ 20

Mentionnons le *Voyage en Thessalie* de M. Paul Monceaux publié dans le *Tour du Monde* (1887). On y trouve de belles descriptions du Golfe de Volo, de Pharsale et de Domocos,

---

[1] Charles de Moüy, *Lettres du Bosphore*, 1879, in-8°.

[2] Lettre IV: *les Propylées*; lett. V, VI, *le Parthénon*; lett. VII, *l'Erechtéion*.

[3] Lettres XII, XIII, XIV.

[4] Lettre XVI.

[5] Lettre III, L'*Athènes moderne*, p. 59.

du lac Nezero, de Karditza, de Tricala, des Méteores. Le voyage se clôt par la vallée de Pénée, par Larissa et Phères [1].

§ 21

Dans *Les vacances d'un médecin* du Dr. E. Guibout [2], une trentaine de pages sont réservées à la Grèce [3]. Revenant de Constantinople à Marseille il s'était déjà arrêté trois heures au Pirée en 1867; cette fois-ci, vingt ans après, il fit un court séjour à Athènes et visita Salamine, Eleusis et Corfou, ce qui nous vaut quelques notes de route, sans grande importance d'ailleurs.

§ 22

Du magnifique ouvrage de M. Marius Bernard [4], *Autour de la Méditerranée,* la moitié d'un volume est réservée aux côtes de la Grèce [5]. C'est une description géographique et ethnographique, purement pittoresque, très attachante et rehaussée d'excellentes illustrations de M. H. Avelot. La description commence par Corfou et suit son chemin à pas lents par Ithaque, Souli, Prévésa, Actium, Arta, Lépante, Missolonghi, Patras, Delphes, le Parnasse, l'Hélicon, Corinthe, Sicyone, Mégaspiléon, Olympie, Pyrgos, Zante, Navarin, Méthone, Calamata, le Magne, Sparte, Cérigo, Argos, Mycènes, Nauplie, Hydra, Epidaure, Egine, Pirée. Après une description plus ample d'Athènes et de l'Attique [6], le voyageur passe en Crète et aux Cyclades, pour revenir dans la Grèce continentale, par la Béotie et la Thessalie [7] (Thèbes,

---

[1] *Voyage en Thessalie,* par Paul Monceaux, texte et dessins inédits. *Tour du monde,* 1887, vol. LIV, p. 47.

[2] Le Dr. E. Guibout, *Les vacances d'un médecin,* huitième série 1887, Constantinople, Asie Mineure, Grèce, Italie, Paris, 1888.

[3] Pages 77—107.

[4] Marius Bernard, *Autour de la Méditerranée. Les Côtes orientales, l'Autriche et la Grèce (de Venise à Salonique),* 131 illustrations par H. Avelot, Paris, H. Laurens (1895—1901), 9 vol. gr. in-8° fig. et cartes.

[5] La *Partie réservée à la Grèce,* p. 148—386.

[6] M. Bernard, *op. cit.,* p. 257 sqq.

[7] M. Bernard, *op. cit.,* p. 351.

Leuctres, Copaïs, Thermopyles, Pharsale, les Météores, Larisse, Tempé, le mont Olympe) et se diriger ensuite vers Salonique.

§ 23

Par delà l'Adriatique et les Balkans, de l'abbé Hamard [1], contient le récit d'un voyage fait en 1888, renforcé par les souvenirs d'un autre voyage fait en 1880. Venant de Salonique, le voyageur s'attarde sur une description assez détaillée des monuments d'Athènes [2], avant de commencer son journal de route à Eleusis, à Mégare, à Corinthe, à Nauplie, à Némée, à Tirynthe, à Argos, à Mycènes et à Patras.

Quelques pages s'ajoutent ensuite sur les Iles Ioniennes, et spécialement sur Corfou [3].

§ 24

Le *Voyage en Grèce* de M. Elie Cabrol contient de magnifiques planches en héliogravure et des plans lithographiés qui lui donnent l'aspect d'un album. Parti de Paris le 4 avril 1889, le voyageur arriva à Patras le 13 et après une visite à Corinthe et à Acro-Corinthe fut à Athènes le 16. La plus grande partie de l'ouvrages s'attache à la description des monuments et des musées d'Athènes. Les excursions de M. Elie Cabrol ne sont pas bien lointaines: Eleusis, Mégare, Egine, Epidaure, Tirynthe, Argos, Mycènes en épuisent la matière. Le Ier mai le voyageur quittait déjà le sol de la Grèce [4].

---

[1] *Par delà l'Adriatique et les Balkans (Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie et Grèce)*, par l'abbé Hamard, Paris, 1890, in-8°. La partie réservée à Grèce, p. 171—385.

[2] Hamard, *op. cit.*, p. 207 sqq.

[3] Hamard, *op. cit.*, p. 353 sqq.

[4] Elie Cabrol, *Voyage en Grèce, 1889*. Notes et impressions vingt et une planches en héliogravure et cinq plan-lithographiés tirés hors texte, Paris, Librairie des bibliophiles, 1890, in-fol. 156 p. et pl.

§ 25

De M. F. Brachet nous avons *Quelques notes d'un voyage en Orient* [1] où il consacre quatre pages au parcours de Patras à Athènes, en chemin de fer [2].

§ 26

M. Gaston Deschamps [3] n'approche pas la ville de Cécrops avec les sentiments d'Edmond About; il a dans l'âme une chaude piété pour ce peuple qui après trois mille ans d'existence ne pèche que par trop de jeunesse. Il commence à communier avec le sol antique, en avalant consciencieusement la fine poussière qu'Apollon le semeur de sable a généreusement jetée sur la route du Pirée; ce sable ne le rebute pas, il a même pour M. Deschamps une certaine saveur classique ...

C'est que M. Deschamps a l'âme d'un pèlerin, très avisé, très érudit, mais pèlerin en somme, bercé par la poésie de l'antiquité, animé d'un vif sentiment de reconnaissance pour la grandeur des ancêtres et d'indulgeance pour les faiblesses de leurs petits-fils, ayant l'intelligence de la poésie des choses et de la nature, qualités qui manquaient, toutes, à Edmond About. *La Grèce d'aujourd'hui* est donc le correctif nécessaire de la *Grèce contemporaine*, adoucissant son observation narquoise par une poésie qu'About ne sentait pas. Voilà pourquoi le beau paysage qui se déroule à l'aurore aux yeux du spectateur assis près de la chapelle Saint-Georges, sur le mont Lycabette, quand l'Hymette commence à s'éclairer et que l'Acropole se transfigure sous un nimbe d'or, trouve en M. Deschamps un poète, comme il l'avait déjà trouvé en Buchon. L'Athènes des premiers jours du printemps, avec le fourmillement des hommes s'épanouissant au soleil, avec son air endimanché, avec ses excursions à Eleusis par des

---

[1] F. Brachet, *Quelques notes d'un voyage en Orient (1891—92): Italie du Sud, Grèce, Turquie et retour par la Bulgarie, la Serbie, l'Autriche, et l'Italie du Nord*, une brochure de 40 pages, Albertville, 1892, in-8°.

[2] Brachet, *op. cit.*, p. 17—21.

[3] G. Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, in-12, 1892. Un volume de 386 pages, in-8°.

sentiers émaillés d'anémones, avec les agneaux rôtis à la palicare à l'ombre rare d'un petit bocage ou au milieu même de la campagne, à Kefissia ou à Ambélokipi, cette Athènes gaie et jeune revit sous le pinceau alerte de M. Deschamps.

Ce qui attire surtout cet écrivain c'est la vie libre aux champs ou à l'agora, les foules des rues et des cafés, les plaisirs de l'hiver et les nuits d'été passées sur le bord de la mer à Phalère. Il aime à décrire la société grecque en plein mouvement; ses bals pittoresques où les danseurs tournent au cri du conducteur: Μπαλανσὲ βό ντάμ (Balancez vos dames) [1].

Le livre de M. Deschamps agite aussi de sérieux problèmes [2]. Celui de la langue en est un, qui se pose encore, qui passionne tous les esprits, et qui fit couler le sang, il y a quelques années, à l'occasion d'une traduction de l'Evangile en romaïque.

Les Grecs d'aujourd'hui poussent le sentiment de leur gloire passée jusqu'au fanatisme; ils ne veulent rien changer de leur patrimoine. Le moindre avocat de tribunal veut plaider dans la langue châtiée d'Isocrate. La langue populaire, seule vivante, est méprisée; on s'en sert dans la vie de tous les jours, mais elle est rigoureusement bannie des livres, des journaux, au Parlement et partout où l'on affiche une âme distinguée. Les érudits, les grammairiens pédants ont creusé ainsi un abîme entre les classes cultivées et la masse profonde du peuple; les unes parlent la langue de Xénophon tandis que le peuple se sert de son *romaïque*. Des hommes avisés et de bon sens, comme M. Psichari [3], ont eu beau protester contre cette fâcheuse diglossie et donner l'exemple, en écrivant en vulgaire, seule langue qui *vit*. Tous les journalistes ont protesté, en criant à l'impiété. La Grèce est encore le seul pays où la grammaire intéresse à ce point qu'on serait capable de faire couler le sang pour une divergence d'opinion ... L'échauffourée d'il y a quelques années en est une preuve sanglante.

Sous le rapport politique, la Grèce de M. Deschamps n'est plus la Grèce d'About, de la période héroïque, aux formes de

[1] Gaston Deschamps, *op. cit.* „Plaisirs d'été; bals et soirées" (chap. II, p. 38).
[2] Deschamps, *op. cit.*, p. 94, ch. IV: „Question de grammaire."
[3] Psichari, *Autour de la Grèce*, Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18.

civilisation introduites tout à coup, sans autre préparation, aux politiciens mal préparés pour la politique, qui de chefs de bandes étaient passés hommes d'Etat, sans se débarrasser de leur esprit mutin et indépendant. La Grèce de M. Deschamps est la Grèce du roi Georges, aux frontières agrandies par la libéralité de Gladstone, qui lui avait donné les Sept-Iles, et du congrès de Berlin, qui lui avait donné la Thessalie.

Le défaut antique de la politique lui était pourtant resté. Πολιτεύω — je fais de la politique — est le mot le plus usuel de la conversation de tout le monde. Et faire de la politique, c'est rester au café toute la journée, pour fronder le gouvernement et arranger les affaires de l'Europe. La politique consume ainsi les forces les plus vives et les plus utiles de la nation. A l'étranger, les Grecs sont actifs et s'enrichissent vite, tandis que chez eux ils passent leur temps en des agitations stériles. Toute la vie du pays se résume dans la lutte perpétuelle de ceux qui ne sont pas au pouvoir et de ceux qui le détiennent.

De toute cette tourbe de politiciens un seul se détachait, de l'aveu de M. Deschamps, par la juste compréhension des devoirs d'un homme politique, par son énergie, par son honnêteté (chose rare) et par la lutte acharnée qu'il menait contre ses propres amis. C'était M. Tricoupis. Le portrait que donne M. Deschamps de ce grand homme, malheureusement mort trop tôt, est des plus saisissants. En lui se mêlaient les grandes aspirations des Hellènes à la volonté énergique de faire de la Grèce un Etat moderne par des progrès lents, mais sûrs et qui un jour puisse justifier ses prétentions à la conquête de Constantinople. Ayant passé sa jeunesse en Angleterre, il avait quelque chose du parlementaire anglais; son art oratoire était sobre, limpide, nourri de faits et nullement pathétique. En un mot, Tricoupis était la vive antithèse de Delyannis, le chef du politicianisme héroïque des Palikares en *fustanelle*, qui devait entraîner plus tard le pays à la tragédie de Larissa et de Domokos [1].

Au point de vue de la sûreté publique, la Grèce a fait aussi des progrès sensibles. Les routes deviennent à peu près

[1] Deschamps, *op. cit.*, chap. III.

practicables. Les bandits se retirent dans les montagnes de l'Epire et de l'Albanie, où ils se sentent protégés par l'incurie turque; ils trouvent même le moyen de faire leurs affaires, tout en croyant faire œuvre de bons patriotes. Hagi-Christo de Delfino avait la conviction que la réputation de la Turquie se ternissant à cause des exploits de sa bande, l'Europe interviendrait pour chasser les Turcs et les remplacer par les Grecs.

On trouve aussi dans *La Grèce d'aujourd'hui* des descriptions de petits voyages à l'intérieur, à Delphes, dans les pays des Locriens Ozoles, en Phthiotide et en Phocide, aux monts Othrys, en Thessalie et à Volo [1] et surtout on y trouve le récit d'un séjour archéologique dans l'île d'Amorgos, charmant, captivant, plein d'intérêt, faisant connaître les mœurs de la petite province, et les taquineries perpétuelles qui fatiguent la bonne volonté des archéologues [2]. Ce chapitre est un pur joyau d'observation, de finesse, et d'humour. Et le livre entier de M. G. Deschamps est un des dix ou quinze sur la Grèce qu'il faut avoir lus ...

§ 27

Les Lettres orientales de M. Henry Borotra [3] ne contiennent qu'une vingtaine de pages (p. 289—310) sur la Grèce. Le voyageur était à Athènes le 6 février 1892. Cette simple mention suffit.

§ 28

Rappelons, pour simple mention, que dans le livre du Dr. Daremberg intitulé *En Orient et en Occident* [4], il y a un chapitre qui raconte la traversée de l'Adriatique et cinq pages, tout juste, qui se rapportent à Athènes.

[1] Deschamps, *op. cit.*, ch. X et XI.

[2] Deschamps, *op. cit.*, p. 205 sqq.

[3] Henry Borotra, *Lettres orientales*. (Première série comprenant la Turquie et partie de la Grèce), Paris, H. Simonis Empis, 1893, in-18, 310, p. et pl. La seconde série ne nous est pas connue.

[4] Le Dr. Daremberg, *En Orient et en Occident, paysages et croquis*, Paris, 1893.

§ 29

Dans le livre du capitaine de Pimodan *De Goritz a Sofia* [1] on trouve le récit d'un séjour à Corfou (6—12 mars 1892) et à Athènes (12—16 mars) [2]. Le voyageur prit ensuite la route de Constantinople.

§ 30

Dans le beau livre illustré de M. Pierre de Loubeau: *La Méditerranée pittoresque* [3], on trouve une attachante description du golfe de Corinthe [4] et des îles Ioniennes [5], rehaussée de superbes gravures.

§ 31

Dans ses *Etudes sur la Grèce, les beaux-arts, les sites et la population* [6], M. Gabriel Thomas nous donne, en dehors des études d'un caractère plutôt scientifiques sur l'art d'Ilion, de Tirynthe, de Mycènes ou d'Olympie, beaucoup de pages descriptives des paysages de Grèce. „Car, dans ces paysages de Grèce, à la merveilleuse beauté des formes s'unit toujours la mélancolie des solitudes qui remplacent la glorieuse activité d'un peuple disparu." [7]

Son livre, en somme, n'est pas un livre de voyage. On trouve pourtant des notes sur la Grèce moderne, sur Athènes [8] ou Corinthe, sur Nauplie [9] ou Marathon, sur Patras ou Su-

---

[1] Le capitaine de Pimodan, *De Goritz à Sofia* (Istrie, Dalmatie, Monténégro, Grèce, Turquie, Bulgarie), Paris, 1893, in-12.

[2] *Pour la Grèce*, p. 122—150.

[3] Pierre de Loubeau, *La Méditerranée pittoresque*, avec préface de Gaston Deschamps, Paris, A. Colin, 1894.

[4] Pages 127—141.

[5] Pages 131—156.

[6] Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8°. Un volume de 210 pages.

[7] G. Thomas, *op. cit.*, p. 59.

[8] Une pittoresque description de la fête de l'Indépendance du 6 avril, p. 104.

[9] G. Thomas, *op. cit.*, p. 184.

nium et même une vue des côtes de la Morée jusqu'à Corfou [1], qui ne manquent pas d'intérêt littéraire.

§ 32

Les *Lettres de Grèce et de Turquie* (d'Orléans à Stamboul), de M. Léon Dumuys [2], publiées d'abord dans le *Patriote orléanais* [3] et recueillies plus tard en volume doivent avoir été lues avec intérêt par les fidèles du *Patriote orléanais*. On y glane une description de Corfou, avec le récit d'une élection grecque [4], qui ne manque pas de pittoresque. On s'étonne pourtant d'y trouver force injustices pour Tricoupis, qui ne les méritait pas. Arrivé en Grèce, par l'isthme de Corinthe, l'auteur a consacré trois lettres à Athènes, écrites, évidemment, dans le style, „la bride sur le cou", du journaliste. Puis, il partit pour Constantinople.

§ 33

Dans le livre de Robert de Flers, *Vers l'Orient* [5], on peut lire une belle description d'Athènes et d'Eleusis et une rapide et poétique vue de la Morée et du cap Malée.

§ 34

Arrêtons-nous un moment sur le livre du père Victor Baudot: *Aux pays des Turbans* [6], qui accorde quatre-vingts pages à la Grèce. Le voyageur nous décrit à légers coups de pinceau „les îles de marbre", vues un peu à distance. Syra,

---

[1] G. Thomas, *op. cit.*, p. 59.
[2] *Lettres de Grèce et de Turquie : d'Orléans à Stamboul*, par Léon Dumuys Orléans, H. Herluison, 1895, in-18.
[3] Mai, juin et juillet 1895.
[4] Les élections du 2 mai 1895.
[5] Paris, 1896.
[6] *Aux pays des Turbans : Grèce, Syrie, Egypte*, par la père Victor Baudot, Lille, 1896, in-8°.

Délos et surtout Ténos [1] ont eu un sort plus heureux; le voyageur y séjournant quelque temps, nous en a donné une description plus fouillée. Arrivé au Pirée la 15 août [2] et après une visite d'une douzaine de jours à Athènes, le père V. Baudot prit la route de Palestine, le vrai but de son voyage. L'ouvrage a l'avantage d'être orné de soixante gravures.

§ 35

Sous le titre *Un mois en Grèce* [3], un voyageur qui avait pris part à la croisière organisée en Grèce par le *Tour du Monde* à l'occasion des Jeux olympiques, M. Gaston Jourdanne, nous donne quelques pages qui ne sont pas un récit de voyages, mais bien des notes d'art. Les statues grecques éveillent son enthousiasme, mais il reste assez sévère pour les ruines de l'architecture: „Nous sommes obligé d'avouer que les ruines de Delphes, d'Olympie, d'Eleusis, de Délos, de Corinthe, l'agora d'Athènes et autres vestiges délabrés ne nous ont produit qu'une impression de désolation navrante, où il n'y avait place pour aucune sensation d'art." [4]

Ces pages n'ont rien de technique; elles contiennent d'utiles généralités.

§ 36

La petite brochure de l'abbé Blanchet: *Excursion archéologique en Grèce* [5] se réduit à quelques pages sur une croisière faite en Grèce à l'occasion des fêtes olympiques.

---

[1] Baudot, *op. cit.*, p. 33.

[2] Baudot, *op. cit.*, p. 53.

[3] Extrait de *L'Artiste*, revue de l'art contemporain, de la livraison d'avril 1896, Paris, aux bureaux de *L'Artiste*, 1896, gr. in-8°.

[4] Jourdanne, *op. cit.*, p. 9.

[5] *Excursion archéologique en Grèce (28 mars—13 avril 1896).* Notes inédites de feu l'abbé Blanchet (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Sainte-Croix d'Orléans*, Orléans,) 1905, in-8°. La brochure a 13 pages.

§ 37

L'abbé Firmin Rauzy dans son livre: *Jérusalem, Constantinople, Athènes*, s'est attaché à nous décrire quelques îles (Rhodes, Pathmos, Samos, la Crète et Lesbos) avant d'arriver à Athènes, qui le retint davantage par ses monuments et son musée. Un court récit d'un passage au Pirée, à Salamine, à Corinthe, à Lépante, à Patras et à Ithaque, clôt la partie qui est réservée à la Grèce dans ce livre de voyage. [1]

§ 38

Les *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* de M. Pierre de Coubertin [2] tournent, quant à la Grèce, autour du rétablissement des Jeux olympiques, dont l'auteur s'était fait l'initiateur. Au commencement de 1894 s'ouvrit le Congrès olympique à la Sorbonne, où l'on décida que les Jeux olympiques seraient célébrés successivement dans toutes les capitales du monde à quatre années d'intervalle et que leur inauguration aurait lieu à Athènes, au printemps de 1896.

A cette occasion, M. Pierre de Coubertin a été amené à voyager deux fois en Grèce, une fois en 1894 pour vaincre l'opposition du gouvernement hellénique et la réduire à une „neutralité bienveillante", et une autre fois au mois de mars 1896 pour assister à ces Jeux dans le stade rebâti par l'évergète Avéroff. A ces deux voyages avec un but précis, nous devons les quelques pages qui nous racontent les démarches accomplies et leur aboutissement à des fêtes que l'auteur décrit largement [3].

§ 39

L'Anthinéa [4] de Charles Maurras fut toujours occasionnée par les Jeux olympiques donnés à Athènes, par l'initiative

[1] Foix, 1897.

[2] Pierre de Coubertin, *Souvenirs d'Amérique et de Grèce*, Paris, Hachette, 1897, in-16.

[3] La partie relative à la Grèce se compose des chapitres suivants: *La préface des Jeux olympiques*, p. 10; *Notes athéniennes*, p. 121; *Lettres olympiques*, p. 139; *Kerkyra*, p. 160.

[4] Charles Maurras, *Anthinea : d'Athènes à Florence*, Paris, Félix Juven, 1897 (XII, 335 p.), in-8°.

obstinée de M. Pierre de Coubertin. Le premier chapitre même du livre se compose d'une série de lettres qui nous décrivent ces Jeux [1]. L'auteur nous donne ensuite une description de la ville moderne et, enfin, une pénétrante étude de l'Athènes antique [2], qui est d'ailleurs la meilleure partie du livre entier. On y reconnaît la subtilité ordinaire de M. Maurras.

§ 40

La Jeune Grèce de Mme Marie-Anne de Bovet [3], écrite dix mois avant la guerre de 1897, fut publiée pendant la guerre, ce qui explique le noble élan qui l'anime pour la Grèce, la confiance inébranlable qu'elle montre dans l'étoile hellène et la fureur implacable qu'elle met à réfuter le livre d'About. „Nombreuses sont les sottises à relever dans la *Grèce contemporaine*, s'écrie l'auteur [4], plaisanteries douteuses, sarcasmes faciles, blague pédante de qui raille tout ce qu'il ne comprend pas, sans compter les anecdotes nettement diffamatoires." Ou: „Tout l'ouvrage d'Edmond About est conçu selon ce système de légèreté voulue et de perfidie venimeuse."

Le recit de voyage débute par une belle description de Corfou et des Corfiotes, du passage du golfe de Corinthe, pour arriver à Mycènes, Argos, Tirynthe et à Nauplie. Le voyage se continue ensuite par l'Arcadie, la Laconie et la Messénie. Arrivé à Athènes *(De Cythère à Athènes)* [5], l'auteur poursuit ses pérégrinations dans la plaine thessalienne, dans la région de l'Olympe, jusqu'au pied du mont Pélion. Le récit qu'il en donne est des plus rapides et des plus agréables.

---

[1] Notamment: lettre III, *Le stade panathénaique*, p. 19; lettre IV: *Les nations dans le stade et la course de Marathon*, p. 27; lettre VI: *Clôture des Jeux olympiques. L'Ecole française d'Athènes*, p. 47.

[2] Chapitre III, p. 73—126.

[3] Paris, L.-H. May, 1897, in-18.

[4] Bovet, *La Jeune Grèce*, p. 96.

[5] Bovet, *La Jeune Grèce*, p. 177.

§ 46

Les Saint-Lieux, de l'abbé L. Janel[1], contiennent tout juste six pages sur Athènes[2], où le voyageur s'arrêta un seul jour (le 4 juin 1897), pour partir le lendemain par le golfe de Corinthe.

§ 47

Sous le titre *La Grèce, le Mont Athos et Constantinople,* M. Charles Diehl[3] nous a raconté, à la prière de ses compagnons, le voyage de trois semaines fait en Grèce sur l'*Orénoque* à l'initiative de la *Revue générale des sciences.* Ce pèlerinage commence par Delphes, qui, à sa gloire de sanctuaire illustre, ajoute l'intérêt pour des voyageurs français d'être une gloire de la science française. Le pèlerinage se continue par Olympie, par Délos, autre champ d'exploration française, à Mycènes, à Athènes, pour prendre ensuite la direction du Mont Athos.

Quoique écrit par l'auteur des très agréables *Excursions archéologiques en Grèce,* ce petit livre n'est qu'un journal de voyage, rapide, précis et élégant, sans affectation d'érudition ou d'archéologie[4].

§ 48

La petite brochure de M. Alphonse Gosset, *En Grèce*[5] a été publiée à l'occasion d'une excursion organisée par la

---

[1] *Les Saints-Lieux, Constantinople et Athènes.* Notes d'un pèlerin par l'abbé L. Janel, Chalons-sur-Marne, 1897, p. 283.

[2] Janel, *op. cit.*, p. 265.

[3] Ch. Diehl, *La Grèce, le Mont Athos et Constantinople,* Nancy, 1898, in-8°.

[4] En dehors de ses classiques *Excursions archéologiques en Grèce* (Paris, 1890, in-8°), qui n'entrent pas dans le cadre de notre sujet, nous devons à M. Diehl un volume: *En Méditerranée : Promenades d'histoire et d'art,* 1901 qui contient une description des fouilles de Delphes (p. 128—177) et un article sur *La Sainte Montagne de l'Athos* (p. 179—204).

[5] *En Grèce : A propos du cinquantenaire de l'Ecole française d'Athènes 18 avril 1898. Excursion archéologique,* par M. Alph. Gosset, membre titulaire de l'Académie de Reims. Une brochure de 66 pages extraite du tome CIII des *Travaux de l'Académie nationale de Reims,* Reims, impr. de l'Académie, 1898, in-8°.

Revue générale des sciences pour le *Cinquantenaire de l'Ecole française d'Athènes*, le 18 avril 1898 [1]. La brochure n'est que le texte d'une conférence faite par l'auteur devant l'Académie de Reims, qui l'avait délégué à cette solennité. On y trouve un compte rendu de la fête, un aperçu sur les résultats de l'Ecole et des notes sur la ville moderne auxquelles s'ajoutent quelques pages sur Delphes, Olympie, Délos, Mycènes ... Le voyage se continue par le Mont Athos, Constantinople et Troie ...

§ 49

Le livre de Gustave Larroumet, *Vers Athènes et Jérusalem* [2] est un recueil de lettres envoyées au *Temps* à l'occasion d'un voyage organisé par le *Tour du Monde*. La deuxième lettre, datée du 3 avril 1896, nous donne une description d'Itéa et de Delphes, avec un tableau des fouilles pratiquées par l'Ecole française, assez clair sans être autrement technique. Les autres lettres nous entretiennent de la même manière cursive et rapide d'Olympie, d'Argos et de Mycènes (le 4 avril), de Tirynthe et Nauplie, d'Athènes (le 6 avril) et, enfin, de Délos (le 10 avril), ce qui fait en tout 144 pages de journal de voyage, qui, sans viser à la littérature, ni à l'archéologie, ont cependant de l'intérêt.

§ 50

Le livre de M. J. Beauregard: *Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre* [3], se place à un point de vue qui se précise par ces paroles: „Etudier l'âme même de ces races dans l'ondoyante manifestation de leurs croyances, de leurs aspira-

[1] Beaucoup plus documenté sur cette question est *Le Cinquantenaire de l'Ecole d'Athènes* (Supplément au *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1898), de M. Th. Homolle.

[2] Gustave Larroumet, *Vers Athènes et Jérusalem. Journal de voyage en Grèce et Syrie*, Paris, 1898, in-12.

[3] J. de Beauregard, *Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre*, Lyon, 1899, in-8°.

tions et de leurs œuvres, voilà un thème qui, s'il n'est pas absolument neuf, a, du moins, l'avantage d'être à peu près inépuisable et d'offrir à l'observateur qui le retourne et le creuse un fond éternel d'appréciations et de remarques."

Malheureusement, la partie consacrée à la Grèce est très restreinte; sous le titre *Au pays de Périclès,* on y trouve une description d'Athènes agrémentée de quelques photographies [1] ...

§ 51

Dans ses *Sanctuaires d'Orient* [2], M. Edouard Schuré a consacré une partie à la Grèce, à la suite d'un voyage fait en décembre 1892. On connaît la manière de l'auteur, ses préoccupations idéalistes et même un peu mystiques. „Dans les grands sanctuaires, écrit-il [3], des trois peuples qui ont fourni à l'esprit humain ses bases immuables, je ne suis pas seulement venu chercher des lumières nouvelles sur le passé, mais encore des signes conducteurs et des clefs pour la religion de l'avenir." Ces paroles précisent la portée de l'ouvrage. A proprement parler, ce n'est pas un récit de voyage, avec l'imprévu des événements et le pittoresque des paysages. Partant de l'idée que la Grèce a créé les trois arts nécessaires à la vie: 1° — *la gymnastique*, pour la beauté du corps; 2° — *la tragédie*, pour la purification de l'âme par la douleur; 3° — *les mystères*, pour sa délivrance et son élevation à la vérité suprème, M. E. Schuré s'est exclusivement consacré à l'évocation vibrante d'Olympie, avec ses fameux jeux, d'Athènes, avec son théâtre de Bacchus, et d'Eleusis et ses mystères [4]. Dans toutes ces pages palpite un âme très haute, mais non dépourvue de quelque fâcheuse exaltation.

[1] Pages 260—335.

[2] Edouard Schuré, *Sanctuaires d'Orient, Egypte, Grèce, Palestine*, Paris, 1898. La partie relative à la Grèce est de 172—253.

[3] E. Schuré, *op. cit.*, p. 186.

[4] *Olympie*, p. 189—209.— *Athènes*, 210—229.— *Eleusis*, 230—253.

VI

CONCLUSION

Après avoir parcouru cette littérature de voyage en Grèce, pendant tout un siècle, il serait intéressant d'essayer de tracer les variations de l'esprit qui a généralement animé ces voyages. Cette tâche est plus malaisée qu'elle ne le semble ... Les peuples, les paysages évoluent lentement ou restent immuables; il n'y a que nos impressions qui changent d'aspect, d'après notre conformation morale, nos préjugés, nos idées fixes, ou simplement d'après nos suggestions momentanées. Ne le regrettons pas d'ailleurs, car la littérature de voyage n'est possible qu'avec cette variation incessante des impressions humaines, qu'avec cette aptitude multiple à sentir différemment les mêmes choses ... La nature, qui nous paraîtrait fastidieuse si on la trouvait décrite partout de la même manière, resplendit d'une vie toujours nouvelle et insaisissable sous le pinceau ou la plume des artistes novateurs et variés.

Si donc les impressions que les paysages et les hommes éveillent en nous ne sont pas uniformes, elles se laissent quelquefois pourtant grouper et classer par époques. Peu maîtres de nos sensations, nous subissons jusqu'à un certain point l'ascendant du milieu, de l'opinion publique, du courant de sentiments et d'idées, qui se forme quelquefois on ne sait comment, mais qui envahit et domine comme une fièvre toute une génération. Le goût et l'intérêt publics varient, eux aussi, avec quelque évidence; aujourd'hui, le monde s'intéresse à une chose, demain à une autre et comme, géné-

ralement, on ne voit que ce qu'on a intérêt à voir, il faut rechercher les préoccupations d'ordre sentimental ou intellectuel qui guident les voyageurs à un moment donné.

Tâchons d'appliquer ce système à notre étude, mais sans trop d'illusions; car si on découvre un esprit conducteur, une idée résumative ou une manière générale d'envisager les choses, il faut se résigner à le faire au prix de beaucoup d'exceptions. L'exception est toujours d'ailleurs la rançon de la règle; si nous voulons aboutir à l'une, nous devons donc subir l'autre ...

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, jusqu'à Chateaubriand, nous pouvons affirmer que l'intérêt soulevé par la Grèce était purement rétrospectif. Le monde civilisé était toujours hanté par la gloire d'Athènes ou de Sparte, par les réminiscences de tant d'actions illustres, par le souvenir de tant de chefs-d'œuvre célébrés par les écrivains antiques. Les voyageurs allaient donc en Grèce soit pour apporter un pieux hommage à des lieux célèbres, soit, surtout, envoyés spécialement pour y recueillir des manuscrits, des marbres et des inscriptions. Pour eux il n'y avait que des Athéniens de Périclès ou des Lacédémoniens de Léonidas; les Grecs, rayas du Grand Turc, n'existaient presque pas. La détestable réputation de la société byzantine avait poursuivi les survivants du Bas-Empire; et ils n'avaient que le sort qu'ils méritaient. „Des lettrés comme Delille et le comte de Choiseul-Gouffier, dit excellemment M. G. Deschamps [1], avaient fait le pèlerinage de l'Acropole sans s'apercevoir qu'il y eût des hommes autour. Pour les humanistes la Grèce etait le glorieux berceau de la liberté et des arts", et en même temps, „le hideux séjour de l'esclavage et de l'ignorance". Selon Fauriel, les érudits considéraient communément la Grèce moderne „comme un accident disparate, jeté, mal à propos, au milieu des ruines sacrées de la vieille Grèce, pour en gâter le spectacle et l'effet."

Celui qui détruisit cette douloureuse tradition ce fut Chateaubriand, avec son *Itinéraire* (1808). On pourrait presque dire que les Grecs modernes ont commencé à vivre dans la conscience publique par l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Ce fut ce grand écrivain qui s'aperçut pour la première fois que

---

[1] G. Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui*, p. 368.

les malheureux descendants des antiques Hellènes étaient écrasés sous le plus inique et le plus vexatoire despotisme possible: „Athènes, s'écrie Chateaubriand [1], est sous la protection immédiate du chef des eunuques noirs du sérail. Un disdar, ou commandant, représente le monstre protecteur auprès du peuple de Solon. Ce disdar habite la citadelle remplie des chefs-d'œuvre de Phidias et d'Ictinus, sans se demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la masure qu'il s'était bâtie sur les ruines des monuments de Périclès, quelquefois seulement, le tyran automate se traîne à la porte de sa tanière; assis, les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et sur la mer d'Epidaure."

Chateaubriand fut le premier voyageur en Grèce „pittoresque" et „philhellène"; il devint l'ancêtre de toute une littérature, qui allait fleurir comme des violettes sous ses pas. Le comte de Marcellus et Pierre Lebrun, le suivirent de près, tressant des couronnes aux gloires antiques, mais versant des larmes sur les misères de l'heure présente.

Si la Guerre de l'Indépendance n'a pas été le résultat de cette littérature enthousiaste, il est aisé de voir que son succès final n'en est pas moins dû à la pression que l'opinion publique, gagnée en faveur des Grecs par cette littérature, exerça sur le gouvernement au moment propice. Cette guerre héroïque, qui par ses actions d'éclat ne fut pas trop indigne des guerres médiques, éveilla partout un vif intérêt et une grande admiration. L'Europe blasée trouvait enfin des héros à chanter! [2]

Toute cette époque fut l'âge d'or du philhellènisme. Le petit peuple, qu'on ignorait complètement il y a quelques années, s'empara tout à coup de l'attention non seulement des lettrés, mais aussi des masses populaires: partout, à Paris comme en province, on déploya le zèle le plus méritoire pour adoucir les calamités d'une guerre implacable.

---

[1] *Itinéraire*, I, 257. Ses sentiments philhelléniques éclatent surtout dans sa *Note sur la Grèce*, de 1825.

[2] Voir sur cette question Gaston Isambert, *L'Indépendance grecque et l'Europe*, p. 226 sqq.

Et la littérature eut sa part dans ce concours universel de bonnes volontés.

Le premier poète qui s'inspira des événements de la Grèce fut le comte Gaspard de Pons, dans son *Ode sur l'insurrection des Grecs* (1821).

Le Cénacle romantique de la bibliothèque de l'Arsenal devint ensuite d'un philhellènisme notoire. Pichald fit jouer le 26 novembre 1825, au Théâtre français, une tragédie, *Léonidas*, pleine d'allusions à l'héroïsme des Grecs modernes. Victor Hugo, de son côté, entre 1825 et 1828, brossait ses *Orientales* où l'on distingue notamment les belles poésies: *Canaris*, *L'Enthousiasme*, *Navarin*, *L'Enfant*, *Lazzara*, dans lesquelles on trouve l'idéalisation célèbre de la vie du Klephte:

> Un Klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits
> Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
> La liberté sur la montagne...

Lamartine, s'inspirant de l'expédition de Byron en Grèce, composa *Le dernier Chant du pèlerinage d'Harold* (1825) où il y a tant de beaux vers sur les Grecs:

> Un seul cri vous restait et vous l'avez jeté!
> Votre langue n'a plus qu'un seul mot ... Liberté!
> . . . .
> Au signal des combats qu'il entend retentir
> Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr.

Casimir Delavigne rimait ses honnêtes *Messéniennes* (notamment: *Le jeune Diacre*), Florimond Levol son poème *Les Ages poétiques* (1826) et Pierre Lebrun *Le Voyage en Grèce* (1828). Népomucène Lemercier composa sa tragédie: *Les Martyrs de Souli*.

L'intérêt gagna jusqu'aux productions littéraires des Grecs modernes et spécialement les poésies populaires. Fauriel, le premier, publia avec un énorme succès ses *Chants populaires de la Grèce moderne* (1824—1825), où il donnait des traductions des poésies klephtiques, des ballades, des chansons domestiques et des myriologues. L'exemple de Fauriel fut suivi ensuite par Népomucène Lemercier avec ses *Chants héroïques grecs* (1829, 2 vol.) et par de Marcellus avec ses *Chants du peuple* (1851, 2 vol.).[1]

---

[1] Plus tard nous aurons: *Chants populaires de la Grèce moderne*, par Antonin Proust, Niort, imp. de Mercier, in-12, 1886; *Recueil de chansons*

On ne parlait plus de l'antiquité, on ne se repliait plus vers le passé comme auparavant, mais on s'occupait du présent. Les voyages même pittoresques furent remplacés par des mémoires de toute sorte sur la guerre, par de gros volumes d'histoire, par des brochures polémiques en faveur des Grecs, par des *Appels* adressés à la nation et à la charité publique. Dans notre étude, nous avons eu l'occasion de donner une idée de cette riche littérature politique, empreinte de la caducité des œuvres de propagande.

La Révolution triompha, enfin. Après dix ans de luttes héroïques, qui ont fait l'admiration de toute l'Europe, le succès final vint; la tyrannie turque fut secouée et le royaume de Grèce fut fondé. Il restait encore à l'organiser à l'européenne. Or, il était plus facile de mener vaillamment une guerre de Klephtes, que d'organiser honnêtement un Etat sur des bases solides. On n'était pas impunément resté des centaines d'années sous la domination la plus corruptrice du monde! Les „héros" descendus de leurs montagnes et transformés en homme d'Etat firent une piètre figure; ils aimaient la liberté jusqu'à l'indiscipline, l'égalité jusqu'à la jalousie et la patrie jusqu'à l'égoïsme. Ces héros devinrent vite encombrants par leurs exigences, par leur esprit insurrectionnel. Le parlementarisme, introduit à la suite d'une révolution, ne donna pas de meilleurs résultats; il se développa précocément avec tous ses vices de corruption et de vénalité.

L'engouement de l'Europe était, cependant, revenu de ses premières ferveurs. Au lieu d'un pays de héros à l'antique, l'Europe vit avec stupéfaction un pays de politiqueurs qui la lassaient avec leurs querelles et leurs éternelles insurrections; elle s'était attendue à ce que la Grèce se formât d'un seul coup, armée comme Minerve, quand elle sortit de la tête de Jupiter. Et, il faut le reconnaître, ses prétentions étaient exagérées parce qu'elle ne tenait pas compte de l'évolution lente des choses... Son admiration un peu excessive pendant dix ans prit une revanche explicable. Car on se lasse vite d'admirer; on n'aime pas la perfection surtout chez les hommes; l'esprit critique prenant

populaires grecques, publiées et traduites pour la première fois par Emile Legrand, Paris, Maisonneuve, 1874, in-8; *Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro*, par Achille Millien, 1891.

la contre-partie, s'ingénie à trouver des taches à son idéal, et après un engouement on se sent un peu honteux de l'avoir éprouvé. On veut faire l'esprit fort, en reniant ce qu'on a admiré. Après le philhellénisme excessif de 1820—1830, la réaction était donc à prévoir; et nous pourrions appeler, d'une façon générale, le règne du roi Othon (1833—1863), *une période de réaction mishellénique.* Ce mishellénisme, qui en partie n'était que du dépit d'amoureux, se trahit dans les notes désenchantées ou même acérées de la *Grèce du roi Othon* de Thouvenel, dans l'ironie sans méchanceté de *La Grèce en 1863* de Grenier et surtout dans la verve malicieuse, caustique, terrible de cet immortel pamphlet qu'est la *Grèce contemporaine* d'Edmond About, œuvre qui domine toute cette période.

Le temps a passé, en apportant avec lui de salutaires remèdes. La Grèce est sortie de la période héroïque: il n'y a plus de héros en fustanelle, ni même de héros en redingote. Transformée en Etat moderne, elle a commencé à s'adapter aux postulats de la civilisation contemporaine, se mettant résolument à un travail obstiné de complète réfection. L'esprit public est aussi revenu, avec le temps, de son mishellénisme. Les sentiments exagérés ne peuvent pas durer longtemps. L'équilibre doit s'établir, faisant place à une plus juste compréhension des choses. Le règne du roi Georges Ier correspond justement à cette nouvelle phase d'accalmie qui ne pèche ni par trop d'engouement ni par un esprit systématique de détraction. L'intérêt des voyageurs va ou à la beauté de la civilisation et à l'art hellénique, et alors il nous donne la sublime *Prière sur l'Acropole* de Renan, ou aux recherches archéologiques, et alors il nous donne l'imposante œuvre de l'*Ecole française d'Athènes*, ou encore au côté pittoresque et actuel du pays et alors il nous donne la *Grèce d'aujourd'hui* de M. Gaston Deschamps, modèle de cette littérature de voyage sagement poétique, sans illusions, mais non désenchantée, animée surtout d'un grand esprit d'équité et de bienveillance — littérature qui au commencement de ce siècle nous a déjà donné des livres de toute première beauté [1].

---

[1] Citons notamment le *Voyage de Sparte* de M. Barrès; *La Grèce du soleil et du paysage*, de L. B r.rand, et *Athènes couronnée de violettes*, d'Annecy.

NOTE

Volumul al II-lea de *Opere* reproduce cele două lucrări publicate în Franța în anul 1909. Foile de titlu au următorul cuprins:

(1) Eugène Lovinesco / docteur ès-lettres de l'Université de Paris / *JEAN-JACQUES WEISS / et / son oeuvre littéraire.*/ Avec une préface de / Emile Faguet / de l'Académie française / Paris / Typographie Philippe Renouard / 19, Rue des Saints-Pères, 19 / 1909.

(2) *LES / VOYAGEURS FRANÇAIS / EN GRÈCE AU XIXe SIÈCLE / (1800—1900)* / par / Eugène Lovinesco / Docteur ès Lettres de la Faculté de Paris. / Avec une préface / de M. Gustave Fougères / ancien membre de l'École française d'Athènes / professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de Paris. / Paris / Librairie ancienne, Honoré Champion, éditeur / 5, Quai Malaquais, 5 / 1909.

În toamna anului 1906, E. Lovinescu, aflat pe atunci în vîrstă de douăzeci și cinci de ani și afirmat prin cîteva lucrări destul de variate de critică și istorie literară, pleacă la Paris pentru a-și desăvîrși studiile. De fapt, dacă e să luăm de bună propria sa mărturie, că s-a dus „să ia doctoratul în litere", trebuie să consemnăm ceva mult mai important decît acest firesc stagiu de abilitare la o universitate de prestigiu, anume faptul că tînărul publicist și învățăcel își schimbă prin aceasta direcția studiilor îndrumîndu-se acum spre literatura franceză modernă, după ce cu numai doi ani înainte efectuase o călătorie de studii la München în prelungirea preocupărilor sale scolastice, anume pentru a-l audia pe arheologul Adolph Furwaengler și cu intenția de a scrie un op savant *Horațiu în decursul veacurilor*. „Congresul de limbi clasice, al cărui raportor fusese, va scrie el mult mai tîrziu despre acest moment crucial al existenței sale, îl convisese

de existența pur formală la noi a clasicismului. Era inutil deci să insiste și nici nu era făcut să adune coji de nucă, din care miezul dispăruse, în bună parte. Conchisese că numai în cadrul literaturii române, și îndeosebi în cea modernă, se poate lucra cu folos; se consacră deci exclusiv criticii militante cu un fel de precipitare de a se exprima el cel dintîi despre oameni și opere. Cultura clasică îi servea numai ca fundal și punct de raportare." Rîndurile acestea extrem de interesante prin valoarea lor informativă (și care rămîn ca atare unice în stadiul actual al posibilităților noastre de a descoperi și alte surse) se dovedesc însă destul de contradictorii, pentru că (socotim noi) mai degrabă consemnează o situație de fapt și conțin nu o intenție dezvăluită, ci o judecată tardivă asupra a ceea ce va fi fost în realitate gîndul de atunci al criticului. Ele intră oricum în contradicție cu ceea ce autobiograful afirmase cîteva rînduri mai înainte despre sine și despre acea epocă din viața sa: că se înscrisese la filologia clasică tocmai urmînd o vocație „pentru clasicism și dintr-un sentiment al inactualului". (Anonymus Notarius, *E. Lovinescu, schiță biobibliografică*, în *E. Lovinescu*, București, 1942, p. 21). Ele reprezintă, oricum, o orientare spre un domeniu nou mai viu și cu legături ceva mai sigure cu literatura română, al cărui critic Lovinescu începuse să fie.

Oricum am interpreta această schimbare de direcție a preocupărilor lovinesciene, șederea la Paris a avut drept rezultat pentru critic cele două volume pe baza cărora va dobîndi doctoratul la Sorbona și pe care le republicăm aici pentru prima oară după prima lor apariție. Se poate presupune că Lovinescu a sosit în Orașul Lumină fără gîndul precis al obținerii unei diplome, ci și-a oferit acest pretext pentru a justifica un concediu neplătit la catedra de profesor de liceu pe care o ocupa la Ploiești: diploma era, scria el în același context, „o imposibilitate, deoarece doctoratul de stat, cu valabilitate în Franța, presupunea mai întîi licența franceză în litere, anevoioasă însă pentru streini, și, pe urmă, două lucrări, din care cel puțin una de cercetări inedite în vreo problemă de istorie literară, cu ani mulți de studii" *(ibidem*, p. 30*)*.

Criticul s-a înscris la celălalt (doctorat d'Université), cu o școlaritate limitată la doi ani și cu o „teză fără originalitate". „Iremediabil diletant; studiile aveau varietatea volumelor publicate. Pornise de la clasicism; îl părăsi la Paris pentru literatura franceză; după obținerea doctoratului în țară, avea s-o părăsească și pe aceasta, consacrîndu-se definitiv criticei naționale — totul dintr-o lipsă de preocupări de carieră, în voia satisfacțiilor intelectuale personale și schimbătoare...", mărturisește el în aceleași tardive pagini confesive (p. 30—31). Ele exprimă desigur adevărul, cît îl putem constata pînă la proba contrarie; e totuși de observat că scrii-

torul, punîndu-și în surdină unele preocupări, nu le va abandona cu totul: chiar in anii de studii de la Paris, el va ști să le împletească, urmărind de pildă literatura română contemporană cu el, ținîndu-se la curent cu noile apariții și risipind îndeosebi despre acestea o serie de pagini de critică la mai multe publicații ale vremii.

Dovada peremptorie că ideea de a-și lua doctoratul cu subiectul J.-J. Weiss s-a cristalizat totuși ceva mai tîrziu o avem în scrisorile adresate lui M. Dragomirescu, conducătorul proaspăt apărutelor *Convorbiri* (devenite un an mai tîrziu *Convorbiri critice*). Abia ajuns în Franța, Lovinescu îi scria despre proiectele sale: „După cum știi, eu sunt aici cel puțin pentru doi ani, rămînînd să trec apoi în alte țări, după cum voi socoti după împrejurări ... Trebuie să-ți spun că nu mă ocup cu limba latină, ci numai cu literaturile moderne. Urmez cursurile de literatură germană, italiană și spaniolă. La anul voi adăuga și literatura engleză. Mă pun în curent cu literatura modernă franceză și mă duc aproape în fiecare seară la teatru. [...] Cînd mă voi întoarce în țară mă voi ocupa cu istoriografia și critica literaturii române, în afară de aportul curat literar la care sper a nu renunța.

Pentru teza de doctorat mă gîndesc să iau istoria literaturii române de la 1830; sau, cu alte cuvinte, istoria « Junimii ». Trebuie să vorbesc însă și cu decanul, să văd dacă va primi un astfel de subiect." (Scrisoare către Mihail Dragomirescu, din 15 noiembrie 1906, în E. Lovinescu, *Scrisori și documente*, ed. N. Scurtu, Ed. Minerva, 1981, p. 60.) Pentru motive pe care le putem doar presupune, ele fiind prea numeroase ca să merite a fi enunțate, acest proiect este abandonat și criticul se îndreaptă poate chiar de atunci în cu totul altă direcție, ceea ce-i vestește peste cîteva luni prietenului său mai vîrstnic: „Ce zici dumneata, aș avea de gînd să fac un volum asupra criticilor moderni ai Franței (deocamdată): E. Faguet, Lemaître, A. France, Doumic, Pellissier (pe care îi cunosc în completa lor întregime), Brunetière (pe care mi-aș da silința să-l cunosc — o muncă cam de *travaux forcés*). Îmi face impresia că în românește aceasta n-ar prea prinde. Nici măcar editor n-ar putea găsi o astfel de încercare. S-o scriu în franțuzește, pe lîngă îndoiala ce o am asupra putinței de a o face, mai e și sentimentul covîrșitor pe care mi-l deșteaptă Parisul: cine le-ar lua aici în seamă?" (Scrisoare către Mihail Dragomirescu, din 21 ianuarie 1907, în *E. Lovinescu, Scrisori și documente*, ed. cit., p. 61.) Să fie vorba de o primă intenție ce se schițează de a exploata un subiect de critică franceză, pe care o cunoștea totuși mai bine decît pe oricare alta? În lipsa altor informații, sîntem siliți să conchidem că în această epocă se înscrie posibila fixare a subiectului ce se va concretiza ceva mai tîrziu într-un întreg volum. „Printr-o

defecție inexplicabilă a memoriei, va afirma el categoric un sfert de veac mai tîrziu, nu pot să-mi amintesc prin ce împrejurare am fost adus să iau ca lucrare principală de doctorat pe Jean-Jacques Weiss, despre care nu-mi închipui să fi avut idei prea lămurite din țară ..." (*Memorii*, I, 1930, p. 140). Tot ceea ce putem face în fața unei atari mărturii, care pare a închide orice speculație, e să precizăm datele cînd se fixează hotărîrea autorului în ceea ce privește subiectul său. Abia un an mai tîrziu, criticul îi trimite aceluiași Dragomirescu această prea laconică știre: „Toate merg bine; mi s-a echivalat licența din țară și prepar cu ardoare teza. Ea a prins deja bine picioare; aleargă cu o iuțeală de cinci picioare pe zi!

Subiectul e *J.-J. Weiss, critique et moraliste*. Voi publica probabil vreun capitol într-o revistă din țară — poate la *C. literare*. Subiectul, neinteresînd pe nimeni din țară, e mai indicat pentru această revistă." (Scrisoare către Mihail Dragomirescu, din februarie 1908, în E. Lovinescu, *op. cit.*, p. 37.) Deci hotărîrea se precizează între aceste date și se corelează cu faptul, pe care-l consemnează și mai tîrziu, că între guvernele român și francez se purtaseră tratative chiar în acel timp, soldate cu o înțelegere privitoare la echivalarea diplomelor de licență românești cu cele franceze. „Se puse deci pe muncă [...], după trei ani cele două lucrări erau isprăvite, tipărite de faimosul editor Honoré Champion, prietenul lui Anatole France, prefațată una de Emile Faguet și cealaltă de elenistul Gustave Fougères — și susținute la Sorbona la sfîrșitul lui 1909" (Anonymus Notarius, în *op. cit.*, p. 32). Să observăm însă două mici inadvertențe pe care le cuprinde pasajul autobiografic de mai sus și care pun în cauză simplele mărturisiri; oricît de prețioase, ele trebuie primite totdeauna cu rezerve, deoarece pot conține erori datorită memoriei defectuoase. În cazul de mai sus, trebuie precizat că numai teza secundară *Les voyageurs français en Grèce au XIX-e siècle* a apărut în editura lui H. Champion; cealaltă, despre J.-J. Weiss, a apărut la tipografia Philippe Renouard.[1] În sfîrșit, elaborarea tezei principale i-a luat autorului mai puțin de doi ani; la 29 ianuarie 1909 îi scria lui Mihail Dragomirescu: „Chiar acum vin de la Facultate, unde am citit raportul lui Faguet asupra tezei mele. Cum însă sunt sub stăpînirea impresiei, am naivitatea să-ți comunic și d-tale conținutul lui hiperbolic. De sus pînă jos, nu e decît o exclamare de *admirabil*, *profund*, *psiholog desăvîrșit*, *stilul fin* și cu deosebire un rar *spirit literar*. Am rămas

[1] Eroarea aceasta o vedem repetîndu-se în bibliografia alcătuită de autor în corpul volumului omagial, Anonymus Notarius ... etc., *E. Lovinescu*, 1942, p. 67, și e repetată de toți cei care au recopiat ulterior textul lovinescian.

uimit de o așa cascadă de epitete de la un om ca Faguet. Poți să mă crezi cum vrei, dar nu m-am putut reține de a ți le comunica și d-tale." (E. Lovinescu, *Scrisori și documente*, ed. cit., p. 106.) Se poate presupune că teza era gata și fusese depusă cel mai devreme în luna decembrie a anului precedent, 1908.

Cea de a doua lucrare, pe care candidatul o va prezenta drept teză secundară, poartă ca nume *Les voyageurs français en Grèce au XIX-e siècle (1800—1900)*, după ce pe versoul paginii de gardă a lui *J.-J. Weiss* figurase sub numele *Voyageurs et explorateurs français en Grèce au XIX-e siècle*. Prima mențiune despre această carte, care a fost elaborată poate în paralel cu cealaltă, dar sigur a apărut cîteva luni mai tîrziu, o aflăm într-o scrisoare către G. Ibrăileanu din 17 august 1907 prin care, încercînd o colaborare la marea revistă ieșeană, Lovinescu scria: „Aș putea să dau pentru fiecare număr al revistei un articol de 10—20 pagini de tipar (20—40 de manuscris) de un cuprins general. Așa, de pildă, viitorul articol poate fi despre literatura de călătorie în Grecia, în care arăt cum s-a oglindit Grecia în spiritul lui Chateaubriand, Lamartine, Buchon, Lenormant, Edmond About, Gaston Deschamps și Barrès; pentru un alt număr, același lucru pentru Italia după cărțile lui Goethe, Gregorovius, Stendhal, Bourget, Bazin etc. ..." (E. Lovinescu, *op. cit.*, p. 200.) Propunerea lui Lovinescu rămîne fără rezultat, neprimind probabil aprobarea redactorului revistei. Deși autorul va continua în tot timpul șederii sale la Paris o corespondență destul de susținută cu G. Ibrăileanu, nu va mai încerca să-și publice în marea revistă din Iași ceva din materialul pe care-l aduna pe parcursul elaborării tezei sale de doctorat.

Cu atît mai puțin va încerca să publice în *Convorbiri critice*, cealaltă revistă care-i rămînea deschisă, ba chiar binevoitoare. Numărul mult mai redus de pagini al acesteia și caracterul ei mai puțin „savant" o făceau și mai puțin aptă de a primi drept articole curente pagini din teze de doctorat, care nici nu priveau literatura română. În schimb, în scrisorile către Mihail Dragomirescu aflăm datele cele mai prețioase asupra etapelor de elaborare și apariție ale celor două lucrări. La 24 februarie 1909 îi trimite directorului *Convorbirilor critice* rugămintea de a insera o notiță informativă despre apariția cărții *J.-J. Weiss et son oeuvre littéraire*. La 21 martie a aceluiași an, Lovinescu îi dă unele lămuriri asupra ei: „Cartea mea a apărut de mult, sub formă de teză, dar în tiraj aparte nu e încă broșată, deoarece e cu desăvîrșire interzis ca o teză să fie pusă în circulație înainte de a fi susținută. Iată de ce nu ți-o pot trimete; Faguet mă ține cu prefața în suspensie și cu drept cuvînt.

Cealaltă teză e aproape gata, dar cum prezidentul meu [Gustave Fougères, *n.n.*] a plecat pentru tot aprilie în Egipt, n-o voi putea susține decît în primele zile ale lui mai." *(Ibidem*, p. 110.*)*

La o lună după expedierea acestei scrisori, aflăm din alta că Faguet scrisese prefața la *J.-J. Weiss*, pe care, destul de impacientat, candidatul o aștepta și pe care i-o dă spre publicare lui Dragomirescu, îndemnîndu-l să citească și volumul, în momentul cînd îi va parveni: „Am izbutit să am asentimentul lui Faguet pentru publicarea prefeței. Iată, ți-o trimet în traducere. Nu știu dacă în traducere mai are ceva farmec, dar în original — și cunoscînd foarte bine subiectul — mi-a părut o pagină măiastră, un tablou de o rară vigoare, conciziune și preciziune. Pe lîngă asta, m-a onorat și cu oarecare vorbe drăguțe.

În curînd îți voi trimete și volumul. În cazul — ceea ce mi-ar face mare bucurie — cînd ai voi să-mi faci o notiță despre carte, și n-ai avea timp s-o citești în întregime, rezervă-te numai la capitolele *Son tour d'esprit; sa morale; son esprit moyen et bourgeois; son esprit romanesque.*

Despre titlu, cumpănește, cum vei crede de cuviință. Cred că n-ar suna rău să ai în sumar un articol: *Emile Faguet de l'Ac. Fr.* (articol inedit), — cu alte cuvinte să nu-l pui la notițe." *(Ibidem*, p. 111.*)* Mihail Dragomirescu i-a publicat foarte prompt prefața, dînd-o însă drept ceea ce era: *Jean-Jacques Weiss. Prefață la lucrarea d-lui Eugen Lovinescu* (în *Convorbiri critice*, anul III, 25 martie 1909, p. 199—200). Nu a scris nimic despre teza criticului mai tînăr; orientarea sa era cu totul alta și nu-i îngăduia să se exprime favorabil despre o încercare de portretizare în spiritul biografismului artistic pe care estetica sa, ulterior „integrală", îl va respinge categoric.

Cît despre teza secundară, aceeași corespondență ne oferă cîteva date prețioase. În scrisoarea din 23 martie 1909, găsim următoarele rînduri: „În cîteva săptămîni termin și lucrarea asupra Greciei care are aceleași proporții ca și Weiss" *(Ibidem*, p. 111*)*. Ca și în cazul primei teze și acum autorul încearcă să publice unele pagini din cea de a doua in presa din țară. Îi trimite lui Dragomirescu un capitol pe care acesta îl acceptă cu obișnuita bunăvoință. „Îți trimet aceste pagini din cartea mea de sub tipar, pentru numărul din aprilie." Capitolul apare sub forma unui articol în *Convorbiri critice*, III, 25 aprilie 1909, p. 263—267, și se intitulează *Călători francezi în Grecia în veacul XIX* *(ibidem*, p. 113*)*. Pentru ca, în sfîrșit, într-o scrisoare din 30 iunie a aceluiași an să-l roage să publice o notiță informativă cu privire la apariția cărții pe care acum o dă ca pe un fapt împlinit.

Cele două lucrări pentru obţinerea doctoratului le expediase în același scop lui S. Mehedinţi, directorul *Convorbirilor literare*, revenind la o propunere mai veche de colaborare, ceea ce se va înfăptui cîteva luni mai tîrziu, la întoarcerea criticului în ţară. Ca un comentariu la susţinerea orală a tezei, un fragment dintr-o scrisoare către același reîncunoștinţează că: „Dealtminteri am făcut și susţinerea orală, obţinînd «elogii», într-un cuvînt tot ce-mi puteau da bieţii oameni" (Scrisoare către S. Mehedinţi, din 14 decembrie 1909, în E. Lovinescu, *Scrisori și documente*, ed. cit., p. 217).

În lipsa altor informaţii, tot ceea ce putem ști despre susţinerea tezei ne este oferit de memorialistica celui în cauză, schiţa lui Anonymus Notarius fiind mult mai laconică și făcînd de fapt trimitere la paginile din *Memorii*, I, unde un întreg capitol este rezervat acestui episod. Fixarea subiectului la viaţa și opera lui J.-J. Weiss l-a adus pe tînărul cercetător român să ia contact cu prinţul Gheorghe Ştirbey, fiul domnitorului Barbu Ştirbey, un personaj care făcuse oarecare carieră politică în ţară pînă la venirea pe tron a lui Carol I, apoi se retrăsese definitiv în Franţa, se naturalizase cetăţean francez și se integrase cercurilor intelectuale franceze, devenind prieten, printre alţii, cu J.-J. Weiss, About, Taine, Sarcey. Nu e exclus ca ideea candidatului de a ataca o lucrare despre critica franceză din ultimele decenii să-l fi făcut să ajungă la Gheorghe Ştirbey, prieten cu Weiss și posesor al unei serii întregi de documente și manuscrise ale acestuia, pe care în parte le și editase în calitate de executor testamentar, pentru ca descoperirea acestui material să-l fi determinat să-și schimbe gîndul, limitîndu-și sfera de preocupări doar la unul dintre acești critici.

Drept recompensă pentru amabilitatea sa (prinţul a suportat cheltuielile de tipărire ale cărţii), Lovinescu i-a tradus în românește o carte, apărută sub pseudonim, *Les Roumains*, de fapt o istorie a domniei lui Barbu Ştirbey și a rolului acestuia în realizarea Unirii de la 1859. Traducerea a fost publicată în ţară în luna iunie a anului 1909, după cum îl vestește traducătorul pe M. Dragomirescu intr-o scrisoare (poate anticipînd asupra încheierii imprimării) și poartă ca titlu: James Caterly, *Românii*, Fălticeni, 1910.

Asupra felului în care a decurs susţinerea tezelor (după toate probabilităţile, aceasta s-a desfășurat în prima decadă a lui decembrie 1909), E. Lovinescu a lăsat consemnat doar următoarele: „Doctoratele de stat ale facultăţii de litere de la Paris se susţin cu o deosebită solemnitate; de nu mai sunt îndoieli asupra rezultatului, odată tezele aprobate și tipărite, ele prezintă totuși caracterul unei impresionante dispute *ad ostentationem*, ce durează cinci-șase ceasuri (cam de la 1 p.m. pînă la 6—7), cu

controverse aprig dezbătute, cu discursuri înflorite, în prezența unui public special, ce urmărește cu încordare aceste producții academice, desfășurate sub privirea protectoare din înaltul zidurilor a tuturor ilustrațiilor intelectuale ale Franței, a lui Descartes și Racine, a lui Richelieu și Corneille, a lui Boileau și Pascal... [...] Nu fără emoție am pășit, așadar, și eu în sînul unei adunări atît de solemne. Pentru prima teză, elenistul Collignon și apoi bunul Fougères, cu capul lui frumos de artist, asemănător cu cel al lui Al. Dumas-fils, pe un trup atletic, se arătară de o bunăvoință fără rezerve. Veni acum și rîndul tezei principale asupra lui Weiss, care, ieșind din linia tradiției Sorbonei, nu se prezintă ca un studiu de cercetare masivă și meticuloasă, de erudiție pură, ci ca un studiu critic, de finețe, de analiză și de reconstituire psihologică, și, prin urmare, avea nevoie de oarecare îngăduință din partea comisiei. Înțelegînd poziția voluntară a cărții, decanul Alfred Croiset, elenistul, o aprobă cu elogii, stăruind asupra valorii analizei critice, dar, mai ales, asupra stilului și limbii franceze, la posedarea cărora se mira că putuse ajunge un strein; în felul său eruptiv, prietenos și familiar, Émile Faguet, raportorul tezei, i se asocie și el la aceste laude; cu elocința sa moderată și academică, în stil nobil, Lanson opină că talentul se putea scuti de metoda tradițională a erudiției tezelor. Nu de aceeași părere fu însă și A. Gazier, moșneag hirsut, zgrunțuros, masiv, cunoscut prin dicționarul ce-i poartă numele, prin jansenismul lui intransigent ce-l făcuse să-și închine viața studiului cenobiților de la Port-Royal. De la primele lui vorbe, părăsindu-și atitudinea academică, el se dezlănțui într-o cuvîntare violentă împotriva streinilor stricători ai tradiției universitare, care, ignorînd legile sănătoase ale erudiției, se pun la adăpostul unui așa-zis « talent » literar ... dar ce e talentul? care din onorații membri ai comisiei l-a văzut?.... cine l-a putut pipăi și identifica vreodată? ... Talentul e bun pentru ziariști și publiciști, pentru diletanți și alți pierde-vară literari, nu pentru doctorii în litere de la Sorbona, care trebuie să se prezinte cu lucrări de documentare serioasă. Întorcîndu-se apoi, ca spre a mă lua în coarne:

— Iată pentru ce, scumpe domnule, mă apostrofă el, teza dumitale e pentru mine neavenită, iar de e cumva o carte de « talent », nu putem sta de vorbă, întrucît nimeni n-a dovedit încă ce e « talentul »; de nu știm ce e talentul, știm, în schimb, cu toții ce e limba franceză ... Iar dacă ceilalți membri ai onoratei comisii te-au încărcat cu elogii pentru cunoașterea limbii, să nu o iei ca o realitate, ci ca o indulgență acordată calității dumitale de strein."

Și Gazier produse proba: ea se găsea în dedicația lui Lovinescu făcută prințului Știrbey, numai că aceasta fusese redactată chiar de destinatar

însuşi, ceea ce candidatul are imprudenţa de a mărturisi pentru a-şi găsi o scuză în faţa vijeliosului bătrîn. Acesta îi prinde din aer arma oferită, pentru a o întoarce împotriva sa. Lovinescu se văzu astfel scos „din lupta oratorică, pînă la intervenţia ultimului examinator Michaud, bunul Michaud, gros, negru şi păros, care, cu delicateţe de tact, se încercă să închidă toate rănile, exprimîndu-şi regretul că se mai pot ridica discuţii asupra însemnătăţii şi existenţei chiar a talentului, citînd ostentativ pasagii lungi din carte şi comentîndu-le, pentru a dovedi «fineţea analizei», «calitatea rară» a stilului, precizia şi «eleganţa» limbii — totul cu o dulce elocinţă ce mîngîia însă ... un absent" (*Memorii*, I, 1930, p. 145—149).

Cu acest incident aplanat pînă la urmă s-au desfăşurat dezbaterile în jurul tezei lui Lovinescu. E tot ceea ce putem afla din unica sursă pe care ne-o oferă autorul însuşi. Candidatul s-a prezentat în faţa unui corp de netăgăduit prestigiu, alcătuit din intelectuali care erau, osebit de talentele literare, nişte erudiţi ai ştiinţelor respective, produse ale unei tradiţii universitare şi academice ferm constituite.

Evident glasul cel mai autoritar era al raportorului tezei, Emile Faguet 1847—1916), titularul încă din 1897 al catedrei de poezie franceză, după ce fusese elev al Şcolii Normale Superioare şi suplinitor la Facultatea de Litere (1890). Faguet se afla pe atunci în culmea carierei, devenise de puţin timp membru al Academiei Franceze şi desfăşura o activitate pe multiple planuri, ca moralist, scriitor politic, critic literar şi de idei. Lovinescu se apropiase de el în mod firesc, prin preocupările sale critice şi literare. Contactul cu scrisul lui Faguet data încă din ţară, din lectura foiletoanelor acestuia apărute în *Revue Bleue*. Faguet îl înlocuise pe Jules Lemaître la prestigiosul *Journal des Débats* şi îşi cîştigase şi o largă popularitate publicistică în calitate de cronicar literar şi dramatic. Discipolul l-a evocat pe cel pe care l-a socotit maestru nu numai în paginile sale memorialistice, retrospective, ci şi în articole contemporane cu contactul dintre ei. „Anii de studiu la Paris, va consemna el mai tîrziu, cînd entuziasmul i se va mai răci şi îl va privi cu mai multă luciditate, se leagă de personalitatea lui Emile Faguet [...]. Pasiunea mea faguetiană era, dealtfel, cu mult mai veche, deoarece, după cum am arătat, în lectura criticelor lui am resimţit, încă din copilărie, cea mai puternică emoţie estetică, iar, mai tîrziu, numai prin influenţa lui am debutat printr-un polemism sceptic şi printr-o expresie dialogică nepotrivită temperamentului meu. Sugestia criticii lui Faguet s-a dezlănţuit atît de integral, încît nu mi-a lăsat nici libertatea spirituală de a delimita măcar sub formă naţională elementele intrate în compoziţia ei." (*Memorii*, I, ed. cit., p. 133.)

Întîlnirea cu Faguet a avut în cariera tînărului critic valoarea unui factor catalizator decisiv atît pentru vocația spirituală, cît și pentru configurația acțiunii sale cel puțin pentru primul ei deceniu și jumătate de desfășurare. Așa cum am mai arătat, împotriva susținerilor foarte tardive ale lui Lovinescu și care sprijină ipoteza „maiorescianismului" său funciar (preluat ca atare de mai toți exegeții săi actuali), criticul din acei ani a fost modelat hotărîtor mai curînd de exemplul faguetian nu numai în ceea ce privește unele elemente ale felului de a înțelege critica, dar și în stilul acesteia: o acțiune aplicată, pe dublul plan al actualității și istoriei, insistența publicistică, expresia cît mai nemijlocită a opiniilor. (Vezi Alexandru George, *În jurul lui E. Lovinescu*, 1975, p. 242–243.)

„Impresionismul" de care Lovinescu începe să vorbească acum este de fapt o formă a acestei critici de judecată liberă, de gust subiectiv și de structură deloc dogmatică, pe care Faguet o reprezintă, deși istoriile literare nu-i încadrează numele printre impresioniștii din critică.

S-a vorbit mai puțin de influența posibilă a celuilalt profesor al său, Gustave Lanson (1857–1934), o personalitate poate la fel de ilustră ca și precedentul din acea vreme a istoriografiei literare franceze și a universității pariziene. *Istoria literaturii franceze* (1894), lucrarea sa capitală, apăruse cu aproape două decenii mai înainte și îndrumase, alături de studiile sale monografice, parțiale, spre ideea pozitivismului în cercetarea literară, de care Lovinescu nu rămîne străin, ba despre care chiar se poate afirma că a introdus-o în istoriografia română prin studiile sale monografice (*Gr. Alexandrescu*, 1910, *Costache Negruzzi*, 1913, *Gh. Asachi*, 1921).

În schimb, nimic nu era de natură să-l apropie de Augustin Gazier (1844–1922), profesor adjunct de literatură franceză la Sorbona, un normalian care-și desfășurase întreaga sa carieră de erudit fără mari perspective în cadrul acestei instituții. Preocupările acestuia foarte variate cuprind nu literatura propriu-zisă, ci mai degrabă istoria politică și religioasă, numele său legîndu-se de cercetări aprofundate asupra jansenismului, a cărui *Istorie generală* a dat-o tîrziu, cu un an înainte de a muri.

Cealaltă lucrare, considerată teză secundară, ne duce în cu totul alt spațiu cultural și geografic, deși privește întrucîtva tot literatura franceză din secolul al XIX-lea. Nu mai e încă vorba de o încercare de interpretare, dorită cît mai profundă și mai subtilă, a personalității unui scriitor, ci de o confruntare a unor scriitori, publiciști și călători francezi, îmbibați de atmosfera și idealurile clasice, cu realitățile foarte prozaice ale Greciei moderne. Lucrarea e mai mult un repertoriu de incidente și de contacte, o trecere în revistă, un grupaj de impresii și situații, în care informația

mai abundentă și vioiciunea expunerii constituie calitățile cele mai vădite pe care textul le pune în valoare.

În privința ei, E. Lovinescu a avut referenți nu mai puțin iluștri; cartea sa a fost prefațată de Gustave Fougères (1863—1923) un fost membru al Școlii franceze de la Atena (1885—1889), al cărei director va deveni ulterior (1913—1919). La Sorbona, Fougères ajunsese după un stagiu la universitatea din Lille (1889), ocupînd catedra de arheologie, domeniu în care s-a ilustrat prin importante săpături și descoperiri în spațiul elenic. Celălalt profesor, Alfred Croiset (1845—1923), era de asemenea o celebritate științifică, un mare elenist, profesor de elocvență greacă, autor, printre altele, al unei clasice *Istorii a literaturii grecești* (1887—1893). În momentul susținerii doctoratului de către Lovinescu, Alfred Croiset era într-adevăr decanul facultății de litere, funcție pe care a deținut-o mai bine de două decenii (1898—1919).

Cea mai legitimă întrebare pe care poate să și-o pună un cititor actual al celor două lucrări de doctorat ale lui Lovinescu este aceea cu privire la rolul care l-au jucat în cariera sa de scriitor, motivul pentru care tînărul critic s-a îndrumat spre aceste subiecte. Despre prima nu putem decît să presupunem, ceea ce am enunțat mai sus, că în cadrul preocupărilor sale cuprinzînd critica literară franceză, Lovinescu s-a restrîns, la un moment dat, asupra unui singur reprezentant al acesteia, pe care o întîmplare fericită l-a făcut să-l cunoască foarte bine și să-l poată dezvălui publicului sub aspecte de multe ori încă necunoscute.

Din nenorocire, J.-J. Weiss rămîne o personalitate cu totul minoră a criticii literare franceze din partea a doua a secolului trecut; e un autor care nu a supraviețuit epocii, lucrările sale nu s-au reeditat și în cele mai amănunțite tablouri istorice abia e amintit. Cum e și firesc, o monografie despre un autor de acest fel, fără anvergură, tipic pentru o epocă glorioasă a criticii, dar copleșit de alții, mai originali, avea totuși să-i împărtășească soarta: să rămînă a fi pomenită doar alături de aceștia și în umbra lor.

Rămîne însă întrebarea fundamentală dacă apropierea de un astfel de scriitor, încercarea de reconstituire biografică și critică, precum și indiscutabila simpatie arătată corespund unor legături structurale, dacă Weiss i-a oferit monografistului său un model, dacă acesta l-a căutat pe baza afinității anumite, mai mult sau mai puțin elective.

Judecînd după faptul că monografia lui Lovinescu reprezintă în lunga carieră publicistică a criticului un moment de primă tinerețe și că de cristalizarea propriu-zisă a personalității sale nu se poate vorbi decît mult mai tîrziu, analistul operei sale va trebui să rețină „incidențele" dintre

cei doi, care însă uneori pot fi simple coincidențe cu ceea ce opera lui Lovinescu se va dovedi în totalitatea ei.

În primul rînd, e vorba de însăși ideea de critică așa cum o înțelegeau ambii. Weiss este un critic din succesiunea sainte-beuve-iană; un spirit de educație și de preferințe clasice, dar care se ocupă de literatură in spiri modern, anume în spiritul hedonist al unui autor de preferințe limitate întrucîtva capricioase. Deși fusese prieten cu Taine, nu primește de la acesta, o înrîurire hotărîtoare; întocmai ca E. Lovinescu, el este un produs al dezvoltării criticii literare franceze din acea vreme, fără a marca vreun exclusivism și a susține cu hotărîre vreo direcție anumită.

La aceasta trebuie adăugate și unele observații privitoare la felul în care și-a desfășurat cariera. În ciuda unei vocații didactice destul de lămurite, autorul a ilustrat mai curînd jurnalismul literar și stilul foiletonului asemeni multor critici dintre conaționalii săi, care vor oferi și lui E. Lovinescu un exemplu, ridicînd profesiunea la un stil al demnității cu rezultate dintre cele mai notabile pentru evoluția disciplinei. N-a practicat critica de catedră, nu a încercat să se impună ca autor. Deși a cunoscut și un moment de notorietate politică, prin ralierea sa tardivă și nefericit inspirată la regimul imperial al lui Napoleon al III-lea, Weiss rămîne o personalitate fără mare relief public, un autor de audiență restrînsă, care a reprezentat în momentele sale cele mai bune oponența intelectuală față de oficialitate, în spiritul unui individualism burghez, fără orizonturi mai largi, dar nu lipsit de cea mai stimabilă deschidere spre spiritul literar al momentului.

În sfîrșit, pe planul strict critic, Weiss este o expresie a unui climat intelectual de relativă „așezare" a valorilor, a unei tradiții care izbutise să se impună după marea erupție romantică, readucîndu-i în actualitate pe clasici și spiritul acestora, un moralist interesat de aspectele etice și filozofice ale operelor de care se ocupa, oferind din nou o imagine tradițională, dacă nu prea convenită a intelectualului francez (care poate fi istoric, critic, om de gîndire), fără a marca vreun exclusivism de atitudine.

Este posibil ca E. Lovinescu, care în prima parte a carierei sale a întreținut iluzia că ar putea desfășura în climatul cultural românesc o acțiune de ponderată neutralitate și de comentarii detașate, ușor sceptice, să fi descoperit în activitatea lui Weiss aceste elemente cu care parțial intra și el în rezonanță. Din întîmplare, încă de la început s-a văzut că atmosfera de exclusivism intolerant introdusă de publicațiile sămănătoriste nu e propice acestei maniere; criticul a fost silit să devină un luptător și și-a dovedit o excepțională vocație în cu totul altă direcție.

Cît priveşte modalitatea în care Lovinescu înţelege să reconstituie figura criticului a cărui monografie o redacta, e de observat că el încearcă în permanenţă să-l lege pe eroul său de epocă şi de mediul său formativ; nefiind vorba de o personalitate excepţională, care să spargă tiparele firii, Weiss apare în portretul lovinescian drept ceea ce a fost: un produs al unui mediu spiritual, un intelectual la care raporturile cu epoca sa nu înregistrează mari distorsiuni, ci o acomodantă înţelegere, în ciuda fatalelor conflicte pe care omul politic de carieră fără prea mare strălucire, le va fi avut. E portretul unui om care a ştiut să se lase în voia propriului său temperament şi al unor înclinaţii intelectuale care mai curînd îl apropiau de alţii decît să-l facă să-şi afirme cu violenţă vreo originalitate. E interesant de înregistrat această modalitate de abordare a unei personalităţi culturale în prima sa monografie, deoarece E. Lovinescu o va relua în seria celor trei, ulterioare, închinate unor figuri din literatura română (*Gr. Alexandrescu*, 1910; *Costache Negruzzi*, 1913; *Gh. Asachi*, 1921), pentru ca spre sfîrşitul carierei sale, prin seria de studii centrate in jurul lui T. Maiorescu, să lărgească nucleul acesta metodologic, configurat clar încă de la început. E greu de determinat în ce măsură putem înregistra aici un oarecare ecou îndepărtat sau deviat al metodei lui Taine; în egală măsură criticul român ar fi redevabil biografismului lui Sainte-Beuve pe care însă nu-l va pomeni de-a dreptul niciodată, rămînînd ca problema influenţelor şi a formaţiei sale intelectuale de critic şi istoric literar să fie căutată dincolo de propriile sale declaraţii.

Cele două studii pe care E. Lovinescu le-a redactat în vederea obţinerii doctoratului rămîn totuşi întrucîtva izolate în cadrul carierei sale publicistice, aceasta datorită şi faptului că, după întoarcerea autorului lor în ară, el nu a urmat o carieră normală în învăţămîntul universitar, pe care obţinerea titlului ar fi trebuit să i-o deschidă. Revenind imediat la activitatea sa foiletonistică, Lovinescu şi-a găsit pe acest teren adevărata vocaţie, îndepărtîndu-se de stilul cercetărilor erudite pe care-l impunea ambianţa universitară şi de care ar fi trebuit să se lase cucerit. Cele două lucrări au rămas ignorate de criticii vremii, desigur datorită îndeosebi subiectelor tratate, situate în afara sferei culturii româneşti şi a preocupărilor de atunci.

Nu cunoaştem vreo dare de seamă sau vreo discuţie asupra acestor două studii de circulaţie restrînsă şi cu un destin atît de ingrat în ansamblul operei lovinesciene. O menţiune fugitivă poate fi semnalată într-un text foarte tardiv al autorului, care a primit de la bătrînul T. Maiorescu o laconică apreciere: „Tot la Paris, cu ocazia trimiterii uneia din tezele sale de doctorat *J.-J. Weiss, sa vie et son oeuvre* [se va remarca faptul că autorul

reproduce greşit titlul propriei sale lucrări, *n.n.*], a primit de la T. Maiorescu singurul său autograf: « T. Maiorescu mulţumeşte pentru studiul asupra cameleonului J.-J. Weiss » — fără apreciere asupra cărţii in sine, dar cu una, în tonul lui obişnuit lapidar, asupra laturii morale a activităţii politice a marelui ziarist, de intransigenţă inflexibilă" (E. Lovinescu, *T. Maiorescu şi posteritatea lui critică*, 1943, p. 264).

Caracterul minor şi prea inactual al personalităţii şi activităţii lui Weiss a făcut ca studiul capital despre el să nu fie amintit in critica noastră decît în cazurile rare în care vreun autor s-a ocupat de personalităţile mai mărunte din succesiunea lui Sainte-Beuve. Nici măcar cei care au scris monografii despre Lovinescu nu s-au oprit la acest studiu de tinereţe al criticului. Pompiliu Constantinescu abia pomeneşte de el in succinta trecere în revistă pe care o face în *Prefaţa* la antologia din opera lui Sainte-Beuve, *Pagini de critică*, 1940, p. 19: [E. Lovinescu] „a pornit de la J.-J. Weiss, de la Faguet, Anatole France şi Lemaître, adică de la descendenţii lui."

Cu totul alta e situaţia amplului studiu al lui Teodor Vârgolici, *Ecouri ale lui Sainte-Beuve în literatura română*, cuprins în volumul *Interferenţe literare româno-franceze*, Buc., ed. Univers, 1977, p. 99—269. Urmărind legăturile lui E. Lovinescu cu întreaga critică din succesiunea lui Sainte-Beuve, autorul se opreşte asupra monografiei criticului român despre Weiss, un caz totuşi excepţional prin amploare şi interes, deosebit de celelalte „interferenţe" ale altor critici cu care el împarte totuşi formaţia şi măcar unele dintre preocupări. Studiul acesta reprezintă un caz rar, de referinţă, pe baza unei cunoaşteri directe a textului, unul dintre cel mai puţin citite din întreaga operă lovinesciană, chiar dacă preocupările cercetătorului se îndreaptă spre un spaţiu mult mai larg: „Metoda criticii lui E. Lovinescu nu este de factură sainte-beuviană, observă pe bună dreptate Teodor Vârgolici, ci este prin excelenţă o metodă impresionistă, constituită sub auspiciile lui Emile Faguet, Jules Lemaître şi Anatole France. Ea se bazează pe relativitatea frumosului artistic, pe subiectivitatea impresiei estetice şi pe scepticismul judecăţii de valoare [...] Edificatoare în acest sens este teza sa de doctorat *Jean-Jacques Weiss et son oeuvre littéraire* rămasă foarte puţin cunoscută, nefiind retipărită niciodată şi nici tradusă în limba română." Supunînd unei analize insistente monografia lui E. Lovinescu, autorul studiului atinge incidental şi problema realei originalităţi a lui Weiss, în contemporaneitatea sa dominată de personalităţile copleşitoare a lui Sainte-Beuve şi Taine: „Jean-Jacques Weiss, despre care nu se mai vorbeşte astăzi aproape nimic în istoria criticii franceze, nu a fost

un spirit doctrinar şi nici sistematic, reprezentînd mai puţin decît reprezentau, în aceeaşi epocă, Sainte-Beuve şi Taine. Dezvoltînd însă un punct de vedere personal, determinat de afinităţile sale pentru critica impresionistă, E. Lovinescu încerca să demonstreze că Jean-Jacques Weiss i-ar fi depăşit, în anumite direcţii, pe cei doi iluştri reprezentanţi ai criticii franceze" (p. 199—200). Într-adevăr, se poate constata că Weiss se ocupă insistent, în consens cu critica moralistă, de efectul operei de artă asupra mediului, de acţiunea ei asupra mentalităţii publicului, de posibilitatea îndreptării moravurilor, într-un spirit desigur diferit de tezismul propriu-zis dar ieşind totuşi din sfera ideologică în care Lovinescu se va afirma şi căreia îi va rămîne credincios.

INDICE DE NUME

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

Ş

T

V

W

Z

X

Y

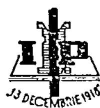
CUPRINSUL

JEAN-JACQUES WEISS ET SON OEUVRE LITTÉRAIRE

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN GRÈCE AU XIX-e SIÈCLE (1800-1900)

Lector: AURELIA RUSU
Tehnoredactor: AURELIA ANTON

Bun de tipar, 20.09.83. Coli ed. 28,93. coli tipar; 21,25



Tiparul executat sub comanda
nr. 386 la
Intreprinderea poligrafică
„13 Decembrie 1918"
str. Grigore Alexandrescu nr. 89-97
București,
Republica Socialistă România

Lei 22,50